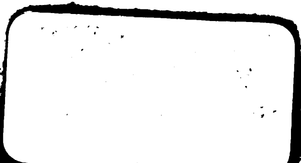




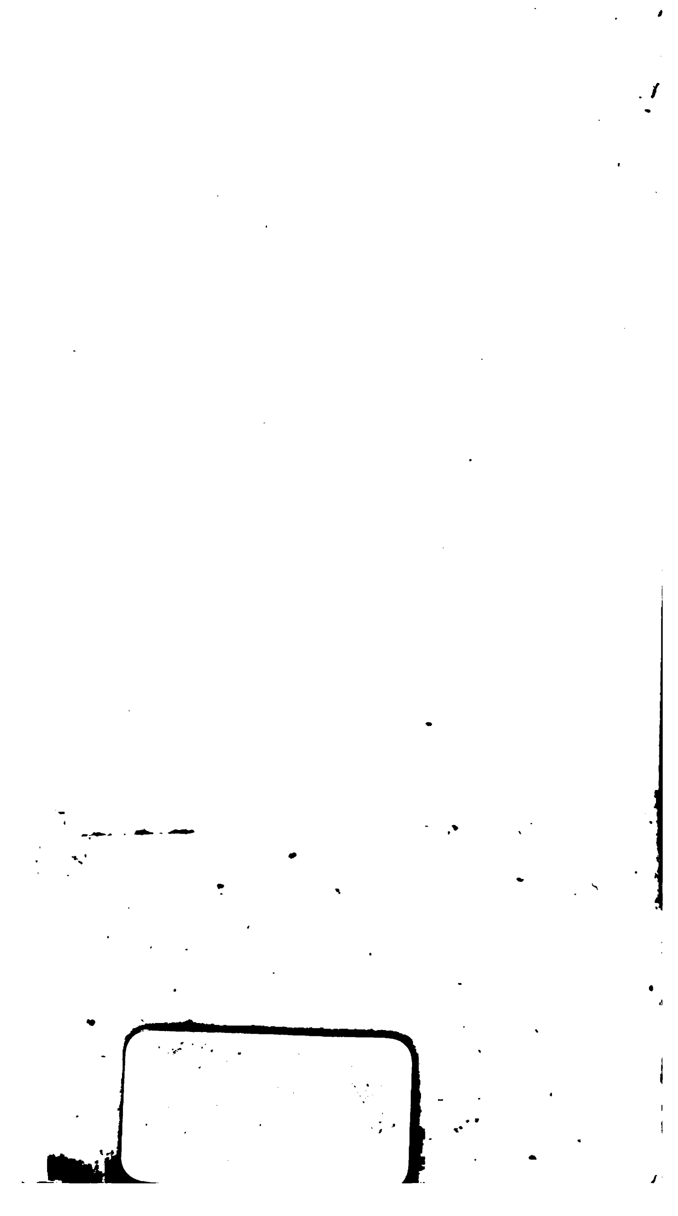
[Par CARTIER DE SAINT-PHILIP]

2 tomes en 1 vol.

BARBIER, II, 783 f.

Deuxième édition parue une année après la 1ère et sortie des mêmes presses. Elle est augmentée d'une 4e partie qui paraît, ici, pour la première fois.

GAY, IV, p. 164 : « Contenant : Du Cocuage. – la Belle Hollandoise. – Remède contre les attraits des brunettes etc.. Peu commun »




TAYLOR INSTITUTION
DOMINUS ILLUMINATIO MEA

LE
JE NE SÇAI QUOI,
OU
MÊLANGES CURIEUX,
Historiques & Critiques de bons Mots & Pensées choisies.

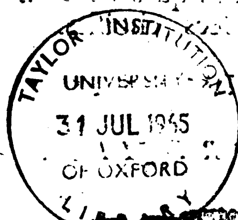
Par Mr. C** D** S** P**

TOME PREMIER.



A LA HAYE,

M. DCC. XXIV.







PREFACE.

L'EMBARRAS où je me suis vû, pour donner à mon Livre un titre qui lui convînt, & que personne n'eût encore employé ; a fait naître celui du *Je ne sçai quoi*. Si, comme je l'ai apris dans la suite du SEIGNEUR à qui j'ai dedié mon Ouvrage, ce titre n'a pas tout-à-fait la grace de la nouveauté, l'idée ne m'en est pourtant venuë, ni d'aprés l'entretien du P. Bouhours sur le *Je ne sçai quoi*, ni d'aprés le *Livre sans nom* imprimé en 1695. à Paris, ni d'aprés la *Comedie sans titre* de Mr. Boursault. Ces deux derniers Ouvrages m'étoient alors inconnus. Et à l'égard du premier que je connoissois, de même que tout ce qui

eſt ſorti de la plume du Pere qui en eſt l'Auteur, je ne croyois pas que mon titre *coïncidât* dans le fonds avec le ſien, quoique les paroles en fuſſent les mêmes. Le mien eſt un titre que je donne à un Livre, au lieu que l'autre eſt un Dialogue ſur le *Je ne ſçai quoi*; expreſſion qu'on met par maniere de dire à toutes ſortes de ſauces, & qui ne marque en effet que l'entiere ignorance de ceux qui s'en ſervent. Je ne m'attribuë pas même tout l'honneur de l'invention de mon titre, voici comment. Dans une compagnie que j'avois un jour chez moi de perſonnes choiſies, l'un d'eux me demanda, ſi j'avois enfin trouvé un titre à mon Livre; je lui répondis que j'en avois imaginé pluſieurs, mais que je ne ſçavois encore pour lequel me déterminer. Ma réponſe, qui excita à ce Bel Eſprit l'idée du *Je ne ſçai quoi*, le porta à me repliquer; Hé bien, intitulez vôtre Livre le *Je ne ſçai quoi*.

Ce titre me plût d'abord ; & plus j'examinai mon Recüeil, plus je trouvai que ce titre lui convenoit. Je ne perdrai pas mon tems à le prouver. Les Connoiſſeurs le ſentiront bien d'eux-mêmes : Et ceux qui jugent de tout ſans connoiſſance de cauſe, s'en apercevront, je m'aſſûre, par le principe du *Je ne ſçai quoi*, qu'ils manquent rarement d'alleguer pour raiſon de l'eſtime ou du mépris qu'ils font des Livres qui leur paſſent par les mains.

Du titre venons à l'Ouvrage. Il eſt diviſé en quatre Parties. La premiere traite des *Etudes en general*. La ſeconde des *Predicateurs*. La troiſiéme des *Matieres detachées*. Et la quatriéme du *Mariage*. On verra d'un coup d'œil dans la Table, les Articles que je touche dans chacune de ces Parties. Il y a par tout des choſes anciennes & nouvelles, tant en Vers qu'en Proſe. Et pour me conformer au goût du Public, qui veut être inſtruit & di-

verti tour à tour, j'ai en quelque sorte fait violence au mien ; qui depuis que je reflechis, me porte plus fortement au Serieux qu'au Badin, à l'Utile qu'à l'Agréable. Je crois n'avoir gueres cité de Pensées d'autrui, qui n'en valussent la peine : pour celles que j'ai tirées en assez grand nombre de mon fonds, elles trouveront aussi des Aprobateurs, si elles le meritent ; ou de judicieux & de charitables Censeurs, si l'on juge par cet *Essai* que je sois Homme à m'animer par l'éloge, & à me corriger par la critique. Le Latin que je cite en plusieurs endroits, interessera les Lecteurs qui l'entendent ; & ceux qui ne l'ont point apris, en trouveront par tout l'explication.

Trois de mes Amis à qui j'en rens ici mes très-humbles remercimens, m'ont beaucoup servi dans le cours de cet amusement. Ils en ont oüi la lecture, qu'ils ont accompagnée de leurs Avis, dont j'ai fait

usage. Deux d'entr'eux * m'ont fourni de fort bons Morceaux en Prose & en Vers, dont quelques-uns ont déja vû le jour, mais dont les autres n'ont jamais passé sous la presse. Je leur fais honneur de leurs productions. Conduite que j'ai tenuë aussi jusqu'au scrupule de tout ce que j'ai recüeilli d'ailleurs.

Des Ouvrages d'autrui quand on fait un Ouvrage,
Et qu'aux yeux du Public on vient à l étaler ;
A proprement parler,
Cette façon d'agir n'est pas un brigandage :
Aux Auteurs prendre ainsi, ce n'est point les voler,
C'est les renouveller, †

J'ai deux graces à demander à mes Lecteurs sur les Morceaux de ma façon. La premiere, de ne me sçavoir pas mauvais gré de la force & de la liberté avec lesquelles je m'énonce sur les choses que j'ai crû mauvaises : On

* Mr. P** & Mr. V* E**. Quoique Mr. L* le jeune, qui est le troisiéme, n'ait encore rien écrit, il ne manque néanmoins d'aucun des talens necessaires pour s'en bien acquiter, quand il le voudra.

† Le Chevalier de Cailly.

ne peut m'en blâmer avec fondement, qu'en cas que j'outre trop les matieres. La ſeconde, qu'on ne faſſe pas aplication de mes Caracteres à tels ou à tels Individus, au ſujet deſquels on pourroit certainement ſe tromper. Le Monde eſt rempli de perſonnes ſujetes aux défauts que je cenſure ; & ce ſont toutes ces perſonnes que je me ſuis propoſé de confondre, ou plûtôt de redreſſer, & non pas nommément une ſeule. *

Au reſte, je n'ai fait des reflexions ni d'après une ſimple ſottiſe, ni d'après ce qui ſe paſſe dans le ſecret des Familles. Une ſimple ſottiſe, ſur tout ſi elle eſt faite ſans deſſein & ſans attention, ne doit point être relancée. Et je haïs trop, pour y donner, le caractere de ces gens, qui au dire de *Juvenal*,

* S'il eſt par ci par là dans mon Ouvrage des traits ou des avantures, qui ne puiſſent avoir pour objet qu'un ſeul Original : ou les Originaux en ſont morts, ou je les connois preſque ſeul, ou ce que j'en dis ne peut leur faire ni bien ni mal.

Scire volunt Secreta domus, atque indè timeri.

Mais si je suis redoutable par quelque endroit, c'est pour m'attacher aux habitudes vicieuses, qu'on ne déguise pas même aux yeux du Public ; afin de me garantir des défauts que je n'ai pas encore, & de me corriger de ceux que je puis avoir malheureusement contractez.

Je finis ma Preface par les Vers suivans de Mr. *Potin* sur mon *Je ne sçai quoi*. Je souscris de bon cœur à tout ce que ce Bel-Esprit m'y fait dire.

Je donne le *Je ne sçai quoi*,
Qui je ne sçai comment, m'échape :
Mais sur le titre seul, je croi
Entendre quelqu'un qui me drape ;
Et déja, je ne sçai pourquoi,
S'imagine mordre à la grape.

Hé ! de grace, Ami, doucement,
Critiquer avant que de lire
Seroit vous même à la Satire
Exposer vôtre jugement,
Et me dispenser d'y souscrire.

Croyez-vous, dira mon Censeur,
Après l'examen du Lecteur
Etre à couvert de la censure ?

Non pas vraiment, & je vous jure
Que d'avance elle me fait peur.

Outre la doze raisonnable
Que j'en pourrois bien meriter,
Quel Critique impitoyable
Y pourroit encore ajoûter :
Il est maint Esprit intraitable,
Que rien ne sçauroit contenter.

Combien en pourrois-je citer,
Qui, si l'on veut les écouter,
Ont tout le goût imaginable ;
Et qui, pour preuve incontestable,
Viennent cent fois vous repeter,
Que tel Ouvrage est detestable !

Contre cet écüeil redoutable
Cependant si j'allois heurter ;
Je serois assez raisonnable,
Pour ne me pas inquieter
D'un jugement si méprisable.

Mais si par bon raisonnement
On veut censurer mon Ouvrage,
A me corriger promptement
Je mets d'abord tout en usage :
C'est à quoi, Lecteur, je m'engage,
Si je vous donne un autre Amusement.

JE NE



LE JE NE SÇAI QUOI;

PREMIERE PARTIE.



ARTICLE PREMIER.

Reflexion generale sur les Etudes, & sur ceux qui les cultivent.

IL n'est guere de tems plus noblement employé que celui qu'on donne à l'Etude. Cette occupation est digne d'un Grand-Seigneur, comme d'un simple Particulier. Cependant, qu'on voit aujourd'hui peu de personnes qui s'en fassent un honneur, & qui cherchent à se distinguer par leur sçavoir! cela est vrai, sur tout des gens de qualité. L'un des Freres *Menechmes*, qui dans la Comedie de ce nom * s'érige en Gentilhomme, en est une bonne preuve.

* Regnard T. 2. p. 253.

J'aime les Gens d'esprit plus que personne en
France,
J'en ai du plus brillant, & le tout sans Science;
Je trouve que l'Etude est le parfait moyen
De gâter la jeunesse, & n'est utile à rien.
Aussi je n'ai jamais mis le nez dans un Livre,
Et quand un Gentilhomme en commençant à vivre,
Sçait tirer en volant, boire, & signer son nom,
Il est aussi sçavant que défunt *Ciceron*.

A l'égard de ceux qui se destinent aux Lettres, les uns n'en font que trop souvent leur *Gagne-pain*, comme on parle; & les autres s'en servent comme d'un degré pour monter aux honneurs : mais sont-ils parvenus à leur but, ils négligent entierement leurs Etudes, ou ils ne les cultivent qu'autant qu'il en est besoin, pour exercer bien foiblement leur profession.

Si cette indolence est honteuse dans tout homme de Lettres, elle l'est infiniment plus dans un Ministre de l'Evangile. „ Un homme, „ dit Mr. *de Crousaz*, * qui ne prendra de „ peine qu'autant qu'il en faut, pour se soûte„ nir dans un poste qui lui vaut quelque cho„ se, & dont il peut difficilement se passer, „ doit être regardé comme un mauvais Mini„ stre. Je lui reconnois un mauvais fonds; & je „ me persuade qu'il ne sera attentif à son Trou„ peau, qu'autant qu'il sera forcé de l'être pour „ continuër à joüir d'une pension, qui est,

* Traité de l'Education des Enfans. T. I. pag. 156.

quoiqu'il dise, son grand but & l'unique ob- «
jet de son cœur. «

Par cette raison il ne faudroit consacrer au Ministere que des sujets, qui avec les autres qualitez requises possedassent aussi quelque bien; afin qu'ils pussent exercer cette Charge avec l'entier désinteressement qu'il exige d'eux. Mais les choses sont à present sur un pied, que par le plus sot raisonnement du monde, on en éloigne les gens riches, & qu'on n'y éleve souvent que ceux qui ont à opter entre cette Charge & un Mêtier.

ARTICLE II.

Eloge des Etudes.

LES *Grecs* disoient, *Que les Sçavans voyent le double des autres, & que l'Ignorant ne voit goute, lors même qu'il croit voir le plus clair.*

Un Sage du même païs soûtenoit, *Que la santé fait la felicité du corps, & le sçavoir celle de l'esprit.*

Aristote mettoit la même difference entre un *sçavant* & un *ignorant*, qu'entre un *homme vivant* & un *homme mort.*

Demadès alloit plus loin, & disoit, *Que cette difference est aussi grande que celle qu'il y a entre un* Dieu *& un* Homme.

Socrate ne reconnoissoit qu'un seul *bien* & qu'un seul *mal* dans le monde. La *science* & l'*ignorance.*

A en croire *Seneque*, le loisir d'un ignorant est une une mort, & la sepulture d'un homme vivant. *Otium sine litteris mors est, & vivi hominis sepultura.*

Posidonius assûroit, que le moindre jour de la vie d'un Sçavant, vaut mieux que toute la vie d'un ignorant, quelque longue qu'elle soit. *Unus dies hominum eruditorum plus patet quàm imperiti longissima ætas.*

Il y a un proverbe Arabe, qui dit absolument la même chose.

Selon un autre proverbe Arabe, *ce n'est pas être si orphelin de n'avoir ni pere, ni mere, que de se trouver sans science & sans érudition.*

Ciceron * dit en particulier des belles Lettres, *Hæc studia adolescentiam alunt, senectutem oblectant, secundas res ornant, adversis profugium ac solatium præbent, delectant domi, non impediunt foris, pernoctant nobiscum, peregrinantur, rusticantur.* Cette étude forme la jeu„nesse, procure du plaisir au vieillard, fait „briller le merite d'un homme dans la fortu„ne, est pour lui un refuge & une consolation „dans l'adversité, le recrée dans sa maison, „ne l'embarrasse point hors de chez lui, le „suit par tout, au lit, à la campagne, en „voyage. Mais ce n'est là qu'une très-foible traduction de ce passage de *Ciceron*. Je plains véritablement les personnes, qui ayant quelque goût, ne sçauroient l'entendre dans l'Ori-

* In Oratione pro *Archiâ* Poëtâ.

ginal qui est si beau. Sans doute que ces personnes en seroient incomparablement plus touchées, qu'elles ne le seront de la maniere imparfaite dont je l'ai traduit. Et nos ignorans Gentilhommes y apprendroient à coup sûr, que la noble extraction n'inspira jamais l'Eloquence; puisqu'ils ne s'exprimeroient jamais si bien dans leur langue, que l'a fait *Ciceron* dans la sienne.

Le Chevalier Romain assûre avec raison de la même Etude. Qu'elle adoucit les mœurs, « & qu'elle efface en nous ce qu'il ya de grossier & de barbare. «

——— Ingenuas didicisse fideliter Artes
Emollit mores, nec sinit esse feros. *

S'il y a eu des Sçavans, dont les manieres ont démenti ce vers d'*Ovide*, c'est à eux-mêmes qu'il faut s'en prendre, & non aux *Belles-Lettres*, dont ces Sçavans n'ont pas fait l'usage qu'ils auroient dû en faire. Pour peu donc que *Menechmes*, dont j'ai parlé dans mon premier Article, eût mis le nez dans un Livre, je doute qu'il se fût fait si fier de n'avoir sçû que *boire, tirer*, & *signer son nom.* Mais à propos de *signer son nom*, j'observerai en passant que la Noblesse sous François I. n'aprenoit pas même à écrire, & c'est de là qu'est venu l'usage des Cachets; car quand les Gentilshommes

* Ovid. *de Ponto.* l.2. El. 9.

ne sçavoient pas signer leur nom, ils se contentoient d'appliquer leurs Sceaux.

Les Chinois conservent depuis la fondation de leur Empire, une si grande veneration pour les Sciences, qu'ils ne donnent les emplois & les charges, qu'au degré de sçavoir, démontré par des épreuves très-penibles, & publiquement reconnu: on en use pas de même par tout.

Parle t-on des talens qu'une Charge demande,
Et dit-on qu'il en faut d'autant plus qu'elle est grande,
J'en demeure d'accord.
Vient-on à discuter, comme on fait d'ordinaire,
Si celui qui la fait a dequoi la bien faire,
Je me tais, ai-je tort? *

Suivant le dire d'un ancien Docteur Mahometan, *celui qui s'exerce dans les bonnes-œuvres sans la Science, est semblable à l'âne du moulin, qui tourne toûjours sans avancer chemin.* Mr. D* L* R** dans sa Lettre que je cite à la marge, † fait sur la comparaison du Docteur Mahometan la remarque suivante. *La Science est ici prise pour la Foi ou la Science de Dieu; mais comme celle du Docteur Musulman n'étoit pas la véritable Foi, on peut dire qu'il étoit lui-même l'âne du moulin, malgré ses beaux Sentimens.* Pour moi, je trouve la pensée du Docteur Mahometan fort bonne, & la re-

* Poës. Franç. de M. Regnier Desmarais. T. II. p. 413.
† Memoire pour l'Histoire des Sciences & des beaux Arts. 1717. pag. 124.

marque, ou plûtôt la raillerie de Mr. D*L*R* très-mal placée. Il n'y a que l'esprit de parti qui ait pû la lui inspirer; & un Protestant qui voudroit attaquer à tort & à travers la Foi d'un Catholique Romain, ne pourroit-il pas dire de la Foi de Mr. D* L* R* ce que celui-ci dit de la Foi du Docteur Musulman ?

Les Lettres, disoit le Pape Jules II. *sont de l'argent dans les Roturiers, de l'or dans les Nobles, & des diamans dans les Princes.* *

Un Gentilhomme, qui est mort Marechal des Armées du feu Roi, dit. Que la Science « n'est jamais si bien dans son jour, qu'entre « les mains d'un homme de condition. Elle y « a des charmes qui ravissent tout le monde, « & qui forcent les plus insensibles à aimer « ceux qui s'en sçavent bien servir. C'est mê- « me un moyen presque infaillible pour arri- « ver aux grands emplois. Et à le bien prendre, « n'est-il pas juste que les plus éclairez con- « duisent ceux qui le sont moins ? † «

Croyez, *dit le Seigneur d'Argenton*, que « Dieu n'a point établi l'office de Roi, ni d'au- « tre Prince, pour être exercé par les bêtes, ni « par ceux qui par vaine gloire disent, *je ne* « *suis pas Clerc, je laisse faire à mon Conseil, je* « *me fie en eux* : Et puis sans assigner autre «

* Note sur la quatriéme Maxime de l'Homme de Cour de Baltazar Gracian.

† Fortune des Gens de qualité, par Mr. de Caillière. Part. I. ch. 18.

„ raiſon, s'en vont en leurs ébats. S'ils avoient
„ été bien nourris en leur jeuneſſe, leurs rai-
„ ſons ſeroient autres; & auroient envie qu'on
„ eſtimât leurs perſonnes & leurs vertus. * Il
„ me ſemble, *dit-il, quelques lignes plus bas*,
„ que Dieu ne peut envoyer plus grande playe
„ ſur un païs, que d'un Prince peu entendu:
„ car de là procedent, diviſion, guerre, famine,
„ mortalité, & tous les autres maux qui dépen-
„ dent de la Guerre.

Labitur indocto populus ſub Principe: ſicut
Pra capitis titubant ebrietate pedes.

Traduction par Mr. le B.

Sous un Prince qui ne ſçait rien,
Que je plains un Peuple fidéle!
D'ordinaire le pied chancele,
Quand la tête ne va pas bien.

L'Evêque de *Vence*, † qui ſçavoit, auſſi bien qu'*Ouven*, ce qui convient à un Prince, dit à *Loüis XIV.* dans l'inſtruction qu'il lui adreſſa dans ſa jeuneſſe.

La Science eſt aux Rois un ornement inſigne,
Tâchez de l'acquerir avec un ſoin ardent.
Vous regnez ſur les cœurs, portant le Diadéme,
Il faut par le Sçavoir regner ſur les eſprits.

„ Si l'on en croit l'Abbé de *S. Real*, * On ne

* Memoires de Philippe de Commines, L. 2. ch. 18.
† Mr. Godeau Poëſ. Chrétien T. I. p. 506.
* T. V. de ſes Oeuvres. p. 198.

ſçauroit faire obéïr les peuples, ſans le ſe- "
cours de l'éloquence ; qui ſelon un Moder- "
ne, eſt l'unique tirannie que le Prince puiſſe "
juſtement exercer ſur ſes Sujets. L'Eloquen- "
ce eſt en effet ſi forte que *Pirrhus*, Roi *d'E-* "
pire, avoüoit que celle de *Cyneas* lui avoit "
plus ſervi dans ſes guerres, que la force de "
ſes ſoldats ; & que *Philipe de Macedoine* di- "
ſoit ordinairement qu'il avoit plus de peine "
à faire taire la ſçavante *Athenes*, qu'à domp- "
ter l'invincible *Sparte*. Ceux qui ont quel- "
que teinture de l'Hiſtoire Grecque, ſçavent que l'Eloquence de *Demoſthene* fut le plus ſolide appui de la *Grece*, & le plus fort rempart de la *Perſe* contre les entrepriſes des Rois de Macedoine. *Lucien*, dans l'éloge qu'il nous a laiſſé de cet Orateur, fait dire à *Antipater*, qui ſucceda à *Alexandre*. Sans *Demoſthene* "
j'euſſe pris *Athenes* plus aiſément, qu'on "
n'a fait *Thebes* : mais cet Homme élo- "
quent ſe trouvoit par tout, pour s'oppoſer "
à mes deſſeins : on ne pouvoit le ſurprendre ; "
il étoit lui ſeul plus redoutable, que les "
Flottes & les Armées : que n'eût-il point "
ait, s'il eût eu le commandement des Trou- "
pes, ou l'adminiſtration des Finances ? puiſ- "
que nous avions tant de peine à nous dé- "
fendre contre la ſeule force de ſes paroles. "
L'Eloquence de *Ciceron*, qui détruiſit *Catilina*, ſauva auſſi *Rome* d'une perte, dont elle n'auroit pû ſe garantir ſans ce ſecours. Ce fut en-

core par son éloquence que cet Orateur sauva la vie à *Ligarius*, qu'on accusoit d'avoir porté les armes contre *Cesar*. L'Empereur, qui l'avoit déja condamné dans son cœur, & qui étoit si maître de ses résolutions, voulut par pure curiosité entendre le Plaidoyé de *Ciceron*. *Qu'importe*, répondit-il à ceux de ses amis qui voulurent l'en détourner, *qu'importe, ma résolution est prise, il n'en sera ni plus ni moins.* Mais *Cesar*, malgré sa résolution, n'eut pas plûtôt entendu l'Apologie de *Ciceron* pour *Ligarius*, qu'il revoqua son Arrêt contre ce Rebelle. Cet Homme éloquent obtint de l'Empereur la même grace pour le Roi *Dejotarus*, & pour son ami *Marcellus*.

Baltazar Gracian, Homme de cabinet, de Cour, & d'Etat, pensoit, *que nul ne vit en homme que celui qui sçait.*

Philipe Apian, recommendable par son grand sçavoir, & sur tout par sa solide pieté, aimoit l'étude à un tel point, que lorsque sa femme l'exhortoit à vivre dans le repos, & à abandonner l'étude, parce qu'elle étoit préjudiciable à sa santé, il lui répondoit, *Qu'il faloit étudier & travailler, comme si l'on ne devoit jamais mourir ; & vivre & prier Dieu comme si chaque moment devoit être le dernier de nôtre vie.* * On ambitionne aujourd'hui tout autre chose que l'honneur de devenir

* Eloge des Hommes Sçavans tirez de l'Hist. de Mr. de Thou, par Mr. Teissier T. I. pag. 122.

sçavant, ou bon Chrétien. On ne s'empresse qu'à acquerir des richesses, comme si l'on devoit vivre des siecles, ou qu'on voulût devenir Prince.

On n'estime plus rien que train & qu'équipage;
On songe à s'enrichir plus qu'à devenir sage. *

Mais

Des *Yncas* du *Perou* possedez la richesse,
Possedez la grandeur, dont l'éclat nous surprend,
Si vous n'avez point la Sagesse,
Vous n'êtes ni riche, ni grand. †

C'est sur ce fondement sans doute, qu'au raport de *N. Pasquier* dans une de ses Lettres, le Chevalier *Bayard* interrogé, quels biens un pere devoit laisser à ses enfans, repondit; *la vertu & la sagesse, qui ne craignent ni pluye, ni vent, ni tempête, ni force d'homme.*

Mr. D* L* R** raporte dans sa Lettre, que j'ai citée plus haut, qu'il y a eu autrefois un Sultan si studieux, qu'il faisoit porter à l'armée, & dans tous ses voyages, une Bibliotheque qui faisoit seule la charge de quatre cens Chameaux.

Une Dame, que peu de personnes égalent dans l'art de railler finement, dit un jour à un Cavalier, qui paroissoit tout disposé à prendre le parti des armes, quoiqu'il eût été élevé dans

* Oeuv. Div. du Sr. D*. Ep. 2.
† Epigrammes de Mr. le Brun p. 406.

celui des lettres, *qu'il ne songeoit pas à ce qu'il faisoit, parce qu'il lui en couteroit plus à lui qu'à tout autre de prendre le parti des armes.* Le Cavalier lui en demandant la raison, elle lui répondit, *qu'aimant les Livres autant qu'il faisoit, il lui faudroit un train de chariots & de chevaux, comme à un General d'Armée, pour charrier par tout sa Bibliotheque*, dont cette ingenieuse Dame supposoit avec assez de fondement, que le Cavalier ne pourroit jamais se separer qu'avec peine.

Le même Cavalier dit un jour, *que sa Mere, ses Livres, sa Maîtresse, & son Chien, étoient les quatre choses qui lui tenoient principalement au cœur dans le monde.*

Pierre Seguier Chancelier de France, (de qui l'on dit, que non-seulement il sçavoit parfaitement tout ce qui pouvoit regarder les fonctions de la Magistrature; mais qu'il n'y avoit encore aucun Officier en France, qui sçût mieux que lui tous les devoirs de sa Charge,) avoit une si forte passion pour les Livres, qu'il disoit souvent, *que si on vouloit le corrompre, il n'y avoit qu'à lui donner des Livres.*

ARTICLE III.

Exemples d'Anciens de distinction qui ont cultivé les Sciences.

SOLON étoit si avide d'augmenter ses connoissances, qu'étant à l'article de la mort, il écoutoit avec attention quelques-uns de ses amis, qui s'entretenoient auprès de son lit de matieres curieuses & sublimes. Ses amis qui le voyoient si attentif, lui demandant de quel usage cela lui pourroit être dans l'état où il se trouvoit ? *Quand je le sçaurai*, leur répondit-il, *j'en mourrai plus sçavant.* Solon a écrit un Traité des Loix, des Harangues, des Elegies, & il a institué ou augmenté le fameux Aréopage d'*Athenes*.

Alcibiade étoit bon Orateur, bon Philosophe, & bon General d'Armée. Il étoit si curieux de s'exprimer sur chaque sujet dans les termes les plus propres, que s'il ne trouvoit pas à point nommé ces termes, il aimoit mieux se taire que parler. Il est des personnes, qui par la rage qu'elles ont de parler, sont non seulement très-peu scrupuleuses sur les termes; mais qui, plûtôt que de garder le silence, aiment mieux entretenir leurs prochains de choses désobligeantes, ou qui ne les interessent en rien. L'Homme, dont je vai parler, étoit de ce caractere : mais qu'il fut merveilleuse-

ment bien paié de son Intemperance de Langue ! Cet Homme disant à quelqu'un que sa servante étoit grosse, *qu'est-ce que cela me fait*, dit celui-ci. Et l'autre lui déclarant qu'il croïoit que c'étoit de lui, *qu'est-ce que cela vous fait à vous*, lui repliqua-t-il.

On a dit d'*Epaminondas*, qu'on n'avoit jamais vû un Homme, si sçavant, ni aussi qui parlât moins. Se trouvoit-il avec des personnes qui s'entretenoiont de Philosophie ou d'Affaires d'Etat, il n'avoit garde de baailler, & moins encore de s'endormir : mais il écoutoit jusqu'à la fin avec une attention des plus profondes, & des mieux soûtenuës. *Epaminondas*, sçavoit sans doute que parler peu, & écouter beaucoup les habiles-gens, sont deux moïens très-propres à devenir soi-même habile. J'observe encore à ce sujet, que les plus sçavans ne sont pas ceux qui parlent le plus.

Grands Babillards écoutez ma leçon
Plus un Vase est rempli, moins il donne de son :

Périclès acquit par son Sçavoir, & par son Eloquence, le surnom d'*Olympien*, c'est-à-dire, *Celeste* ou *divin*. Quand il s'agissoit d'émouvoir, ses discours étoient si forts & si vehemens, qu'on disoit de lui ; *Qu'il éclairoit, qu'il tonnoit, & qu'il portoit une foudre sur la langue*. Voici une autre preuve de la force de son Eloquence. *Thucydides*, son Competiteur

à la lutte de même qu'au Gouvernement d'*Athênes*, interrogé par *Archidamus* Roi de *Lacédémone*, lequel de lui ou de *Periclès*, étoit le plus adroit à la lutte, repondit : *Quand j'ai vaincu* Periclès, *il sçait si bien prouver que cela n'est pas, qu'il fait croire aux Assistans mêmes le contraire de ce qu'ils ont vû.* Il faut convenir neanmoins qu'à cet égard l'Eloquence de *Periclès* n'est ni à loüer, ni à imiter. On doit toûjours emploïer ce talent à soûtenir la Verité, & non à donner de la couleur au Mensonge. C'est aparemment de cette espece d'Eloquence que le Sieur D**. veut parler dans sa VI. Satyre.

L'Eloquence après tout n'est qu'un Art de mentir,
Qui fascine l'esprit, & le sçait pervertir :
Ses ruses, ses detours, ses plus nobles figures,
Se peuvent apeller de belles impostures :
Et ceux qui de cet Art possedent les fins traits,
Sçavent persuader ce qui ne fut jamais.

Annibal, General des *Carthaginois*, sçavoit toutes les Disciplines de la Grece, & composa même en Grec une Histoire qu'il adressa aux *Rhodiens*.

Caton, surnommé le *Censeur*, merita par ses talens les noms d'*excellent Orateur*, de *bon Senateur*, & de *grand General d'Armée.* Il a écrit entr'autres choses sept Livres d'Histoires, & il se repentoit d'avoir passé un jour sans rien aprendre.

Lucullus, qui ne s'est pas moins distingué dans les Affaires Civiles que dans les Expeditions Militaires, étoit de plus si sçavant dans la Philosophie, & dans les Langues Grecque & Latine, que *Sylla*, Consul & Dictateur Romain, lui envoïa un abregé de sa vie, comme à celui qui pouvoit le mieux en composer l'Histoire.

Scipion, surnommé *Emilien*, ou le *Jeune Africain*, jugeoit fort bien d'un Ouvrage, & écrivoit lui-même très-poliment. A la Ville ou à l'Armée, il avoit toûjours à sa suite des Sçavans du premier ordre, & il exerçoit sans relâche ou son Corps à la fatigue, ou son Esprit aux Sciences. Mais je passe à des exemples plusmodernes.

ARTICLE IV.

Exemples de Modernes de distinction qui ont cultivé les Sciences.

SI je voulois étendre beaucoup cet Article, que ne pourrois-je pas dire de *François de Foix de Candale* issu d'une Famille, qui a donné au Monde Chrêtien des Rois, des Princes, des Prélats,& de grands Capitaines ? L'amour qu'il avoit pour les Mathématiques, où il excella, lui fit fonder à *Bourdeaux* une chaire de Professeur en Mathématiques, à laquelle il assigna une pension sur son bien.

De

De *Jules César Scaliger* & de *Joseph Scaliger* son Fils, qui avoient l'honneur d'apartenir à *Matthias*, Roi de *Hongrie*, & qui pretendoient l'un & l'autre être descendus des Princes de *Verone*. On a dit du Pere que l'Antiquité ne pouvoit pas montrer son Superieur, ni le siécle present son pareil. Le Fils tint la premiere place après son Pere, & fut apellé par un Bel Esprit *l'Apollon des Doctes*.

De *Guillaume de Saluste*, Sieur *Du-Bartas*, qui quoi qu'élevé au milieu des Armes & des Trompettes, tint neanmoins le second rang parmi les Poëtes de son tems. Après qu'il eut publié son Poëme François de la Creation du Monde, sous le titre de *Premiere Semaine*, *Ronsard*, qui étoit le Prince des Poëtes d'alors, en fut si charmé qu'il envoïa une plume d'Or à l'Auteur, & qu'il dit, *que Du-Bartas avoit plus fait dans une Semaine, que lui dans toute sa vie*. Il ne dépend pas toûjours de nous de parler le langage des Dieux : mais qui nous empêche de lire, & de reflechir sur nos Lectures, afin d'en devenir plus sçavans, & sur tout plus Gens de bien ? Remarquons aussi en passant la candeur & le desinteressement de *Ronsard*. Quoique Poëte, il donne une si haute marque de son estime à *Du-Bartas*, son Confrere en *Apollon*, & son Confrere contemporain. Ah *Ronsard* ! tu n'en as usé de la sorte, que parce que tu avois toi même un beau génie. Si tu ne l'eusses eu que médiocre, tu te fusses

bien gardé de parler avantageusement de *Du-Bartas*, si tant est que tu ne l'eusses pas déchiré. Au reste la naissance de *Ronsard* étoit aussi très-bonne. Il passa les premieres années de sa jeunesse auprès du Dauphin, dont il étoit Page. Les premiers fruits de sa veine furent parfaitement bien reçûs du Public : il gagna le prix des *Jeux Floraux*, & les Magistrats de *Toulouse*, lui firent present d'une *Minerve* d'Argent massif, au lieu d'une Fleur qu'il avoit gagnée.

De *Pierre Piton* né à Troyes d'une famille noble. On dit de lui que personne n'a jamais mieux sçû ses Affaires domestiques, qu'il sçavoit l'Histoire de France & celle des Etrangers, les Origines des Peuples, la Chronologies, les Successions des Familles, les Guerres, les Alliances, les Traités que les autres Peuples avoient faits ou entr'eux, ou avec nous, les Loix, les mœurs les coûtumes des Provinces, & des Villes en particulier.

De *Pierre du Four*, qui avoit ajoûté à la noblesse de sa Naissance une parfaite connoissance de l'Antiquité, & du Droit Divin & Humain.

De *Jacques Auguste de Thou* dont la Famille étoit une des plus illustres de la Robe. L'Histoire Latine de son tems qu'il nous a laissée, est un Ouvrage comparable par son sujet & par son éloquence à ceux des Anciens les plus renommez.

De *Guillaume-François-Antoine de l'Hôpital*,

Chevalier & Marquis de *Sainte Même*, dont le nom ſeul vaut un éloge chez les Mathématiciens.

De *Fabri de Peireſc* iſſu d'une noble & ancienne famille de *Piſe* en *Italie*. Il aimoit les Lettres à un tel point, que ſes domeſtiques même ſçavoient tous quelque choſe avec diſtinction. Le moindre de ſes Laquais pouvoit ſervir de Lecteur, & avoit l'induſtrie de relier des Livres avec une propreté ſinguliere.

De *Ferdinand Nunnez* de *Valladolid*, qui étoit de l'illuſtre Maiſon des *Guzmans*. Il prefera l'étude aux grands emplois; & il faiſoit ſi peu de cas de la vie, qu'il ordonna qu'on mît après ſa mort, ſur ſon tombeau; *La Mort le plus grand bien de la vie*. Le Sçavant & pieux *Pierre Danés*, Evêque de *Lavaur*, avoit pris pour ſon dicton ce Mot; *En la Mort gît mon repos*.

De *Flaminio Nobili* né à *Luques*, d'une famille diſtinguée. Il a traduit en Latin le premier Livre d'Ariſtote. *De la Generation*. Sur la fin de ſes jours il enſeigna la Théologie, aprés avoir travaillé à l'Edition de la Bible Latine, qui fut faite par les ordres de *Sixte V*.

De *Ticho Brahé*, Fils d'*Otho Brahé* Seigneur de *Knuſtorp* & de *Beata-Bilde*. L'Aſtronomie lui doit beaucoup.

De *Jean Sturmius*, l'ornement de la Nobleſſe Allemande. L'Academie de *Straſbourg*, dont il fut fait Recteur, lui doit ſa fondation.

De *Janus Douza*, Gentilhomme Hollandois. Son sçavoir étoit si universel, & sa memoire si merveilleuse, que c'est avec raison qu'on l'a nommé le *Varron de la Hollande*, & l'*Oracle de l'Academie de Leyde*, que les Etats érigerent à sa sollicitation. Il en fut fait Curateur, & il exerça cette Charge pendant 29. ans. *Janus Douza* son Fils auroit marché glorieusement sur ses traces, si une mort prématurée ne l'avoit pas enlevé du monde.

De *Constantin Huygens*, Seigneur de *Zuylichem*, Secretaire & Conseiller des Princes d'Orange. Il étoit bon Poëte Latin.

De *Christien Huygens* son Fils, grand Mathématicien.

Du Cardinal & Archevêque de Cantorbery, *Renaud Poot* ou *Polus*, qui étoit le Fils de *Richard*, Cousin Germain de *Henri VII.* & de *Marguerite* Fille de *George* Duc de Clarence, Frere d'*Edoüard VI.* Il étoit profond Théologien & judicieux Critique.

De *Bacon* Baron de *Verulam*, Vicomte de *St. Alban*, & Chancelier d'*Angleterre*. Sa passion pour l'étude & sa generosité le mirent dans un tel état, que peu de tems avant sa mort il écrivit une Lettre à *Jacques I.* pour le prier de le secourir, *de peur*, disoit-il, *qu'il ne fût reduit sur ses vieux jours à porter la besace, & obligé à étudier pour vivre, lui qui n'avoit souhaité de vivre que pour étudier.*

D'*Edoüard*, Comte de *Clarendon* & Grand

Chancelier, d'*Angleterre*, dont le jugement & la capacité ne sont ignorez de personne. Son *Histoire de la Rebellion & des Guerres Civiles d'Angleterre*, depuis 1641. jusqu'au rétablissement de Charles II. lui a acquis une belle reputation.

Du Chevalier *Temple*, dont la genereuse retraite nous a procuré les Ouvrages Politiques & autres, qu'il nous a laissez.

Et enfin de Mylord Comte de *Nottingam*, qui a si bien défendu depuis peu, contre un Scavant d'Angleterre, l'éternité de *Jesus-Christ* & celle du *Saint Esprit*.

ARTICLE V.

Exemples de Princes Anciens & Modernes distinguez par leur Sçavoir.

PTOLOME'E LAGUS, Roi d'*Egypte*, étoit fort sçavant. Il n'oublia rien pour inspirer à ses Enfans l'amour des Sciences : aussi son Fils, *Ptolomée Philadelphe*, répondit-il à cet égard à ses soins.

Alexandre aïant apris qu'*Aristote* alloit publier des Ouvrages sur des Sciences speculatives qu'il lui avoit aprises, & que le reste du monde ignoroit, il voulut l'en empêcher ; *Parce*, disoit-il, *qu'il prétendoit surpasser les autres dans la connaissance des choses hautes & sublimes, comme il les surpassoit en courage & en autorité*. Ce n'est pourtant point là l'esprit

qu'inſpire naturellement la Science. Elle n'eſt par elle-même ſuſceptible ni d'envie, ni d'orgueil. La nobleſſe de ſon origine la porte au contraire à ſe communiquer, & à ſe repandre liberalement & avec facilité ſur ceux qui en ont faute, & qui s'empreſſent à la rechercher. S'il eſt des Sçavans qui en ſoient chiches, c'eſt qu'ils ſont jaloux, vains, pareſſeux, ou avares.

Mithridate, Roi de *Pont*, ſçavoit juſqu'à 22. Langues. Il compoſa un Traité ſur ce qu'il y a de plus caché dans les Maladies ; & il inventa cette ſorte de contrepoiſon, qui de ſon nom eſt encore nommé *Mithridate*.

Juba II. Roi des deux *Mauritanies*, ſe rendit plus conſiderable par ſes Etudes, que par ſon Empire. *Pline* fait mention de pluſieurs Ouvrages de ſa façon. *Juba* trouva auſſi une Herbe, qu'il nomma *Euphorbia* du nom d'*Euphorbe* ſon Medecin.

Le II. Roi des Romains, *Numa Pompilius*, étoit ſi Philoſophe qu'il a paſſé pour *Pythagoricien*, quoiqu'il ait precedé *Pythagore* de plus deux Siécles. *Valerius Antias* dit de ce Prince, qu'il avoit écrit 12. Livres touchant les Devoirs des Prêtres, & 12. autres Livres qui contenoient la Philoſophie des Grecs.

Jules Céſar ſe fit repreſenter ſur un *Globe* tenant une Epée d'une main & un Livre de l'autre, avec cette Inſcription, *Ex utroque Cæſar*, comme qui diroit *Ceſar à deux mains*,

On dit de lui qu'il écoutoit, qu'il lisoit, & qu'il écrivoit en même tems. Qui n'a pas lû ses *Commentaires* n'a presque rien lû de bien écrit en Latin.

Auguste écrivoit agréablement en Prose & en Vers. L'usage qu'il tiroit des Auteurs qu'il lisoit est digne de nôtre attention. Il s'attachoit principalement à en recueillir les Sentences, qui pouvoient servir à regler les Mœurs, mais ne voulant pas profiter seul de ces lectures, il transcrivoit lui-même ces Sentences, & en tiroit plusieurs copies, qu'il envoyoit à ses Domestiques, aux Gouverneurs de Provinces, & aux Magistrats de *Rome*, & des autres Villes de sa domination. J'admire encore dans cet Empereur l'étude qu'il s'étoit faite d'exprimer en termes courts & correcls ce qu'il avoit à dire ou à commander, sur quelque sujet que ce fût, & à qui que ce soit qu'il eût affaire. Selon la maxime de la plûpart des gens, on traiteroit de paresseux ou de fier un Homme qui en useroit de la sorte: mais quelque grand que soit le nombre de ces gens, j'ose assûrer néanmoins qu'ils ont tort, car, si l'on s'en tenoit à la maxime d'*Auguste*, on ne parleroit que de choses qu'on entendroit; puisqu'il est impossible de parler pertinemment & sans galimatias de choses que l'on n'entend pas, ou qu'on n'entend qu'imparfaitement. Par cette maxime encore on n'ennuïeroit jamais personne par son babil, qu'on prend à faux pour de

l'esprit, & on laisseroit à chacun le loisir de parler à son tour.

Il n'y a pas eu d'Homme au monde qui ait tant sçu de choses que l'Empereur *Adrien*. Il sçavoit à fond toutes les Parties de la Philosophie, la Medecine, l'Histoire, la Poësie, & la Sculpture. Il faisoit des Vers en Grec, & il composa diverses Pieces d'Eloquence.

L'Empereur *Marc Antonin* possedoit parfaitement la Philosophie de sa Secte, par où il acquit le surnom de *Philosophe*. Il a écrit en Grec un Volume d'excellentes *Reflexions Morales*, que nous avons en François avec de de bonnes remarques par les soins de Monsieur & de Madame *Dacier*.

Constantin Ducas, l'un des plus sçavants Princes qu'ait eu la *Nouvelle Rome*, souhaittoit d'être plus connu par sa Science que par sa Couronne. *Utinam ex Disciplinis potiùs, quàm ex imperio cognoscerer !* Il n'y a eu de tout tems que trop de Monarques, qui ont mieux aimé étendre les limites de leur Empire, que celles de leurs connoissances.

Robert, dit le *Sage*, ou le *Bon*, Roi de *Naples*, protestoit, *qu'il lui étoit plus doux d'étudier que de regner*. Passion véritablement Royale! pourvû qu'elle ne fasse pas négliger au Prince, qui en est possedé, la conduite de ses Etats, dont il doit faire son plus grand plaisir, & sa principale occupation. Mais s'il ne convient pas à un Prince d'étudier jusqu'à en négliger

gliger ses Etats, moins encore doit-il s'attacher à des choses, où l'Esprit n'entre pour rien.

Ne vous picquez jamais d'une excellence
Aux choses où le Corps a la plus grande part:
Sçavoir bien soûtenir la royale puissance,
Est ce qui proprement se doit nommer vôtre Art. *

Il n'appartient qu'aux *Nerons* de vouloir exceller dans les exercices purement corporels.

Alphonse V. Roi d'*Arragon* assûroit, *que ses Livres étoient ses meilleurs Conseillers, & ceux qui lui plaisoient le plus; parce que ni la crainte, ni l'esperance, ne les empêchoient pas de lui dire ce qu'il devoit faire.* Ce Prince lisoit apparemment beaucoup; & ce qui est bien remarquable encore, il haïssoit les flatteurs.

Haïssez le Flateur, qui dans sa complaisance,
Est jusqu'à vos défauts d'éloges liberal.
Une libre censure, une aigre médisance,
En vous blessant au vif vous feroient moins de mal. †

Charlemagne se faisoit lire durant ses repas l'Histoire des Rois ses Predecesseurs, ou quelque livre de saint *Augustin*. Il recüeilloit tous les anciens Vers qui contenoient les belles actions des *Germains* & des *François*, pour servir de Memoires à leur Histoire, qu'il avoit

* Godeau, Instruction du Prince pour Loüis XIV Inst. 124.
† Ibid. Inst. 10?

dessein de composer. Il honoroit les Sçavans, & les recompensoit noblement. Mr. *Godeau* * conseilloit au feu Roi d'avoir pour eux les mêmes égards.

Honorez les Sçavans, & par la récompense
En l'amour des Beaux Arts excitez des rivaux:
L'Etat souffrira peu d'une telle dépense,
Et gagnera beaucoup dans leurs doctes travaux.

L'amour de *Charlemagne* pour les Sciences est encore connu par les Universitez qu'il fonda, par les Observations qu'il faisoit sur les Aîtres, & par une Grammaire qu'il composa pour enrichir sa Langue, qu'on croit être la *Tudesque*.

Robert, Roi de France, surnommé le *Saint*, le *Droit*, & le *Sage*, n'oublia rien pour faire fleurir les Lettres, dans lesquelles il excelloit lui-même. Les Evêques assemblez au Concile de *Limoges*, dirent de lui, *qu'il étoit le plus docte de tous les Rois.*

François I. dit le *Grand* & le *Restaurateur des Lettres*, avoit toûjours auprès de lui des Sçavans. Il aimoit qu'on lui parlât de l'Histoire Naturelle, dont il avoit acquis une si grande connoissance, pour en avoir seulement oüi raisonner, qu'il sçavoit & marquoit même à propos tout ce que les Auteurs anciens & modernes avoient écrit des Animaux, des

* Ibid. Inst. 124.

Plantes, des Metaux, & des Pierres précieuses,

Charles IX. étoit fort éloquent, & faisoit bien des Vers. Le gout qu'il prenoit à la chasse lui fit composer un Traité de *Venerie*, qu'il dicta à Mr. de *Villeroi*. Il disoit des Poëtes, *qu'il falloit les traiter comme on fait les chevaux, les bien nourrir & non pas les souler, de peur de les rendre paresseux.* Quel dommage que le *Sr. Poot*, Païsan & excellent Poëte Hollandois, * ne soit pas né sujet de *Charles IX.* Ce Monarque l'auroit, je m'assûre, empêché de traire lui-même ses vaches, & de labourer son petit coin de terre. Mais ô Tems! ô Mœurs! il n'est plus de *Charles IX.* aujourd'hui: ou pour m'exprimer dans les termes d'un de mes amis, dont j'envie très-fort le talent.

Agrémens de l'esprit, dont nôtre orgüeil s'enivre,
Nous vous estimons plus que vous ne meritez:
A bien aprécier vos frivoles Beautez,
Ce n'est qu'un vain honneur, heureux qui s'en délivre!
Pour bien tourner des Vers, pour sçavoir faire un livre,
Les Beaux-Esprits souvent n'en sont pas moins rentez,
Et de mille ennemis ces talens redoutez.
N'offrent que des Lauriers, dont on ne sçauroit vivre.
C'est trop payer l'esprit de l'Immortalité.

* Mr. Van Effen l'a fait connoître aux François dans le Journ. Liter. T. 9. pag. 436.

Encor si reservée à nôtre vanité,
Nos veilles, nos travaux en étoient de sûrs gages !
Mais dupes des desirs que flattent les neufs Sœurs,
De tel qui croyoit voir applaudir ses Ouvrages,
L'Amour propre gemit sous le poids des Censeurs.

Mr. *Potin* s'accorde parfaitemeut en cela avec le Comte de *Bussy*.

L'Esprit nous sert fort dans la vie,
Sans cela nous n'y faisons rien :
Cependant cet Esprit nous attire l'envie
Plus que les Honneurs ni le Bien.

Loüis XIV. passe pour avoir traduit les *Commentaires de Cezar*, & Monsieur *l'Epitome de Florus*.

Loüis de Bourbon, Prince de *Condé*, soûtint à l'âge de treize ans des Theses de Philosophie. Il excella dans cette étude sur tous ses concurrens, à peu près de la même maniere, qu'il surpassa dans la suite les plus grands Capitaines de son siecle.

Henry VIII. Roi d'Angleterre, écrivit contre *Luther* un Livre, qui lui valut le titre de *Défenseur de la Foi*, que le Pape *Leon X.* lui donna par une Bulle. Les Rois de la *Grande Bretagne* se font encore honneur de ce titre, quoi-qu'ils ne soient plus Défenseurs de la même Foi.

Edoüard VI. Fils & Successeur de *Henry VIII.* surpassa par son esprit & par son application, les Maîtres qu'on lui donna pour la

Philosophie, les Mathematiques, la Theologie, & les Langues Grecque & Latine. Monté sur le trône, *Edoüard* ne se relâcha point; mais il regla si bien son tems, qu'il en destina toûjours une partie aux *Belles-Lettres*. Le feu Evêque de *Salisbury* * nous donne un trait de la jeunesse d'*Edoüard*, qui est trop remarquable pour avoir dû être oublié par Mr. de *Larrey*. Ce Prince joüant avec des Seigneurs de son âge, & souhaitant d'avoir quelque chose à quoi il ne pouvoit atteindre, ses Camarades prirent une grande Bible, qu'ils coucherent par terre, afin de monter dessus. Le jeune Prince indigné de cette action, courut relever la Bible, & quitta le jeu dans le moment. Si *Edoüard* ne pouvoit souffrir qu'on fit un marchepied de la Bible, qui doute qu'il n'eût empêché aussi qu'on s'en servît comme d'un oreiller dans les Eglises?

Jacques I. fut selon quelques-uns, grand Theologien, grand Philosophe, & grand Politique. Il défendit sa Réligion par des ouvrages sçavans & pieux, qui lui acquirent le titre de *Salomon de son siecle*.

Charles I. destiné à l'Archevêché d'*Yorck*, avoit parfaitement bien fait ses études. Il les continua même après la mort de *Henry* son frere aîné, quoiqu'il se vît par là l'heritier présomptif de trois Couronnes. Il merita les ti-

* Mr. Burnet Hist. de la Reform. d'Anglet. T. 2. pag. 2. de l'Edit. in 4.

tres de *Saint* & de *Martyr*, en partie à cause d'un Livre qui lui a été attribué, & qui a pour titre, *Le Portrait du Roi dans sa solitude & dans sa souffrance.*

Les nouvelles Litteraires de *Petersbourg* nous apprennent qu'on y a imprimé en Russien & en Hollandois une *Instruction pour la Marine*, qu'on dit que S. M. I. a composé elle-même. Il y a dans deux Prefaces qui sont à la tête du Livre, plusieurs Observations curieuses sur l'état de la Navigation en *Russie* depuis plusieurs siecles. On ne sçauroit refuser au *Czar* la gloire de l'avoir amenés à un point de perfection infiniment superieur à ce qu'elle avoit été auparavant. * L'Academie Royale des Sciences de Paris a rendu justice au sçavoir de S. M. I. en l'agrégeant à son illustre Corps.

„ S. A. Mr. le Prince *Jean Nicolas Alexandre Maurocordato* a achevé deux Ouvrages „ considerables, ausquels elle travailloit de„puis long-tems. L'un & l'autre sont en La„tin, & prêts à imprimer. Le premier a pour „ titre: *Incrementa & Decrementa Imperii Ot„tomanici.* On y trouvera bien des choses cu„rieuses, que l'experience & la connoissance „ des manuscrits ont apprises au Serenissime „ Auteur, tant sur la Religion, que sur l'E„tat, le Gouvernement, la Cour, l'Histoire

* Biblioth. German. T. 3. pag. 254.

Secrete du Serrail & du Divan. On compare dans la Preface, la Chronologie des Turcs avec la nôtre, & l'on fait voir que *Leunclavius*, *Riccioli*, &c. ont fait une infinité de fautes, pour s'être servis de Memoires, dont les habiles gens d'entre les Turcs ne font aucun cas. L'autre Ouvrage est intitulé, *De Daciâ Veteri & Novâ*. On y trouvera une Carte très-exacte, & plusieurs découvertes sur la Constitution Ancienne & Moderne de ce Païs. * „ J'ajoûte à cela que la même *Altesse* enrichit il y a deux ans le Public d'un Livre des *Offices* ou d'un Abregé en beau Grec de la *Morale Chrêtienne*. Mr. *Le Clerc* en a fait l'Extrait, & donné d'excellens Morceaux dans sa *Bibliot. Anc. & Mod. Tom. XIV. pag.* 114 *&c.* Il revient ailleurs † à cette Morale à l'occasion d'une seconde édition fort augmentée qu'on en a faite à *Leipsig* avec la Traduction en Latin. " Je suis convaincu, *dit-il dans ce dernier endroit*, par des preuves incontestables, non-seulement du grand sçavoir de ce Prince dans l'Antiquité Prophane & Ecclesiastique, mais encore de ses belles qualitez par raport à la morale, qu'il pratique comme il l'enseigne. C'est là prouver qu'elle est vraye, puis que celui qui nous en instruit, la pratique si ponctuellement. Je ne sçaurois rien souhai-

* Ibid. pag. 264.

† Biblioth. Anc. & Mod. T. XVII. p. 404. &c.

„ ter de meilleur à nôtre Europe Occidentale,
„ que de demander au Ciel, qu'il lui veüille
„ donner des Princes & des Magistrats, qui
„ ayent les lumieres & les vertus du *Vaivode*
„ de *Valachie*.

Le Pere de ce Prince, *Alexandre Maurocordato*, étoit aussi très-sçavant. Il publia en 1664. un Traité de Medecine intitulé, *Instrumentum Pneumaticum circulandi Sanguinis, &c.* Il a laissé une *Histoire Sacrée* que Mr. le Prince son Fils a fait imprimer avec des Prefaces. Il a laissé encore une *Histoire Romaine* avec d'autres Manuscrits & des Lettres familieres, où l'on admire son grand genie. *

ARTICLE VI.

Premiere raison, qui generalement parlant, empêche les Dames de se distinguer dans les Sciences.

ARiste ayant avancé en presence d'*Eugene* qu'il y avoit en France des Duchesses, des Marquises, & des Comtesses, qui valoient bien les Ducs, les Marquis, & les Comtes Beaux-Esprits, dont il l'avoit entretenu. Je
„ ne pensois pas, (interrompit *Eugene*) qu'u-
„ ne Femme pût être Bel-Esprit; & quoi
„ que vous en disiez, je doute un peu qu'elle
„ puisse avoir toutes les qualitez qui sont ne-

* Ibid. T. 15. p. 86.

cessaires, pour l'être effectivement. Ce beau « feu & ce bon sens, dont vous avez tant par- « lé, ne viennent pas d'une complexion froide « & humide : la froideur & l'humidité qui « rendent les Femmes *foibles*, *timides*, *indis-* « *cretes*, *legeres*, *impatientes*, *babillardes*, com- « me l'a fait voir clairement un de nos bons « Auteurs, dans son *Art de connoître les* « *Hommes*, * les empêchent d'avoir le juge- « ment, la solidité, la force, la justesse que « le Bel-Esprit demande. Cette pituite dont « dont elles sont pleines, & qui leur fait le « teint délicat, ne s'accorde pas trop avec la « délicatesse & la vivacité de l'esprit ; elle en « émousse la pointe, elle en affoiblit les lu- « mieres : & si vous y faites reflexion, ce que « les Femmes ont de brillant, est de la nature « des éclairs, qui éblouïssent un moment, & « qui n'ont point de consistence : elles brillent « un peu dans la conversation, & pourvû « qu'on ne parle que de bagatelles, elles ne « parlent pas mal ; mais hors de là, elles ne « sont pas trop raisonnables : en un mot, il « n'y a rien de plus mince, ni de plus borné « que l'esprit des Femmes. † J'alleguerai plus « bas la réponse à cette Objection.

* Eugene suprime bien d'autres défauts que Mr. de la Chambre attribuë aux Femmes en vertu de la froideur & de l'humidité de leur complexion. V. l'Art de connoître les Hommes. p. 29.

† Le P. Bouhours. Entretiens d'Ariste & d'Eugene, à la fin du IV. Entretien.

ARTICLE VII.

Sec. raison, qui generalement parlant, empêche les Dames de se distinguer dans les Sciences.

CLeanthe demandant à *Euthyme*, s'il pensoit que les Femmes eussent dans leurs sentimens autant d'élevation que les Hommes, „ celui-ci répond. D'où les prendroient-elles „ ces sentimens ? Sont-elles élevées d'une „ maniere à leur en inspirer ? A peine sont-el- „ les capables de quelque instruction, qu'on „ ne les instruit que de parure. Les premieres „ leçons qu'on leur donne, c'est de faire la „ reverence de bonne grace, d'avancer la „ poitrine, de retirer les épaules en arriere, „ de tourner les pieds en dehors. Dès leur en- „ fance elles entendent dire qu'elles sont ai- „ mables, qu'elles ont de beaux yeux, une „ belle gorge, une taille fine. Ne diroit-on „ pas qu'on a intention de les disposer à écou- „ ter les discours qu'on leur doit tenir dans „ la suite sur leurs prétendus charmes, * &

* Les Dames aiment en effet si fort ce sot langage, qu'un Cavalier qui manqueroit à le leur tenir, ou qui ne le leur tiendroit que sobrement & à propos, passeroit dans leur idée pour un Homme qui n'auroit point d'esprit, ou qui ne sçauroit pas vivre Si je ne puis acquerir qu'à ce prix les qualitez opposées, je renonce pour jamais à l'une & à l'autre. Je n'en suis pas moins pour cela le très-humble Serv. des Belles.

qu'on leur persuade de bonne heure qu'elles «
sont aimables, afin qu'à un certain âge elles «
croyent plus aisément qu'elles sont aimées ? «
Où sont les Meres qui tiennent une autre «
route, & qui nourrissent leurs Filles dans «
le goût & l'amour de la vertu ? *Cleanthe* «
fortifie la censure d'*Euthyme*. Vous avez rai- «
son, dit-il, de blâmer l'éducation que l'on «
donne d'ordinaire aux Filles. On flate leur «
amour propre. On fait naître en elles des «
sentimens d'orgüeil & de vanité. On leur «
fait trop valoir le merite des attraits du corps, «
à peine leur en laisse-t-on entrevoir d'autres. «
On ne pense point à former l'esprit. Le «
cœur est negligé, ou plutôt amolli avant, «
pour ainsi dire, qu'il soit capable de l'être. * «

Convenons malgré tout cela, qu'en general il se trouve assez de talens dans les Femmes, pour vaincre, si elles le vouloient, la froideur de leur complexion, & la mauvaise éducation qu'on leur donne. Je me servirai pour le justifier de deux sortes de preuves ; dont l'une sera fondée sur les témoignages même d'Auteurs de nôtre Sexe, & l'autre sur les exemples de plusieurs Femmes, de tous les ordres, qui se sont distinguées dans tous les tems par leur sçavoir, & par leur esprit. J'avertis, avant que d'en venir à ma premiere preuve, que c'est moins pour rendre justice

* Dialogues sur les plaisirs, les passions, & le merite des Femmes, par M. Du Puy. p. 15?.



au merite des Femmes, que j'entreprens de raporter ici une partie des choses qu'on a écrites à leur avantage sur le sujet en question, que pour couvrir d'une plus grande honte les Hommes, qui étant plûtôt nez qu'elles pour cultiver leur Esprit & les Siences, négligent cependant l'un & l'autre, ni plus ni moins que s'ils étoient véritablement des Femmes.

ARTICLE VIII.

Témoignages d'Auteurs touchant les dispositions que les Dames ont pour cultiver leur Esprit & les Sciences.

LE Collecteur d'un Livre imprimé il n'y a pas long-tems à Paris, sous le titre de *Rapsodies, Bilvesées, Balivernes, Rogatons, &c.* raporte l'éloge suivant de l'Esprit du Beau-Sexe.

L'Esprit des Hommes d'ordinaire,
Est un pur Ouvrage de l'art.
Si les Grecs, les Latins, en reclamoient leur part,
Ils ne leur en laisseroient guere.
S'emparer sans façon de ce qu'on trouve écrit,
De nos Hommes si vains c'est la plus grande gloire,
Et l'on appelle Bel Esprit
Ce qui n'est que pure Memoire.
Mais ils ont tous sujet de paroître jaloux,
De ce que la Nature au Sexe sçait apprendre,
Grecs ni Latins n'y peuvent rien pretendre.
L'esprit dont vous brillez, Mesdames, est à vous.

Mais voïons quelque chose de plus fort que cette Piece, que l'on pourroit, par plus d'une raison, prendre pour une pure galanterie du Poëte.

Le fameux Docteur *Swift* a en particulier une si haute idée de la délicatesse d'oreille qu'ont les Dames à l'égard de la Langue qui leur est naturelle; que dans une Lettre * qu'il a écrite à Mylord Comte d'*Oxford* & de *Mortimer*, contenant un projet pour épurer, fixer, & augmenter la Langue Angloise, il s'exprime à leur sujet en ces termes. « Si l'on m'en « laissoit le choix, je m'en raporterois plus au « jugement des Dames, au moins en ce qui « regarde l'oreille, qu'à de petits Courtisans « sans sçavoir, qu'à de petits Poëtes sans es- « prit, & qu'à de petits Ecoliers sans monde.. « *Et pour montrer qu'il ne parle point en l'air*; « J'ai prié, *dit-il*, quelques personnes de l'un « & de l'autre Sexe d'écrire au hazard quel- « ques Lettres détachées, & lorsqu'on y a jet- « té les yeux, il a paru que ce que les Hommes « avoient écrit, étoit tout plein de Consonnes « rudes, & ressembloit au Haut-Allemand; & « qu'au contraire les Dames avoient aproché « de la Langue Italienne, par l'abondance des « Voïelles & des Liquides, qu'elles avoient « mises dans leur Ecriture. «

Ceux qui ont lû les *Remarques de* Vaugelas

* V. la toute entiére dans la *Biblioth. Angl.* Tome II. pa. 108. &c.

sur la Langue Françoise, y ont pû voir que ce *Maître juré* de nôtre Langue, ainsi que l'apelle *Ménage*, † a fait une Remarque assez longue pour prouver, " Que dans les doutes „ sur la Langue, il vaut mieux pour l'ordinai„ re consulter les Femmes, & ceux qui n'ont „ point étudié, que ceux qui sont bien sçavans „ dans les Langues Grecque & Latine. Sa Remarque a été aprouvée par tout le Corps de l'*Academie Françoise*; &, si j'osois, je dirois que je l'aprouve aussi, mais avec la même restriction que *Vaugelas* & ses Juges y ont mise, sçavoir; „ Que par les Femmes & ceux qui „ n'ont point étudié, il faut entendre des per„ sonnes de l'un & de l'autre Sexe, qui ont „ avec de l'esprit & du monde, quelque lec„ ture des bons Livres François. „ Le moïen en effet de *parler bien* sans cela? Les personnes qui manquant de ces secours, ne païent que d'effronterie & d'un flux de bouche qui ne tarit point, peuvent se piquer *de parler bien* dans le sens de *beaucoup*, mais jamais dans celui qui emporte *perfection*.

Eugene aïant objecté, comme nous l'avons vû plus haut, que les Femmes, à cause de la froideur & de l'humidité de leur complexion, ne pouvoient pas pretendre à la qualité de Bel-esprit, *Ariste* lui répond: „ Ce que vous dites est vrai en general, & je vous avoüe qu'il "

† Dans ses *Observ. sur la La Lang. Franç.* Tom. II. au mot *Parallele*.

y a quelque sorte d'oposition entre la beau- "
té de l'Esprit, & celle du Corps que les "
Femmes ont en partage : mais cela n'em- "
pêche pas que quelques-unes ne soient ex- "
ceptées de la regle generale. Ce sont celles "
qui du côté de l'esprit n'ont rien des imper- "
fections de leur Sexe ; & ausquelles la Na- "
ture a donné, ce semble, un temperament "
particulier. On peut compter entre ces "
Femmes privilegiées la fameuse Grecque, "
qui inventa une nouvelle espece de Vers, "
& qui fut nommée la dixiéme Muse ; la "
vertueuse *Cornélie* mere des Gracques ; la "
sage & sçavante *Athenias*, que son merite "
éleva au trône de Constantinople ; *Victoire* "
Colonne, Marquise de Pesquaire ; *Angelique* "
Nogarole ; *Séraphine Contarin*, *Olive Margue-* "
rite Sarochi, toutes quatre Italiennes ; *Mar-* "
guerite Morus & *Elizabet Tanfield*, Angloi- "
ses ; *Isabelle de Rosères*, Espagnole ; *Cathe-* "
rine de Portugal, Duchesse de Bragance ; "
Marguerite de Valois ; Sœur de François I. "
qui fut apellée par les Beaux-esprits de son "
tems la dixiéme Muse, & la quatriéme "
Grace ; la Reine *Marguerite* ; la Princesse "
de *Conti*, Fille de *Henri*, Duc de Guise ; "
Mademoiselle de *Courtenay*, que Monta- "
gne apelle sa Fille, & Juste Lipse sa Sœur ; "
& tant d'autres qui ont été l'ornement de "
leur Païs & de leur siécle sans parler de "
celles qui vivent encore. "

L'Auteur, du *Miſantrope*, ne le cede en rien ni au Sr. *Swift*, ni à *Vaugelas*, ni au *P. Bouhours*, dans l'idée qu'il a de l'eſprit du Beau-Sexe. „ Les Femmes, *dit-il*, ont l'imagination plus vive & plus étenduë que les „ Hommes. En general, elles ont le don de „ narrer mieux qu'eux. Il n'y a dans ce qu'elles racontent rien de ſec, de forcé, ni de „ trop méthodique. Les liaiſons en ſont imperceptibles, & les écarts qu'elles font „ ramenent au ſujet d'une maniere admirable. Il ſemble que dans leur imagination, „ les expreſſions les plus préciſes, de tous les „ objets, aïent chacune leur niche, où elles les „ ſçavent trouver dès qu'elles en ont beſoin. „ Les Femmes brillent ſur tout dans le ſtile „ Epiſtolaire. Leurs tranſitions délicatès & „ imperceptibles, le deſordre lié de leurs penſées, & leur heureux tour pour les exprimer, „ ſont dans tout leur jour dans une Lettre. Elles ont un certain talent pour dire les petites choſes ſans baſſeſſe, & les grandes ſans enflure. " Nôtre Auteur croit encore qu'en ce qu'on nomme *Sçavoir* & qui conſiſte à *lire, compiler, & commenter les Anciens Auteurs*, les Femmes ſurpaſſeroient de beaucoup les Hommes, ſi elles vouloient s'y appliquer. Mais on verra tout cela plus developé dans le *Miſantrope du Lundi premier d'Août* 1712. On y verra auſſi à quels egards les Hommes ſurpaſſent à leur tour les Femmes.

ARTICLE

ARTICLE IX.

Du Stile Epistolaire.

SUR ce qu'on a avoüé de tout tems que generalement parlant, les Femmes tournent mieux une *Lettre* que les Hommes, je ne sçai combien de Femmes & d'Hommes même s'imaginent qu'il n'y a point de *Stile* plus aisé que l'*Epistolaire*, & qu'ils possedent tout le *Stile* à un degré qu'il n'y manque rien; comme si pour écrire & narrer joliment, il suffisoit d'être né Femme, ou d'en avoir le caractere. Mais, outre ce que j'ai dit dans l'endroit de mon Article precedent, où je joins mon petit suffrage à celui de *Vaugelas* & de ses Juges, Monsieur de *Cailliere* * va nous démontrer que le talent de bien tourner une Lettre ne fut ni ne sera jamais aussi mince ni aussi commun, que nous le croïons pour la plûpart.

J'ai toûjours estimé, que le genre d'écrire « le plus difficile étoit celui des Lettres; & « j'ai oüi dire à de bons Connoisseurs, que « les *Epîtres de Ciceron* valent mieux que ses « autres Ouvrages. La raison en est, qu'une « Lettre est la véritable production de nôtre « esprit, qu'elle est la peinture vive & natu- « relle de nos pensées & de nos imaginations, «

* Fortune des Gens de qualité Part. II. Chap. XII.

„ & que tout ce qu'elle a de beau & de par-
„ fait ne peut être attribué qu'à nôtre esprit
„ seul. On n'en peut pas dire autant de nos
„ discours ordinaires & familiers ; nos pen-
„ sées qui se presentent en foule ne nous
„ donnent pas le loisir de choisir de belles
„ expressions. Mais ce défaut n'est pas dans
„ nos Lettres : nous pouvons leur donner
„ toutes les graces de l'Eloquence, puis que
„ nous avons le tems d'aporter de l'ordre & de
„ la politesse à nôtre Stile, en écrivant pour
„ les *Harangues*, les *Plaidoïers*, & les *Ser-*
„ *mons* ; piéces pourtant qui n'ont rien de si
„ digne de nôtre attention, si l'on considere
„ qu'elles ne sont tissuës que de Lieux Com-
„ muns, d'Apophthegmes, d'Exemples mé-
„ morables, de Raisonnemens Philosophi-
„ ques, & qu'elles sont renfermées dans les
„ regles de la Rhétorique, qui leur fournit
„ leurs parties, leurs amplifications, leurs
„ mouvemens, & leurs figures. Mais les *Let-*
„ *tres* n'ont pas besoin de ces ornemens étran-
„ gers, ce sont des beautés qui nous plaisent
„ toutes nuës, elles commencent sans exorde,
„ elles suivent sans narrations, elles s'expli-
„ quent sans artifices ; elles prouvent sans
„ Auteurs, elles raisonnent sans Dialectique,
„ elles persuadent sans mouvemens. Les *Let-*
„ *tres* doivent être purgées de toutes ces cho-
„ ses, & cessent d'être belles, si-tôt qu'elles
„ paroissent sçavantes & étudiées. C'est à mon

jugement ce qui fait que l'on voit si peu de «
Sçavans écrire agreablement. Ils ne sçavent «
que ce que les autres ont dit, ils ont fait «
de leur cerveau une Bibliothéque portative «
dans laquelle est ramassé tout le Grec & «
tout le Latin de l'Antiquité ; ils ont étudié «
la Science des autres, & n'ont pas deve- «
lopé celle de leur Esprit ; ce sont des Per- «
roquets qui parlent comme on leur a apris, «
sans rien tirer de leur fonds ; ce sont de «
mauvais ménagers, qui laissent leur Enten- «
dement en friche, pour cultiver leur Mé- «
moire ; & de mauvais François, qui ne sça- «
vent jamais bien la Langue de leur Mere. «
Aussi n'y a-t-il rien de plus pitoïable que «
les *Lettres* de ces illustres du College. Vous «
diriez qu'ils ont une Langue differente de la «
nôtre, & qu'ils n'écrivent que pour n'être «
pas entendus. La Doctrine fait tant de cho- «
ses en eux, que la Nature y est oubliée, & «
lorsque les Livres ne leur fournissent plus «
rien, ils deviennent muëts ou ridicules.

ARTICLE X.

Exemples de Reines & de Princesses Sçavantes.

L'Auteur de la *Conjuration du Portugal* fait le portrait suivant de la Reine Femme de *Dom Joüan.* « Cette Princesse soûtint glorieusement la Couronne & la fortune de ses « enfans aprés la mort de son Mari. Elle fit «

„ éclater sur le trône, & durant sa régence,
„ toutes les grandes qualitez que l'on admi-
„ roit dans sa personne, & qui l'ont renduë
„ une des plus illustres Princesses qui aïent
„ jamais regné. La Politique & les Affaires
„ de l'Etat étoient sa véritable étude, & sa
„ plus importante occupation. Elle s'étoit de-
„ puis long-tems apliquée à démêler les dif-
„ ferens caractéres des Hommes, & à devi-
„ ner par les dehors les plus fins & les plus
„ délicats, les sentimens les plus cachez
„ de ceux qu'elle voïoit, & si quelquefois
„ elle s'étoit trompée, elle revenoit pour ainsi
„ dire sur ses pas, afin de mieux apercevoir
„ l'origine de son erreur. Par cette attention
„ extraordinaire, elle étoit devenuë si habile
„ & si penetrante, que les *Portugais* assurent,
„ & même les Historiens *Espagnols* lui rendent
„ cette justice, qu'il sembloit qu'il n'y eût
„ rien de caché pour elle dans le cœur des
„ Courtisans les plus dissimulés.

Marie de Savoye, qui avoit épousé *Dom Pedro* Roi de Portugal, se chargea elle-même de l'instruction de l'Infante *Isabelle*. Cette pieuse Reine fit pour l'Infante un Catechisme plus étendu que celui que l'on donne aux Enfans, & lui laissa de sages Conseils, qui ont été donnez au Public.

Isabelle sçavoit, outre plusieurs Langues vivantes, l'Histoire de *Portugal*, la Geographie,

les mœurs des Nations, & les principes de la Langue Latine.

Jeanne Gray, qui monta après *Edoüard VI.* sur le trône d'Angleterre, mais qui ne regna que dix jours, possedoit à fonds les Langues Grecque & Latine. Elle donnoit à la Lecture « des Philosophes ou des Théologiens les heu- « res, que les personnes de son âge ont accoû « tumé de passer parmi les Jeux & les Specta- « cles. « Un jour (*continuë un Historien qui a terni sa reputation par son dernier Ouvrage.*) « Un jour que toute la Famille de *Jeanne Gray* « étoit à la Campagne, & prenoit le divertis- « sement de la chasse, elle seule resta dans son « Cabinet. *Roger Ascham*, Precepteur de la « Princesse *Elizabeth*, entrant dans sa cham- « bre, & lui demandant pourquoi elle prefe- « roit la Solitude à un divertissement aussi « agreable que celui de la Chasse. *Voilà*, dit- « elle en lui montrant le Phédon, ou le Traité « de l'Immortalité de l'Ame de Platon, *voilà* « *l'excuse de ma retraite ; & le sujet de mon* « *attachement. Je trouve avec mon Philosophe* « *bien d'autres plaisirs, que parmi le bruit des* « *Cors & des Chiens.* «

Elizabeth, qui gouverna si habilement ses « Etats, sçavoit si bien dès l'âge de 17. ans le Grec & le Latin, qu'elle traduisit de Grec en Latin deux Oraisons d'*Isocrate*. Outre ces Langues & celle qui lui étoit naturelle, elle parloit encore l'Italien, le François, & l'Allemand.

Marie Stuart, Reine de France & d'Ecosse, parloit avec facilité six sortes de Langues. A l'âge de 13. à 14. ans, elle fit un beau Discours en Latin, où elle démontra contre l'Opinion reçûë, & par son propre exemple; *Que les Lettres conviennent aussi bien aux Femmes qu'aux Hommes*. Une Dame d'*Utrecht*, dont je parlerai dans la suite, a fait une Dissertation sur le même sujet. Tant que *Marie Stuart* a été en France, il ne se passoit pas de jour qu'elle n'emploïât reguliérement deux heures à l'étude. Aussi y avoit-il peu de Sciences, dont elle ne raisonnât pertinemment.

Christine, Reine de Suede, sçavoit l'Histoire, la Philosophie, & les Mathématiques. Elle parloit trois sortes de Langues avec une facilité admirable, & décidoit sur les Ouvrages des Sçavans avec une érudition qui surprenoit les Connoisseurs.

Elizabeth de Bohême, a été une des plus fidéles & des plus illustres Disciples du fameux *Descartes* son Maître.

J'ajoûte enfin à ce que le *Pere Bouhours* a dit de *Marguerite de Valois*, que cette Princesse entendoit fort bien la Philosophie, & qu'elle rendoit même raison des passages les plus obscurs de l'Ecriture.

ARTICLE XI.

Exemples de Dames qualifiées & autres, qui se sont renduës celébres par leur Sçavoir.

HYPATHIE, Fille de *Théon*, celébre Astronome, enseigna la Philosophie d'*Aristote*, & de *Platon*, & cultiva aussi diverses parties des Mathématiques, sur lesquelles elle a laissé des Ecrits.

La Femme du jeune *Pline*, aidoit son Mari dans ses études, & tenoit même la lampe, pendant qu'il écrivoit ses Ouvrages. « Son attention à me plaire, *dit il*, lui fait tour- « ner toute son inclination du côté de la Lite- « rature. Elle a continuellement mes Ouvra- « ges entre les mains, elle ne cesse, de les li- « re, elle les aprend par cœur. Vous ne pou- « vez vous imaginer ni son inquiétude avant « que je plaide, ni sa joïe après que j'ai plai- « dé. Elle charge toûjours quelqu'un de venir « en diligence lui aprendre quels applaudisse- « mens j'ai reçûs, quel succès a eu la cause. « S'il m'arrive de lire une Piéce en Public, « elle sçait se ménager une place, où derriére « un rideau elle écoute avidement les loüan- « ges qu'on me donne. Elle chante mes vers, « & fait redire à sa Guitarre ce qu'exprime « sa voix. * «

* Mêlé d'Hist. & de Liter. par Mr. de Vigneul Marville. Tom. II. pag 223.

Mademoiselle *Cunitz*, Siléſienne, avoit fait de grands progrès dans l'Aſtronomie. Elle y fut perfectionnée par Monſieur de *Levven*, Seigneur de *Huntzendorff* & de *Hohen-Gersdorff*, qu'elle épouſa dans la ſuite: De concert avec ſon Mari, elle páſſe la plûpart des nuits à faire des Obſervations ou à calculer, & prenoit le jour pour dormir. *

Mademoiselle *VVinckelman* touchée au vif. des reproches que les Libraires faiſoient à Mr. *Godefroi Kirch* ſon Epoux, ſur ce que, depuis qu'il étoit marié, les Calendriers auſquels il travailloit, ne paroiſſoient pas avec la même exactitude; elle s'offrit à ſoulager ſon Mari dans les choſes qui ſeroient de ſa portée. „ „ Par ce moïen, *diſent Meſſieurs les Journaliſtes de Berlin* †, elle fit des progrès conſiderables dans l'Aſtronomie, & après les „ connoiſſances les plus aiſées pour la compoſition des Calendriers, elle s'éleva inſenſiblement juſqu'à ce qu'il y a de plus difficile „ dans cette Science: de ſorte que dans peu „ de tems, elle fut capable de faire elle-même „ des Obſervations Celéſtes, & de calculer les „ mouvemens des Planettes. Dès lors, elle fut „ d'un ſecours important à ſon Mari: Ils ſe relevoient l'un l'autre dans les Obſervations, „ qui ne devoient pas être interrompuës, & „ qu'une perſonne ſeule ne pouvoit faire. Dans

* Biblioth. German. Tom. III. pag. 165.
† Biblioth. German. Tom. III. pag. 177.

„ d'autres

d'autres, ils obſervoient ſeparément en divers endroits, & ſe partageoient le travail "
dans celle qu'une perſonne ſeule ne ſçau- "
roit faire exactement. ,, Qu'on me paſſe "
ma conjecture. Peut-être que l'âge aſſés avancé de Monſieur *Kirch* ne contribua pas peu à rendre ſa Femme Aſtronome. En effet, quel amuſement Madame Kirch, qui n'avoit que 22. ans, pouvoit-elle trouver ſur la Terre avec ſon Mari, qui outre qu'il paſſoit les cinq croix s'étoit encore épuiſé les eſprits par l'étude ?

Anne Marie Schuurman d'Utrecht a laiſſé des Ecrits en ſix ou ſept ſortes de Langues, & ſur des Matiéres très-differentes. Elle réuſſiſſoit auſſi fort bien à faire des Vers. En un mot ſon ſçavoir étoit ſi univerſel, que l'Auteur du *Cupido triumphans* dit que cette Dame étoit comme l'abregé de toutes les Sciences, *Omnium Scientiarum homo*. Il devoit dire encore des Beaux-Arts ; car elle avoit fait de ſa belle main des Ouvrages merveilleux tant de peinture, de miniature & d'enlumineure, que de gravure au Burin & au Diamant, ſur le Cuivre & ſur le Verre.

Doña Gregoria (Fille aînée d'*Antoine Perez*, Secretaire de *Philippe II.* Roi d'Eſpagne) avoit tant d'eſprit, que ſon Pere, charmé de ſes Lettres, lui écrivit un jour en ces termes. *Ma Fille, ne croiez pas parler à* Ciceron, *ni à quelqu'un de ces Anciens Ora-*

teurs Grecs : Accommodez-vous à ma portée, & popularisez vôtre stile, attendu que ma plume vole bas, & que je ne sçai point d'autre Langage que celui du Vulgaire. *

ARTICLE XII.

Eloge de sept illustres Françoises, tiré de la Science du Monde *par Monsieur de* Calliere. *pag.* 242.

SAPHO † l'ornement de nos jours,
Toi qui fis de si beaux modeles,
Des plus hautes vertus, des plus chastes amours,
Pour le Héros & pour les Belles,
Qui sans les imiter les admirent toûjours,
Et qui n'en sont pas plus fidéles :
Tous ces chef-d'œuvres précieux
Assûrent à ton nom une immortelle gloire,
Et t'ont placée au rang des Filles de Mémoire,
Pour chanter les exploits & les amours des Dieux.

Esprit délicat, doux & tendre,
Qui par ta Prose & par tes Vers,
La Fayette, nous fis entendre
De l'Amour les tristes revers.
Tes Héroïnes * toûjours pures,
Dont tu décris les avantures,
Avec les plus vives couleurs ;
Et de leurs passions tes peintures exquises,

† Mémoire Hist. Polit. Crit. & Litér. par *Amelot de la Houssaie*. Tom. I. pag. 257.

† Mademoiselle de *Scudery*.

* La Princesse de *Montpensier* & la Princesse de *Cléves*.

A leurs vertus toûjours soûmises,
Nous font sentir tous leurs malheurs.

Dixiéme Muse de nos jours,
Toi, qui par les Eaux d'Hippocréne
Firent couler de veine en veine
Les feux les plus subtils des plus tendres Amours.
La Suze leur nouvelle Mere,
Jamais dans l'Ile de Cythére
Venus avec leurs traits divers
N'en fit mieux sentir tous les charmes,
Les craintes, les desirs, les transports, les alarmes,
Que ce qu'on en lit dans tes vers.

Esprit penetrant & sublime,
Qui, sans le secours de la rime,
Sûs te faire un nom reveré;
Sage & Sçavante *La Sabliére*,
Par toi rien ne fut ignoré,
Ton attention singuliere
Porta tes regards curieux
A bien connoître la Nature,
L'Etat de l'Univers, son ordre, sa structure,
Et jusqu'à mesurer & la Terre & les Cieux.

Aimable & tendre *Deshoulieres*,
Apollon de ses doux accords,
Et de ses plus vives lumiéres
Te dispensa tous les trésors.
Par ce Dieu ta Muse inspirée,
Et par ta Raison épurée,
Te dicta les Vers les plus beaux;
Et tantôt sur des tons sublimes,
Tantôt sur des galantes rimes,
Tu nous fis chaque jour des chef-d'œuvres nou-
[veaux.

Villedieu de l'Amour & Victime & Prêtresse,

Sans le secours du Dieu des Vers,
Celébra par tout l'Univers
Les vifs accès de sa tendresse. *
Elle lui tint lieu d'Apollon,
De Muses, de Sacré Vallon;
Et cette nouvelle *Corinne*
A fait écouter ses doux chants,
Et s'est placée enfin sur la double Colline,
Par ses écrits vifs & touchans.

Digne Fille d'un docte Pere, †
Dont le Sçavoir rare & profond
T'enrichit de ton propre fond,
Qui t'eleve si fort au dessus du Vulgaire;
Illustre *Dacier*, tes écrits,
Si recherchez & si cheris,
Ont le don d'instruire & de plaire;
Ils consacrent ton nom à l'immortalité,
Et nous font profiter de tes pénibles veilles,
En nous découvrant les merveilles,
De la Sçavante Antiquité,
Ainsi l'aimable Poësie,
Et des autres Beaux-Arts l'Ecole bien choisie,
Brilloient dans l'Empire François,
Sous l'apui de *Loüis* le plus grand de ses Rois.

ARTICLE XIII.

Réponses spirituelles de Dames.

MADEMOISELLE de *Saint Firmin* s'étant trouvée dans une compagnie de Sçavans, où l'on examinoit; *Si c'est par sa Naissance ou par sa Mort que le Sauveur a*

* Par ses Journaux Amoureux.

† Mr. *Le Fevre* de Saumur.

témoigné plus d'amour pour l'Homme, elle fit ce magnifique Sonnet.

Voir naître & voir mourir l'Auteur de la Nature,
Voir un Etre éternel commencer & finir,
Ces deux extremitez parfaitement s'unir,
Le Createur se joindre avec la Creature.

Voir un Dieu renfermé sous l'humaine figure,
Celui qui contient tout se laisser contenir,
Celui de qui le bras peut seul tout soûtenir;
Etre sans mouvement dans une sepulture.

Ces Miracles offerts à mes sens étonnés,
Au salut des Humains ont été destinés;
L'un commence l'Ouvrage,& l'autre le consomme

Mais l'Amour au premier a bien plus fait d'effort:
Car du Ciel à la Terre,& de Dieu, jusqu'à l'homme,
L'espace est bien plus grand que de l'Homme à la [Mort.

Une Princesse aïant pris en affection une Demoiselle d'esprit, elle lui promit de prendre soin de sa fortune. La Demoiselle, transportée de joïe d'une protection aussi avantageuse, prit une plume qu'elle aperçût sur la tab e écrivit les Vers que voici.

Un Philosophe très-parfait
Dit que de rien, rien ne se fait,
L'opinion en est commune.
Mais je le démens pour le coup,
Et puis que Vôtre Altesse a soin de ma fortune;
De rien elle fera beaucoup.

Loüis XIV. aïant promis une Médaille de

cent écus à qui feroit mieux un Sonnet sur les Boutsrimés les plus bizarres que l'on pût trouver ; une Fille, qui n'avoit pas moins d'esprit que de beauté, & qui faisoit des Vers aussi galamment qu'on en puisse faire, déclara qu'une Médaille ne la tentoit point, & s'expliqua là-dessus en ces termes.

Un cœur comme le mien ne veut point de Médaille,
Sans le Souverain-Bien tout me paroît un Mal ;
Promettez-moi l'Original,
Si vous voulez que je travaille.

Une Belle ne voulant point entendre parler d'*Amour*, mais bien d'*Amitié*, son Adorateur lui fit cet *Impromptu*.

Sous le nom d'*Amitié*,
Iris, je vous adore ;
Du feu qui me dévore,
J'en cache la moitié,
Sous le nom d'*Amitié*,

La Belle, qui avoit aussi beaucoup d'esprit, lui repartit sur le champ ;

Sous le nom d'*Amitié*
Je souffre la tendresse ;
Pourvû que l'on me laisse
Deviner la moitié,
Sous le nom d'*Amitié*.

Un Galant-homme auroit-il si grand tort de répondre à une belle, qui n'exigeroit de lui que de l'*Amitié*?

Bien souvent l'*Amitié* s'enflamme,
Et je sens qu'il est mal-aisé,
Que l'*Ami* d'une belle Dame
Ne soit un *Amant* déguisé.

Charleval, Auteur des Vers precedens, fit à l'honneur du feu Roi un couplet, où il n'y a à mon sens rien de rare ; mais qui donna lieu à bien de jolies Chansons sur le même refrein, & en particulier à celle-ci,

Que par de jolis vers, par une Chansonnette
Un Amant trouve grace auprès d'une Coquette;
Je le crois bien.
Mais que cent pistoles en prose
Ne fassent mieux la même chose,
Je n'en crois rien.

ARTICLE XIV.

La Hollandoise *qui souhaite des Vers* François *sur son jour de Naissance.*

UNe *Hollandoise* voulant solemniser son Jour de Naissance, souhaita d'avoir à ce sujet des Vers *François* ; & comme elle avoit connu quelque part un Lecteur d'Eglise, qui se mêloit de verasser en nôtre Langue, elle s'imagina que tout Lecteur naissoit Poëte, ou du moins qu'il le devenoit. Persuadée qu'en étoit cette Dame, elle envoya chez nôtre Lecteur : mais cet Homme qui n'avoit jamais

onté le Cheval *Pegase*, me le renvoya ; pensant apparemment, que parce que j'avois étudié, je devois aussi être mieux exercé que lui dans le manege du *Parnasse*. En quoi néanmoins il se trompoit très-fort ; car, *Poëta non fit, sed nascitur*, on naît Poëte, mais on ne le devient pas. Il devoit de plus sçavoir ce Lecteur, que les Vers que l'on fit de commande ne valurent jamais grand chose.

Qui de moi voudra de beaux Vers,
Qu'il jamais il ne les demande.
Je ne fais rien que de travers,
Quand la besogne est de commande. *

Au reste, qui ne riroit de l'imagination de nôtre *Hollandoise* ? d'avoir crû que tout Lecteur devenoit Poëte, ou qu'on ne prenoit pour Lecteur que des Poëtes. D'ailleurs, que souhaitoit cette Dame que l'on chantât à sa gloire ? puisqu'on ne sçavoit ni son nom, ni son âge, ni son état, ni son extraction, non plus qu'aucune de ses qualitez bonnes ou mauvaises, soit du corps, soit de l'esprit. Cette avanture me fait ressouvenir de ce que fit autrefois la mere de *Colas* ; laquelle ayant perdu son fils, demanda à *Boursault* qu'il en fit l'Epitaphe, quoiqu'il ne connût *Colas* par aucun endroit : mais pressé par cette mere éplorée, il lui donna enfin ces Vers.

* Le Chevalier de Cailly.

Colas est mort de maladie,
Tu veux que je plaigne son sort.
Que diable veux-tu que j'en die ?
Colas vivoit, *Colas* est mort.

ARTICLE XV.

Objection contre le Sexe parfaitement bien resoluë.

IL ne tiendroit qu'à moi de pousser plus loin mon Article des Dames Sçavantes ou Spirituelles, & de parler d'*Olympia Fulvia Morata* de Mantouë, de la Fille de *Valckenier* de Schafhouse, de *Lucrece Helene Cornaro Piscopia* de Venise, de *Beltizia Gozadina* de Bologne, d'*Isabelle Losa* de Cordouë, de Mesdemoiselles *De la Roche-Guilhen*, *La Vigne*, *Bernard*, *Barbier*, & de je ne sçai combien d'autres de tous les Siecles, & de tous les Climats : mais de peur de causer trop d'ombrage aux Lecteurs envieux du merite des Femmes, je passe à une Objection qu'on a faite contre elles, & qui paroîtra, je m'assûre, aussi particuliere que la réponse qu'on a faite est fondée.

Euthyme observant qu'en Tartarie le nom de *Fille* ou de *Femme* y est honteux, jusques-là que Tamerlan regarda Bajazet comme un insensé, pour s'être servi du mot de *Femme* dans une Lettre qu'il lui avoit écrite ; & que

les Tartares, au lieu des noms de *Fille* ou de *Femme*, disent une *Voilée*, une *Mere de Famille* : *Cleanthe* répond à cette remarque d'*Euthyme*, que ce qu'il dit des Tartares ne prouve nullement qu'ils ont du mépris pour „ les Femmes. S'ils ne prononcent pas leurs „ noms, ils leur en donnent de plus glorieux, „ une *Voilée*, une *Mere de Famille*. Il seroit „ à souhaiter qu'on pût donner ces beaux „ noms à nos Filles & à nos Femmes. Ap- „ pellera-t-on une *Voilée* une Fille qui pa- „ roît en Public la gorge toute découverte ? „ Donnera-t-on le nom de *Mere de Famille* „ à tant de Femmes, qui semblent avoir ou- „ blié qu'elles ont des Enfans, & qui pas- „ sent leur vie aux spectacles, à la table, au „ jeu ? *

ARTICLE XVI.

Sur le ridicule de ceux qui étant devenus riches, renoncent à l'Etude.

JE ne trouve point mauvais qu'un Homme qui aura exercé un *Art Mechanique* y renonce, dès qu'il se verra en état de pouvoir s'en passer. Je crois qu'en ce cas, il peut fort bien ceder sa place à d'autres, sans que personne ait droit d'y trouver à redire ; pourvû

* Dialogues sur les plaisirs, les passions, & le merite des Femmes, par Mr. Du Puy pag. 225.

qu'il s'occupe d'ailleurs, & qu'il ne perde jamais de vûë dans sa conduite l'état obscur d'où il est sorti. Mais je soûtiens qu'à l'égard des *Arts Liberaux*, comme sont les Etudes de tous les genres, la Peinture, la Sculpture &c. il est déraisonnable & honteux de les abandonner, par la seule raison qu'on n'a plus besoin de ces *Arts* pour en vivre. On montre évidemment par cette bizarre conduite combien est bas le motif qui les a fait embrasser : au lieu que si on les exerçoit toûjours, on feroit voir hautement qu'on les a embrassez par un motif bien plus noble. Motif dont on ne sçauroit gueres donner de preuves, tandis qu'on est dans la médiocrité; mais dont on peut donner des marques bien authentiques, lorsqu'on est dans l'aise ou dans l'abondance. Alors on fait par honneur & par choix, ce qu'on avoit fait auparavant par une espece de necessité : & ce qu'on fait par honneur & par choix, on le fait non-seulement avec plus de plaisir, mais encore avec plus de succès. Un Homme riche, par les moyens qu'il a de se procurer tout ce qu'il lui faut pour sa Profession, peut aller infiniment plus loin qu'un autre qui n'a pas les mêmes secours. D'ailleurs, la Science ne nuisit jamais à personne : elle sert au contraire dans la bonne, de même que dans la mauvaise fortune.

Dives es ? in faustâ si vis, doctrina levamen ;
Pauper es ? in vili sorte juvamen erit. *

J'ajoûte à cela que le Sçavant riche est aussi plus estimé que le Sçavant pauvre. Car à moins que d'avoir perdu le sens, on a beau faire & beau dire des Etudes, on les estime pourtant dans le fonds, les rencontrât-on même dans le moins fortuné de tous les Hommes. Sur ce pied-là, quel cas ne fera-t-on pas d'un Homme, qui relevera par du bien un merite qu'il aura acquis par les Lettres ? Le délicat ! Le satisfaisant plaisir que celui-là ! Je n'en connois aucun dans la Nature qui lui soit superieur, si l'on en excepte celui d'aimer souverainement la Vertu.

ARTICLE XVII.

Le Bonheur d'un Homme d'Etude. †

COmbien est plus heureux celui qui sçait goûter,
Des plaisirs que tout l'or ne sçauroit acheter ;
Et qui plein de Bon-sens prefere à la Richesse
Les tresors de l'esprit, & ceux de la sagesse :
Il asservit son corps aux loix de la raison,
Se donne des habits selon chaque Saison.
Passant toute la nuit dans un sommeil tranquile,
Se trouve à son reveil plus frais & plus agile :
Sobre dans ses repas, il fuit l'excès du vin,
Et ne mange jamais que pour chasser la faim.

* *G. Horni* Epigrammata. L. II.
† Par le Poëte sans Fard. Ep. X.

Faut-il pour sa santé prendre un peu d'exercice,
Dans un long promenoir ses pieds font leur office.
Enfin, si de l'amour il ressent les desirs,
Sans crime il sçait goûter ses plus tendres plaisirs.
Il ajoûte aux douceurs de cette heureuse vie
Les charmantes beautez de la Philosophie.
Et mettant *Aristote* & *Descartes* aux mains,
Il juge qui des deux a des dogmes plus sains.
Voit si le Soleil tourne, ou bien si c'est la Terre,
Ce qui forme dans l'air la pluye & le Tonnerre,
Et cherche à penetrer par quels secrets ressorts,
Le corps agit sur l'ame, & l'ame sur le corps.
D'autrefois s'amusant à consulter l'Histoire.
De cent faits curieux il remplit sa memoire,
Des Grecs & des Romains lit les exploits divers,
Et de son cabinet parcourt tout l'Univers.

☞ Mr. *Godeau* a fait à sa Bibliotheque une fort belle *Epître*. Il n'est que sa longueur qui m'ait empêché de la mettre ici, V. ses *Poës. Chrét. & Mor. T. 3. pag. 173.*

ARTICLE XVIII.

Quel usage on doit faire de l'étude de l'Histoire.

MOnsieur Gacon n'ayant touché que l'usage le moins utile de l'Histoire, je suppléerai à son défaut par les remarques que voici.

1. Un des preceptes que donne l'Auteur de la *Methode pour étudier l'Histoire*, * c'est,

* T. I. pag. 3.

„ Qu'il faut rapporter toute l'étude qu'on „ fait de l'Histoire à sa propre conduite. C'est „ peu de chose, *dit un Sçavant du premier* „ *ordre*, que d'avoir la memoire remplie „ d'un nombre infini d'années, de siecles, „ d'Olympiades ; de pouvoir nommer de sui-„ te les Empereurs, les Consuls, les Papes, „ les Heretiques. Ces connoissances ne méri-„ tent pas le nom de Science de l'Histoire. „ Sçavoir l'Histoire, c'est connoître les Hom-„ mes; étudier l'Histoire, c'est étudier les mo-„ tifs les plus propres à remuër les hommes, „ leurs opinions, leurs passions, c'est penetrer „ tous les ressorts du cœur humain, c'est en-„ trer dans ses détours les plus cachez, c'est „ démêler toutes les illusions, toutes les sur-„ prises de l'amour propre. En un mot, c'est „ apprendre à connoître les autres, c'est ap-„ prendre à se connoître soi-même dans les „ autres.

L'Histoire nous instruit en Sçavante Maîtresse,
Releve les Vertus, condamne les défauts:
C'est l'Ecole de la Sagesse,
C'est le Modéle des Heros. *

Un des Journalistes de *Trevoux* † trouve que c'est donner des bornes trop étroites à

* Traduction de quelques Epigrammes d'*Owen*, par Mr. le B. pag 37.

† Mem. pour l'Histoire des Scienc. des B.A. 1713. pag. 2039.

l'étude de l'Histoire, que de la faire servir simplement à la Morale & à la Politique. Pourquoi s'en tenir là ? elle peut servir à " la Religion. Je dirois donc, en lui donnant " une fin plus relevée, sans exclure la con- " noissance des Hommes, qu'étudier l'Histoi- " re, c'est étudier la Providence ; c'est recher- " cher les secrets admirables de la Sagesse de " Dieu dans le gouvernement du monde ; " c'est examiner quel dessein il se propose " dans tous les évenemens qu'il ordonne, ou " qu'il permet ; c'est reconnoître dans tout " ce qui arrive sa bonté & sa justice, le soin " qu'il prend d'établir, de conserver, de pu- " rifier l'Eglise. "

Le *P. Le Moine* dit fort joliment, *qu'il ne paroîtra d'Histoire accomplie qu'en l'année où l'on trouvera le Mouvement perpetuel & la Pierre Philosophale.* *

Ouven en donne par rapport à l'Histoire Moderne, une fort bonne raison.

Lex fuit Historia vetus hac, ne dicere falsum
Audeat : & verum dicere ne metuat.
Hac est Historia nova lex, ne dicere verum
Audeat : & falsum dicere ne metuat.

Traduction par M. Le B.

Autrefois les Historiens
Disoient la verité, qui seule devoit plaire ;
Les Modernes font le contraire
De ce qu'ont fait les Anciens.

* Traité de l'incertitude des Sciences. pag. 128.

ARTICLE XIX.

Lequel c'est de la Terre ou du Soleil qui tourne.

MOnſieur Gacon ayant touché auſſi la queſtion, *Si c'eſt le Soleil ou la Terre qui tourne*, j'alleguerai ici, pour rire, le ſentiment d'un ancien Poëte François. *

Il ſe trouve entre nous des Eſprits phrenetiques,
Qui ſe perdent toûjours par des ſentiers obliques,
Et de Monſtres forgeurs ne peuvent point ramer
Sur les paiſibles flots d'une commune Mer.
Tels ſont, comme je crois, ces Ecrivains qui penſent,
Que ce ne ſont les Cieux ou les Aſtres qui danſent
A l'entour de la Terre, ainſi que la Terre fait
Chaque jour naturel un tour vraiment parfait.
Que nous ſemblons ceux-là qui pour courir fortune,
Tentent le dos flotant de l'azuré Neptune.
Et nouveaux cuident voir, quand ils quittent le port,
La Nef demeurer ferme, & reculer le bord.

Un de ces ſerieux extravagans, dont la marotte eſt la probité, *marotte aimable*, comme le dit Mr. du Freſny, † *ſi ſon cœur en étoit attaqué, mais il n'en eſt frapé qu'à la tête*; ce ſerieux

* Du Bartas dans le IV. Jour de ſa premiere Semaine.

† Amuſ. Ser. & Comiq. pag. 95.

serieux extravagant, dis-je, *exige une foi aveugle pour tout ce qu'il dit, & veut même être cru sur les choses d'opinion, comme sur les choses de fait.* C'est ce qu'il falloit remarquer pour l'éclaircissement de l'Article qui suit.

Hier deux Astronomes, bons amis d'ail- «
leurs, mais ennemis mortels dans la dispute, «
en étoient déja aux injures, l'Homme de «
probité arriva, & ne doutant point qu'un «
seul mot de sa bouche ne dût établir la «
paix entr'eux : *Fiez-vous à moi*, dit-il au «
plus emporté ; *en homme d'honneur, ce n'est* «
point le Monde qui tourne, c'est le Soleil. «

ARTICLE XX.

Le Malheur d'un Homme sans Etude. *

Mais je ne trouve point de fatigue si rude,
Que l'ennuyeux loisir d'un mortel sans étude ;
Qui jamais ne sortant de sa stupidité,
Soûtient dans les langueurs de son oisiveté,
D'une lâche indolence esclave volontaire,
Le penible fardeau de n'avoir rien à faire.
Vainement offusqué de ses pensers épais,
Loin du trouble & du bruit il croit trouver la paix.
Dans le calme odieux de sa sombre paresse,
Tous les honteux plaisirs, enfans de la molesse,
Usurpant sur son ame un absolu pouvoir,
De monstrueux desirs le viennent émouvoir,
Irritent de ses sens la fureur endormie,
Et le font le jouët de leur triste infamie.
Puis sur leurs pas soudain arrivent les remords,

* Par M. Despreaux. Ep. XI.

Et bientôt avec eux tous les fleaux du corps,
La Pierre, la Colique, & les Goutes cruelles.
Guenaud, *Rainssant*, *Brayer*, presque aussi tristes qu'elles,
Chez l'indigne Mortel courent tous s'assembler,
De travaux douloureux le viennent accabler;
Sur le duvet d'un lit, théatre de ses gênes,
Lui font scier des Rocs, lui font fendre des Chênes,
Et le mettent au point d'envier ton emploi.
Reconnois donc, *Antoine*, & conclus avec moi,
Que la Pauvreté mâle, active, & vigilante,
Est parmi les travaux moins lasse & plus contente,
Que la Richesse oisive au Sein des Voluptez.

ARTICLE XXI.

Sentimens de divers Auteurs sur la Paresse.

LEs Juifs disent, *Que qui n'éleve pas son Fils en quelque Mêtier, en fait un Voleur.*

Les Arabes soûtiennent, *Que le Paresseux est le compagnon du Diable.*

Mahomet a commandé à tous les vrais Croyans de s'exercer tous les jours par la profession de quelque Mêtier. Le Sultan même, n'est pas plus dispensé d'obéir à ce commandement, que celui qui nettoye les ruës. Un prétendu *Envoyé Secret de la Porte*, * fait là-dessus cette admirable reflexion. „L'Ame de l'Homme est de la nature du „Feu, c'est-à-dire, toûjours en action; ou

* L'Espion dans les Cours des Princes Chrétiens. T. 2. p. 158.

pour la comparer, comme les Hebreux, à « un autre Elément, il eſt auſſi difficile « qu'elle ceſſe d'agir, qu'il eſt impoſſible « que l'eau miſe dans un crible, ne coule pas « par les troux. Les Hommes exerceront « toûjours leurs facultez de maniere ou d'au- « tre, & il n'y a point de milieu entre le bien « & le mal. Celui qui ne s'occupe pas à l'un, « tombe neceſſairement dans l'autre. Ce ſont « là les points où aboutiſſent toutes les lignes « des actions humaines, les centres où tendent « toutes nos affaires. «

Vous autres Pareſſeux, ſouffrez qu'on vous inſtruiſe,
Redoutez du peché le dangereux effort.
Sur un eſprit oiſif il n'a pas moins de priſe,
Qu'en ont des ennemis ſur un homme qui dort. *

Les Egyptiens ordonnoient qu'on s'ap- « pliquât chacun dans ſa profeſſion, avec une « aſſiduité capable d'arriver à la perfection. « C'eſt dans cette vûë qu'il n'étoit pas permis « d'exercer plus d'un Emploi, ni plus d'un « Mêtier; afin que s'adonnant tout entier à « l'Etude, & au travail d'un ſeul, on fût plus « capable d'y exceller. J'ajoûte à ces paroles « de feu Mr. *De Larrey*, * qu'il eſt d'une vérité inconteſtable, que tout homme qui s'applique à pluſieurs choſes à la fois, n'en ſçait proprement aucune.

* Poëſies du Sr. Du Commun. pag 23.
† Hiſtoire des ſept Sages. T. I. p. 407.

Pluribus intentus minor est ad singula sensus.

La brieveté de la vie, la vaste étenduë des Sciences, & l'es bornes étroites de nos Facultez, tant du corps que de l'esprit, bien loin de permettre à un homme d'aprofondir plusieur Sciences, ne lui permettent pas même d'en bien approfondir une seule : & celui-là est dit en posseder parfaitement une, qui a porté le plus loin là-dessus ses connoissances.

Damon fait bien des Vers, ils sçait bien la Musique,
La Medecine, la Physique :
Il chante, il danse, il écrit bien ;
Bon Orateur, bon Politique,
Bon Moraliste, bon Critique,
Il réüssit en tout, mais il n'excelle en rien. *

C'est encore beaucoup que de réüssir, il est peu de *Damon* dans le monde. Les exemples de *Grotius* & d'un très-petit nombre d'autres Sçavans, qui excellerent presque en tout, feront bien quelques exceptions à ma regle, mais ils ne la détruiront jamais.

„ *Dracon* condamnoit à mort ceux qui „ étoient surpris dans l'Oisiveté. *Solon* vou„ loit qu'on les regardât comme infames. Et „ il y avoit une Ordonnance chez les *Ro-* „ *mains* qui obligeoit tous les Citoyens de

* Epigrammes &c. de Mr. Lebrun. pag. 119.

Rome à n'aller point par les ruës, sans " porter les marques de ce qui les faisoit " subsister. „ N'avoient-ils pas raison ces sages Législateurs ? Car dans quels desordres, & dans quelles miseres, ne seroient pas prêtes à tomber une Ville, ou une Republique, qui ne seroit composée que de Faineans ? D'ailleurs le propre du Paresseux est de n'aimer que soi-même, & de croire que la Nature, avec tout ce qu'elle enfante, n'a été faite que pour son *beau nez*. Qu'on me passe la bassesse de cette expression en faveur de son énergie.

La Santé (*dit* Plutarque *dans ses* Oeuvres Morales, *d'où j'ai tiré & rendu un peu à ma maniére le commencement de l'Article precedent, de même que ce qui suit.*) " La Santé ne doit point s'acheter par l'Oisiveté. C'est " tout de même que si pour conserver ses " yeux, on ne contemploit jamais d'objets ; " ou si pour menager sa voix, on se retran- " choit dans un éternel Silence. " Il n'est, je m'assûre, personne qui n'ait éprouvé plus d'une fois, que moins on agit moins on se sent disposé à agir

Segnities robur frangit : longa otia nervos
Debilitant, ignava quies effeminat artus. *

Tout languit, & se détruit même en nous par l'inaction. Témoin ce *Sagaris Ma-*

* *Palingenius* Zodiacus vitæ in Capricorno. V. 140.

riandinus (dont parle *Athenée*) qui ne voulant pas se donner la peine de mâcher ses morceaux, se vit reduit pendant sa vie, qui fut assez longue, à se les faire mâcher par sa nourrice. *Nous avons*, dit là-dessus le Sr. Bordelon, † *de frequens exemples de cette Paresse. Combien de gens qui se fiant sur leurs domestiques, semblent avoir perdu l'usage des pieds, des jambes, des bras, des mains!* Quel sot personnage ne joüa pas encore, il y a peut-être 50. ans, ce jeune Seigneur, qui surpris à la promenade par la pluye, se tourna vers son Gouverneur & lui dit comme en pleurant; *Il me pleut dans la bouche*; à quoi le Gouverneur répondit, *Fermez-la, Monsieur.* *

„ Travaillez, *dit Phocylide*, † & vivez du „ fruit de vôtre travail. N'imitez point ces „ Parasites, qui vont avec insolence man„ dier leur vie à la table d'autrui. Mangez le „ labeur de vos mains, sans remord, & sans „ honte. Ne vous excusez point de vôtre „ faineantise sur vôtre naissance, sur vôtre „ ignorance, ou sur vôtre fortune. Le mon„ de offre du travail à tous les hommes. La „ Mer se presente au Marchand, au Pêcheur, „ au Nautonier. Les Champs au Laboureur. „ Et le Commerce de la vie fournit à tous

† Diversitez Curieuses. Tom.I. Part.I. pag. 61.
* Traité de la Paresse par Mr. *De Courtin*. p. 279.
† Precepte. 54.

les Hommes de quoi les occuper. Le tra- « vail loin de diminuër la force de l'Eſprit & « du Corps, l'entretient au contraire & l'au- « gmente. Il faut que le Feneant ne mange « point, & tout Homme qui ne veut point « travailler & qui mange eſt un Larron. « Si j'avois à cenſurer quelque Corps ſur ſa Faineantiſe, ce ne ſeroit pas certainement à celui des Marchands que je m'adreſſerois. L'avidité du gain qui ronge la plûpart des perſonnes qui font commerce, m'obligeroit plûtôt à les exhorter à ne donner point tant de tems à leurs affaires, ou pour mieux dire à n'en point entreprendre, qu'elle ne me porteroit à les relever ſur ce qu'ils les négligent, ou qu'ils n'y aportent pas aſſez leurs ſoins.

Per mare, per terras, Mercator quæritat aurum,
Sic cœli æternas, ſtulte, relinquis opes. *

Traduction par Mr. Le B.

Pour amaſſer des biens, Mortels inſatiables,
Et des Vents & des Mers nous bravons le couroux:
Et quand nous faiſons tout pour les biens mépriſables,
Nous négligeons le ſeul qui ſoit digne de nous,

Les Négocians ont en effet ſi fort à cœur le profit, qu'un Homme qui par inclination s'épuiſe le cerveau à lire, & à reflêchir ſerieuſement ſur ce qu'il lit, mais qui nega-

* Owen.

gne point d'argent, paſſe chez eux pour un vrai faineant, & pour un franc batteur de pavé.

„ Le matin, *dit un Empereur Philoſophe*, * „ quand tu as de la peine à te lever, qu'il te „ vienne incontinent dans l'eſprit : Je me „ leve pour faire l'Ouvrage d'un Homme. „ Suis-je donc fâché d'aller faire une cho- „ ſe pour laquelle je ſuis venu dans le „ monde ? N'ai-je donc été formé que „ pour me tenir bien chaudement étendu „ dans mon lit ? Mais cela me fait plaiſir. „ Tu es donc né pour te donner du plaiſir, „ & non pas pour agir & pour travailler ? „ Ne vois-tu pas les plantes, les oiſeaux, les „ fourmis, les araignées, les abeilles ? Elles „ travaillent ſans relâche à orner, & à em- „ bellir leur état ; & toi tu négliges d'em- „ bellir le tien, & tu ne cours point aux „ choſes auſquelles la Nature t'a deſtiné.

Les Yncas, *Mango Copac* & *Coya Mama*, qui ont fondé le Royaume du *Perou*, ont preſcrit à leurs Sujets pluſieurs belles Loix. Il y en avoit une entr'autres qui portoit, « „ Qu'aucun de ceux qui pourroient faire „ quelque choſe ne demeureroit ſans travail- „ ler qu'autant de tems qu'il ſeroit neceſ- „ ſaire pour ſe délaſſer du travail ; & que ceux „ qui ne ſeroient pas en état de travailler, par

* Reflexion premiere du Liv. V. des Reflex. Mor. de *Marc-Antonin*.

par foiblesse ou par maladie, en seroient " exempts, & qu'ils seroient entretenus par " les autres. " Ces Loix furent si bien obser- " vées qu'on ne vit point de Gueux ni de Faineans, durant tout le regne de la race des *Yncas*, qui a été si long-tems sur le trône. Les Femmes n'auroient osé faire visite à leurs Voisines sans prendre avec elles leur ouvrage, auquel elles travailloient tout le tems que duroit la visite. " Je me souviens là-dessus, *C'est le Chevalier* Temple *qui parle*, * " d'avoir lû un rafinement de civilité que " les Femmes se piquoient d'observer; c'é- " toit que quand une Femme en alloit voir " une autre de sa condition ou d'une naissan- " ce qui n'avoit rien d'extraordinaire, elle " travailloit à l'Ouvrage qu'elle avoit aporté " de chez elle : mais quand celle à qui elle " rendoit visite étoit d'une plus grande con- " dition, elle la prioit de lui donner de son " ouvrage à faire, & passoit ainsi la visite à " travailler pour elle. „ Quand on condam- " noit quelqu'un pour faineantise, on lui dônnoit plusieurs coups en public ; mais la honte qu'il en recevoit étoit encore plus grande que la peine.

Selon l'Auteur des *Conseils de la Sagesse*, † Il vaut mieux manquer de nourriture " que d'emploi. L'Homme qui manque de "

* Œuvres div. Part. II. pag. 2:8.

† Reflexions sur la Maxime XII. de l'Article III.

„ l'un ou de l'autre doit perir ; mais avec
„ cette difference, que par la faim on meurt
„ ſans deshonneur & bien vîte, au lieu que
„ par l'oiſiveté on meurt honteuſement &
„ lentement.

„ Par tout le repos eſt l'origine du mal.
„ Les herbes mortelles, les Bêtes venimeu-
„ ſes, les pourritures, les corruptions, les
„ peſtes, & les famines ne naiſſent que de
„ l'oiſiveté & de l'immobilité des Elemens.

„ On ne trouve les pechés ni les ignoran-
„ ces, ni même les folies & les deſeſpoirs,
„ que dans des Ames qui n'ont rien à faire
„ qu'à ſe tourmenter d'elles-mêmes. Et il
„ n'eſt rien de plus vrai que ce que diſoit
„ autrefois un Sage : *Que pour punir infini-*
„ *ment & éternellement un Eſprit, il ne fau-*
„ *droit point d'autre Enfer qu'une éternelle*
Oiſiveté. „ Le même Auteur fait contre
l'Oiſiveté pluſieurs autres reflexions fortbon-
nes, mais je crois en avoir raporté l'élite.

„ C'eſt un grand malheur, dit Mr. l'Abbé
„ de *Bellegarde*, * que de n'avoir rien à fai-
„ re, & de pouvoir s'occuper ſoi-même hon-
„ nêtement. L'Oiſiveté eſt le ſommeil de la
„ vie. Ceux qui la paſſent à ne rien faire, &
„ qui n'ont point d'occupation, ſont comme
„ des gens endormis.

„ Tout Homme, qui n'a d'autre attention
„ que de penſer à ſes plaiſirs, paſſe une vie

* Maximes pour l'inſtruction du jeune Roi p.126.

bien triste. Cette proposition sera peut-être « prise pour un Paradoxe par de certaines « gens, mais du moins elle est confirmée par « l'experience. Il n'y a pas de gens plus en- « nuïeux, ni qui s'ennuïent davantage, que « ceux qui veulent toûjours se divertir. Ils se « retirent fatigués, chagrins, de mauvaise « humeur d'une Fète, où ils s'étoient flatez « d'avoir un plaisir infini. «

Le rude métier, dit l'Auteur du *Misan-* « *trope*, * que celui de ne rien faire ! Voïez « ce jeune Homme, si bien mis, si doré, « qui se trouve par tout, qui connoît tout « le monde, & que tout le monde connoît. « C'est *Eraste*, il est riche, beau, bienfait ; « il ne lui manque pour être heureux, que de « sçavoir mettre son bonheur à profit. Elevé « dans une molle indolence, il n'a jamais « exigé le moindre effort de son esprit ; peu « à peu les ressorts de son ame se sont « enroüillés, elle est devenuë incapa- « ble d'agir. A peine *Eraste* vit-il, il ne « pense pas. A-t-il une Ame ? N'est-il pas « plûtôt poussé par un certain instinct qui « lui fait sentir qu'il est une compagnie de- « sagreable à lui-même, & qu'il doit cher- « cher des compagnons avec qui il puisse « être sot en liberté ? Il a compté sur une So- « cieté de cette nature ; il s'est resolu d'y al- « ler au sortir du dîner, pour n'en revenir «

* Du Lundi 2. de May. 1712.

„ que le soir : mais par un désastre imprévû, „ cette partie se dérange ; voilà *Eraste* au de- „ sespoir. Comment viendra-t-il à bout de „ passer cette journée entiére , composée „ de tant d'heures , qui font ensemble un „ si terrible nombre de minutes ? Las en- „ fin de se promenier seul , & par la pluye „ encore , il se refugie dans un Caffé , ren- „ dez-vous ordinaire de tous les Faineans „ de la Ville : mais , pour comble de mal- „ heur , il n'y a personne , il sort , il rentre „ vingt fois , de là il court chez *Bénacquis*. „ Autre malheur , il n'y voit que d'honnêt es „ gens , avec qui il faudroit être poli , & le „ Billard est occupé , il n'y sçauroit durer , il „ n'y a point de ressource pour le pauvre „ *Eraste* ; aujourd'hui même il n'y a ni Ope- „ ra, ni Comédie ; inutile à soi-même, à tout „ le monde, que dis-je, inutile, fâcheux, im- „ portun, il n'est pas entier quand il est seul, „ il lui manque des parties essentielles , le „ jeu , la débauche , un cheval , une chaise; „ ces choses-là le rendent complet , il fait „ un seul *tout* avec elles. La fin de la journée „ s'approche , après avoir été souhaittée ar- „ demment ; il rentre chez lui fatigué de „ n'avoir eu rien à faire ; il se jette dans un „ fauteüil ; il respire ; le jour est fini , quelle „ benediction ! Après avoir été une heure à „ table il se couche , tout consolé d'aller „ passer dix heures sans être à charge à soi-

même, & d'avoir lû dans une affiche, que « demain on representera les *Fêtes Véni-* « *tiennes*. «

L'Auteur de la *Bibliothéque des Dames* * Pense qu'il n'y a point de Vertu Chrêtienne « que l'Oisiveté ne combatte. La Foi, l'Espe- « rance, la Charité, la Crainte, la Vigilance, & « la Mortification, sont incompatibles avec « ce Vice : & par consequent, ce doit être « un peché qui donne la mort à l'Ame. Tou- « tes ces Vertus animent l'esprit & le forti- « fient, au lieu que l'Oisiveté le rend foible « & immobile. La Vertu est pure & rigide, « l'Oisiveté est indulgente & lâche. L'une « éleve l'Ame & la fortifie, l'autre l'abaisse « & l'amollit. «

La Paresse est un doux poison,
Par qui l'Ame la plus hardie
Devient timide, & engourdie,
Et voit obscurcir sa Raison.
Nul desir d'honneur ne la touche,
Le moindre travail l'effarouche,
Elle agit toûjours bassement,
En un tronc elle change l'homme.
Et ce que repos elle nomme,
Est un lâche assoupissement. *

C'est un grand malheur pour des per- « sonnes de condition de n'être pas élevées « dans des connoissances utiles & propres à «

* Tom. I. pag. 9. &c.
* Poësie Chrét. de Mr. *Godeau* Tom. I. pag. 477.

„ les divertir innocemment, & à les occu-
„ per pendant ces heures qui leur sont autre-
„ ment si fort à charge, qu'elles sont ravies
„ de trouver l'occasion de les employer à
„ des bagatelles. Cependant il est certain que
„ c'est mal à propos que les Grands, *on*
„ *peut y ajouter aussi les gens riches*, se plai-
„ gnent qu'ils manquent d'occupation. Com-
„ bien de Vertus n'y a-t-il pas qu'un Chrê-
„ tien doit pratiquer ? Combien de devoirs
„ dont il est obligé de s'acquiter ? Combien
„ d'excellentes qualités ne faut-il pas, pour
„ rendre un Gentilhomme digne du rang
„ où Dieu l'a placé ? Qu'il mette seulement
„ ces qualités & ces devoirs en pratique.
„ Qu'il considere à quoi est obligé un bon
„ Maître, un bon Mari, un bon Pere, un
„ bon Fils, un bon Voisin, un bon Sujet,
„ & un bon Ami. Qu'il employe tout son
„ loisir à répondre à tous ces engagemens
„ comme il le doit, & qu'il voïe alors s'il
„ lui reste quelque partie de son tems, où il
„ ne puisse pas s'occuper utilement & agrea-
„ blement. „ Quelques Hommes ont acheté la *Bibliothéque des Dames* sur le titre, qui leur sembloit tout Comique : mais n'y aïant trouvé que des choses serieuses & importantes, ils n'ont pû se resoudre à la lire jusqu'au bout, & moins encore à en acheter la suite. Quelle sottise ! N'est-il donc question pour nous dans la vie, que d'égaïer nôtre

imagination aux dépens du Beau Sexe, comme s'il n'y avoit rien à la charge du nôtre ? Si nous étions plus sinceres, nous nous détromperions aisément de cette idée, par la lecture de ce même Livre, quoi qu'il soit fait directement pour les Dames.

La qualité, *à ce qu'assûre un Plénipotentiaire de France à la Paix de Nimegue,* " * ne donne pas le Privilege de ne rien faire : au contraire, elle nous oblige à travailler avec plus d'aplication, & à plus de choses ; parce que la Naissance ou l'élevation de la fortune nous en fournit plus d'occasions & plus de moyens. La voïe de la Vertu est toute laborieuse ; & si une personne, quelque rang qu'elle tienne dans la vie civile, veut bien employer les talens & les occasions qu'elle en a, il n'y aura point de vie plus active que la sienne ; quoi que cela se fasse, si vous voulez, sans aucune sueur ni fatigue corporelle. "

Il n'y a, *dit-il encore*, † " rien de si embarrassant, ni de si incommode, que d'avoir affaire à des paresseux. Ils ne sont jamais prêts. Ce que l'on expedie avec cette sorte de gens, n'est pas de faire des affaires, mais d'attendre à les faire, & toute la "

* Monsieur *De Cortin* dans son *Traité de la Paresse.* pag. 275.

† Ibid. pag. 291.

„ vie se passe dans cette attente. Disons plus: „ lorsque l'heure qu'on a prise pour les conclurre, est venuë, la paresse s'en mêle encore, & l'on sort sans rien faire. Il me „ prend toûjours envie de rire, quand je me „ souviens de la rencontre suivante.

„ Deux Hommes de qualité ayant des affaires importantes à terminer ensemble, „ l'un pressoit sans cesse l'autre pour qu'il lui „ donnât une heure. Ils convinrent à la fin „ de dîner ensemble, afin qu'à l'issuë du repas ils pussent s'entretenir à loisir de leurs „ affaires. Celui qui donnoit à dîner étoit un „ de ces Messieurs, qui n'aimant que le repos étoit plus souvent couché que debout. „ L'autre étoit un Homme replet, & un peu „ sur l'âge. Lorsqu'ils eurent dîné, celui-ci, „ comme le plus interessé dans l'affaire en „ question, l'entama le premier. L'autre, „ après un moment d'attention, baaille, s'assoupit, & s'endort. Le gros homme voulant s'arrêter, de peur de parler en l'air, ou „ pour ne pas éveiller l'autre qui dormoit, se „ laisse aller à la disposition naturelle à tous „ ceux de sa taille, & s'endormit aussi. Les „ voilà donc tous deux endormis, & dans un „ si profond sommeil, qu'ils y passerent toute l'après-dînée sans se reveiller. Les personnes qui étoient dans l'antichambre, „ croyant qu'ils traitoient d'affaires bien importantes, n'oserent pas les interrompre.

„ La nuit survint, & un valet de chambre „ leur aportant des chandelles, les trouva „ dans une tranquillité admirable, la tête „ panchée, l'un d'un côté, & l'autre de „ l'autre. Le bruit & la lumiere éveil- „ lant nos Gentilshommes, ils crurent d'a- „ bord être enchantez; mais s'étant recon- „ nus à la fin, ils remirent la partie à une „ autre fois.

ARTICLE XXII.

Extrait de la Traduction par Mr. le Noble *de la troisiéme Satyre de* Perse *contre la Paresse.*

VOus verrai-je toûjours croupir dans la paresse,
Marquis, quittez enfin la plume enchanteresse:
Le Soleil presque à plomb lance sur nous ses traits,
Sa lumiere élargit les troux de nos volets:
Depuis que vous ronflez, quatre fois un ivrogne
Auroit cuvé le vin le plus fort de Bourgogne:
Il est tantôt midi. *Dumont*, *Bernat*, *Arteau*,
Ont dix fois de leurs voix fait tonner le Barreau,
Déja d'un bruit affreux la Chicane infernale
Autour de ses pillers fait mugir la grand'Salle,
Et la baguete écarte, en frapant sur les bancs,
La foule des plaideurs devant les Presidens.
Debout. Est-il si tard? Holà hé! mes pantoufles,
Et ma robe de chambre. Où sont ils ces maroufles?
Picard, *la Fleur*, Coquins, viendra-t-on? Hé

tout doux,
On croit entendre braire un Baudet en courroux.
Marquis, vous vous donnez des airs de Petit-
Maître,
Vous prenez, je le vois, le vrai chemin de l'être.
Pourquoi ne pas plûtôt, exerçant le compas,
Etudier *Vauban*, & marcher sur ses pas?
Comme lui tâcher d'être Ingenieur habile,
Cher à vôtre Monarque, à son Etat utile,
Sans aller comme un fat croire qu'il est du
Grand,
D'être un Oisif badin, un rieur ignorant.
Ça, prenez cette regle, & vîte qu'on me trace
Sur ce carton poli le plan de cette Place
Quoi! vous ne faites rien Que ne travaillez-vous?
Que faire d'un compas rompu par les deux bouts?
Cette regle est courbée, & cette encre est trop
claire.
Dites qu'un Pareſſeux jamais ne veut rien faire.
Je vous vois chaque jour aller de pis en pis,
Une oisive langueur tient vos sens assoupis.
Du sang de vos Ayeux, du sang de vôtre Pere,
Voit-on dans vôtre cœur le moindre caractere?
Sont-ce là leurs Vertus & ces nobles travaux,
Qui dans vôtre Maison ont mis trois Maréchaux?
Ne le prendroit on pas pour un poupon qui crie,
Jusqu'à ce qu'on l'apaise avec de la boüillie,
Qui pleure, se mutine, & rebelle au teton,
Ne veut point s'endormir au chant de sa *Tonton*?
Puis je avec ce compas travailler? Vaine excuse!
De frivoles discours, est-ce moi qu'on abuse?
Vous vous trompez vous-même. Un desolant mé-
pris
De vos lâches langueurs sera le triste prix.
Vous irez à la Cour, vous devez y paroître,
Mais du premier coup d'œil on sçaura vous con-
noître;
Là, dès que par deux mains un pot neuf a passé,

On y sçait, on y dit, s'il sonne le caffé.
Dès qu'on y trouve un fat, chacun mord à la grape,
On l'aplaudit tout haut, & l'on en rit sous cape.
Des solides Vertus vôtre cœur désarmé,
Est encore un argile & tendre & mal formé;
Paîtrissez le, & tirez, le tournant sur la rouë,
Un Vase bien poli de ce morceau de bouë.
Travaillez, agissez, ne perdez pas un jour,
Celui qui vous échape est perdu sans retour.

Caractere d'un Paresseux par *Tristan.*

Colin pour tout mêtier ronfle, baaille, & s'allonge,
Il étend peu le bras. si ce n'est quand il boit:
Il est si paresseux que s'il se souvenoit
D'avoir par un hazard pris quelque peine en songe,
Ce seroit malgré lui, si jamais il dormoit.

Oronte justifié de Paresse par Mr. *Lebrun.*

Tu dis qu'*Oronte* ne fait rien,
Tu devrois dire le contraire.
Il dort, il boit, il mange bien,
Il jure, il jouë, il perd son bien,
Mentòr, est-ce là ne rien faire?

Epitaphe de *Clement.*

Au paresseux *Clement* la lumiere est ravie,
Clement dormoit toûjours, & fait après sa mort,
Ce qu'il faisoit pendant sa vie,
Clement dormoit, & *Clement* dort.

Il y avoit à *Constance* un jeune Gentilhomme Gascon, nommé *Bonac*, qui se levoit

tous les jours fort tard. Comme ses Camarades le railloient de sa Paresse. *J'ai*, dit-il, *tous les matins un plaidoyer à entendre, entre la Paresse & la Diligence. Celle-ci m'exhorte à me lever, pour m'occuper à quelque chose d'utile : l'autre lui soûtient qu'il fait fort bon dans un bon lit bien chaud, & que le repos vaut mieux que le travail. Pendant qu'elles disputent ainsi, je les écoute jusqu'à ce qu'elles soient d'accord; & c'est ce qui fait que je suis si longtems au lit.* *

ARTICLE XXIII.

Exemples de Princes & de Princesses qui haïssoient la Paresse.

PLutarque raporte dans ses *Oeuvres Morales & Mêlées*, que le jeune *Alexandre* s'affligeant des Conquêtes de son Pere, ses Camarades crurent lui faire plaisir en lui disant, que c'étoit pour lui que son Pere se donnoit tant de mouvement. *Que me profitera-t-il*, répondit ce jeune Prince à ses Camarades, *d'avoir beaucoup de bien, & de n'avoir rien à faire ?*

Eléas Roi de *Scythie*, disoit, que quand il étoit oisif, *il lui sembloit qu'il ne differoit en rien de ses Palfreniers.*

Et *Denis l'Ancien* interrogé, s'il n'étoit pas

* Poggiana Tom. 2 pag. 168.

souvent à ne rien faire, répondit, *Les Dieux me gardent de me trouver jamais dans cet état !*

Que ce langage est different de celui que tiennent la plûpart des personnes qui se sentent du Bien, ou qui s'imaginent d'être sorties de la côte de *S. Loüis*, comme on parle ! Elles se croyent autorisées par là à vivre dans une molle oisiveté, & dans une honteuse indolence. Quel sentiment ! Ne sommes-nous donc au monde que pour nous-mêmes ? Et ne devons-nous raporter qu'à nous seuls, ce que nous avons de bien, de credit, de talens? O ! que n'avons-nous des *Dracons* pour Maîtres & pour Souverains ! afin de reformer par la rigueur de leurs Loix ces idées de *Philautie* * & d'inhumanité, que la Revelation, malgré ses foudres & ses Anathemes, ne sçauroit arracher de nos cœurs. Mais j'adresse aussi mon discours aux Dames paresseuses, quelque qualifiées qu'elles puissent être.

Pour ne pas parler ici avec *Homere* de la toile que faisoit *Penelope*, quoiqu'elle fût mariée à un Prince Souverain ; ni de la navete qu'*Andromaque* laissa tomber de ses mains, lorsqu'elle apprit la mort du grand *Hector* son Epoux, qui étoit un Prince de sang Royal, & l'héritier présomptif d'une Couronne : Qui ne sçait qu'*Auguste* ne portoit d'autres habits que ceux que lui faisoient

* Amour propre.

sa Femme, sa Fille, ses Sœurs, ses Nièces ? Il est dit dans une ancienne Chronique de la vie de *Charlemagne*, que cet Empereur occupoit ses fils à des exercices penibles, & faisoit apprendre à ses Filles à filer au roüet. *Isabelle*, cette habile Reine d'*Espagne*, embellissoit les Eglises de ses propres Ouvrages. Et *Marie* sa Fille, qui fut Femme d'*Emanuel* Roi de *Portugal*, faisoit elle-même ses habits ; & avoit élevé ses Filles à se faire de leurs belles mains la plûpart des choses qui pouvoient leur être d'usage. Combien d'ennuis, de dépenses, & même de vices, n'évitèrent point par là ces Princesses ? Avantages réels & tous dignes d'une ame bien née, que nos *Demoiselles* trouveroient aussi dans une honnéte occupation.

ARTICLE XXIV.

Epître à l'honneur de la Paresse *par Madem.* Du Luc.

LA *Paresse* a trouvé aussi des Apologistes, comme il paroît par l'Epître que Mademoiselle *Du Luc* lui a adressée, & qu'on a inserée dans le *Nouveau Mercure de Mai* 1717. *Cette Epître*, comme le remarque l'Auteur du Mercure, *merite d'être lûë, & ne paroîtra pas longue à tout Lecteur qui favorisae l* Paresse. *L'Apologie*, poursuit-il, *que*

Mademoiſelle Du Luc *fait de cette Vertu*, *ſemble autoriſer cette ſorte de Paradoxe. D'ailleurs, c'eſt l Ouvrage d'une* Muſe, *il faudroit être de fort mauvaiſe humeur, pour ne pas rendre juſtice au merite de ce petit* Poëme.

Sœur du repos, nonchalante Déeſſe,
Plaiſir parfait, ſéduiſante *Pareſſe*,
Divinité, dont les charmes puiſſans
N'ont plus d'Autels, acceptez mon encens.
Puiſſe *Apollon* affranchir mes penſées
De tours gênez, d'expreſſions forcées.
Dans un Ouvrage à vous-même adreſſé,
Sens, rime, il faut que tout ſoit enchaſſé
Sans aucun Art, il faut que rien ne ſente
Les dures Loix de la rime gênante.
Je veux bannir tout ce vain attirail
De mots guindez, qu'enfante le travail;
Sur tout, je haïs ces nombreuſes paroles,
Qui décorant des Sentences frivoles,
Par le ſecours de leurs ſons enchanteurs,
Sçavent charmer les ſtupides Lecteurs.
Je ne veux point que l'auſtere Manie
De la Cenſure arrête mon génie,
Ni que jamais on puiſſe ſupputer,
Combien d'efforts mes Vers m'ont pû coûter;
Si ſous mes Loix la rime obéïſſante
A mon eſprit d'abord ne ſe preſente;
Je laiſſe l'œuvre, & par de vains détours,
Je ne vai point implorer ſon ſecours.
J'aime à rimer, mais je ſuis pareſſeuſe,
Et vos plaiſirs ſemblent me rendre heureuſe.
Or commençons. *Pareſſe* à qui mon cœur
Doit tous les biens dont il eſt poſſeſſeur.
O! que ne peut revenir chez les Hommes,
Pour le bonheur de tous tant que nous ſommes,
Ce tems heureux, où l'on ne connoiſſoit

D'autres plaisirs que ceux qu'on vous devoit;
Lorsque jadis soigneux de fuïr la peine,
L'Homme suivant une route incertaine,
Vivoit des fruits qu'il trouvoit sous ses pas,
Du lendemain ne s'embarrassoit pas;
Et n'admettant ni bornes, ni partage,
Du Monde entier faisoit son heritage,
Sans se laisser follement agiter,
D'un avenir qu'on ne peut éviter,
Telle de l'Homme étoit alors la vie,
Digne en effet de donner de l'envie
A tous les Dieux: aussi, bien-tôt jaloux
De se trouver moins fortunés que nous;
Et connoissant, ô divine *Paresse!*
Que vous étiez la source enchanteresse
De nos plaisirs, ils conclurent entr'eux
De vous ôter aux Mortels trop heureux.
Il leur sembloit cependant impossible,
Qu'on pût jamais de vôtre joug paisible
Les dégager; quel bien leur proposer
Qui les seduise? Iront ils s'abuser
Jusqu'à ce point, & sur nôtre parole,
Courir après une trompeuse Idole
De faux plaisirs? quand du matin au soir
Pour être heureux, ils n'ont qu'à le vouloir.
L'Affaire fut avec poids agitée,
Mainte raison fut dite & rejettée;
Ils disputoient dans le Conseil divin
Sans aucun fruit, quand *Jupiter* soudain
Imagina d'envoïer sur la Terre
Les Passions vous déclarer la guerre.
On aplaudit, & pour nôtre malheur,
Ce sage avis fut trouvé le meilleur.
Au même instant, l'Avarice entourrée
Des noirs soucis, dont elle est déchirée,
Vint parmi nous, & son aspect hideux
Chassa la Paix, la Concorde & les Jeux.
Son front dabord osa de la Prudence
Prendre

Prendre le masque, & sous cette aparence,
Pour les corrompre, aux Mortels étonnez
Elle prêchoit ses dogmes erronnez.
Pauvres humains, espéce fortunée,
Pouvez-vous bien vivre au jour la journée,
Ne rien avoir, & ne rien reserver ?
Si par malheur il alloit arriver,
Que de l'Hiver l'extrême violence
De vos moissons confondît l'esperance ;
Ou que l'Eté par son aridité
Sechât vos fruits presque en maturité,
Que feriez-vous ? La Misere effroïable,
Avec sa sœur la Faim insatiable,
Se hâteroit bien-tôt de vous punir,
D'avoir osé negliger l'avenir ;
Il vient à vous, & le present frivole,
Comme un éclair, disparoît & s'envole.
Tels étoient donc les discours seducteurs,
Dont l'Avarice empoisonna les cœurs.
Chacun la crut, & de tresors avide,
L'Homme devint ingrat, dur, & perfide ;
N'étant jamais assez riche à son gré :
De soins cuisans sans cesse devoré
Pour amasser ; l'Injustice, le Crime,
Tout en un mot lui parut légitime.
Trop aveuglé de sa coupable erreur,
De vôtre Culte il eut bien-tôt horreur ;
Et vainement la sage Espérance,
Lui promettoit la Paix & l'Innocence,
Sous vôtre Empire il perdit pour jamais,
En vous quitant, l'Innocence & la Paix.
Mais cependant, malgré l'horrible Guerre,
Que vous livroit ce Monstre sur la Terre,
Il vous restoit des Azyles heureux.
Et quelques cœurs lents à briser vos nœuds
Suivoient vos Loix ; lorsque pour les détruire,
On vit les Dieux d'autres Monstres produire.
L'Ambition aux desirs effrenez,

Et la Colére aux projets forcenez,
La Volupté de remords pourſuivie,
La Vanité, la Vengeance, l'Envie,
La Trahiſon, l'Orgueil, la Cruauté,
L'Amour, la Haine, & l'Infidelité,
Vinrent en foule établir leurs Maximes.
L'une enſeignoit l'utilité des crimes;
L'autre, l'oubli des devoirs les plus ſaints;
Un autre enfin, forma les Aſſaſſins,
Et pour jamais ſous le joug redoutable
Des Paſſions, plia l'Homme coupable;
De leurs tranſports Eſclave infortuné,
A les ſervir il ſe vit condamné.
Ce fut alors, qu'avec pleine puiſſance,
On vit regner le Trouble & la Licence:
On renverſa vos tranquiles Autels:
On vous bannit, & parmi les Mortels
On vous nomma Vice d'Eſprit, Moleſſe,
Foibleſſe d'Ame, écueil de la Sageſſe.
Poiſon des cœurs. Il eſt bien vrai qu'on vit,
Depuis ce tems, vôtre Culte en credit;
Que chez les Grecs, de fameux Perſonnages,
Qu'on reveroit, & qu'on apelloit ſages,
Qui ſont encore eſtimez parmi nous,
Pour être heureux ne chercherent que vous.
Que ſous le joug de la Philoſophie,
Par leurs ſecours vous futes rétablie;
Ils enſeignoient à braver la fureur
Des Paſſions, à trouver le bonheur
Dans le repos, & dans l'indépendance;
Du Préjugé, pere de l'Ignorance,
Ils mépriſoient le phantôme orgueilleux:
Mais, quand on vit ces ſages pareſſeux,
Des Paſſions ennemis implacables,
Ne mettre au rang des Biens vrais & durables,
Et ne chercher d'autre Félicité,
Que les douceurs de la Tranquillité;
Tout d'une voix, comme une erreur fatale,

On abjura leur nouvelle Morale :
Et pour jamais leur aveugle Opinion
Osa flétrir vos Loix & vôtre Nom.
Moi même helas ! par elle prévenuë,
Combien de fois vous ai-je combatuë ?
Vous m'enchantiez, & cependant mon cœur
N'osoit alors vous devoir son bonheur.
Mais aujourd'hui que la Raison m'éclaire,
Je viens vous rendre un Culte volontaire :
Douce *Paresse*, Azyle des plaisirs,
Divinité si chere à mes desirs,
En acceptant aujourd'hui mon hommage,
De ma Raison songez qu'il est l'Ouvrage.

ARTICLE XXV.

Ode sur la Paresse *par Monsieur le Marquis* DE LA FARE.

POUR avoir secoüé le joug de quelque Vice,
Qu'avec peu de raison l'Homme s'enorgueillit !
Il vit frugalement, mais c'est par Avarice,
S'il fuit les Voluptez, helas ! c'est qu'il vieillit.

Pour moi, par une longue & triste experience,
De cette illusion j'ai reconnu l'abus.
Je sçai, sans me flater d'une vaine aparence,
Que c'est à mes Défauts que je dois mes Vertus.

Je chante tes bienfaits, favorable *Paresse* ;
Toi seule dans mon cœur, as rétabli la Paix ;
C'est par toi que j'espére une heureuse vieillesse ;
Tu vas me devenir plus chere que jamais.

Ah ! de combien d'erreurs, & de fausses idées,
Détrompes-tu celui qui s'abandonne à toi !
De l'amour du repos les Ames possedées,

Ne peuvent reconnoître & suivre une autre Loi.

Tu fais regner le calme au milieu de l'orage ;
Tu mets un juste frein aux plus folles ardeurs ;
Tu peux même élever le plus noble courage,
Par le digne mépris que tu fais des Grandeurs.

Le nom de ce Romain qui vainquit *Mithridate*,
Par ses travaux guerriers a bien moins éclaté,
Que par la volupté tranquile & délicate,
Que lui fit savourer la molle Oisiveté.

Rom eût été toûjours la Maîtresse du Monde,
Si son Sein n'eût produit que de pareils Enfans,
Satisfaits de vieillir dans une paix profonde,
Après avoir été tant de fois triomphans.

De la tranquilité compagne inseparable,
Paresse necessaire au bonheur des Mortels ;
Le besoin que l'*Europe* a d'un repos durable,
Te devroit attirer un Temple & des Autels.

Ainsi l'on vit jadis le Chantre d'*Epicure*,
Demander à *Venus*, qu'avec tous ses apas
Elle amollît de *Mars* l'humeur farouche & dure,
Lorsquell le tiendroit enchanté dans ses bras.

L'ardeur des vains desirs n'est jamais satisfaite
Leur vol rapide & promt ne se peut arrêter,
Quiconque dans son Sein porte une Ame inquiéte,
Au milieu des plaisirs ne sçauroit les goûter.

Ami, dont les talens, le cœur haut, l'esperance,
Le don d'imaginer avec facilité,
Pourroient encor malgré ta propre experience,
Rallumer tes desirs & ta vivacité.

Laisse-toi gouverner à cette enchanteresse,

Qui ſeule peut du cœur calmer l'émotion ;
Et prefere, crois-moi les dons de la *Pareſſe*,
Aux offres d'une vaine & folle Ambition.

ARTICLE XXVI.

Dialogue du P. SIMON *entre l'*Ambition *& la* Pareſſe.

L'AMBITION. COmment pouvez-vous vivre dans un état ſi ſedentaire ?

LA PARESSE. Comment pouvez-vous vivre dans un état ſi laborieux ?

L'AMB. Je ſuis née pour agir, je ne ſçaurois vivre autrement.

LA PAR. Je ſuis née pour repoſer, je ne ſçaurois ſubſiſter ſans cela.

L'AMB. Vous ne parlez que de repoſer.

LA PAR. Vous ne parlez que de vous inquieter.

L'AMB. Mais quelle apparence de repoſer toûjours, & de ne rien entreprendre ; de ne ſe réſoudre jamais à rien, & de demeurer toûjours en même place ?

LA PAR. Hé ! quelle apparence d'entreprendre toujours, & de n'achever jamais ; de ſortir toûjours de ſa place, & n'en trouver jamais une bonne ; de ſe réſoudre à tout, & de n'arriver jamais à ſon but ?

L'AMB. Vous vous trompez, j'ai un but

auquel je prétens bien arriver ; & ce but eſt le repos, après que j'aurai executé tous mes deſſeins.

LA PAR. Si vous êtes loüable de prétendre au repos, je ne ſuis pas blamable d'en joüir dès-à-preſent : vous allez à vôtre fin, mais moi je ſuis à la mienne : vous y allez par bien des travaux & des dangers ; & j'y ſuis ſans travail, ſans inquietude, & ſans danger : vous êtes incertaine ſi vous arriverez au repos que vous eſperez trouver dans l'avenir ; mais je joüis déja du mien, dans l'aſſûrance & ſans obſtacle.

L'AMB. Un repos acheté par le travail eſt toûjours plus agréable que celui qui ne vous vient que du côté de la nature & de la peſanteur.

LA PAR. S'il n'y a qu'à acheter ſon bien pour en joüir plus agréablement, je vous conſeille de laiſſer prendre le vôtre à vos ennemis ; afin d'avoir l'occaſion de le recouvrer à force de courage & de travail, & d'en joüir enſuite plus doucement : pour moi, je ne ſuis pas d'humeur à acheter un bien qui eſt déja à moi ; la nature m'a donné le repos, j'en joüirai, & je renonce en même-tems à la ſatisfaction de l'acheter à mes depens.

L'AMB. A quoi eſt bon celui qui ne fait que dormir ?

La PAR. Hé ! à quoi eſt bon celui qui ne fait que courir après le vent & la fumée ?

L'Amb. Apellez-vous une fumée la gloire & la réputation, qui de tout tems a été au goût de toutes les Nations, & qui est la nourriture de tous les grands Esprits ?

La par. Courir toûjours après & ne la trouver jamais, c'est un tourment ; la trouver & ne s'en rassasier jamais, c'est un malheur.

L'amb. Mais vous n'acquerez rien.

La par. Vous ne joüissez de rien.

L'Amb. Je joüirai quelque jour.

La par. Et moi, je jouïs déja.

L'Amb. Hé, dequoi joüissez-vous ?

La par. Je joüis de moi & de mon tems.

L'Amb. Appellez-vous joüir du tems, que de ne s'en servir jamais ?

La par. Appellez-vous joüir du tems, que de ne s'en servir que pour s'embarrasser dans une infinité de desseins & d'affaires ?

L'Amb. Au moins je fais si bien, que le tems ne me dure pas.

La par. Si pour empêcher que le tems ne vous dure sur le rivage, il n'y a qu'à se jetter en pleine mer, & dans le fort de la tempête ; la condition de ceux qui font naufrage est plus heureuse que le repos de ceux qui sont à l'abri des orages : pour moi, s'il y a un peu d'ennuis dans la solitude, j'aime mieux les souffrir que la necessité de me debattre parmi les vagues. Vous dites que le tems ne vous dure pas, je le crois bien pour le present ;

car quand on nage toûjours contre le torrent, le travail fatigue plus que l'ennui : mais l'avenir tarde beaucoup pour vous ; car je vous entens bien souvent soûpirer après lui. Si donc vous ne vous ennuyez pas du present, vous vous ennuyez du futur qui trompe vos esperances par ses prolongations : mais moi, je me contente du present, & l'avenir ne me trompe jamais ; parce que je n'attens pas de faveur de lui.

L'Amb. A ce que je vois, vous vous contentez de bien peu de chose.

La par. A ce que je vois, vous ne vous contentez de rien.

L'Amb. Mais enfin, ne sortirez-vous jamais de cette indifference, qui vous rend si méprisable ?

La par. Et vous, ne sortirez-vous jamais de cette inquiétude, qui vous rend si importune ?

L'Amb. C'est cette inquiétude qui a reveillé un *Alexandre*.

La par. C'est ce calme où je suis qui a endormi un *Annibal* dans le cours de ses victoires ; & si vous faites reflexion sur les Histoires, j'ai endormi plus de Rois & d'Empereurs que vous n'en avez reveillé.

L'Amb. Vous mettez donc vôtre excellence à endormir les gens ?

La par. Oüi, si vous mettez la vôtre à les tenir dans les allarmes.

L'Amb.

L'AMB. Au moins, je les reveille.

LA PAR. Dites plûtôt, je les inquiete ; ou ſi vous appellez vos allarmes un reveil, j'appellerai mon ſommeil une paix & une agréable ſuſpenſion de chagrins & de ſoins.

L'AMB. Enfin vous tomberez d'accord que ceux qui ont invectivé contre vous & contre moi, ont dit que j'étois la maladie des Grands, & vous la maladie des petits.

LA PAR. En matiere de maladie, celle qui fait mourir les Grands n'eſt gueres plus à eſtimer, que celle qui fait mourir les petits.

L'AMB. J'ai cela au moins, que je ne me rencontre que dans le cœur des Grands-hommes, & jamais dans le cœur des coquins.

LA PAR. La Migraine a cela auſſi qu'elle n'eſt que dans la tête, & jamais dans les pieds ; mais je ne ſçai pas ſi cela la rend plus déſirable.

L'AMB. Un trop grand aſſoupiſſement n'accommode jamais bien la ſanté.

LA PAR. Les inſomnies trop frequentes ne l'accommodent pas plus.

L'AMB. Pour moi je me trouve bien d'agir, & de me mêler des affaires publiques.

LA PAR. Si vous vous trouvez bien d'être agitée par la tempête, je ne me trouve pas mal de m'en retirer ; car le poiſſon qui dort au fond de l'eau eſt toûjours mieux, que quand il ſe débat dans les rets des pêcheurs.

L'AMB. Un peu de ma vigueur vous feroit grand bien.

LA PAR. Un peu de ma tranquillité ne vous en feroit pas moins.

L'AMB. Je crains que vous n'appelliez tranquillité, ce qui n'eſt que peſanteur en vous.

LA PAR. Je crains que vous n'appelliez vigüeur, ce qui n'eſt que précipitation en vous.

L'AMB. Vous avez beau dire, les eaux croupiſſantes ne valent jamais rien.

LA PAR. Les torrens & les eaux qui ſe diſſipent par une trop grande rapidité, ne valent guere mieux.

L'AMB. Otez-moi ce calme qui empêche le Vaiſſeau d'avancer.

LA PAR. Otez-moi cet orage qui le fait perir.

L'AMB. Otez-moi cet engourdiſſement de nerfs qui menace l'Homme de paraliſie.

LA PAR. Otez-moi la convulſion des membres qui le menace de la mort.

ARTICLE XXVII.

Lettre de Monſieur PAVILLON *à deux Dames Pareſſeuſes.*

JE ſçai, *Meſdames*, avec quelle auſterité vous pratiquez la regle de nôtre bienheureuſe *Pareſſe*; & que pour tous les biens du monde vous ne voudriez pas violer le vœu de Fainéantiſe, que vous avez fait entre mes mains: auſſi n'eſt-ce pas pour vous le faire rompre, que je vous donne la fatigue de lire celle-ci, mais ſeulement pour vous délivrer de quelques ſcrupules, dans leſquels une *Pareſſe* ſuperſtitieuſe, comme la vôtre, pourroit vous faire tomber.

Quoiqu'une bonne *Pareſſeuſe*
Ne connoiſſe point d'autre bien;
Capable de la rendre heureuſe,
Que celui de ne faire rien:
Elle peut toutefois, étant bien à ſon aiſe;
Le cu dans une bonne chaiſe,
Ou la tête ſur ſon chevet,
Permettre qu'un Galant la cajole & la baiſe;
Ou faſſe p s, s'il eſt diſcret;
Pourvû que celui qui le fait,
Soit un viſage qui lui plaiſe.

Bien que l'*Incurie* & l'*Indolence* ſoient les principales Vertus de vôtre tranquille profeſſion, néanmoins en toute ſûreté de *Pareſſe*

vous pouvez recevoir des billets doux avec plaiſir, les lire avec émotion, & les ſerrer avec ſoin, pourvû que vous n'y répondiez que rarement, ſi ce n'eſt lorſque le jeu vous plaît, & que la partie eſt liée.

Quoique l'emploi ſoit aſſez doux,
C'eſt ſans doute trop entreprendre,
Que de donner un rendez-vous,
Et ſe charger encor du ſouci de s'y rendre:
Mais ſi l'occaſion vous vient tâter le poux,
C'eſt une ſottiſe, entre nous,
De ne pas ſe donner la peine de la prendre.

Car je crois, *Meſdames*, que vous ſçavez, que de toutes les occaſions qui ſont au monde, il n'y a que celles d'Amour qui ne ſont point chauves; & que cela fut ainſi ordonné par l'Amour même, en faveur de la *Pareſſe* ſon Ayeule Maternelle, de peur qu'elle & les ſiens ne fuſſent privez du plaiſir de joüir de ces ſortes d'occaſions, s'il y avoit tant de peine à les prendre.

Aller au devant d'un Amant,
Contrefaire la langoureuſe,
Et minauder à tout moment,
Pour paroître plus gratieuſe,
C'eſt un métier certainement
Indigne d'une *Pareſſeuſe*:
Mais reſiſter obſtinément
Aux douceurs d'une Ame amoureuſe,
Et ne vouloir pas ſeulement
Conſentir qu'on nous rende heureuſe,
Aimer mieux éternellement

Etre ſeule, triſte, & rêveuſe,
Que ſuivre la pente joïeuſe,
De ſon propre temperament;
Cette vie, à mon jugement,
Eſt tôt ou tard bien ennuïeuſe,
Et trop pénible aſſûtément
Pour une jeune *Pareſſeuſe*.

J'avoüe que dans les Statuts de la pure *Nonchalance*, il eſt très-expreſſément défendu à toutes celles qui, comme vous, veulent vivre & mourir ſous les douces Loix d'une rigoureuſe *Pareſſe*, de quelque taille, beauté, & condition qu'elles puiſſent être, d'avoir jamais, dans tout le cours de leur vie, aucun ſoin de leur ménage, attache pour leurs Maris, ou inquiétude pour leurs Enfans; ſemblablement de faire en quelque tems que ce ſoit des viſites de devoir, de ceremonie, ou de parenté; bref de ne ſe mêler d'autre choſe dans le monde, que de ce qui ſe fera entre les rideaux de leur lit, & les murailles de leur Chambre; cela n'empêche pas toutefois qu'une véritable *Faineantiſe*, ſans enfraindre ſon obſervance, ne puiſſe ſe ſervir de l'indulgence accordée de tout tems aux néceſſitez de ſon Sexe.

Si quelqu'un à ſon gré vient lui faire la Cour,
Rien ne l'oblige alors d'être fort rigoureuſe;
Quand on ne fait rien que l'Amour,
On n'en eſt pas moins *Pareſſeuſe*.

Voilà, *Mesdames*, les scrupules qui auroient pû assûrément vous faire de la peine, étant aussi *Paresseuses*, aussi jeunes, & aussi saines que vous êtes; si la charité, que l'on doit avoir pour ceux de sa Secte, ne m'avoit fait sortir de la profonde oisiveté où je suis, pour accommoder, suivant la veritable explication de nos Maximes, les plaisirs de vôtre âge, & les devoirs de vôtre profession. Adieu je m'endors; ainsi soit de vous.

ARTICLE XXVIII.

Réponses aux Objections de la Noblesse contre les Etudes.

CONCLUSIONS de ce que j'ai dit jusqu'ici, que c'est absolument sans raison, que la Noblesse regarde l'Etude comme une occupation qui n'est pas faite pour elle. Qu'y a-t-il d'indigne d'un Gentil-homme, à imiter des personnes du rang de celles que je lui ai proposées? Quel deshonneur trouve-t-il à charger sa mémoire de choses curieuses & utiles, soit à lui-même, ou aux autres? Quelle honte y eut-il jamais à se fortifier l'esprit contre les préjugez populaires, qui sont pour la plûpart ridicules ou faux, & à juger de tout sagement, droitement, constamment? Qu'y a-t-il en un mot de plus grand, que

d'aprocher autant qu'il est possible de la Nature du Souverain Etre ? Or ce sont là les avantages que trouve dans l'Etude tout Homme qui s'y aplique par belle passion. Mais il se présente plusieurs difficultez sur le Genre d'occupation que je recommande.

Premiére Objection.

Les Lettres sont fort avilies par l'ordre des personnes qui s'y adonnent. Je ne sçaurois disconvenir du fait : 1°. s'il y a un grand nombre de Gens Lettrés de basse naissance, il y en a aussi beaucoup qui sont de très-bonne Maison. 2°. Si ceux d'entre les premiers qu'on eleve aux *Lettres*, ont des dispositions pour y réüssir, on a tort d'y trouver à redire, comme je m'en expliquerai ailleurs plus au long. Enfin si la Noblesse renonce aux Etudes par ce motif, elle ne doit faire non plus aucune des fonctions animales ; puisque le dernier des sujets mange, boit, dort, &c. tout de même que le plus grand des Monarques.

Seconde Objection.

On devient crasseux & impoli par les Lettres. Il y a encore bien du vrai dans cette Objection. Mais 1°. Les Sçavans, sur qui elle tombe, sont ils tels par un effet necessai-

re des *Lettres*, ou le sont-ils par leur propre faute ? Je me suis expliqué là-dessus dans mon second Article. 2°. On apelle souvent *crasseux* un Homme qui ne suit pas ridiculement les Modes ; & *impoli* celui qui ne parle point le langage fourbe & flateur des Gens du monde, ou qui méprise les petites & peu interessantes nouvelles qui courent la Ville.

Troisiéme Objection.

Les Lettres portent à la Pedanterie. Mais outre que cette regle n'est rien moins que generale, pourquoi accuse-t-on de ce défaut les seuls Sçavans ? La *Pedanterie* ne consiste-t-elle qu'à *cracher*, comme on dit, du Latin ou du Grec ? Non sans doute. Mais tout Homme est *pedant* qui, quoi qu'en Langue vulgaire, parle continuellement de ce qui regarde sa profession, en presence de gens qui n'en sont pas. Ainsi un Théologien est *pedant* qui parle sans cesse de Théologie. J'en dis autant de l'Avocat, du Medecin, du Philosophe, du Politique, de l'Officier, du Négociant, & de l'Artisan, qui me regalent sans besoin d'un plat de leur Métier. Une Femme même est *pedante*, qui ne tarit point sur ce qui concerne son ménage, ses ajustemens, ses Enfans. Le moïen de ne pas donner dans ce défaut, c'est de se faire tout à tous, autant que la chose est possible.

Quatriéme Objection.

On ne fait point fortune par les Lettres. Si par *faire fortune* on entend *gagner de l'argent*, j'avoüe que l'on a raison : & c'est en quoi je déplore le sort des Gens de Lettres, qui consument leur huile, sans qu'il leur en revienne presque que de la fumée si leurs Ouvrages sont goûtez. Mar si par *faire fortune* on veut dire *être élevé à des Postes éminens*, je répons qu'on a vû de tout tems, & en tous Lieux, des personnes, même d'une très-basse extraction, s'élever par leur merite aux Charges les plus distinguées. Pour me borner seulement à la *France* & à *l'Espagne*, j'y trouverois dans nos jours plus d'un exemple qui pourroit justifier ma réponse. Les exemples de Personnes qualifiées, & autres, qui firent ainsi fortune, sont rares à la verité : mais pour être rares, en sont-ils moins dans la Nature ? Et qui nous a dit que nous ne serons pas de ces heureux, si nous faisons des efforts pour le mériter par nos veilles ? Voit-on plus souvent des personnes faire fortune aux Loteries ? Et n'y a-t-il pas au contraire mille contre un, qu'on s'y ruinera plûtôt qu'on ne s'y enrichira ? Cependant chacun s'empresse à y mettre : on y risque son bien le plus clair ; on emprunte des sommes à gros interêt ; & Dieu sçait ce qui arri-

ve de cette ardente soif des richesses. Il en seroit tout autrement des Etudes. Quand même on ne parviendroit pas par leur moïen, on acquerroit du moins, en les cultivant comme il faut, des connoissances qui nous apprendroient à nous contenter de ce que nous possedons : disposition de l'Ame, en laquelle seule consiste la vraïe & la grande richesse.

Cinquiéme & derniére Objection.

On veut s'avancer dans l'Epée. Je distingue. On veut s'avancer dans l'*Epée* ou par inclination, ou par l'honneur qu'on y attache preferablement aux *Lettres*.

1°. Si l'on se sent le cœur Martial, il faut suivre son naturel ; puisqu'on ne réüssit jamais dans ce qu'on entreprend, lorsqu'on le fait à contre cœur. Mais quelles lumiéres ne doit pas avoir un bon General d'Armée par exemple ? Il ne doit rien ignorer de l'Histoire Ancienne & Moderne de tous les Peuples un peu belliqueux. Il doit sçavoir à fonds la Geographie, & plusieurs parties des Mathematiques. Quel jugement n'exige pas encore la conduite d'une Armée ? Et quelle moderation ne faut-il pas, pour exercer avec dignité cet Emploi si brillant, si envié ? Or je pose en fait qu'on s'en acquitera toûjours très-mal sans étude, & sans celle en parti-

culier de la Religion. D'ailleurs ne parvient pas à ce Poste qui veut, ou qui s'en est rendu capable.

20. On veut s'avancer dans l'*Epée* par l'honneur qu'on y attache preferablement aux *Lettres*. La question est tout au moins problématique à l'examiner à la balance de la Raison. Un Philosophe Moderne, * qui a sçû joindre l'Epée à la *Plume*, porte lui-même ce jugement de la premiére de ces Professions. Bien, dit-il, que la coûtume & l'exemple fassent estimer le Métier de la « Guerre comme le plus noble de tous ; pour « moi qui le considere en Philosophe, * je « ne l'estime qu'autant qu'il vaut, & même « j'ai bien de la peine à lui donner place en- « tre les Professions honorables, voïant que « l'Oisiveté & le Libertinage sont les deux « principaux motifs, qui y portent aujour- « d'hui la plûpart des Hommes. « C'est ce « qu'assûre encore l'Abbé de *Saint Real*, dans son *Discours sur le Valeur* à Monsieur l'Electeur de Baviere. Mais pour ne pas donner tout à fait gain de cause à *Descartes*, ni sans dire non plus avec *Ciceron*, qui porta aussi les *Armes*, qu'elles doivent le ceder aux *Lettres*,

* *Descartes*, Lettre 118.

* Ceci est d'autant plus remarquable que *Descartes* étoit aussi Gentilhomme.

Cedant arma togæ, concedant laurea linguæ :

avoüons que, vû le fâcheux état des choses, † ces deux Professions sont aussi nécessaires au monde l'une que l'autre ; & que ceux qui les exercérent avec honneur & avec distinction, mériterent également l'immortalité qu'on leur a donnée.

Je pourrois entrer ici dans les véritables raisons qui causent à la Noblesse tant de dégoût pour les *Lettres*. Ces raisons sont dans quelques-uns le manque de talens pour y faire des progrès, & dans la plûpart la paresse ou la facilité qu'ils ont à parvenir sans elles aux Charges : mais je me hâte de passer aux qualitez nécessaires à ceux qu'on éleve aux Emplois.

ARTICLE XXIX.

Sur les qualitez necessaires à ceux qu'on éleve aux Emplois.

LE Sr. D** parlant d'un abus qui se commet assez souvent dans la distribution des Emplois, s'énonce là-dessus en ces termes.

Mais eussiez-vous l'esprit du plus fameux Docteur,
Et fussiez-vous en Droit un *Cujas*, un *Bartole*,

† Je parle de la fatale necessité des *Armes*.

En sçussiez-vous assez pour en tenir Ecole,
Eussiez-vous l'ame enfin pleine d'integrité,
Du parfait Magistrat premiere qualité;
Faute d'argent comptant pour payer cet Office,
On vous juge peu propre à rendre la Justice.

Mais ce que le Sr. D** † ne veut pas qu'on donne par interêt, ou par consideration pour les seules richesses, un Roi de France le refusoit aussi à la seule naissance. Car un jour qu'on lui proposa pour une même Charge deux personnes, dont l'un étoit Gentilhomme & l'autre ne l'étoit pas, il ordonna, *Que l'on choisit celui des deux qui seroit le plus capable; & qu'on n'eût égard à la Noblesse, qu'au cas que leur merite fût égal.* Les Princes, ou ceux qui tiennent leur place, sentirent-ils jamais comme il faut, l'importance de cette Maxime? Mr. *Le Clerc* * nous fait entendre que non. Chacun croit au contraire, qu'un « peu de bon sens, de souplesse, de connois- « sance du monde, & de routine, suffisent « pour s'acquitter avec honneur des plus « grands Emplois, & traite toute la Science « de fatras inutile. Cependant cette sorte de « gens ne laissent pas de parvenir aux Emplois: « mais Dieu sçait comment ils s'en acquit- « tent, & les maux qu'ils causent aux Etats « avec leur routine, leur souplesse, & leur « connoissance du monde. «

† Oeuvr. Div. Sat. III.
* Biblioth. Anc. & Mod. Tom. 16. p. 455.

Alexandre Severe demandoit encore plus que de la capacité dans ceux qu'il vouloit élever aux Emplois. Car quand il en vacquoit quelqu'un de considerable, il faisoit afficher le nom de celui à qui il vouloit le donner, & exhortoit un chacun à déclarer, si l'on sçavoit qu'il eût commis quelques crimes : mais de peur qu'on n'accusât personne à faux, par quelque principe que ce fût, il faisoit punir de mort tous ceux qui ne prouvoient pas ce qu'ils avoient avancé.

Si la conduite du Monarque François est admirable, celle de l'Empereur Romain l'est sans contredit davantage. Car qui ne sçait que dans l'administration des Emplois il est aussi aisé d'y manquer par un défaut de Vertu, qu'il l'est d'y manquer par un défaut de capacité ? Afin donc de ne pas placer au timon des Affaires des gens qui eussent l'un ou l'autre de ces défauts, & peut-être tous les deux ensemble, il faudroit honorer des Charges Publiques, non les *premiers venus*, comme on parle, ou ceux qui l'emporteroient sur leurs rivaux par leur argent, par leurs ruses, ou par leurs cabales ; mais ceux qui auroient eu une belle éducation, & qui se seroient appliquez de bonne heure à l'Etude & à la Vertu.

Un Auteur, qui travaille fort utilement pour le Public, * rapporte que *Theophylacte*,

* Traité de l'Educ. des Enfans par Mr De Crousat T. I. pag. 347.

qui donna autrefois des leçons à *Constantin Porphyrogenete*, disoit, Que comme on ne " met pas à la tête d'un Troupeau un autre " Mouton ou un Bœuf pour le conduire, mais " qu'on en confie le soin à un Homme rai- " sonnable, aussi convient-il à ceux à qui la " Providence a confié le soin des Hommes, " de surpasser presque infiniment en lumie- " res & en Vertu ceux qui sont au-dessous " d'eux. "

Mais c'est ce qui est encore mieux dévelopé dans un Ouvrage, qui abonde par tout en esprit & en excellentes Maximes. * On a " observé depuis long-tems que les Gens de " Lettres qui s'adonnent aux Affaires, s'en " acquittent avec plus d'honneur que les Gens " du Monde. La principale raison qu'on en " peut alleguer est, si je ne me trompe, qu'un " Homme qui a employé sa jeunesse à la " lecture, s'est accoûtumé à voir que la " Vertu est loüée, & que le Vice est flétri. " Tout au contraire, un Homme qui a passé " sa vie dans le monde, il a vû souvent triom- " pher le Vice, & décourager la Vertu. L'ex- " torsion, la rapine, & l'injustice, qui sont " couvertes d'infamie dans les Livres, don- " nent souvent du relief dans le monde; au " lieu que differentes qualitez que les Auteurs " celebrent, comme la generosité, la candeur, " & le bon naturel appauvrissent & ruinent " un Homme.

* Le Spectateur T.V. Disc.XIV.

Or parce qu'il n'y eut jamais de regle sans exception bonne ou mauvaise, ni de remede sans quelque inconvenient réel ou imaginaire; voici comment le *Spectateur* prévient ce qu'on pourroit lui objecter sur le désinteressement qu'il attribuë aux Gens de Lettre. Il prend la chose au pis aller, & il accorde à cet égard tout ce qu'on puurroit exiger de lui; mais il remarque en même-tems, Qu'il „ y auroit du moins cet avantage à employer „ dans les affaires des Gens de Lettres & ha- „ biles, que la prosperité leur sieroit beau- „ coup mieux qu'à d'autres; & que nous ne „ verrions pas tant de personnes indignes „ s'élever si-tôt à des fortunes immenses. *Magnus mihi erit Apollo, qui vim Achillei hujusce argumenti tantisper infringet.*

ARTICLE XXX.

Extrait de la traduction par Monsieur LE NOBLE, *de la quatriéme Satyre de* Perse, *contre ceux qui prennent des Emplois avant que d'en être capables.*

CRispe, enfin vôtre Pere a rempli vôtre attente,
Il vous fait Conseiller. Que vôtre ame est contente!
En perruque poudrée, & barbe de tabac,
Vous allez nous juger *& ab hoc & ab hac.*
Le Sceau vous imprimant ce puissant caractere,
Sur vos capacitez le Public doit se taire:

Mais souffrez qu'en ami zelé, prudent, discret,
Un moment avec vous je m'explique en segret.
Sans éblouïr vos yeux du feu de l'écarlate,
Ecoutez mes avis comme ceux de *Socrate*,
De ce sage Barbon qui se vit immolé,
Par l'injuste fureur d'un Senat cabalé.
De quels talens fourni montez-vous à ce Grade,
Disoit ce Philosophe au jeune *Alcibiade*?
De ce pompeux fardeau, dont vous avez fait choix,
Vôtre esprit a-t-il bien examiné le poids?
Joignez-vous à ce feu qu'inspire la jeunesse,
Les précoces Vertus d'une mure Sagesse?
Avez-vous vû les Loix, & puisé dans leur fond,
Les solides clartez d'un Jugement profond?
Sçavez-vous ce qu'il faut, en tenant la balance,
Ou dire sans foiblesse, ou taire avec prudence?
Quand d'un adroit *Dumont* les éloquens discours
Vous auront promené par cent subtils détours;
Qu'il sçaura vous charmer, en ornât ses peintures
Des fleurs de la parole & de l'art des figures;
Qu'un Plaideur après lui, quand on est aux avis,
Remplissant & troublant le Barreau de ses cris,
Dans l'importune ardeur de sa fougue indiscrete,
Bravera de l'Huissier la voix & la baguete,
Jusqu'à ce qu'à la fin le sage President
Fasse d'un coup de main taire cet impudent.
Que direz-vous alors, cervelle jeune & vuide?
Avez vous ce bon sens qui penetre & décide?
Pourrez-vous, démêlant l'un & l'autre interêt,
Former par vôtre avis un équitable Arrêt? *

* ¶ Un Poëte Comique de l'ancienne Rome ne trouve rien de si injuste qu'un Homme qui n'a nulle experience des affaires & du monde. *Homine imperito numquam quicquam injustius.* La raison en est, que cet Homme s'imagine toûjours, qu'il n'y a rien de bien fait que ce qu'il fait lui-même, *Qui nisi, quod ipse facit, nihil rectum putat.* Ter. in Adelph. Act. I. Sc. II.

En montrant quelles Loix en fondent la justice,
Du Chicaneur subtil confondent l'artifice.
D'une main inflexible, & d'un cœur épuré,
Sçaurez vous soûtenir l'équilibre assûré ?
Sçavez vous discerner d'une lumiere vive,
Quand la balance est juste, ou la regle fautive,
D'un apas seducteur resister à l'éclat,
Proteger l'innocent, punir le scelerat,
Défendre d'une main le foible qu'on opprime,
Et de l'autre confondre & l'orgeüil & le crime ?
Le Juste a ces talens, sont-ce les vôtres ? Non.
Vous faites le joli, le poupin, le mignon;
Le fard rend vôtre peau blanche vive, éclaircie
Vous montrez une main dans la pâte adoucie;
Un Carosse brillant, des Laquais bien vêtus,
Dans vôtre unique train renferment vos vertus
Vous pretendez par là que le Peuple vous louë ?
Otez ce fard lascif qui vous couvre la jouë,
Et prenez, pour guerir vôtre cerveau gâté,
L'Ellebore qui seul vous rendra la santé.

ARTICLE XXXI.

Bons Mots au sujet de Gens qu'on avoit honoré de Charges, dont ils étoient indignes.

MOnsieur le Clerc rendant compte au Public de l'édition des Comedies d'*Aristophane*, dont feu Mr. *Kuster* regala en 1710. le Monde Sçavant remarque que dans ce Poëte Grec il y a des railleries que l'on peut appliquer à bien d'autres tems qu'à ceux d'*Aristophane*, & à des gens qui paroissent sur un théatre tout different de celui d'*Athenes*. Telle est, *continuë nôtre Sçavant*

d'Amsterdam, la plaisanterie de celui qui dans les *Cavaliers*, veut engager un Vendeur de Saucisses à devenir Homme d'Etat ; & qui comme cet Homme faisoit difficulté d'entreprendre une chose si élevée au-dessus de sa capacité, lui dit. *C'est une chose très-facile. Conduisez-vous comme vous faites presentement ; mêlez & confondez toutes choses. Contrefaites toûjours l'Homme populaire, en adoucissant vôtre discours par quelques petits mots de cuisine. Vous avez d'ailleurs tout ce qu'il faut pour faire un Orateur Public. Vous avez la voix âpre, vous êtes malicieux, vous êtes toûjours dans la Place Publique. Vous avez en un mot tout ce qu'il faut pour gouverner l'Etat.* *

Arlequin se vante, dans l'ancien *Theatre Italien*, d'avoir fait un Ouvrage très-utile : c'est la Traduction de *Justinien* en François, en faveur des Magistrats qui n'entendent point le Latin.

Mr. *Lebrun* a fait l'Epigrame suivante sur un Homme qu'on avoit reçû Conseiller, & qui apparemment crevoit bien plus de graisse que d'esprit.

Parmi le soûtien de nos Loix,
On vient de recevoir *Bocace* ;
Bocace est un Homme de poids,
Et qui remplira bien sa place.

* Biblioth. Chois. Tom. XIX. pag. 280. 281.

Errata de l'Epitaphe d'un Juge interessé, & de basse extraction.

Si vous lisez dans l'Epitaphe,
De Fabrice, qu'il fut toûjours Homme de *bien*,
C'est une faute d'Ortographe,
Passans, lisez, Homme de *rien*.
Si vous lisez qu'il aima la justice,
Qu'à tout le monde il la *rendit*;
C'est une faute encore, je connoissois Fabrice,
Lisez, Passans lisez, *vendit*.

A un Resident qui faisoit à tort l'entendu.

Ne crois point nous persuader,
Pierre, que pour ta residence
Il soit besoin d'intelligence,
Il ne faut rien que resider.

ARTICLE XXXII.

Lettres Patentes portant création de la Charge de Grand Moucheur de Chandelles. *

„ MAriane Alexis de la noble Maison de
„ *Noé*, Princesse Souveraine de nôtre
„ Domaine, Heritage, Biens dotaux, Bijoux,
„ Meubles & Immeubles, Tableaux, Hardes,
„ Bagages, Vaisselle, Batterie de Cuisine,
„ & Munitions de bouche necessaires pour

* Ces Patentes ont été dressées un soir à table, par une Compagnie de Beaux-Esprits qui se réjoüissoit à Versailles.

l'entretien de nôtre Maison ; Commandan- «
te dans nôtre Hôtel, Sales, Chambres, «
Antichambres, Entresols, Cuisines, Gre- «
niers, Caves & Cours de nôtre Logement; «
Généralissime de cinq Enfans à nous, mâ- «
les & femelles, avec haute, basse, & moyen- «
ne Justice. A tous nos Parens, Alliez, Con- «
federez, & Amis de nos Fêtes Bachiques, «
qui ces Lettres verront, joïe & prosperité. «
Etant pleinement satisfaite du zele, affec- «
tion, & empressement, que nôtre cher & «
bien-aimé Frere en Bachus *Philippe le Sa-* «
bleur a pour nous, & pour nôtre Famille, «
nous en ayant donné des marques essen- «
tielles ; & ne pouvant douter de sa capaci- «
té, application, & dexterité à moucher «
proprement les Chandelles, nous ayant «
pour cela fait paroître jusqu'à-present un «
talent admirable : pour le compenser, & «
lui donner les moyens de s'attacher à nô- «
tre Service, comme un bon & véritable «
Sujet & Vassal, nous l'avons de nôtre puis- «
sance & autorité souveraine créé & créons, «
par ces Presentes signées de nôtre main, «
& contresignées par une de nos Secre- «
taires ; voulons, & nous plaît, que le Sr. «
Philippe le Sableur soit à l'avenir le Grand «
& le perpetuel Moucheur de Chandelles de «
nôtre Maison, & qu'il soit reconnu pour «
tel dans toute l'étenduë de nôtre Domina- «
tion, & même que cette Charge honora- «

„ ble ſoit hereditaire à ſes Enfans, tant mâles
„ que femelles, & à défaut, à qui bon lui ſem-
„ blera; & qu'il joüiſſe ainſi que ſes Sucesseurs
„ de tous les titres, honneurs, droits, privile-
„ ges, prérogatives, & immunitez attachées
„ à cette Charge, & du Cordon des Mouchet-
„ tes qu'il portera par diſtinction dans les
„ jours d'Aſſemblée & de réjoüiſſance, ſans
„ qu'aucun de nos Sujets & Vaſſaux puiſſe y
„ mettre empêchement. Mandons & ordon-
„ nons à nôtre chere & bien-amée Dame
„ *Manon* de l'Ordre des Veſtales, Sous-gou-
„ vernante perpetuelle de nôtre Maiſon & de
„ nos Enfans, Controlleuſe de nos actions
„ & de nos dépenſes, Balliveſſe de tous nos
„ Apartemens, buffets, armoires, coins &
„ recoins de nos cheminées, & lieux de baſſe
„ Sceance; qu'elle ait à mettre en poſſeſſion
„ de ſa Charge, ſans regimber, le Sr. *Phi-*
„ *lippe le Sableur*, pour l'en faire joüir pai-
„ ſiblement, ſans qu'il lui ſoit donné aucun
„ trouble, ni oppoſition, mais au contraire
„ toute aſſiſtance & protection; Car tel eſt
„ nôtre bon plaiſir. Donné en nôtre Palais
„ l'an de Grace 1715. & de nôtre Souverai-
„ neté le dix-neuviéme.

MARIANE ALEXIS.

Par commandement

SUZANNE.

Regiſtrées au Buffet, oüi & ce requerant « le Sr. *Philippe le Sableur* Conſeiller Grand « Moucheur de Chandelles de la Maiſon de « Haute & puiſſante Dame *Mariane Alexis* « de la noble Maiſon de *Noé*, pour être exe- « cutées ſelon leur forme & teneur. Fait en « l'Hôtel de la Joïe le 18. Fevrier 1715. «

MANON.

ARTICLE XXXIII.

Sur l'honneur qu'on attache au ſimple Grade de Docteur en Droit.

ADrien de Valois * dit avec eſprit des Avocats qui ne ſçavent rien,

Nomine quo gaudes, niſi cauſas egeris, Æli,
Non ego te poſſum dicere Cauſidicum.

c'eſt-à-dire, Si tu n'es pas capable de plaider, O *Ælius*, je ne pourrai jamais me réſoudre à te nommer Mr. l'Avocat.

Qu'eſt en effet un Avocat ignorant, qu'un Homme revêtu d'un Caractere dont il eſt indigne ? J'eſtime pour moi, qu'il vaut infiniment mieux n'avoir point de titre, & ſçavoir quelque choſe ; que d'avoir un titre, mais qui ne ſerve qu'à faire paroître ſon incapaci-

* Pag. 67. de ſes Poëſies Latines qui ſont à la ſuite du *Valeſiana*.

té dans un plus grand jour. On n'en impose par le simple *Grade* qu'aux Sots, ou qu'aux Ignorans ses semblables. Un Homme d'esprit, & qui a lû, sçait bien dans le fond que tout *Docteur* n'est pas *Docte*, comme aussi que tout *Docte* n'est pas *Docteur*.

Mais le dereglement, Abbé, par tout est tel;
Qu'à bien s'examiner fort peu de monde pense.
Tel se fait Magistrat, malgré son ignorance.
D'un Sabre bien tranchant tel s'arme le côté,
Qui dans l'occasion fait voir sa lâcheté,
Et qu'on eût estimé, s'il eût pris la soûtane.
Tel quatre fois Abbé, *Docteur même*, est un Ane. *

C'est, je m'assûre, par cette raison, qu'un de nos Journalistes, qui dans l'extrait qu'il avoit fait du Livre d'un *Docteur*, ayant employé une seule fois le mot *Doctus*, s'en corrigea bien vîte dans l'*Errata*, comme d'une faute très-grossiere. Au reste, cet article, qu'on croiroit ne convenir qu'aux Avocats ignorans, convient aussi à tous ceux qui se disent d'une Profession, ou qui se font fiers d'un Emploi, dont, faute de capacité, ils ne peuvent exercer les fonctions par eux-mêmes.

* Oeuv. Div. du Sr. D**. Sat. VIII.

ARTIC

ARTICLE XXXIV.

Bons Mots au sujet de trois Avocats.

Portrait de *Navole.*

Cum clamant omnes, loqueris tu, Nævole, *semper,*
Et te Patronum Causidicumque putas.
Hâc ratione potest nemo non esse disertus,
Ecce, tacent omnes : Nævole, *dic aliquid.* *

Traduction par le Comte de *Bussi.* †

Pendant que le bruit est fort grand,
Nevole veut plaider sa cause :
On fait silence maintenant,
Nevole, dites quelque chose.

Le vieux Avocat à qui un jeune rabat le Caquet.

Pé-Fournier, mechant borgne & Procureur subtil,
Contre un jeune Avocat déployant son babil,
Dit qu'au lieu de raisons il contoit des fornettes,
Des inutilitez d'un Orateur transi.
Mes raisons, répondit l'Avocat, sont fort nettes,
Et rien n'est inutile ici
Qu'un des côtez de vos lunettes. *

L'Avocat Canonisé.

Quelques Livres que je consulte,

* Mart. Lib. I. Epigr. 98.
† Lettre 86. du T. IV.
* Lettres de Boursault. T. I. pag. 2. 8.

Disoit un Avocat vieux & desabusé ;
Je ne vois qu'un Jurisconsulte,
Que l'Eglise ait canonisé.
Ce qu'il fit de plus beau, du Métier dont nous sommes,
Ce fut une action dont il s'acquita bien.
Animé d'un saint zèle il trouva le moïen
De mettre d'accord deux Hommes,
Qui ne se demandoient rien. *

Un Avocat Hollandois, qui avoit d'ailleurs du mérite, mais qui ne sçavoit pas fort bien nôtre Langue, envoïant un compte à une Dame Françoise, il y mit entre autres choses ; *Qu'elle lui devoit tant pour avoir* besogné *avec elle un tel jour, à une telle heure, dans une telle ruë, & sur un tel perron.* Les Hollandois, chez qui le mot *Besogneeren* ne signifie autre chose que *traiter d'affaires*, ne trouverent pas le mot pour rire dans l'expression de nôtre Avocat. Il n'en sera pas de même des François, qui sçavent l'idée qu'on attache aujourd'hui au mot *Besogner*, dont les Hollandois on fait leur *Besogneeren.*

ARTICLE XXXV.

Du peu de cas qu'on faisoit, & qu'on fait encore en Hollande de la Philosophie.

DESCARTES † étant dans une Ville considerable de ce Païs, & écrivant de

* *Là-même.* Tom. II. pag. 219.
† V. sa Lettre 102. du Tom. II.

là à son Ami *Balzac*, qui vivoit sur sa Terre proche d'*Angoulême*, il lui marque entre autres choses ce qui suit. " Dans cette grande Ville où je suis, n'y ayant aucun Homme, " excepté moi, qui n'exerce la Marchandise, " chacun y est tellement attaché à son profit, " que j'y pourrois demeurer toute ma vie, " sans être jamais vû de personne. . . . "

Quel phenomène ! Quoi ! Le mérite d'un Homme, que des Princes, que des Grands-Seigneurs, & que tout ce qu'il y avoit ailleurs d'honnêtes-gens admiroient, & s'empressoient même de voir, n'attira sur lui l'attention d'aucun des Habitans de cette grande & opulente Ville ? O prodige ! Mais je ne m'en étonne plus, quand je pense que *Descartes* étoit François, Philosophe, & Gentilhomme.

A son tour, comment regardoit-il ces Négocians ? Le voici. " Je me vai promener tous les jours parmi la confusion d'un " grand Peuple, avec autant de liberté & de " repos, que vous sçauriez faire dans vos " Allées ; & je ne considere pas autrement " les Hommes que j'y vois, que je ferois les " Arbres qui se rencontrent en vos Forêts, " ou les Animaux qui y paissent. " A parler en general, je ne vois pas que dans ce Païs on y étudie plus aujourd'hui la Philosophie, ni qu'on y estime davantage ceux qui paroissent exceller dans cette Science. Elle sert

même de prétexte à plusieurs, pour taxer d'Hetérodoxie les Théologiens Philosophes.

ARTICLE XXXVI.

Le Défendant en Physique.

UN Homme d'un très-petit génie (& qui, aussi bien que moi, avoit, à peine étudié un semestre en *Physique*) voulant donner des marques publiques des grands progrès qu'il croïoit y avoir faits, je lui fis à sa requisition les six Vers Latins que voici.

O juvenis Marcelle! seges quæ quantaquè laudis
Te manet! arcanos qui ausis penetrare recessus
Qui celeri passu potuisti, quique resolvis
Tam facilè nodos, ut possis dicere de te,
Huc veni, vidi, didici, *mihi cuncta patescunt;*
Et si quis dubitet, veniat, victusque redibit.

C'est-à-dire, O jeune Marcellus! quelle moisson de loüanges ne vas-tu pas recueillir, d'avoir sçû penetrer en si peu de tems dans les secre les plus profonds de la Nature? Toi & toi seul tu peux dire avec raison; *Je suis venu, J'ai vû, J'ai apris.* Si quelqu'un en doute, qu'il se presente seulemen pour disputer, & il en fera une honteuse experience:

La haute opinion que ce jeune homme avoit de sa capacité, le rendit à ce point la

dupe de mon encens, que si quelqu'un ne l'eût pas averti charitablement que je me moquois de lui, il se seroit fait honneur de mes Vers, que je ne donne point pour beaux; mais qui, je crois, ne répondent pas mal à la vûë que je m'étois proposée.

ARTICLE XXXVII.

Du peu de cas qu'on fait en Hollande de la Poësie *& de l'*Eloquence.

EXCEPTE' la Moscovie, *dit l'Auteur du Misantrope*, * je ne crois pas qu'il y ait un Païs dans l'Europe, où l'on cultive moins la *Poësie* & l'*Eloquence*, que dans les Provinces que nous habitons. Ce n'est pas, comme le croïent sottement d'autres Nations, faute de naturel & de génie, * mais faute d'estime pour ceux qui se distinguent dans ces genres d'écrire. Si quelqu'un dans ce Païs a l'esprit beau, c'est tant pis pour lui. Les Muses n'ont ici ni feu ni lieu; & le seul stile qui flatte agreablement nos oreilles, est celui des *Lettres de change*. Il est presque sans exemple que parmi nous un Bel-

* Du Lundi 29. d'Août 1712.

* L'exemple de Mr. *Van Effen*, Auteur du *Misantrope*, de la *Bagatelle*, & de plusieurs autres Ouvrages qui lui font honneur, prouve invinciblement qu'on ne manque dans nos Provinces d'aucune de ces qualitez.

Esprit ait joüi de l'estime & de la faveur ; d'un Homme de distinction, uniquement pour l'amour de son génie.

Il ne faut point que l'on s'étonne,
Damon, si dans ces Lieux tu ne trouves personne,
Qui s'intéresse pour ton bien.
De ceci la raison est évidente & claire ;
Tu n'es qu'Esprit, & l'on infére
Qu'un Esprit n'a besoin de rien. †

Au reste, je ne releverai point l'Auteur du *Misantrope* sur ce qu'il dit des *Hollandois* : mais pour ce qui est des *Moscovites*, je crois que, vû le grand Prince qui les gouverne aujourd'hui, ils prendront enfin du goût pour les Sciences, & sur tout pour la Méchanique & l'Histoire. Car il est d'une verité incontestable, que les Hommes étant pour la plûpart de vrais *Animaux d'imitation*, les Petits suivent necessairement l'exemple des Grands.

Regis ad exemplum totus componitur Orbis.

D'où j'infere que les Princes qui ont à cœur la prosperité de leurs Etats, de même que la leur propre, sont indispensablement obligez à ne s'apliquer qu'à rien de bon ; puis qu'ils entrainent si naturellement leurs Sujets dans les passions qui les dominent eux-mêmes.

————— *Dociles imitandis*
Turpibus ac pravis omnes sumus. (a)

† Rome, Paris, Madrid, ridicules. pag. 264.
(*a*) Juvén. Sat. XIV. V. 40.

Mais ce que je dis là des Monarques, doit s'entendre aussi de tous nos Superieurs, & en particulier de nos Pere & Mere.

Sæpè Patris mores imitatur filius infans:
Qualis erat Mater, filia talis erit.
Casta refert castæ Genitricis filia mores,
Lasciva numquam filia casta fuit.
Et verbo & facto parvis sit regula natis,
Optima sitque omni tempore norma Pater.
Altera natura est habitus; quam junior artem
Perdisces, tollet nulla senecta tibi. (b)

Traduction. (c)

La Fille ressemble à sa Mere,
Et le Fils imite son Pere.
Des mœurs qu'on voit à leurs Parens
On peut toûjours pour les Enfans
Tirer un infaillible augure.
L'habitude qu'on prend, en se reglant sur eux,
Est une seconde Nature,
Qui nous rend à jamais méchans ou vertueux.

Cela est pour l'ordinaire si vrai, que quelque vertueuse que fût *Elizabet de France* (Fille aînée de *Henri II.* & de *Catherine de Medicis*) *Philippe II.* qui l'avoit épousée en troisiémes Nôces, ne pût s'empêcher de la soupçonner de galanterie; parce qu'il ne pouvoit croire, que la Fille d'un Pere si ga-

(b) Owenus in Monast. Eth. & Polit.
(c) Par Mr. Le B.

lant, & d'une Mere, qui avoit toûjours nagé dans les plaisirs, pût avoir assez de raison pour sacrifier les siens à son devoir. Les Historiens François attribuent la mort de cette Reine d'Espagne à la jalousie du Roi son Epoux: mais les Espagnols en rejettent la faute sur ses Medecins, qui la firent saigner étant grosse.

ARTICLE XXXVIII.

Du cas qu'on doit faire des Langues Savantes.

PERSONNE ne doute que l'Etude des Langues Sçavantes ne soit necessaire à un Homme qui veut devenir habile, & qu'elle ne distingue même très-avantageusement ceux qui les possedent à fond. Mais à le bien prendre pourtant, cette Etude ne merita jamais les Eloges qu'en ont fait plusieurs de leurs Panegyristes, à moins qu'on ne s'en serve comme d'un moyen pour parvenir à des connoissances plus hautes, & plus utiles. Je soûtiens ma pensée par ce qui suit.

Un Grand-Homme du siécle passé, *Campanella*, interrogé sur ce qui empêchoit les Modernes d'être aussi sçavans que les Anciens, répondit que cela venoit entr'autres choses; *De ce que nous consumons nôtre jeunesse à défricher les Langues Grecque & Latine, qui ne sont pas des Sciences: mais de pe-*

tits Tyrans, qui occupent nos esprits pour les en éloigner. Ses autres raisons étoient ; *Que nous lisons trop, & que nous ne raisonnons pas assez.*

Quelques-uns, *dit le fameux La Bruyére,* « ont la clé des Sciences, où ils n'entrent « jamais. Ils passent leur vie à déchifrer les « Langues Orientales & les Langues du « Nord, celle des deux Indes, celle des deux « Poles, & celle qui se parle dans la Lune. « Les Idiomes les plus inutiles, avec les « caracteres les plus bizarres & les plus « magiques, sont précisément ce qui re- « veille leur passion, & qui excite leur tra- « vail. Ils plaignent ceux qui se bornent in- « génûment à sçavoir leur Langue, ou tout « au plus la Grecque & la Latine. Ces gens « lisent toutes les Histoires, & ignorent « l'Histoire. Ils parcourent tous les Livres, & « ne profitent d'aucun. C'est en eux une ste- « rilité de faits & de principes, qui ne peut « être plus grande ; mais à la verité la meil- « leure recolte, & la richesse la plus abon- « dante de mots & de paroles qui puissent « s'imaginer. Ils plient sous le faix, leur Mé- « moire en est accablée, pendant que leur « Esprit demeure vuide. «

Si l'Auteur du *Courrier* * avoit quelque cre- dit dans l'Etat, il feroit renfermer dans une « armoire de Bibliothéque tous ceux qui ne «

* Cour. Pol. & Gal. du Lundi 18. May 1722.

„ sont érudits que dans les Langues, & il „ les relégueroit parmi les Dictionnaires; car „ eux-mêmes ils ne sont que des Dictionnai„ res bûvant, mangeant, disputant, & cher„ chant des Etimologies.

„ Un Homme habile dans les Langues, *dit* „ *l'Abbé De Vassetz*, † est infiniment utile; „ mais il faut prendre garde à ne point don„ ner trop d'étenduë à cette Science. Il arri„ ve que pour vouloir apprendre trop de „ Langues, on n'en sçait aucune dans sa „ perfection, & qu'on perd tout son tems. „ Il faut commencer par bien étudier celle „ de son Païs. Ce n'est pas assez pour un „ honnête homme que de la sçavoir comme „ le simple Peuple, il faut sçavoir les mots „ choisis, les expressions fines, le beau tour. „ C'est une honte d'être souvent plus expert „ dans une Langue Etrangére, que dans la „ sienne; puis qu'on doit sa principale occu„ pation aux choses qui regardent le lieu où „ l'on a pris naissance, & sur tout à la Lan„ gue dont on a le plus besoin.

Monsieur *Huet*, * Evêque d'*Avranches*, assûre qu'à considerer les Langues par le côté qui leur est le plus avantageux, elles ne sont que les *Clés des Sciences*; & il compare

† Traité du Mérite. pag. 162.

* Dissertations sur des Matiéres de Relig. & de Philos. recueillies par Mr. l'Abbé *De Tilladet*. Tom. I, pag. 179.

ceux qui s'y adonnent entiérement, *à un Homme, qui auroit les Clés de diverses maisons penduës à son côté, mais qui neanmoins coucheroit à la ruë.*

Mr. *de Crousaz** en a absolument la même idée : Car, après avoir établi qu'on réüssira toûjours dans l'Etude des Langues avec un *génie mediocre, un corps robuste, une mémoire passable, & du goût pour le travail*, il s'explique là dessus par une comparaison qui pour la justesse ne le cede en rien à celle de l'Evêque d'Avranches. *La conduite de ceux qui passent leur vie à entasser Langue sur Langue, est de même nature que celle des Avares, qui accumulant sans cesse ce qui n'a de prix que par son usage, ne s'en servent pourtant jamais. La Mort les surprend, avant qu'ils ayent seulement pensé à joüir & à profiter de leurs peines.* † Ce Philosophe va plus loin, & il dit, que si l'on s'en tient à l'experience, l'Etude des Langues peut encore passer pour une Etude très-dangereuse. *Les mots dont un grand nombre de gens se remplissent la tête, y font comme un déluge, où se noyent pêle-mêle la modestie, la politesse, le bon goût, & souvent même le sens commun.* *

Mais le défaut de sens commun n'est pas seulement attaché aux Erudits dans les Lan-

* Tom. II. de la pag. 551. de sa Logique dern. Ed.
† Pag. 546.
* Pag. 552.

gues : on le rencontre aussi fort souvent dans les personnes même qui n'y entendent goute. Temoin cet avis qu'un Moine du XVI. Siecle adressa un jour à ses Auditeurs dans un Sermon. On a trouvé depuis peu une certaine
„ Langue qu'on appelle *Grecque*, de laquelle
„ il faut soigneusement vous donner de garde ; parce que c'est cette Langue qui enfante les Heresies. On a publié en cette
„ Langue un certain Livre qu'on nomme le
„ *N. Testament*, lequel on tache de mettre
„ entre les mains de tout le monde, & qui
„ est tout plein de ronces & de viperes. Il
„ paroît encore une autre nouvelle Langue,
„ qu'on nomme *Hebraïque*, & tous ceux qui
„ l'aprennent deviennent Juifs. *
„ Un Evêque Espagnol, nommé *Don Nicolas Ramo*, faisoit tant d'estime de la Vulgate, & si peu de cas de l'Hebreu & du
„ Grec, que voyant la Bible polyglotte du
„ Cardinal Ximenez, où la Vulgate est placée entre l'Hebreu & le Grec des Septante;
„ il osa dire que le Latin étoit, comme
„ *J. Christ*, crucifié entre deux Larrons.
„ *Editionem Vulgatam inter Hebraïcam &*
„ *Græcam 70. Interpretum versiones constitutam existére quasi crucifixam inter duos*
„ *latrones*. † Il faut être de la communion

* Biblioth. Univ. Tom. 25. pag. 264.
† Mem. Hist. Pol. Crit. & Litter. par Mr. Amelot de la Houssaye T. I. pag. 419.

de cet Evêque pour parler de la sorte.

Voici une occasion où la connoissance de la Langue *Latine* sauva la vie à des Gens, qui par leur insolence avoient merité de la perdre, *Jean Przerenski*, Archevêque de " *Gnesne*, étant allé en Ambassade à *Vienne* " de la part du Roi *Sigismond*, ses gens s'a- " viserent de faire du bois & de couper un " gros arbre dans les plaisirs de l'Empereur " *Ferdinand*, qui les ayant rencontrez à leur " retour, se facha fort. Le Cocher & les au- " tres firent leur excuse en Latin. L'Empereur " surpris d'entendre parler *Latin* de telles per- " sonnes, se mit à rire, & les laissa passer, leur " défendant seulement d'y retourner. * "

Qu'auroit fait en pareille rencontre ce Duc & Pair, (dont parle M. *De Cailliere*, †) qui disoit, *Qu'un Gentilhomme offensoit sa noblesse, quand il parloit Latin* ? Je ne puis rapporter ceci sans rougir pour le Seigneur qui a été capable de l'avancer. Un Empereur des derniers tems, qu'on harangua un jour en Latin qu'il n'avoit pas apris, s'écria dans un sentiment bien plus raisonnable, *Qu'il portoit la peine de son ignorance & de sa mauvaise éducation.* Au reste, le cas de nos Polonois n'est pas si extraordinaire qu'on pourroit le penser; parce que l'usage de la langue *Latine* est très-commun en *Pologne*.

* Mem pour l'Hist. des Sciences & des beaux Arts, Août 1714. pag. 1315.

† Fortune des Gens de qualité Part. II. Ch. VIII.

ARTICLE XXXIX.

Explication de trois Paradoxes au sujet des Langues Sçavantes.

QUi croiroit 1°. que des gens qui sçauroient tous parfaitement le *Latin*, ne pourroient pas néanmoins s'entendre, en se servant entr'eux de cette Langue ? 2°. que sans sçavoir le *Latin*, on pût juger à coup sûr, laquelle des deux personnes, qui disputent en cette Langue, a l'avantage sur son adversaire. Et enfin qu'un Homme, qui a beaucoup étudié, fût aussi ignorant qu'un autre, qui n'a absolument aucune Etude. Qui, dis-je, croiroit ces trois choses, si je ne les confirmois par des exemples ? Je commence par verifier la premiere.

Un Sçavant du Duché de *Vvirtemberg*, nommé Mr. *Meichel*, nous apprend, dans son *Introduction à l'histoire des principales Bibliotheques de Paris*, qu'étant à *Lyon*, il fut invité à une dispute publique de Philosophie, dans le College des Jesuites. Il proposa quelques argumens : mais le Répondant ne l'entendant pas, & lui n'entendant pas non plus le Répondant, il fut obligé d'abandonner sur le champ la Dispute. Preuve évidente qu'il n'y a pas aujourd'hui de maniere fixe de prononcer le *Latin*, que chaque Sçavant

prononce à la maniere de son Païs : ce qui déguise du tout au tout cette Langue à un Sçavant d'un autre Païs. J'ai, dans le Cours de mes Etudes, été plusieurs fois temoin de pareilles scenes, qui se passoient sur tout, quand on avoit affaire à des *Anglois*; lesquels, quoique fort habiles d'ailleurs, * prononcent cependant très-mal le *Latin*. Je rapporterai à ce sujet ce que *Joseph Scaliger* nous assûre, dans la 352. de ses Epîtres, lui être arrivé à lui-même, Il dit qu'un *Anglois* l'ayant entretenu pendant un quart-d'heure en *Latin*, il ne l'entendit pas plus que s'il lui avoit parlé *Turc*; & que ne pouvant par consequent lui répondre, il s'en excusa sur ce qu'il n'entendoit pas l'*Anglois*, que *Scaliger* croyoit que cet Etranger lui parloit. Voici ses propres paroles. *Anglorum etiam doctissimi, tam pravè Latina efferunt, ut in hâc urbe, quum quidam ex eâ gente per quadrantem horæ integrum apud me verba fecisset; neque eò magis intelligerem, quàm si Turcitè locutus fuisset, hominem rogavi ut excusatum me haberet, quod Anglicam Linguam non benè intelligerem.* Mais ce que je viens d'observer à l'égard du *Latin*, n'est nullement particulier à cette

* Je pense qu'il n'y a pas aujourd'hui de Nation au monde qui l'emporte sur les Anglois en esprit, & en quelque genre d'érudition que ce soit. Heureux! s'ils tournoient toûjours du bon côté, ce qu'ils ont de talens acquis ou naturels.

Langue. Car, sans parler ici des autres Langues, la même chose arrive à la nôtre, & qui plus est de *François* à *François*. Un *Gascon*, par exemple, qui n'a pas perdu l'accent de sa Province, sera presque inintelligible à un *Parisien*, même en s'exprimant en d'aussi beaux termes, qu'on le pourroit faire à *Paris*.

Pour ce qui est du second Paradoxe que j'ai entrepris de démontrer, voici comment je le prouve. Feu Mr. le Baron *De Leibniz* raconte dans une Lettre qu'il a écrite à Madame la Comtesse de *Kilmanseggе*, que quand on soûtenoit des Theses dans l'Université de *Leyde*, un certain Cordonnier de la Ville, qui n'entendoit pas un mot de *Latin*, ne manquoit cependant jamais de s'y trouver. Quelqu'un, qui le connoissoit, lui en ayant demandé la raison, il répondit que c'étoit, *parce qu'il aimoit à juger des coups*. Et sur ce que l'autre lui demanda encore, comment il en pouvoit juger, puisque la Langue, en laquelle on disputoit, lui étoit inconnuë? Le Cordonnier repliqua, *Qu'il jugeoit par la colere où se mettoit l'un des deux Disputans*. Par où cet Artisan donnoit finement à entendre, que quand dans la dispute on se laisse aller à la colere, c'est qu'on manque alors de raisons, au défaut desquelles on cherche à suppléer par des mouvemens & des contorsions de tout le corps. *Nemo enim irascendo fit fortior, nisi is qui sine irâ fortis non esset.* Seneque.

Enfin,

Enfin, je prouve ainsi mon dernier Paradoxe. *Morlot*, qui a imprimé *la Conformité de l'Eloquence de Balzac avec celle des plus grands Personnages du tems passé & present*, s'exprime en ces termes dans l'avis qu'il a mis à la tête de cette méchante Piece. *Quoique je ne sçache ni Grec ni Latin, je juge pourtant que l'Auteur de cette Rapsodie n'est guere plus grand Docteur que moi; & que toute la difference qu'il y a entre son ignorance & la mienne, c'est qu'il a beaucoup étudié pour acquerir la sienne, au lieu que la mienne ne me coûte rien.* Si ces preuves des deux dernieres Propositions, * que j'ai entrepris de démontrer, ne persuadent pas mes Lecteurs, je m'assure du moins qu'elles les feront rire, & c'est là tout ce que je me suis proposé de faire. *Rideant ergo benè nati, rideo ipsemet priùs.*

ARTICLE XL.

Ce qui arriva sous trois Professeurs en Théologie qui faisoient soûtenir des Theses.

J'Assistai un jour à une dispute de Théologie, où l'on soûtenoit entr'autres choses, *Qu'il n'y a point dans l'Ecriture de contradictions proprement ainsi nommées.* Contre le Défendant, qui n'étoit que Théologien, s'éleva un

* Je crois la premiere démontrée.

Champion, qui étoit Philosophe & Théologien ; ce qui selon moi rendoit la partie fort inégale. Le premier cependant, par une confiance qui n'est pas sans exemple parmi ceux de sa sorte, attendit de pied ferme la botte que lui alloit porter le dernier : mais celui-ci n'eut plûtôt ouvert la bouche, que celui-là commença à blêmir. Il s'agissoit de la *Cuve* ou de la *Mer d'Airain*, dont l'Opposant affirmoit, *Qu'elle ne pouvoit pas être ronde, & avoir en même tems des diametres inégaux*, quoique l'Ecriture semble insinuër l'un & l'autre de ce vaste Vaisseau. Cet Argument, qui étoit une Objection des plus minces, fut néanmoins terrassante pour le Défendant en question, lequel entendant parler de Cercles & de Diametres, s'imagina qu'on lui alloit parler Géometrie, dont il n'entendoit mot. Le Professeur, qui présidoit, prit la parole ; & frappé de la même idée que son Disciple, il dit à l'Opposant, mais avec politesse, *Que son Argument n'étant pas du ressort d'un Auditoire de Théologie, il allât le proposer dans celui de Philosophie*, qu'il lui montra du doigt. Le Philosophe moins poli, ou si vous voulez plus vif que le Professeur, prenant son chapeau se le mit brusquement sur la tête, & sortit tout boudant du Champ de bataille, pour n'y laisser entrer qu'un Théologien.

On écrit de *Languedoc*, qu'un Ecclesiastique du Diocese de *Besiers*, qui étudie en

Théologie chez les Jesuites de *Montpelier*, ayant dans la dispute poussé à bout l'Ecolier qui soûtenoit, & son Professeur ; celui-ci appellé le *P. Saye*, en fut si piqué, qu'après la classe il lui déchargea trois ou quatre bons soufflets, en presence de tout le monde. Sur cela Requête presentée contre ce Reverend à l'Officialité, & les Ecoliers ont résolu de ne point rentrer dans le College, que le Professeur n'ait fait une satisfaction convenable. Cette hauteur & cet emportement du *P. Saye* lui ont attiré, & à ceux de sa Societé, une censure qui leur convient parfaitement. Ne pourra-t-on jamais persuader aux Jesuites, que la moderation, la sincerité, & la modestie sont des Vertus Chrétiennes préférables à la Monarchie Universelle des Consciences, & à tout l'Or du Nouveau Monde.*

Mr. *VVerenfels*, † Pasteur & Professeur en Theologie à *Bâle*, en usa en pareille occasion bien plus raisonnablement que le *P. Saye*. Celui-là attaqué vivement sur une matiere qu'il n'avoit pas étudiée à fonds. (Hé ! où est le Sçavant qui soit également fort sur

* Mem. Hist. & Crit. Mai 1722. pag. 88.

† L'Auteur du Journal que je cite ayant nommé le P. *Saye*, quoiqu'il en rapporte un trait bien honteux; pourquoi n'aurois-je pas nommé M. *VVerenfels*, dont ce que j'en dis ne peut que lui faire honneur chez tous les gens de merite ?

tout ?) pria honnêtement l'Opposant de revenir le lendemain lui proposer les mêmes Objections, & se prépara pour y faire de meilleures réponses, qu'il n'y auroit faites sur le champ. J'ai oüi dire ceci à un de mes Amis, qui a connu Mr. *VVerenfels*, dont le Monde Lettré admire l'érudition ; & dont chacun Sçavant & Ignorant devroit imiter la modestie, la sincerité, & la moderation. Les Sermons de ce digne Théologien fournissent des traits en foule de son caractere, à ceux qui ne sçauroient en juger par ses Ouvrages Latins.

ARTICLE XLI.

Extrait de la Lettre du P. du Cerceau *sur les Vivacitez & les Impolitesses qui échapent aux Sçavans dans leurs querelles.*

MOnsieur l'Abé de Pons ayant donné en 1717. une *Dissertation sur le Poëme Epique* contre la doctrine des Disciples d'Aristote, il s'attendit de leur part à une réponse haute, impérieuse, & où son attentat seroit severement reprimé. On n'écrivit pourtant contre lui qu'une *Défense de la Poësie Françoise*, où il reconnut un Poëte Galanthomme qui défendoit avec chaleur les prétendus droits de son Art, sans violer aucun des égards que la Societé Civile a consacrez,

our ainsi dire à l'Union Generale, & dont e Public semble avoir dispensé les Gens de Lettres. *

Que répond à cela le P. *du Cerceau*, auteur de la polie réponse à Mr. l'Abé *de Pons*? le voici.

Je ne tirerai point de vanité des éloges que Mr. l'Abbé *de Pons* veut bien donner à la moderation que j'ai gardée, en défendant contre lui les droits de la *Poësie Françoise*, & quoique j'aye tout lieu de me loüer de la sienne à mon égard, j'ose dire que ni lui ni moi n'en sommes pas encore au point de nous tant applaudir là-dessus. Jusqu'ici, il est vrai, tout s'est fait dans les regles de part & d'autre; & la bien-séance n'a rien souffert du zele que les Parties ont eu pour la défense de leurs sentimens: mais nous ne faisons que d'entrer en lice, & la querelle n'est pas encore assez échauffée entre nous, pour que nous soyons en droit de nous prévaloir d'une retenuë, qui n'a pû être mise à de grandes épreuves.

Il faudroit être de bien mauvaise humeur, pour commencer à se quereller d'abord, & pour débuter par des invectives. C'est toûjours avec politesse qu'on entre en matiere;

* Ce sont les paroles de nôtre Auteur dans sa Dissertation sur les Langues en general, & sur la Langue Françoise en particulier, inserée dans le Mercure de Mars 1717. p. 7. &c.

on a des égards reciproques dans les commencemens ; on mesure les termes, on menage son adversaire ; on respecte même le Public, témoin & juge de ces sortes de differens ; mais il est difficile d'avoir long-tems un ennemi en tête, sans être tenté de le regarder un peu comme ennemi. On se chagrine ; on s'irrite dans le cours de la dispute ; de l'opposition de sentimens on passe à l'aversion pour la personne ; & le moyen que l'amertume & le fiel, que l'esprit fait glisser dans le cœur, n'influë enfin dans la plume, & ne se répande dans les écrits !

Il est vrai qu'on ne s'oublie pas tout d'un coup, & qu'on n'en vient pas d'abord aux derniers excès. Ce ne sont dans les commencemens que de petits traits envelopez & presque imperceptibles ; mais qui, pour être plus déliez, ne s'en font que mieux sentir. La riposte, qui ne manque pas de suivre & de rencherir sur l'attaque, donne lieu à une replique plus vive & plus piquante encore ; le ton s'éleve peu à peu, & comme par degrez, jusqu'à ce qu'enfin ce qui ne paroissoit d'abord que badinage, degenere en fureur :

——— ——— Donec jam sævus apertam
In rabiem verti cœpit jocus.

Hor. I. Epist. I.

Et la diſpute ne finit point qu'on n'en ſoit venu aux injures, & qu'on n'ait épuiſé tout ce que la Rhetorique fournit de figures plus aigres & plus violentes.

Je ſupplie les Sçavans, y compris les *Erudits*, qui peuvent ſe trouver dans le cas, de ne s'offenſer point de la comparaiſon que je vai faire; mais il me paroît qu'il y a beaucoup de conformité entre ce qui arrive dans leurs querelles, & ce qu'on voit arriver tous les jours dans celles des Enfans. Ceux-ci en effet, quand ils joüent enſemble, y vont d'abord de la meilleure foi du monde, & ne penſent à rien moins qu'à ſe faire du mal. Mais comme les coups de main entrent d'ordinaire dans tous leurs jeux, on n'eſt pas long-tems ſans s'agacer, ſans s'eſcrimer. Ce n'eſt d'abord qu'en badinant, la main enſuite s'élevant par proportion, le coup qu'on rend eſt toûjours plus fort que celui qu'on a reçû, & de degrez en degrez la choſe devenant toûjours plus ſerieuſe, ce qui n'étoit qu'un jeu au commencement, aboutit enfin à une vraye batterie.

J'avouë que ce n'eſt pas ſans quelque ſorte de confuſion que j'ai fait cette remarque, qui ne me paroît que trop bien fondée. J'en ai honte pour les Sçavans, & je ne puis m'empêcher de dire, que s'ils étoient tentez de s'en faire accroire ſur leurs lumieres, pour peu qu'ils fiſſent de reflexion aux excez où ils ſe

laissent aller dans leurs demêlés : ils y trouveroient bien dequoi s'humilier. A ne considerer que l'élévation de leur genie, l'étenduë de leurs connoissances, & la fécondité de leurs productions, on se sent épris pour eux d'un certain sentiment de veneration, qui nous les fait presque envisager comme des gens formez d'un meilleur limon que nous, & d'une espece superieure à la nôtre : * Mais une vetille de Grammaire, ou autre minutie pareille, vient-elle à les diviser, on voit ces genies sublimes baisser tout d'un coup ; ces Hommes si grands, si respectables, semblent rapetisser ; l'aigreur & la colere les ramene aux puerilitez de l'enfance ; & de l'admiration qu'on avoit pour leurs talens, on passe bientôt à la compassion, qu'on ne peut s'empêcher d'avoir pour leurs foiblesses.

Je ne sçai si le Public a sur cela autant d'indulgence pour eux, que le prétend Mr. l'Abbé *de Pons*, & s'il est bien vrai qu'il les ait dispensé de tous devoirs de bienséance, les uns envers les autres ; mais je doute qu'ils voulussent se prévaloir d'une dispense qui leur est accordée à titre aussi injurieux que celui-ci. *Car ce n'est*, dit-on, *qu'à force d'excès qu'ils l'ont acquise, & sous le nom de peuple*

* Cela peut être vrai en France, & dans quelques autres Païs : mais pour ce qui est de nos Provinces, je ne vois pas qu'on y ait cette veneration pour les Sçavans.

feroce

feroce, & indiſciplinable, qu'il faut abandonner par pitié à ſa dure impoliteſſe, à ſa groſſiere ruſticité. S'il en alloit ainſi, un pareil privilege ne leur ſeroit gueres honorable. Ne ſeroit-ce pas les mettre en quelque ſorte dans la même Categorie que les *Iroquois*, les *Hurons*, & les autres *Barbares du Canada*, dont on n'a pû adoucir la férocité, & qu'on a été contraint de laiſſer dans la poſſeſſion, où ils ſont de tout tems, de s'aſſommer & de ſe manger les uns les autres dans les guerres qu'ils ſe font? Etrange parallele pour des gens qui font profeſſion de cultiver des Sciences, qu'on a toûjours regardées comme la ſource de l'humanité & de la politeſſe, & auſquelles on a ſpécialement par cette raiſon donné le nom de Lettres Humaines, *Humaniores Litteræ.*

Si le P. *Du Cerceau* a porté une botte ſi vive, & ſi bien ſoûtenuë aux Sçavans emportez dans la diſpute, il en prend auſſi le parti dans l'*Apologie* ſuivante. Je laiſſe aux Lecteurs à penſer ſur quel ton ils doivent prendre cette *Apologie*.

ARTICLE XLII.

Extrait de l'Apologie du P. du Cerceau *sur les vivacitez & sur les impolitesses, qui échapent aux Sçavans dans leurs querelles.*

LE P. *Du Cerceau* mortifié de l'impolitesse de la plûpart des Sçavans dans la dispute, & du mépris qu'ils s'attirent en consequence, cherche à les justifier dans l'esprit des personnes qui pourroient porter trop loin leur mépris pour ces Sçavans. On leur fait selon lui une double injustice. 1o. *En ce qu'on leur donne plus de tort qu'ils n'en ont en effet.* 2o. *En ce qu'on les rend seuls responsables des excès qu'on leur reproche, & dont il y en a qui sont peut-être plus coupables qu'eux.* C'est dans ces deux considerations que nôtre R. Pere renferme l'*Apologie* qu'il hazarde en faveur des Sçavans. Je viens à la premiere considération, renvoyant la seconde à l'article qui suivra immédiatement celui-ci.

Premiere Raison Apologetique.

Le Stile aigre, malin, satyrique, a été de tout tems le Stile des controverses entre les Sçavans. Je m'attens bien qu'on va me répondre, que de dire, que ç'a été de tout tems le Stile des Sçavans, c'est prouver précisé-

ment qu'ils ont eu tort dans tous les tems & dans tous les Siecles : Mais je ſupplie le Lecteur de vouloir bien ſuſpendre ſon jugement, & de ſouffrir que pour l'éclairciſſement de ma propoſition, je diſtingue un peu les tems, par rapport aux bienſéances.

Pour déterminer regulierement, & avec quelque ſorte de juſtice, ſi les Anciens ont peché contre la bienſéance, en ſe pouſſant à toute outrance dans leurs querelles, il faut ſçavoir ſi la bienſéance, telle qu'elle étoit établie de leur tems, exigeoit d'eux plus de moderation qu'ils n'en ont gardé, & leur interdiſoit tout ce qui reſſentoit la paſſion dans leurs diſputes. Car ſi nous voulons juger les Anciens ſur nos uſages, & les ramener à nos manieres, il n'y a preſque rien ſur quoi nous ne puſſions les condamner, comme il n'y a rien auſſi ſur quoi ils ne puſſent nous condamner à leur tour. Il faut avoir par rapport à la difference des tems, la même équité qu'on a par rapport à la difference des lieux. Chaque tems a eu ſes uſages, comme chaque Païs a les ſiens ; & nous ne ſommes pas plus en droit de condamner les Anciens ſur certains uſages contraires aux nôtres, que nous le ſommes de condamner les manieres des Orientaux, parce qu'elles ne ſont pas conformes à celles des Européens. Il s'agit donc de ſçavoir, non pas ſi les emportemens des Anciens dans leurs querelles ſont contre les

regles de la bienséance de nôtre siecle, mais si elles sont contre les regles de la bienséance reçûë & établie dans le leur : il s'agit de déterminer, non pas s'ils auroient tort aujourd'hui d'en user sur cela aussi librement qu'ils le faisoient de leur tems ; mais s'ils avoient tort alors de le faire, & je prétens qu'ils ne l'avoient pas. Pourquoi ? parce qu'ils n'étoient pas obligez d'avoir plus de retenuë & de moderation dans leurs querelles, que n'en faisoient paroître dans leurs démêlez les plus grands Hommes de leurs tems, les plus sages, les plus graves, & les plus distinguez d'ailleurs par leur naissance, & par leurs dignitez. Or on a preuve en main que de très-grands personnages, & de la plus haute distinction en toute maniere, ont poussé les choses en ce genre, dans des occasions très-éclatantes, & devant des Assemblées dignes de toutes sortes d'égards, plus loin que ne l'a jamais fait le Sçavant le plus emporté, le plus furieux, & le plus atrabilaire, contre l'Antagoniste le plus miserable & le plus vil. *

Il est vrai que les Esprits se sont adoucis depuis, & que la colere, qu'on peut dire avoir été celle des passions qui s'est le moins civilisée chez les Anciens, a bien perdu de sa premiere férocité dans la suite des tem

* Je n'ai pas voulu charger mon Extrait des exemples que le P. du Cerceau allegue à ce sujet.

Que si néanmoins les Sçavans en ont encore conservé quelque teinture, j'ose dire que le commerce qu'ils sont obligez d'avoir avec les Anciens, & qu'ils ne sçauroient acheter trop cher, les rend en quelques sortes excusables de ce côté-là. Il est naturel de prendre les manieres de ceux qu'on frequente, on se moule insensiblement sur eux sans y prendre garde, à peu près comme on se hâle au grand jour sans y faire reflexion, & plus on estime les gens, plus on s'étudie à les imiter, & à leur ressembler jusques dans leurs défauts. *Ciceron* est sans difficulté, pour la solidité & la délicatesse des pensées, pour la fécondité & la richesse des expressions, le premier des Auteurs Latins; c'est celui de tous qu'on lit le plus, & qu'on doit le plus lire; & c'est pour ainsi dire, le premier lait qu'ayent succé les Sçavans dans leur jeunesse. On tâche de prendre son stile, & d'en approcher le plus près qu'on peut: on s'y exerce, & on y apporte toute son application. Que s'il arrive après cela qu'il s'éleve quelque contestation entre les Doctes, & qu'on entre en dispute Sçavant contre Sçavant, comme Romains contre Romains; de qui empruntera-t-on plûtôt des armes, soit pour attaquer, soit pour se défendre, que de *Ciceron* le modéle & le grand Maître en l'un & l'aure genre? On le consulte donc, on le suit, on l'imite, on prend son ton & ses

expressions, & comme les reproches, les outrages, & les injures, entrent pour quelque chose dans le sisteme de son Eloquence, on se laisse aller sans peine à les mettre en œuvre sur la foi d'un tel garant, on se rassure de ses scrupules, & à l'exemple de ce jeune débauché de *Terence* qui s'autorisoit au crime par un tableau licentieux de *Jupiter*, on s'autorise aux invectives, par l'exemple de *Ciceron*, & on se dit à soi-même pour s'enhardir. Quoi ! je serois plus délicat & plus scrupuleux en matiere de bienséance que ne l'a été ce grand Homme ? Il a traité * de stupide, de bête brute, d'insensé, & de pis encore, un personnage Consulaire ; † & je ferai difficulté de traiter de visionnaire & d'extravagant un Ecrivain qui a l'audace de me contredire ? *Ego homuncio hoc non facerem ?* * Dieu sçait après cela comme on se donne carriere ! Les premiers qui ont fait la planche se sont autorisez de *Ciceron*, & des autres Anciens dans leurs excès ; ceux qui ont suivi ont eu de plus en plus pour eux l'exemple de ces premiers Imitateurs, ainsi de siecle en siecle & de Sçavans en Sçavans cet usage s'est perpetué ; & malgré les égards

* En face, & en plein Senat.

† Pison qui égaloit Ciceron en dignité, mais qui l'emportoit infiniment sur lui par l'éclat de sa naissance.

* Ter. in Eun. Act. III. Sc. IV.

& les menagemens de politesse que le tems & le commerce civil ont introduit dans les mœurs, & par lesquels la bienséance s'est épurée chez les gens ignares & non lettrez, les Sçavans se sont presque toûjours maintenus, à quelques façons & à quelques termes près, dans l'ancienne liberté d'attaquer & de se défendre à toute outrance.

Seconde Raison Apologetique.

Le P. *du Cerceau* fonde en leur faveur un second moyen d'Apologie sur le caractere d'indépendance & de noblesse attaché à la profession de Sçavant.

Ils n'ont besoin de personne, ils ne relevent que de leur genie, & par là sont indépendans. Un Marchand a besoin d'un autre Marchand pour faire aller son commerce, & il ne s'en cache pas : Un Sçavant ne veut rien devoir à un autre Sçavant, il sçait se passer de son secours, pourquoi le ménageroit-il ? Un Roi est obligé d'avoir des égards pour ses Voisins, dont il peut craindre les forces ; il faut même qu'il ait des attentions pour ses Sujets, dont il sçait que les secours lui sont necessaires & en paix & en guerre. Un Sçavant ne craint personne, & la plume à la main, du fond de son cabinet, il fait la guerre à toute la terre, toûjours également prêt pour l'offensive ou la défensive. Sans

dépendre en rien de qui que ce soit, il trouve dans lui-même, dans la force de son esprit, dans la richesse de ses connoissances, dans l'étenduë de ses lumieres, & dans les livres de sa Bibliotheque, qu'il regarde comme ses troupes auxiliaires, tout ce qu'il lui faut pour attaquer ou pour se défendre : & c'est ce qui le dispense de tous ces égards & ces ménagemens, ausquels on a donné le nom de *Politesse*, pour relever la bassesse de leur principe, & colorer la honte de leur origine, qui est le besoin & la dépendance.

Troisiéme Raison Apologetique.

La sensibilité des Sçavans fournit à nôtre R.Pere un nouveau moyen de défense en leur faveur.

Il est sûr qu'il n'y a point de sensibilité qui égale celle d'un Sçavant qu'on attaque sur ses Ouvrages, & sur ses sentimens. Sensibilité au reste d'autant plus pardonnable, quelque vive qu'elle soit, que véritablement elle est fondée sur le point d'honneur le plus délicat, qui est la gloire de l'esprit. On n'a pas honte d'être moins riche, ou dans un rang moins élevé qu'un autre, d'être moins bien partagé des autres avantages de la nature & de la fortune, on cede sur tout cela

sans répugnance; mais en fait d'esprit on ne veut ceder à personne.

Qui velit ingenio cedere, rarus erit. *

On passe même assez librement à quelques-uns la superiorité du côté de la Science & de l'érudition, on avoüera sans peine qu'ils ont plus lû, plus apris, & plus retenu que nous; mais qu'ils ayent plus d'esprit, c'est un aveu que même avec beaucoup d'humilité on ne fait pas volontiers. Aussi est-il rare qu'on se fasse justice là-dessus. Chacun croit avoir pour le moins autant d'esprit que son voisin, & comme l'a dit fort spirituellement Madame *Deshoulieres.*

Nul n'est content de sa fortune,
Ni mécontent de son esprit.

Or s'il y a gens au monde qui doivent être contens du leur, c'est sans contredit les Sçavans. Comment donc pourroient-ils n'être pas sensibles, quand on les attaque de ce côté-là? C'est ce qui fait leur gloire, on veut le leur disputer, le leur arracher, c'est-à-dire, les deshonorer, & ils le souffriroient tranquillement? Il faudroit pour cela qu'ils eussent une vertu bien heroïque, qu'on n'est pas en droit d'exiger. J'admire pour moi l'in-

* *Mart.* L. VIII. Ep. 18.

justice du monde en ceci. On n'est point étonné de voir deux parties acharnées l'une contre l'autre, se plaider à toute outrance dans le Barreau ; & mêler la Satyre personnelle dans les Factums, souvent pour un interét très-mediocre ; & l'on veut que des appointez à faits contraires, & qui travaillent chacun de leur côté à ruiner de fond en comble le Systême de son Adverse Partie, c'est-à-dire, à anéantir tout le fruit de ses lectures, de ses études, & de ses reflexions, combattent froidement & poliment l'un contre l'autre ; qu'ils se disent tour à tour avec douceur, avec honnêteté, avec politesse, qu'ils ont tort, qu'ils sont dans l'illusion, qu'ils y ont été toute leur vie, qu'au lieu de s'instruire ils n'ont fait que s'égarer, & qu'après avoir bien lû, bien médité, bien écrit, leurs productions vont directement contre le sens commun. En verité cela n'est pas possible, aussi cela n'arrive-t-il gueres. J'ai même remarqué que des personnes fort moderées d'ailleurs, & qui avoient dans le Commerce ordinaire, non-seulement de l'humanité & de la politesse, mais même la douceur & la simplicité d'un Enfant, devenoient tout autres quand il s'agissoit de défendre leurs sentimens ; & tel qu'à l'entendre parler on ne croiroit pas qui sçût remuer l'eau, n'a pas plûtôt la plume à la main qu'il paroit un *Ferragus* & un pour-

fendeur de Géeans. Mais je passe à la seconde Consideration par laquelle le Pere *Du Cerceau* tâche de justifier l'impolitesse des Sçavans dans leurs querelles.

ARTICLE XLIII.

Suite de l'Extrait de l'Apologie precedente.

LE Public qui se regarde comme un Juge éclairé, intégre, parfait, a dû sans doute trouver son compte dans ce que je viens de raporter sur les Vivacitez & les impolitesses des Sçavans dans la dispute. Je ne sçai s'il lira ce qui suit avec le même plaisir, ni s'il conviendra de ce second Point avec la même docilité & le même empressement, qu'il est prêt, je m'assûre, à convenir du premier. Mais quoi qu'il en juge, le fait est pourtant vrai, incontestable, démontré. Voici le fait que je ne fais que confirmer. *C'est que le Public est malin, indolent, & qu'il a l'esprit très-borné* : dispositions du Public qui portent les Sçavans à se traiter, comme nous voyons qu'ils se traitent journellement les uns les autres, dans les Points qu'ils ont à démêler ensemble. Mais entrons en matiére, c'est le Pere *Du Cerceau* qui parle.

Premiére disposition du Public, qui oblige les Sçavans à se maltraiter les uns les autres dans la dispute.

Qui empêche, dira-t-on, les Sçavans d'écrire de part & d'autre avec moderation, & d'exposer leurs raisons avec douceur & avec bienseance? C'est le Public qui le leur défend. Comment, le Public! Eh ne blâme-t-il pas hautement tous les jours ces sortes d'excès? Oüi, il les blâme de bouche & en aparence, mais réellement & de fait il les ordonne & il les exige, * & en voici la preuve.

Un Sçavant, qui met au jour un Ouvrage Polémique, a sans doute envie que son Ouvrage soit lû. Ni lui ne se met en frais pour composer, ni le Libraire pour imprimer, que dans l'esperance que le Live sera debité. Il y a quelquefois du mécompte; mais quoi qu'il en arrive, voilà du moins à quoi on vise, & l'on peut dire que cette flateuse esperance est la cause premiére de tout ce qui s'imprime de Livres. Il faut donc sur ce pied-là, que l'Ouvrage soit écrit de maniére à piquer la

* Selon le Pere *Du Cerceau* la duplicité de cette conduite vient de ce que le Public a deux choses opposées à accorder ensemble : sa passion & son honneur, sa malignité & la bienséance. La Satyre lui plaît, mais il a honte de l'avoüer; il la condamne donc par bienséance, tandis que par malignité il en profite.

curiosité du Public, qui n'a coûtume de l'acheter qu'autant qu'il le trouve à son goût. Or je suppose qu'un Sçavant qui écrit contre un autre, le fasse avec cet Esprit de moderation & de douceur, avec ces ménagemens de bienséance & de charité même, que personne ne veut goûter. Qui est-ce qui lira son Ouvrage; *Quis leget hæc.* * Voilà le Livre à bas, le Libraire ruiné, & l'Auteur deshonoré. Mais le Livre est si bon! Il est écrit avec tant de solidité & de politesse! Les raisonnemens en sont justes, les reflexions sensées, l'élocution exacte; cela est vrai. Mais il est froid. Je n'y trouve point de goût, c'est un potage de santé que j'aprouve fort pour un malade; mais pour moi qui me porte bien, je veux quelque chose de plus piquant, & qui reveille mon apetit: voilà ce qu'on répond, & le Livre demeure. Que l'Auteur se defasse de sa moderation, & que sans rien changer pour le fonds à son Ouvrage, il larde ses raisonnemens de quelques traits de Satyre, & répande un peu de malignité dans ses reflexions, voilà le Livre qui ressuscite, la presse y est, on se l'arrache, les Editions s'en multiplient, & le Libraire dit sur la foi du Public qui l'achete; *Voilà un bon Livre.* Il se fait deux Histoires d'un grand Personnage, toutes deux bien écrites, & par des Auteurs differens. L'un

* Perf. I. Sat. I.

fait un Saint de son Héros, l'autre en fait un Politique. Le Saint va son chemin tout uniment, le Politique fait fortune; on loüe le premier, & on lit le second. D'où vient cette difference ? C'est que la malignité du cœur trouve mieux son compte avec le dernier qu'avec l'autre.

Il n'y a pas long temps que l'Auteur d'une *Lettre* s'étant plaint du changement qu'on y avoit fait, sans ordre & sans le lui communiquer seulement, on lui repliqua, & il dupliqua. La Replique fut goûtée, & la Duplique tomba. Que trouvoit-on cependant dans la premiére, que de l'Esprit, & un Esprit railleur, & Satyrique & qui ne venoit point au fait ? pendant qu'on répondoit dans la Duplique conséquemment & avec honnêteté: Je conclus de cette disposition des Lecteurs, qu'il y a parmi eux un grand nombre de gens sains & robustes, *à qui il faut des mets piquans, & qui reveillent leur apetit.* Plus heureux mille fois! s'il s'en trouvoit parmi eux un plus grand nombre, qui par la foiblesse de leur temperament eussent besoin d'un *bon potage de santé.* Je la leur souhaitte avec ardeur cette foiblesse de temperament; puis qu'il y va de leur santé aussi bien que de la juste satisfaction des Auteurs: Je reviens au Pere *Du Cerceau.*

Nouvelles diſpoſitions du Public, qui obligent les Sçavans à ſe maltraiter les uns les autres dans la diſpute.

A ſa premiére raiſon tirée *de la malignité du Cœur de l'Homme*, & qui ſuffiroit ſeule pour rendre le Public reſponſable de tous les excès qu'on blâme dans les Sçavans qui ſe font la guerre, nôtre Auteur en ajoûte une ſeconde, fondée ſur l'*Eſprit borné du Public*, & ſur *l'indolence qui lui eſt naturelle.* Le Pere *Du Cerceau* a ſi fort lié & confondu enſemble les deux Points dont cette Raiſon eſt composée, que j'aurois pris une peine aſſez inutile pour les dégager, & en faire deux Articles à part. Continuons donc à copier cet habile homme, ſans toucher en rien à ſon *Plan*, qui eſt bon.

Il ſeroit à ſouhaitter qu'on cherchât le vrai en tout. Chacun fait profeſſion de l'aimer & de s'y attacher; mais pour être en état de le diſcerner, il faut neceſſairement deux choſes. La premiere, qu'on ait aſſez d'intelligence & de penetration pour le découvrir; La ſeconde, qu'on ait aſſez de reſolution & de patience, pour ne point ſe laſſer dans cette recherche. Or il arrive ordinairement, que de tous ceux qui veulent juger d'une Controverſe & d'une diſpute entre les Sçavans, la moitié manque de lu-

miére & d'intelligence, & l'autre moitié manque de bonne volonté ou de loisir. Les uns n'ont ni les principes ni les talens qu'il faut pour entendre la matiére, les autres ne veulent pas se donner la peine de l'étudier : enfin soit incapacité, soit paresse, ils sont presque tous également hors d'état de porter leur jugement sur une question qu'ils n'entendent point ; & cependant tous, comme *Perrin Dandin*, veulent juger. Il s'ensuit de là que le Public non-seulement est aisé à tromper, mais encore qu'il veut bien être trompé, & par conséquent que quand on le prend pour juge d'une affaire, il n'est pas tant question de l'instruire, que de le prevenir. Si les Sçavans dans leurs démêlés avoient droit de se choisir un Juge, je veux croire qu'ils auroient assez de bonne foi pour le prendre ennemi de toute surprise, mais ils n'ont point sur cela de choix à faire. Leur Juge naturel est nécessaire, c'est le Public ; ils ne peuvent décliner sa jurisdiction, c'est à son tribunal qu'ils portent leurs causes, c'est à sa décision qu'ils soumettent leurs raisons, c'est-à-dire, à la décision d'un Juge qu'il n'est question que d'obeïr & de gagner. Ainsi pour peu que la matiére soit obscure, ou qu'elle demande de la discution, ils fondent moins leurs esperances sur la solidité de leurs raisonnemens, & sur la force de leurs preuves, que sur l'agrément & le sel qu'ils

tâchent

tâchent d'y repandre. L'importance n'eſt pas d'inſtruire le Juge, c'eſt de l'amuſer & de lui plaire. Il ne s'agit pas tant de prouver que nôtre Adverſaire a tort, que de faire croire qu'il doit avoir tort, & de faire ſouhaitter qu'il l'ait effectivement; c'eſt-à-dire, de le rendre odieux & mépriſable. Or rien n'eſt plus propre à produire cet effet que les railleries, les reproches, la Satyre, & l'invective. Ce n'eſt donc pas le Sçavant qui a tort de les employer, mais le Public qui le met dans la néceſſité de le faire.

C'en eſt aſſez de cet Extrait de *l'Apologie des Sçavans ſur leurs vivacitez & ſur leurs impolitesſes dans la diſpute par le Pere du Cerceau*, pour retenir dans le reſpect & dans la modeſtie les Erudits & le Public. Comme cette *Apologie* a paru dans un Journal, qui n'eſt gueres lû dans ce Païs, j'ai cru obliger les Lecteurs deſintereſſez, par la peine que j'ai pris d'en faire cet Abregé, qui ne peut que les mettre en goût de lire la Piéce entiére, qui eſt toute digne de leur curioſité. On la trouvera dans le *Nouveau Mercure d'Avril* 1717. *pag.* 7. *&c.* & dans *celui de May de la même année pag.* 1. *&c.*

ARTICLE XLIV.

Des Moyens qu'on employe pour passer pour Sçavans *&* *pour* Judicieux.

EN *Espagne* & à *Venise* toutes les personnes considerables portent des Lunettes ; „ Parce qu'on s'y pique d'une profonde Sa„gesse, & de considerer toutes choses „ de fort près ; comme les Vieillards & les „ personnes qui ont usé leurs yeux à force „ de regarder. La derniere Reine que la „ *France* a donné à l'Espagne, se voyant en„vironnée de tous ces gens à Lunettes, qui „ l'épluchoient depuis la tête jusqu'aux pieds, „ dit fort plaisamment à un Gentilhomme „ François : *Je pense que ces Messieurs me* „ *prennent pour une vieille Chronique, dont* „ *ils veulent déchifrer, jusqu'aux points &* „ *aux virgules.*

Monsieur de *Vigneul-Marville* * ajoûte à cette coûtume des *Espagnols* & des *Vénitiens*, „ Qu'il n'y a pas long-tems qu'à la Cour de „ *France* un Sçavant, qui avoit la vûë cour„te, se servant d'un *Monocule* ; en moins „ de rien non-seulement toute la Cour, „ mais aussi toute la Ville & toute la Cam„pagne furent remplies de *Monocules*. Il ne „ se trouvoit presque point, je ne dirai pas

* Melé d'Hist. & de Litter. Tom. II. pag. 34.

d'Abbé ni d'Evêque, mais de petit Curé «
de Village, qui voulût dire son Breviaire, «
ni chanter au Lutrin, sans ce secours. Cela «
faisoit croire aux Paroissiens que Monsieur «
le Curé sçavoit le *Latin*, & qu'il y enten- «
doit finesse; puisqu'il y regardoit avec une «
machine. On disoit de nos Abbez. Bon «
Dieu, qu'ils sont sçavans! Les pauvres gens «
ont perdu les yeux à force d'étudier. Cha- «
cun alors s'aveugloit soi-même par une «
sotte vanité, qui égaloit les plus ignorans «
aux plus sçavans hommes du monde. Cette «
maladie a duré plusieurs années: mais gra- «
ces à nôtre inconstance & à nôtre legereté, «
tant d'aveugles volontaires ont recouvré la «
vûë sans remede & sans miracle. «

Combien de fois n'ai-je pas vû moi de mes Camarades d'Academie, & sur tout parmi les François, se servir aussi de *Monocules*? afin sans doute que ressemblant par cet endroit à nôtre Professeur, on les crût conformes en tout à cet Habile-homme. Mais fatiguez de la gêne où cela les mettoit, ou plûtôt de la contradiction où on les surprenoit souvent avec eux-mêmes, oubliant dans bien des rencontres qu'ils avoient la vûë courte, ils renoncerent enfin au *Monocule*. J'en ai ri bien des fois en ma vie, & j'en ris encore avec plaisir, quand j'y pense.

On a dit il y a long-tems; *Que le Jugement & la Mémoire se trouvent rarement en-*

semble; en sorte que ceux qui manquent de *Jugement* ont d'ordinaire une *Mémoire* fort heureuse, & que ceux qui ont du *Jugement* sont assez souvent dépourvûs de *Mémoire*. C'est sur cette supposition que nos Ecoliers, qui sçavent pour oüi dire que le *Jugement* est une faculté de l'Ame tout autrement estimable que la *Mémoire*, se plaignent presque tous de celle-ci : pendant qu'ils se donnent (implicitement & en termes couverts, s'ils ont de l'esprit & du monde ; ou explicitement & en termes découverts & grossiers, s'ils n'ont ni esprit ni monde) un *Jugement* exquis, & qui ne se trouva jamais en défaut. Je vois tous les jours des gens d'un autre ordre, qui adoptent le même langage : mais comme ils le font aussi sans raison, Dieu sçait dans quelles contradictions ils tombent, en mille & mille rencontres, à ces deux égards.

Simonides olim memorandi repperit artem,
Nullus adhuc artem repperit ingenii. (a)

Traudction par Mr. Le B.

Le Sçavant *Simonide*, à ce que dit l'Histoire,
Trouva l'Art autrefois d'avoir de la Mémoire :
Personne malheureusement
N'a pû trouver celui d'avoir du Jugement.

* Ovvenus.

L'Esprit de Mémoire.

Simonet retient ce qu'il lit,
Il se souvient de ce qu'on dit ;
Il sçait la Fable, il sçait l'Histoire :
Et ce Fat auroit peu d'esprit,
S'il n'avoit beaucoup de Memoire. *

L'Homme de courte Memoire.

H. Ecr., pour ne rien oublier,
Ecrit toûjours ce qu'il doit faire :
Et l'autre jour sur un papier,
En presence de son Notaire,
Ecrivit en gros caractere,
Demain je dois me marier. †

ARTICLE XLV.

La difference qu'il y a entre un Homme d'esprit & un Homme d'imagination.

L'Auteur de l'*Introduction à la Philosophie, ou de la Connoissance de Dieu & de soi-même*, imprimée depuis peu à Paris, explique ainsi la difference qu'il y a entre un *Homme d'esprit* & un *Homme d'imagination.* *

* Epigrammes, &c. de Mr. Lebrun. pag. 154.
† Ibid. pag. 368.
* L'Auteur les définit par la partie qui domine en eux ; car comme il le dit fort bien, *Ceux qui ont l'imagination la plus vive, ne sont pas tout-à-fait destituez de raisonnement, & les gens d'esprit ont aussi de l'imagination.*

Les *Gens d'imagination* sont propres à retenir & à se representer vivement les choses qui frapent les sens ; les *Gens d'esprit* sçavent démêler le vrai d'avec le faux, & juger de l'un & de l'autre. Ces deux qualitez des Hommes se remarquent dans leurs discours, & dans leur conduite. Les premiers sont féconds en descriptions, en peintures vives, en comparaisons, & autres choses semblables que les sens fournissent. Le bon esprit donne aux autres un fort raisonnement, avec un discernement exact & juste, qui produit des paroles propres & précises. Les premiers sont passionnez & emportez, parce que l'imagination qui prévaut en eux, excite naturellement & nourrit leurs passions. Les autres sont reglez & moderez, parce qu'ils sont plus disposez à écouter la raison & à la suivre. Un *Homme d'imagintion* est fort en expediens, parce que la memoire qu'il a fort vive & les passions fort ardentes, donnent beaucoup de mouvement à son esprit. Un *Homme d'entendement* sçait mieux prendre son parti, & agit avec plus de suite. *Ainsi* l'un trouve ordinairement plus de moyens pour arriver à une fin, l'autre en fait meilleur choix, & se soûtient mieux. Comme nous avons remarqué, *ajoûte nôtre Auteur*, que l'imagination aide beaucoup pour l'intelligence, il est clair que pour faire un habile-homme, il faut de l'un & de l'autre.

mais dans ce temperament, il faut que l'intelligence & le raisonnement prévalent.

Si l'on me demandoit pour laquelle de ces deux qualitez, d'*Homme d'esprit*, & d'*Homme d'imagination*, j'aurois le plus de penchant, je repondrois sans hesiter que

S'il étoit en mon pouvoir
De choisir ou de vouloir,
Sans mépriser la derniere,
J'aimerois mieux la premiere.

Je porte sur ces quatre Vers, qui me sont tombez de la plume, le même jugement que je portai sur d'autres Vers de ma façon, que j'envoyai il y a deux ans à un de mes amis de la *Haye*.

Mes vers, je le dirai, quoique durs & malfaits
Valent bien cependant la longue *Kirielle*
De tous ceux qu'un railleur se vantoit d'avoir faits,
A différentes fois, mais toûjours à la *Selle*.

C'est au Public à décider, si j'ai trop bonne opinion de mes rimes.

ARTICLE XLVI.

Où l'on prouve que les Etudes ne sont pas faites pour tout le Monde.

CE que j'ai avancé quelque part, *Que les Etudes ne sont pas faites pour tout le monde*, pouvant être mal entendu, je dois de toute necessité m'expliquer, sans entrer pour cela dans un détail qui me meneroit trop loin, si je voulois approfondir ici la matiere.

Je dirai seulement que les Etudes étant une profession relevée, & qui engage aussi dans d'assez grandes dépenses, elles ne conviennent proprement qu'à des gens riches, ou qu'à des personnes d'un rang un peu distingué : à moins qu'on ne s'y sente porté d'ailleurs par une forte inclination, soûtenuë des talens necessaires, pour bien réüssir dans le genre d'Etude qu'on a choisi. En ce cas là, un pere, fut-il de la plus basse extraction, est fort à loüer des peines qu'il se donne pour pousser son fils aux Etudes : & supposé que ce pere n'eût pas assez de bien pour accomplir ses souhaits, & seconder les vœux & les dispositions de son Fils, dont je pose en fait qu'on fût bien instruit ; des particuliers, une Ville, un Etat, un Monarque, ne peuvent mieux faire que de prendre sous leur protection un

tel

tel Homme, & de lui procurer tout ce qu' lui faut, pour fournir utilement & agréablement sa carriere. Des Sçavans du premier ordre, qu'on a vû naître dans tous les tems par cette voye, sont une preuve bien parlante de la justice, & même de la necessité d'une telle conduite. Mais d'employer quelques centaines de pistoles, qu'on a gagnées avec peine à un mêtier des plus méchaniques, ou à une espece de trafic, qui n'est gueres plus relevé; d'employer, dis-je, cette somme à faire étudier des enfans par pure vanité, & dans la seule vûë de se retirer de la crasse où l'on est né, c'est avilir les Etudes, & en éloigner ceux qui sont véritablement nez pour les cultiver. Or c'est ce que l'experience ne verifie que trop dans certains païs à l'égard de la plus sublime de toutes les Sciences. Le Traducteur de *Robinson Crusoe* * dit fort heureusement à ce sujet, *Qu'on gâte souvent un excellent corps de Crocheteur, en masquant d'un habit Ecclesiastique ses membres massifs & nerveux.* Et selon Mr. de Crousaz, † *Tel devient un miserable Prêtre, qui auroit été un excellent Laboureur.*

* Reflexions serieuses pag. 127.
† Traité de l'éducation des enfans. T. I. pag. 132.

ARTICLE XLVII.

Confirmation de l'Article precedent.

POur une plus grande confirmation de ces deux Points, *Que les Etudes ne conviennent qu'à des gens de bonne naissance*, ou *qu'à ceux que la nature a enrichi des talens necessaires pour y réüssir*, j'ajoûterai au premier égard, qu'à un ancien Romain qui se plaignoit, *Que la terre n'étoit pas de son tems si feconde qu'elle l'étoit du tems de ses Peres*, un autre répondit que cela venoit, *De ce qu'elle se sentoit négligée, n'étant plus cultivée que par des mains serviles; au lieu qu'autrefois elle étoit labourée par les plus grands & les plus vaillans Capitaines.* Mr. *Du Vair* * Garde des Sceaux de France sous *Loüis XIII.* applique avec raison aux Etudes & à l'Eloquence en particulier, ce que cet ancien Romain a dit de la terre.

Ce seroit, *dit au second égard Mr. de Cailliere*, † ce seroit une Loi bien judicieuse & bien utile, de ne permettre l'Etude des Lettres, & des Belles Disciplines, qu'à ceux que la nature y a disposez. Je ne craindrois pas que le retranchement d'Ecoliers diminuât le nombre des Sçavans. Cette foule in-

* Discours sur l'Eloquence Françoise.

† Fortune des Gens de qualité. Part. II. Chap 14.

discrete de toutes sortes de gens qui s'empresse à la porte des Colleges, & qui clabaude sous des Regens, à peine produit-elle un habile homme entre mille Etudians. Ce qu'ils apprennent ne sert qu'à les rendre importuns, & qu'à leur faire entreprendre des desseins au-dessus de leurs forces. Les *Turcs*, dont la politique est en cela excellente, suivant la Nature comme une Souveraine Maîtresse pour l'instruction des Enfans, établissent des Juges de leurs inclinations, & de la pente qu'ils ont à quelque profession; & suivant les mouvemens qu'elle donne à chacun d'eux, ils les occupent & les perfectionnent. Qu'on juge de-là combien est ridicule la coûtume des *Chinois*, chez qui les Arts sont hereditaires. Les Enfans étant indispensablement obligez à suivre la profession de leurs peres. L'Auteur de la *Bagatelle* * tourne fort joliment en ridicule les peres des autres païs, qui sans y être necessitez par qui ni par quoique ce soit, imitent néanmoins à cet égard les *Chinois*.

* Tom. III pag. 33. &c.

ARTICLE XLVIII.

Le Fils d'un Homme aux Cendres destiné au Ministere.

IL n'y a pas encore six ans qu'un de ces Hommes établis dans nos Villes pour prendre les cendres des particuliers, venant prendre les miennes au coin de mon feu, où j'étois assis tout entouré de Livres, me prit d'abord pour un Ministre : & tout persuadé qu'il en étoit, quoi qu'à tort, il me pria instamment de lui permettre de m'amener un jour son Fils ; afin d'examiner si ce qu'on lui avoit dit de ses talens étoit bien tel, qu'on le lui vouloit faire acroire. Disposé que je serois, (si je m'étois érigé en Examinateur des esprits pour les Sciences, comme le Medecin Espagnol * qui en a fait un Traité,) disposé, dis-je, que je serois en ce cas de *n'éteindre l'esprit de personne, en le tenant caché sous la cendre*, ou sous quelqu'autre masse que ce soit, j'acordai volontiers à mon Homme sa demande. Mais cet Homme si zelé pour la gloire de Dieu, ne vint pas chez moi avec son Fils, que je m'étois fait un vrai plaisir de voir, & d'examiner de mon mieux. Si je l'eusse trouvé propre au Ministere, je

* Jean Huarte.

j'aurois encouragé à poursuivre avec vigueur son dessein, sinon, je lui aurois conseillé sans détour de lever plûtôt toute sa vie mes Cendres, que de songer à devenir Predicateur.

ARTICLE XLIX.

Le Fils d'un Tondeur qui veut se faire recevoir Avocat.

LE Fils d'un riche Tondeur de M***. alla trouver un jour un Conseiller de la Ville, pour le prier de lui faire expedier des *Lettres d'Avocat*, quoiqu'il n'eût étudié de sa vie ni le Droit, ni même le Latin. Le Conseiller en ayant parlé à l'Intendant de la Province, ils résolurent tous deux de joüer le Tondeur, comme il le meritoit. Pour cet effet, l'Intendant fit demander à Cahors des *Lettres de Medecin*, au lieu de celles d'*Avocat* qu'ambitionnoit le Tondeur. Celui-ci ayant reçû ses Lettres, s'en fut chez le Conseiller, afin de lui en témoigner sa joïe & sa reconnoissance : & comme ce Magistrat lui recommanda d'aller en remercier aussi l'Intendant, le Tondeur suivit l'avis du Conseiller, & presentant à l'Intendant ses *Lettres de Medecin*, qu'il croyoit être des *Lettres d'Avocat*, il en remercia très-humblement ce Seigneur, qui laissa toûjours dans sa pensée nôtre ignorant & orgüeilleux Tondeur. Cet Homme, tout

gros du rang qu'il alloit tenir, se rendit dans le moment à l'Hôtel de Ville, où sans aucune ceremonie il se mit à aller côte à côte des Avocats. Ceux-ci lui demandant la raison de son insolence, il leur répondit fierement, *Qu'étant Avocat aussi bien qu'eux, il pouvoit le faire de plein droit* : mais ces Eleves de *Themis* l'obligeant à montrer ses Patentes, le Tondeur se trouva si bien tondu, qu'il n'y avoit cuir dans sa boutique qui le fût mieux. *Ne sutor ultra crepidam.* Chacun doit demeurer dans sa Sphere.

ARTICLE L.

Le Cocher qui veut devenir Medecin.

LE Medecin H** avoit depuis long-tems un Cocher, qui las de n'avoir d'empire que sur des chevaux, se mit en tête de renoncer à un pouvoir si bas & si limité, pour en exercer un plus étendu, & dont avec plus d'honneur il lui revint aussi plus de profit. Il s'ouvrit là-dessus à son Maître, qui trouvant dans sa belle passion des difficultez infinies, tâcha du mieux qu'il pût à les lui faire sentir. Le Cocher, que rien ne décourageoit, dit à Mr. H*** que l'ayant mené souvent chez les Malades, oui parler fréquemment de Medecine, & vû même preparer dans l'occasion des remedes, il seroit

d'abord au fait de cet Art ; pour peu qu'il prît la peine de s'y mettre, & qu'il voulût souffrir qu'il allât dans les commencemens avec lui. Le Docteur écouta gravement son Cocher, & après l'avoir exhorté à prendre bien garde à tout ce qu'il feroit, il le mena dès le lendemain chez un Homme des plus sains ; mais qui instruit auparavant de l'avanture, contrefit le malade, & sur l'avis de Mr. H** tint prête dans un bassin une excellente marmelade d'Abricots. Le Cocher qui ne se doutoit de rien, se rendit chez son Maître au jour & à l'heure marquée. Le prétendu Malade, qui les attendoit l'un & l'autre avec la derniere impatience, avoit pris ce jour-là la plus forte dose de Serieux, dont il avoit été possible de se munir. Les Medecins arrivez chez lui, il joüa son personnage à merveille, & Mr. H** soûtint le sien en Homme qui n'étoit pas Novice dans l'art de duper les gens. Ce Docteur s'étant informé entr'autres chose de son Malade, s'il faisoit de bonnes évacuations ; celui-ci ayant répondu qu'oui, & le Docteur demanda à les voir, on lui presenta dans un bassin la marmelade d'Abricots qu'on lui avoit préparée. Après y avoir enfoncé le doigt, qu'il porta ensuite au nez & à la bouche, il dit au malade, que trouvant la matiere loüable, il seroit rétabli dans peu : sur quoi Mr. H** s'étant separé de lui, demanda à son Cocher,

s'il avoit bien observé tout ce qu'il avoit fait, & s'il se sentiroit la résolution d'en faire autant, au cas qu'il l'envoyât le lendemain à sa place. Ce Phaëton, qui ne demandoit pas mieux, répondit hardiment qu'oui. Son Maître l'envoya donc le lendemain chez le Malade, qui après le préambule ordinaire, lui presenta le bassin. Le Cocher, qui ne vouloit manquer à rien, sentit & goûta d'un air étudié la marmelade, qu'il trouva d'une odeur & d'un goût detestable: mais soit par respect pour les gens du logis, ou pour suivre en tout son modéle, il n'osa faire la mine, ni rejetter la marmelade. Revenu chez son Maître, il lui demanda d'un air faché, si dans la visite des Malades il falloit toûjours sentir & gouter leurs évacuations. Mr. H**. ayant répondu qu'oui; le Cocher content de regir & de maltraiter toute sa vie des Chevaux, renonça pour jamais à l'empire qu'il avoit ambitionné jusques-là, de prendre impunément sur les Hommes.

ARTICLE LI.

Avis & Bons Mots touchant les Medecins & les Medecines.

Le Medecin malade par Mr. *Procope.*

LA Mort en faisant sa tournée,
Chemin faisant passa chez moi.
Elle y trouva la fiévre accompagnée
De tous les maux qu'elle traîne après soi.
J'étois en triste desarroi,
Pâle, défait, la face decharnée,
Les yeux éteints, enfin prêt à partir.
Un Moine à mon chevet tâchoit à me resoudre,
A lui donner lieu de m'absoudre,
Par un sincére repentir.
Je voulois obeïr, & d'une voix mourante
Je disois *Peccavi*, lorsque la Mort parut.
En cet état elle me méconnut,
Et me croyant la victime innocente
De la celebre Faculté,
D'un coup de sa faulx menaçante,
Elle alloit avancer le moment redouté.
Quand (juste Ciel! que je l'échapai belle!)
Je jettai par hazard les yeux de son côté.
Mon corps fut inondé d'une sueur mortelle:
Mais j'éprouvai bien-tôt qu'une extrême fraïeur
Nous sert à prevenir quelquefois le malheur.
Je puisai dans ma crainte une force nouvelle;
Et rapellant un reste de vigueur.
Arrête, m'écriai-je, arrête, ô Mort cruelle!
Je suis de ton Empire un aprentif soutien;
A me prendre si-tôt il y va trop du tien:
Je suis un Medecin. Toi Medecin? dit-elle.

Oüi, dis-je, & de Paris. Le Païs n'y fait rien.
Tu t'appelles? **. Il ne me souvient guéres
D'avoir oüi nommer ce Medecin là bas.
Et pourquoi, s'il est vrai, ne te connois-je pas?
Comme je fais tous tes Confreres.
A l'envie chaque jour ils peuplent nos Etats:
Mais de toi rien ne vient. Le moïen! repliquai-je.
Je suis si jeune, à peine ai-j atteint vingt-cinq ans.
Je n'ai pas encore eu le tems
De joüir de mon privilege.
Jusques ici par moi peu se sont fait saigner;
Et les premiers j'ai cru les devoir épargner,
Pour attirer la confiance:
Mais à present la pratique commence.
Vous entendrez dans peu parler de moi.
Laissez moi donc le jour, il peut vous être utile.
Pour ma rançon je vous en offre mille.
Soit, dit la Mort; soit sain, mais souvien-toi
A quel prix je te laisse vivre.
Pour me tenir parole il est bien des moyens.
Pour le plus sûr tu n'as qu'à suivre
Les Leçons de tes Anciens.
Sur tout saigne beaucoup, c'est la plus courte voïe.
Adieu, le Ciel te tienne en joïe.
Grace à ma qualité, je me porte fort bien:
Mais, comme j'ai promis, la Mort n'y perdra rien.
Pour un sujet que perd l'Empire sombre,
Tant d'autres qui n'en peuvent mais,
Vont par moi tous les jours en augmenter le nombre,
Et Pluton ne pourra loger tous ses Sujets,
Vous pour qui j'eus toûjours une amitié sincére,
Cher Abbé, profitez d'un conseil salutaire.
Pour échaper à la commune Loi,
S'il se peut, passez vous toûjours du ministére
De mes Confréres & de moi;
Ou si, comme on le dit, cela n'est pas possible,
Si tout homme est mortel, & qu'il faille à son tour

Aller prendre une place au tenebreux ſejour.
Vous en vivrez du moins plus heureux, plus paiſible,
Peut-être même plus long-tems.
Pour vous dire la choſe en homme véritable,
Vivre ſelon nos reglemens,
Vous le ſçavez, c'eſt vivre miſerable,
Et riſquer de mourir à la fleur de ſes ans.
On peut facilement ſans nous paſſer la vie.
Les Animaux vivent ſans Medecin.
Sans crainte de la maladie,
Allez toûjours vôtre chemin.
Ne faites rien qui la puiſſe produire;
Les maux ne viennent pas nous chercher ſans raiſon.
Si tout le monde avoit l'eſprit de ſe conduire,
Reméde & Medecin ſeroient peu de ſaiſon.
Mais dans ce Siécle on vit d'une étrange façon.
Chacun ſemble fait pour ſe nuire.
Que l'exemple d'autrui nous ſerve de leçon:
Aux dépens du prochain ſage qui peut s'inſtruire!
Pour prévenir les maux où nous ſommes ſujets,
Sans mandier recettes ni ſecrets,
Un bon regime doit ſuffire.
Sur le préſent n'ayez aucun chagrin,
Sur l'avenir aucune inquétude;
De quelque amuſement entremêlez l'étude.
Mangez, bûvez ſur tout du meilleur vin.
Ajoûtez à cela quelque peu d'exercice.
Ne forcez rien; en tout que la Nature agiſſe.
Paſſez la nuit dans un profond ſommeil,
Et ne précipitez jamais vôtre reveil.

L'Abbé *Régnier Deſmarais* n'a pas plus de confiance aux Médecins que Mr. *Procope*.

Croyez-moi, charmante Dориſe,
Banniſſez tous vos Medecins,

Ce ne sont que des Assassins,
Que la crédulité du Malade autorise.
Ils sont fort éloquens, ils ont de bons desseins :
Mais quoi que leur jargon vous dise,
La Santé qu'ils vous ont promise
Est d'une trop grande entreprise,
Pour être de leurs mains.

Envain leur fausse conjecture,
Par l'inspection du dehors,
Juge de ce qui brûle, ou pourrit les ressorts
Par qui l'Auteur de la Nature
Fait agir l'Ame dans le Corps,
Ils raisonne à l'avanture;
Et ces invisibles accords
Sont pour eux une tablature,
Où malgré leurs doctes efforts,
Ils ne lisent qu'à l'ouverture
Des cadavres de ceux que leur seule posture
Vient de faire partir pour aller chez les Morts.
Le sang qui coule de nos veines
Ne nous a pas été donné,
Pour être au moindre mal par nous abandonné
Aux effusions inhumaines
D'un Doctour ignorant à saigner obstiné.
Tout ce qu'à le répandre un malade a de peines,
Ce froid, cette langueur & ce teint tout fané,
N'est pas des preuves certaines,
Que le cours précieux de ces vives fontaines
Ne veut point être détourné?
Enfin d'habiles gens, & des têtes bien saines,
N'auroient jamais ici fait venir la sené,
Que la Nature avoit tout exprès condamné
A prendre sa naissance en des terres lointaines,
De peur que nôtre monde en fût empoisonné :
Mais ces précautions si sages furent vaines,
Dès que l'Elole en eut autrement ordonné.

Ecoutons sur le même sujet l'Auteur des

Amusemens Sérieux & Comiques.

« Le Païs de la Faculté est situé sur le passage de ce monde à l'autre.

« C'est un Païs climatérique, où l'on nous fait respirer un air rafraichissant, très-ennemi de la chaleur naturelle.

« Ceux qui voyagent dans cette contrée dépensent beaucoup, & meurent de faim.

« La Langue y est fort sçavante, & ceux qui la parlent sont très-ignorans.

« On aprend ordinairement les Langues, pour pouvoir exprimer nettement ce qu'on sçait; mais il semble que les Medecins n'aprennent leur Jargon, que pour embroüiller ce qu'ils ne sçavent point.

« Que je plains un Malade de bon sens! Il faut qu'il ait à combattre tout à la fois les argumens du Medecin, la maladie, les remedes, l'inanition. Un de mes amis, à qui tout cela ensemble avoit causé un transport au cerveau, eut une vision fiévreuse qui lui sauva la vie. Il crut avoir la fiévre sous la figure d'un Monstre ardent, qui poursuivoit à pas continus & redoublez un malade; qu'un conducteur vint prendre par le poignet, pour le faire sauver à travers un fleuve de sang : ce pauvre malade n'eut pas la force de le traverser, & se noïa. Le conducteur se fit païer, & courut à un autre malade entraîné par un torrent d'eau de poulet & d'émulsion. Mon

„ Ami profita de cette vision, congédia son
„ Medecin, & cela lui fit du bien; car rien
„ ne l'empêcha plus de guerir tout seul.

Par maint Diafoirus à la mort condamné,
Sans espoir de guerir j'allois perdre la vie;
Dès que des Medecins je fus abandonné,
Je le fus de la maladie. *

„ Quand un Malade laisse tout faire à la
„ Nature, il hazarde beaucoup; quand il
„ laisse tout faire aux Medecins, il hazarde
„ beaucoup aussi: mais hazard pour hazard,
„ j'aimerois mieux me confier à la Nature;
„ car au moins on est sûr qu'elle agit de
„ bonne foi, comme elle peut, & qu'elle ne
„ trouve pas son compte à faire durer les
„ maladies.

„ Il y a quelque rapport entre les Mede-
„ cins & les Intendans. Les Intendans rui-
„ nent les maisons les mieux établies, & les
„ Medecins ruinent les corps les mieux cons-
„ titués. Les Maisons ruinées enrichissent
„ les Intendans, & les Corps ruinés enri-
„ chissent les Medecins.

„ Je pardonne à ceux qui sont à l'extre-
„ mité de leur vie, de s'abandonner aux
„ Medecins; & à ceux qui sont à l'ex-
„ tremité de leur bien, de s'abandonner
„ au Jeu.

* Epigrammes, &c. de Mr. Lebrun, pag. 339.

On devroit obliger tous les Medecins à « se marier. N'est ce pas une justice qu'ils « rendent à l'Etat quelques hommes pour « ceux qu'ils lui enlevent à toute heure ? «

Le fameux Epigrammiste d'Angleterre est plus favorable aux Medecins, que ne le sont Messieurs *Procope*, *Desmarais*, *Du Fresny*, ni je ne sçai combien d'autres Auteurs que je pourrois citer. Car si *Ovven*, dont je veux parler, a ceci de commun avec ces Messieurs, qu'il accuse les Medecins de se faire bien paier, * du moins attribue-t-il quelque vertu à leurs remedes.

Qui modò venisti nostram Mendicus in urbem,
Paulùm mutato nomine fis Medicus.
Pharmaca das ægroto : aurum tibi porrigit æger ;
Tu morbum curas illius : ille tuum.

Traduction par M. Le B.

Toi qui dans ce Païs sans argent es venu,
Te voilà donc déja Medecin devenu ?
Au Malade affoibli tu donne des remedes ;
Le Malade à son tour t'en récompense bien.
Redevables tous deux à l'Art que tu possedes,
Tu soulages son mal, il adoucit le tien.

* Cela n'est pas vrai dans la *Hollande*, où je ne comprens pas comment un Medecin, qui n'a pas beaucoup de pratique, y trouve seulement du pain à gagner.

Stances irrégulieres de Mr. V. E** pour Mr. *de la Conseillér*., lorsqu'il fut reçû Docteur en Medecine.

Il faut laisser jaser *Moliere*,
Contre la Faculté, qu'il fasse le Demon,
Cher Ami *De la Conseillere*,
Un bon Medecin est fort bon :
Mais le Ciel, à ce que je pense,
N'en a pas fort beni l'engeance ;
Tant mieux pour vous, de vôtre habileté,
Le charme de la rareté
Doit à coup sûr relever le merite.

Mais pourquoi par des mots seriez-vous exalté,
Je crois que vous me tenez quitte,
D'un vain encens que l'on debite,
Aux lourdauts, aux sçavans, avec égalité ;
Voici plûtôt de la réalité.

Je conviens que ma foi pour vôtre Art est petite,
Et que je tremblerois, en confiant ma peau
A tout Docteur, même à *Phœbus* le beau.
Si pourtant quelque mal me rend jamais visite,
Je ne voudrai trouver aucun remede bon,
Qui ne soit de vôtre façon.
Je sçai fort bien que Vous, Cher *De la Conseillére*,
Mieux que qui que ce soit me tirerez d'affaire,
Par la mort ou la guerison.
Et s'il arrive que j'en meure,
Je vous en absous dès cette heure.
De ce fâcheux malheur, je croi
Que nous n'en pourrons mais, vôtre Art, ni Vous, ni Moi.

ARTICLE

ARTICLE LII.

Ce qu'on pratique envers les Medecins dans la Loüisiane, *dans la* Goyane, *& en* Perse.

SI chez nous, comme dans la *Loüisiane*, * on massacroit les Medecins, qui payez pour guerir leurs malades manquent néanmoins à le faire, ils y regarderoient sans doute à deux fois, avant que d'en entreprendre la cure.

Je m'assure que bien d'autres renonceroient encore à la Profession, si dans nos Païs, comme dans la *Goyane*, † il leur falloit succer la partie du corps, où les malades ressentent de la douleur. Ou si pour être reçûs Medecins, il leur falloit subir les diverses épreuves, par où l'on fait passer dans la *Goyane* tous ceux qu'on y reçoit Docteurs dans la Faculté d'Esculape. Entre ces diverses épreuves, il y en a une si dangereuse, que ceux à qui on la fait faire en crevent bien souvent. On pile des feüilles de Tabac, & on en exprime souvent le suc, dont on fait boire la valeur d'un grand verre aux Medecins. Il n'y a que les temperamens extrê-

* Recüeil des Voyages au Nord. T. V. p. 23.

† Pag. 211. de la Relation de la Riviere des Amazones, qui est à la suite du Voyage du Monde, par le Sr. Roger.

mement robustes qui en échapent, comme il est fort aise de le croire.

Quel malheur pour bien des Medecins! que les Astrologues n'ayent pas chez nous le même credit qu'ils ont en *Perse*, où le Chevalier *Chardin* nous apprend qu'on les joint aux Medecins, que l'on y estime aussi infiniment. Malgré le cas néanmoins qu'on y fait des derniers, on ne suit pourtant jamais leurs ordonnances, que les premiers n'ayent marqué l'heure à laquelle il les faut suivre. D'où vient que quand les Medecins ne guerissent pas leurs Malades, ils en rejettent la faute sur les Astrologues, qu'ils accusent de n'avoir pas marqué l'heure propre à se servir des remedes. Et ceux-ci à leur tour s'en prennent à l'incertitude de la Science de ceux-là. Mais, ceci soit dit sans offenser tout le Corps, si nos Medecins n'ont point d'Astrologues, à qui ils puissent s'en prendre sur le mauvais succès de leurs remedes, ou si l'on veut de leur ignorance, ils s'en dédommagent avec usure sur leurs Malades; qui, outre la douleur de souffrir & souvent même de mourir, souffrent & meurent toûjours par leur faute, & jamais par celle des Medecins; lesquels aussi bien que le Pape ne sauroient faillir ni dans leurs ordonnances, ni dans leurs décisions.

Mr. *Chardin* raporte encore, qu'il y avoit à *Ispahan*, un Medecin, qui ne passoit ja-

mais dans le Cimetiére de son quartier, sans se couvrir le visage de son mouchoir, & qui, lorsqu'on lui demandoit pourquoi il en usoit ainsi, répondoit: *C'est qu'il y a ici bien des gens, qui y sont arrêtez par mon ordonnance; & que j'ai peur que si quelqu'un me reconnoisoit, il ne me prît au Collet.* Qu'il y a par tout de Medecins qui guerissent en tuant! Mais qu'on en voit peu d'aussi sinceres que le Medecin d'*Ispahan!*

On lit dans les Memoires Hist. Polit. Crit. & Liter. de Monsieur *Amelot de la Houssaie*, que *Bouillet*, Medecin de *Loüis* Prince de Condé, fit bâtir à *Chantilly* une maison qui n'avoit de vûë que sur le Cimetiére de la Parroisse. Un jour, qu'on en parloit devant Monsieur le Prince, comme d'un bâtiment mal entendu: *C'est*, repondit-il, dans le goût du Medecin d'Ispahan, *que* Bouillet *a voulu se donner le plaisir de contempler ses Ouvrages.*

ARTICLE LIII.

Remedes pour les jeunes Filles qui ne possedent point de santé.

UNE Dame tombée malade demanda à voir un jeune & beau Medecin qu'elle aimoit. Cet heureux mortel arrivé chez sa Patiente, elle lui glissa dans la main un

billet, où étoient écrits ces deux Vers Latins.

Accipe circinnulum, cum tripode junge rotundum ;
Et si convertas, morbum videbis & undè.

C'est-à-dire, *Prenez-moi un Compas, auquel vous joigniez avec un trépied une figure ronde. Transposez ensuite les Lettres de la particule* Et, *& vous saurez quel est mon mal, & qui c'est qui me l'a causé.* Ce sçavant galimatias, dont sans doute la Belle en question ne fut jamais l'Auteur, veut dire *Amo te.* Car l'A ressemble assez bien à un Compas, l'M à un Trépied, & l'O à une figure ronde, ce qui fait *Amo.* Si après cela, par une transposition de lettres, on fait *Te* de *Et*, le tout ensemble sera *Amo te*; paroles Latines qui en bon & fort intelligible François signifient, *Je vous aime.*

Monsieur *Lebrun* adresse l'Epigramme suivante à une Malade qui aimoit son Medecin, mais qui repugnoit à prendre une medecine qu'il lui avoit ordonnée.

Pourquoi faites vous tant la mine ?
Bûvez, bûvez, belle Catin.
Doit-on haïr la Medecine,
Quand on aime le Medecin ?

La Belle qui a la Jaunisse.

Glycére, qu'affligeoit une vieille Jaunisse,
Avec un vrai teint de souci.

Contoit au Medecin son langoureux suplice,
Quand le Medecin dit ainsi.
Glycére en pareils maux la principale chose,
C'est d'aller tout droit à la cause,
Ou ce n'est point guerir, ce n'est que pallier.
En usez-vous ainsi, lui répond t Glycére:
Allez donc tout droit à mon Pére,
Qui ne veut point me marier.

La Belle aux Pâles-Couleurs.*

La Fille, qui cause nos pleurs,
Est morte des Pâle-Couleurs,
Au plus bel âge de sa vie.
Pauvre Fille, que je te plains!
De mourir d'une maladie,
Dont il est tant de Medecins.

ARTICLE LIV.

Les Barbiers *érigez en Gens de Qualité, d'Esprit, de Lettres, par l'Auteur de la* Bagatelle. *

IL faut rendre justice aux *Barbiers*. De toutes les Especes de l'*Esprit Bourgeois*, il n'y en a pas qui approche davantage de l'*Esprit de qualité*, que le leur. Ils sont toûjours dans le beau monde, où l'on n'a garde de refuser les honneurs de la conversation à un homme qui vous tient le couteau sur la gorge.

La Politique & le Bel-Esprit sont en ge-

* Tom. II. pag. 174.

„ neral le fort d'un *Barbier*. Il manque rare„ment de lire la Gazette, & de faire des „ Vers : Il a d'ordinaire un peu d'étude ; & „ comme il rase sans distinction l'Officier, le „ Senateur, & le Poëte, il attrape de tous cô„ tez quelque terme de l'Art, quelque mot à „ la mode, & quelque expression scientifique „ dont il s'enrichit la Mémoire & le Lan„ gage.

„ Les *Gascons*, sur tout se distinguent par„ mi les autres Barbiers leurs Confreres, & „ il ne faut pas s'en étonner ; puisque la le„ gereté de la main & de la langue est pro„ pre à cette Nation, d'une maniere toute „ particuliere.

„ Moi-même, qui vous parle, j'ai été „ rasé pendant quelques tems par un de ces „ Favoris de la *Garonne*, dont je m'accom„ modois fort, & à qui je ne trouvois rien à „ redire, qu'un excès d'Esprit & de Sçavoir. „ Comme il me prenoit pour un Homme „ d'Etude, il m'emportoit d'ordinaire la „ barbe en Latin ; & souvent la moitié de „ mon poil abatu attendoit avec impatience „ la ruine de l'autre, jusqu'à ce que mon „ *Illustre* eût trouvé quelque phrase elegan„ te, dont il vouloit regaler ma Latinité.

ARTICLE LV.

Bons Mots touchant les Barbiers.

Le *Barbier* ignorant.

Vous me coupez, Barbier, tout beau;
Oüi, le poil, répond *La Fontaine*,
Mon poil est donc cette semaine,
Aussi sensible que ma peau! *

Le *Barbier* qui a la main tremblante.

Ecorcheur qui sur mon visage,
Fais ton cruel aprentissage,
Pourquoi trembles-tu? C'est à moi
De trembler, ce n'est pas à toi. †

Le *Barbier* lent à raser.

Eutrapelus tonsor dum circuit ora Luperci,
Expungitque genas: altera barba subit. *

Traduction par Mr. *Lebrun*.

Iambin, mon Barbier & le vôtre,
Rase avec tant de gravité,
Que tandis qu'il rase un côté,
La Barbe repousse de l'autre.

* Le Chevalier de *Cailly*.
† Mr. *Lebrun* Epigr. &c. pag. 198.
* *Martialis* Lib. VII. Epigr. 82.

Le Barbier qui rase pour l'amour de Dieu.

Un gros coquin, veille de Fête-Dieu,
Chez un Barbier fit presenter sa face,
Le suppliant de lui vouloir par grace
Faire le poil pour l'amour du bon Dieu.
Fort volontiers, dit le Barbier honnête,
Vîte Garçon, en faveur de la Fête,
Depêchez moi cette barbe gratis.
Aussi-tôt dit, un de ses Aprentis
Chicoute au Gueux le menton & la jouë,
Le Patient faisoit piteuse mouë;
Et comme il vit paroître en ce moment,
Certain Barbet navré cruellement,
Pour vol par lui commis dans la cuisine.
Ah pauvre chien que je vois en ce lieu!
S'écria-t-il, je connois à ta mine,
Qu'on t'a rasé pour l'amour du bon Dieu. *

L'Auteur du *Misantrope* † a tourné ce Conte autrement.

Quelqu'un de ces Sçavans, qui, comme dit *Boileau*,
Passent l'Eté sans linge, & l'Hiver sans manteau,
Ne vît d'autre moyen pour sortir de misere,
Que d'entrer chez un grand Seigneur
En qualité de Preceptеur.
(C'est des pauvres Sçavans la ressource ordinaire).
D'y réüssir il avoit quelque espoir,
Un Financier vouloit le voir;
Mais de Sire *Phœbus* il portoit la livrée,
Habit antique & veste déchirée:

* Poësies de Mr. de la Monnoye pag. 59.
† Du Lundi 29. d'Août 1712.

Pour

Pour comble de chagrin le malheureux Sçavant,
Avoit la barbe longue, & n'avoit point d'argent.
Sa barbe, sa maigreur, & sa mince parure,
Le rendoient Chevalier de la triste figure.
Comment se presenter en pareille posture!
Il prend courage enfin, heurte chez un Barbier,
Qui, Gascon de naissance, & Gascon de métier,
Avec grands complimens, veut que Monsieur s'asseye.
Holà, garçons, vîte un bonnet,
Ca, de l'eau chaude, un linge net.
De tout cet apareil nôtre Sçavant s'effraye,
Et dit qu'il esperoit qu'on voudroit en ce lieu,
Le raser pour l'amour de Dieu.
Hon, pour l'amour de Dieu, la chienne de pratique!
Remarque bien cette boutique,
L'Ami, pour n'y rentrer de tes jours à ce prix;
Pour ce coup assieds-toi. Du pauvre Cancre assis
D'un peu d'eau froide on frotte le visage,
De linge, de bonnet, il ne fut plus parlé:
Et le malheureux fut raclé
Du razoir le moins affilé,
Dont s'est servi jamais un Barbier de Village.
Sous ce maudit couteau tout autre auroit heurlé:
Mais de tout tems la patience
Fut compagne de l'indigence.
Dans ce tems un Chat indiscret,
Du Maître rognant la pitance,
Fut par un des garçons attrapé sur le fait,
Et comme de raison, étrillé d'importance.
Rodilardus que l'on fessoit,
Moins patient que nôtre pauvre Diable,
Faisoit un vacarme effroyable:
Et le Barbier enragé de ces cris,
Peu satisfait déja de travailler *gratis*,
Se mit à renier avec beaucoup d'emphase;
D'où vient, s'écria-t-il, cet endiablé sabat?
C'est lui dit le Sçavant, sans doute un pauvre chat,

Que pour l'amour de Dieu l'on rase.

Matthias, Roi de Hongrie, avoit un Barbier qu'il aimoit fort, mais cela n'empêcha pas qu'il n'en fit bonne justice. Cet homme voulant ridiculiser les domestiques du Cardinal d'*Arragon*, s'avisa de leur couper la queuë de leurs manteaux, & le fit si adroitement, qu'ils ne le sentirent point. *Matthias* aprit bien-tôt la chose, & fit semblant d'y prendre plaisir, pour en connoître l'Auteur. Le Barbier, qui n'y entendoit point de finesse, lui dit que c'étoit lui, & lui raconta plaisamment comment cela s'étoit passé. *Matthias* indigné du manque de respect de son Barbier envers le Cardinal, & peut-être encore plus de l'impudence de son aveu, commanda qu'on lui coupât le nez & les levres, pour montrer par cet exemple, qu'il n'autorisoit point l'insolence de ceux qui abusoient de sa faveur. *

ARTICLE LVI.

Remarques & Bons mots sur la Barbe.

Les anciens *Romains* laissoient croître leur barbe. Ce ne fut qu'en 454. de la fondation de *Rome*, qu'ils firent venir des Barbiers de *Sicile*. Depuis ce tems-là, ils se rasoient

* Mem. Hist. &c. par Mr. Amelot de la Houssaye T. II. pag. 162.

grands & petits, & ils commençoient de le faire à l'âge de vingt-ans; comme l'Histoire dit que firent *Caligula* & *Neron*. *Adrien* changea cette coûtume, & laissa croître sa barbe, en quoi les Empereurs suivans l'imiterent. Les *Romains* faisoient une grande Fête, le jour qu'ils se faisoient faire la barbe pour la premiere fois. Cette Fête s'apelloit *Barbatoria*, & on la solemnisoit par un magnifique repas qu'on donnoit à ses amis. Ils gardoient avec une grande superstition ce poil de leur barbe. *Neron* enferma le sien dans une boëte d'or, qu'il dédia à *Jupiter* dans le *Capitole*.

Mr. *Le Clerc* * remarque après *Diodore de Sicile*, & *Tacite*, que les *Germains* se tenoient rasez, comme firent dans la suite les *Goths* & les *Francs*, qui n'avoient que des Moustaches, qu'on apelloit *Crista*. Les *Lombards* les imiterent en cela; de sorte qu'on ne leur a pas donné le nom de *Longobardi*, à cause de leurs longues barbes, mais parce qu'ils portoient de longues pertuisannes, qu'ils nommoient *B rden* ou *B rten*. Ce fut *Othon I.* qui mit les longues barbes à la mode, & introduisit la coûtume de jurer par sa barbe; mais *Frideri. I.* fit revenir celle de se raser parmi les personnes de qualité; tellement qu'il n'y eut plus que des Païsans, des Moines, ou ceux qui vouloient qu'on sçût

* Biblioth. T. VI. pag. 362.

qu'ils avoient fait le voyage de la Terre Sainte, qui se fissent honneur de porter la barbe longue.

Les Habitans de *Hongrie* brûloient autrefois la joüe des Enfans avec un fer chaud, pour empêcher la barbe de leur venir ; de sorte que les Viéillards même n'en avoient point.

Mr. de *Rochefort* * écrit qu'on ne voit point du tout de barbe aux *Caraïbes*. S'il leur en vient, ils l'arrachent ; comme le font aussi les *Bresiliens*, les *Cumanois*, & certains peuples sujets de l'Empire des *Tartares*, qui ont toûjours un fer à la main, pour s'arracher le poil qui leur vient au menton.

Une des coûtumes, qu'on observe en *Sicile*, est *(dit un autre Auteur)* † que les Femmes, ni même les Hommes, s'ils n'ont de la barbe au menton, ne peuvent pas loger dans les Auberges, à moins qu'ils ne soient connus particulierement de quelque personne de probité du lieu, ou qu'ils ne soient munis d'atestations & de certificats autentiques. Il y a des Gardes ordonnées pour aller la nuit dans les Auberges, visiter les lits ; afin de voir s'il n'y a point de menton sans barbe.

Les *Arabes* ont encore tant de respect pour la Barbe, qu'ils la considerent comme un ornement sacré, que Dieu leur a donné pour les

* Histoire des Isles Antilles pag. 439.
† Voyage Hist. de l'Europe T. III. p. 327.

diſtinguer des Femmes. Auſſi ne la raſent-ils jamais, & la laiſſent-ils naître dès leur premiere jeuneſſe. C'eſt parmi eux (*je copie M. de la Roque*) * une plus grande marque d'infamie de couper la barbe à quelqu'un que parmi nous de donner le fouët & la fleur de Lys. † Il y a beaucoup de gens en ce Païs-là, qui prefereroient la mort à ce genre de ſuplice. J'ai vû un *Arabe*, qui ayant reçû un coup de mouſquet dans la machoire, aima mieux ſe laiſſer mourir, que de permettre que le Chirurgien lui coupât la barbe. Il lui falut un ſi long-tems pour prendre la réſolution, que les Vers y paroiſſoient déja, & que la gangrene s'y alloit mettre. Il ne ſe montra jamais quand elle fut coupée; & quand il ſortit enfin, il avoit toûjours le viſage couvert d'un voile noir, afin qu'on ne le vît pas ſans barbe, & cela juſqu'à ce qu'elle fût revenuë à ſon premier état.

Il y a environ un ſiecle qu'en France ceux qui entroient en Magiſtrature, étoient obligez le jour de leur reception de ſe faire couper tout à fait la barbe qu'on portoit alors fort longue: comme on voit qu'en 1536. *François Olivier* ne pût être reçû au Parlement Maître de Requêtes, qu'à la char-

* Voyage dans la Paleſtine pag. 142.

† Les Romains au contraire, avant le tems d'Adrien ordonnoient de la laiſſer croître à ceux qu'ils vouloient noter d'infamie.

ge de faire couper sa longue barbe. *

Mr. *Scarron*, Evêque de *Grenoble*, portoit la barbe fort longue. Quelque chose étant tombé dessus en mangeant, un de ses Domestiques lui dit, *Monseigneur, il y a une ordure sur la barbe de vôtre Grandeur.* Mr. de *Bonaire*, qui étoit à table avec lui, lui dit: *Que ne dis-tu sur la grandeur de vôtre barbe?* En effet, ce Prelat la portoit si grande, qu'on pouvoit l'appeller une barbe *in folio.* C'est pourquoi Mr. *Molé*, le Garde des Sceaux, qui la portoit aussi fort longue, ayant vû celle de Mr. l'Evêque de *Grenoble*, dit: *A present, Dieu merci, ma barbe est à couvert.* †

Deux Cavaliers se presentant pour baiser une Dame, la Belle refusa le premier qui voulut l'entreprendre, *sur ce que sa barbe n'étant pas faite ce jour-là, il la piqueroit trop.* Le second qui n'avoit alors ni gueres de barbe, & moins encore de malice, dit à la Dame (mais avec la confiance qu'inspire l'idée d'un plaisir qu'on va faire) *Qu'il la baiseroit à coup sûr sans la piquer.* A quoi la Dame répondit, *Qu'elle ne se laisseroit jamais baiser par un Cavalier qui ne sçauroit pas piquer.* En effet, si l'excès d'une chose, quoique bonne, ne vaut rien; le défaut en vaut encore moins.

Outre la distinction des Sexes qu'on a coûtume d'alleguer, pour justifier la nature de

* Oeuv. Mêlées de l'Abé de S. Real. Disc. V.
† Menagina. T. I. pag. 84.

n'avoir point donné de barbe aux Femmes, les railleurs en alleguent une autre.

Quàm benè prospiciens generi Natura loquaci
Cavit, ut imberbis femina quæque foret.
Nimirum linguam compescere nescia, radi
Illæsis posset femina nulla genis. *

Traduction.

Sçais-tu pourquoi, cher Camarade,
Le beau Sexe n'est point barbu?
Babillard comme il est, on n'auroit jamais pû
Le raser sans estafilade.]

ARTICLE LVII.

Le Chirurgien dupé.

QUelqu'un donnant à souper dans une Auberge à cinq ou six de ses Amis, il se trouva dans la même Auberge, & au dessous d'eux, des Diacres qui se regaloient aussi. Un Chirurgien qui étoit de la compagnie d'enhaut, se livrant à sa belle humeur, se mit à chanter la bruyante *Chanson du Moulin* qu'on apelle : ce qui incommodant la compagnie d'embas, un de ceux-ci lui écrivit comme d'ailleurs un billet, par lequel il le prioit d'aller saigner au plûtôt quelqu'un de la Ville, dont il lui indiquoit à peu près le

* Ovid. Fast. L. II. 572.

logis. A la vûë du messager ; le Chirurgien cessa tout d'un coup son chant, lût le billet à la hâte, & sortit brusquement de la chambre ; afin de sauver tout au moins la vie au Pleuretique qui l'attendoit. Les amis du Chirurgien qui n'étoient pas plus instruits que lui du tour qu'on lui joüoit, ne sçûrent que penser de son départ, qu'ils trouvoient par trop prompt, & hors des regles de la belle politesse qui se pratiquoit entr'eux. Nôtre Homme arrivé chez son patient, on lui dit à la porte, que tout le monde s'y portant bien, on n'avoit besoin ni de lui, ni de personne de sa profession. Je m'imagine qu'il ne fut pas long-tems à s'apercevoir qu'on l'avoit pris pour dupe ; & que par un point d'honneur assez bien fondé, il n'alla pas en faire part à sa joyeuse bande, laquelle selon les apparences en auroit ri de meilleur cœur, qu'elle n'avoit ri auparavant de la Chanson qu'il leur avoit chantée, sinon avec methode, au moins avec bruit & de son mieux. Si ce disciple de saint Côme est aussi habile à tirer des consequences, qu'il l'est à tirer du sang, il concurra du tour qu'on lui a joüé, qu'il ne fait jamais bon de se froter aux gens d'Eglise, de quelque loin même qu'ils y tiennent.

ARTICLE LVIII.

Le Docte Marchand de Toiles.

DAmon riche Marchand de toiles, ne pouvant pas aprendre les Humanitez à son Fils, le mit en pension chez un Regent, à qui il *l*e recommanda par cette Lettre. *

MONSIEUR,

COmme vous passez dans la consideration pnblique pour un des plus forts Architraves de la Democratique des Belles Lettres, & que vous beuvez tous les jours largement dans les Pegases sacrez du Parnasse ; il est si problematique que mon fils deviendra habile homme chez vous, que je n'en doute pas un moment.

Le petit garçon n'a encore que douze ans, & il sçait déja écrire des Epîtres Dédicatoires à sa grand maman & à son Oncle ; & tout le monde fait la judicature qu'il y aura de l'esprit dans ses écritures, lorsqu'il sçaura un peu mieux l'Orthodoxie ; mais on m'assûre, que c'est d'une notorieté inpalpable qu'il attrapera la maniere d'épeller en moins de rien, dès qu'il sçaura le Latinisme & le Grecisme.

* Tirée de la Bagatelle. T. III. pag. 61.

Je vous prie, Mr. de n'y pas épargner vos inquietudes, afin qu'à son retour j'y trouve une heureuse Metampsicose.

Je vous dirai qu'aux Langues Virginales près, je me croirois capable de prendre moi-même le soin de son élevation, si je n'étois pas détourné de cette expedition par mon negoce, qui me donne des occupations exagerantes. C'est pour cette raison que j'ai recours à vôtre industriosité, pour vous prier de me déplacer dans ce devoir.

Comme j'ai pour ce Garçon une grande tendresse filiale, je vous prie, Mr. de le traiter avec un peu de docilité; d'autant plus qu'il est d'une consistance assez foible, & d'une temperature délicate.

Il est sujet aux Emeraudes de tems en tems, & il n'y a pas quinze jours encore qu'il eut un Archipel au visage, qu'un Medecin attribuoit à des Acrimiones & des Seriositez du sang.

Heureusement il ne sera pas necessaire pour le reduire, d'y employer de la rudesse, & de la morositude. Il est d'un assez bon petit naturel, & il ne ressemble pas à certaines parentes du côté de sa Maman, qui par leurs médisances & calomnies, mettent la dissanterie par tout.

J'avois oublié de vous dire, Mr. pour vous faire sentir les avancemens qu'il a déja fait dans la Philologie, qu'il sçait assez de Géo-

metrie pour connoître ſur les Cartes, les Villes capitales de l'Europe, & pour le pouſſer davantage dans cet artifice, je lui ai fait acheter deux Hemiſpheres, l'une Divine, & l'autre Humaine, afin qu'avec le tems il aprenne l'Aſtrologie, par le même moyen, auſſi bien qu'à tirer des Microſcopes.

Je voudrois bien encore qu'il apprît les Metametiques, pourvû qu'il n'y allât pas trop avant; car on dit que tous ces grands Metameticiens ont des opinions Heterogenes, qui menent tout droit à l'Adrianiſme, & aux autres Hereſiarques.

Quand il ſera tems de lui faire faire une courſe de Philoſophie, vous lui ferez embraſſer le Sexe que vous voudrez. Je ferois pourtant, ſauf vôtre correction, pour le Sexe Cartheſien ou Pyrrhonique; parce que pour cette autre Philoſophie, qu'on commence à enſeigner dans les Univerſitez, il faut un ſi grand nombre de Mecaniſmes, que toutes mes toiles n'y ſuffiroient pas. Cela ſoit dit Uraniquement & par plaiſanterie. Je ſuis avec beaucoup d'eſtime, & avec une grande venerance. Mr. &c.

ARTICLE LIX.

La Fille Sçavante.

UNe Dame qui se piquoit d'avoir beaucoup lû, m'en donna un jour cette preuve. Comme je la trouvai dans sa chambre avec un Livre à la main, je lui demandai quel Livre elle lisoit. Cette Sçavante Fille, qui depuis s'est fait traduire en Femme, me répondit, *que c'étoit un Livre Synonime.* Moi qui ne pouvois croire qu'une personne qui avoit tant lû, pût faire une pareille faute autrement que par inadvertance, je réïterai ma demande, à quoi elle me repondit de même que la premiere fois. Enfin, pour m'éclaircir entierement du fait, je la priai de m'expliquer le mot de *Synonime*, dont je feignois d'ignorer la signification. Cette Dame me dit hardiment, & sans aucun préambule, *qu'un Livre* Synonyme *étoit un Livre où le nom de l'Auteur n'étoit point marqué.* Ne pouvant alors plus douter de l'ignorance de la Dame, je fis le Docteur à mon tour; & je lui appris la difference qu'il y a entre *Synonyme* qu'elle disoit, & *Anonyme* qu'elle devoit dire.

ARTICLE LX.

Le pauvre Traducteur de Filles.

LE grand Traducteur de *Procope*
Faillit à tomber en Syncope,
Au moment qu'il fut ajourné
Pour consommer son mariage.
Ah, dit-il, le penible Ouvrage!
Et que je suis infortuné!
Moi qui fais de belles Harangues,
Moi qui traduis en toutes Langues,
A quoi sert mon vaste sçavoir?
Puisque par tout on me diffame.
Pour n'avoir pas eu le pouvoir
De *traduire une Fille en Femme.*

A ces Vers de *Menage* contre un Sçavant impuissant, j'ajoûte ceux-ci de *Baraton* contre un Sçavant taciturne.

Est-il rien de plus surprenant?
Disoit la charmante *Vranie.*
Tout le monde convient que *Themiste* est sçavant;
On voit dans ses Ecrits du brillant, du genie,
D'où vient, qu'étant en compagnie
Il ne peut desserrer les dents,
Ni dire quatre mots de suite?
Vous demandez pourquoi, lui repartit *Carite*:
C'est qu'il a *l'Esprit en dedans.*

Celui-là n'avoit point l'*Esprit en dedans*; qui répondit à un Seigneur qui lui disoit, qu'il étoit bien jeune pour l'emploi qu'il en-

reprenoit, *que sa jeunesse étoit un défaut dont il se corrigeoit tous les jours.*

On a fort bien comparé un Sçavant qui n'a pas l'esprit vif & present, à un Homme qui ne seroit riche qu'en bien-fonds : Comme il faudroit beaucoup de tems au premier pour parler, il en faudroit aussi beaucoup au dernier pour trouver de l'argent. Mais un Sçavant qui a l'esprit vif & present, ressemble à un homme qui seroit riche en bien-fonds & en argent. L'un & l'autre peuvent payer comptant, quand on les en prie, ou qu'on les y somme. *Gaston*, Duc d'*Orleans*, qui n'avoit point étudié, parloit au Parlement, aussi bien que l'auroit pû faire un bon Orateur : & *Loüis* Prince de *Condé*, qui étoit très-sçavant, n'y pouvoit pas dire deux mots à propos.

ARTICLE LXI.

L'impression d'un beau Manuscrit.

UN Libraire s'étant marié, un de mes Amis, Homme de Lettres, me demanda deux jours après, *si j'avois vû l'Ouvrage que ce Libraire avoit mis tout nouvellement sous la presse.* Comme je fus d'abord au fait, j'y répondis conséquemment. Cette idée, qui m'avoit mis en train de rire, me donna occasion de parler avec tant d'éloge du même Ouvra-

ge en presence d'un tiers, que je fis venir à cette personne l'envie de me le demander. Je lui répondis d'un air fort mortifié, qu'il m'étoit impossible de lui prêter cet Ouvrage, parce que je ne l'avois pas, & que je ne pouvois ni l'emprunter, ni qui plus est l'acheter, quelque ardeur que j'eusse moi-même de l'avoir, & quelque argent que j'en offrisse; à cause que le Libraire qui l'avoit mis sous la presse, n'en avoit qu'un exemplaire, dont il ne vouloit, ni ne pouvoit même se dessaisir qu'à la mort. J'ai vû l'Ouvrage en manuscrit, qui est très-beau; & j'en connois particulierement l'Auteur, qui est un parfaitement habile-homme dans plus d'un Genre d'écrire. Il seroit à souhaiter que le Libraire qui possede l'Ouvrage en question, voulût bien en tirer au plutôt quelques fidéles Copies, pour ceux qui viendroient dans vingt ans.

Un Bel-Esprit a formé pour le même Ouvrage l'ardent souhait que voici.

Trop heureux possesseur
D'un Ouvrage enchanteur,
Qu'à ton destin je porte envie!
Mais puisque tu n'es pas d'humeur
D'en ceder le droit de copie,
Que ne puis-je du moins aspirer au bonheur
D'en être quelque jour le second Editeur!

Fin de la Premiere Partie.



LE JE NE SÇAI QUOI.

SECONDE PARTIE.



ARTICLE PREMIER.

Sur les Digressions des Prédicateurs.

ON donnoit à Oxford le nom de *Non-residens* aux *Socii*, comme on les appelle, qui, quoi qu'ils s'absentassent souvent, n'en tiroient pas moins pour cela des émolumens ou des pensions de l'Université : c'est ce qu'il étoit necessaire de remarquer pour faire mieux entendre ce qui suit.

Les jeunes Maîtres aux Arts prêchant trop souvent à Oxford contre la *Non-residence* dans l'Université, les Chefs des Colleges ordonnerent à ceux qui prêchoient de ne parler que de ce qu'il y auroit dans leur texte. Le

jour suivant un d'eux prêcha sur ces mots, *Abraham engendra Isaac*, & après avoir parlé sur son texte, il observa à la fin, qu'Abraham avoit été *Resident. Car*, ajoûta-t-il, *s'il avoit été* Non-resident, *il n'auroit pas engendré Isaac*, & se jetta ensuite sur les *Non-residens.* *

Cet exemple, dont le but est de montrer que les Predicateurs sçavent faire venir à leur texte tout ce qui leur plaît, m'engage assez naturellement à raporter ici trois Reglemens, ausquels on assujetit en Danemarch les Predicateurs. Quand on les y assujetiroit ailleurs, auroit-on si grand tort ? & en seroit-on moins prêché ? j'en doute ; mais venons aux Reglemens.

ARTICLE II.

Un Predicateur doit être clair.

LE premier Reglement auquel on assujetit en Danemarc † les Predicateurs, est conçû en ces termes. *Les Predicateurs ne s'écarteront point de leur texte, pour dire tout ce qui leur viendra en fantaisie ; mais ils se contenteront d'expliquer ce qui est de leur sujet en termes clairs, & faciles à entendre.*

* Bibl. Anc. & Mod T. VI. p. 315.

† Relation d'un Voyage fait en Danemarch à la suite d'un Envoyé d'Angleterre. pag 506.

Il n'est rien en effet qui détourne plus l'Auditeur du sujet principal, que les matieres qu'un Predicateur y amene de loin. Mr. *Le Clerc* * nous donne dans le passage suivant une autre raison de l'obscurité des Predicateurs. Il ne s'agit, dit-il, dans les Sermons ni de surprendre, ni de tromper personne par des raisonnemens embarrassez, comme on fait en certains lieux; mais d'éclairer l'esprit par des raisonnemens aussi solides qu'ils sont clairs, & de toucher le cœur par une enchaînure de pensées si bien liées ensemble, qu'on auroit de la peine de se rendre à l'une, sans embrasser aussi les autres. Or c'est, ce me semble, comme il faut persuader, & non par un ton de maître, & par un embarras d'idées & de paroles, sous lesquelles on croit qu'il faut bien qu'il y ait quelque chose de beau de caché, & que l'Orateur ait raison, quoiqu'on ne le comprenne point.

* Biblioth. Anc. & Mod. T. XVI. pag. 348.

ARTICLE III.

D'où vient l'obscurité des Prédicateurs dans leurs Sermons.

CE qui répand de si épaisses tenebres sur les Etudes en general ; & sur la Théologie & les Sermons en particulier, c'est selon Monsieur *de Crousaz*, * Que d'une Logique très-indigne de ce nom on passe à la Métaphisique, le Païs des ombres & des Chiméres, le magasin des grands mots qui ne signifient pas grand chose, l'arsenal des termes vagues, équivoques, & propres à entretenir des disputes sans fin. C'est là où l'on se perfectionne dans l'Art de parler sans sçavoir ce qu'on dit, à parler de Dieu sans respect, à chicaner à toute outrance sur ses Attributs adorables, à décider sur la nature des Anges, leurs fonctions, leur essence, leurs differences, & leurs proprietés. J'ai oüi un Professeur qui se vantoit gravement, d'avoir expliqué à ses Disciples cinquante trois questions sur les Anges. C'étoit lui faire bien de la grace, de supposer qu'il se fût entendu sur deux.

L'Auteur de la Sçavante *Bagatelle* † fait aussi très-peu de cas de la Métaphysique.

* Traité de l'Education des Enfans. T. I. p. 334.
† Tom. II. pag. 261.

C'eſt ce qui paroît par ſa réponſe à un de ſes Cenſeurs, qui l'accuſoit d'ignorer cette Science. Je n'entens pas la Métaphyſique, dites-vous ; j'en conviens, & je m'en fais une gloire. Je crois ne l'entendre pas, parce que je l'ai étudiée, & je m'imagine que ceux qui croyent l'entendre, ignorent la veritable méthode de raiſonner. Ce qu'on nous débite comme Métaphyſique, roule le plus ſouvent ſur des Propoſitions, dans leſquelles les termes vont bien au delà de la netteté & de l'exactitude des idées. On les admet pourtant comme les Axiomes les plus clairs de la Géometrie, & on en tire des conſéquences à perte de vûë. Nôtre Auteur conclud quelques lignes plus bas que ſon Antigone eſt grand Métaphyſicien. De ce que dans ſes Lettres au travers de ce feu & de cette imagination qu'il y voit briller, il ne trouve pas une choſe qui aille au fait, pas une idée nette & developée.

Outre cette obſcurité, que je nomme *abſoluë*, parce qu'elle embaraſſe également les Sçavans & les Ignorans ; il en eſt une autre, que j'apelle *relative* aux derniers. Je parlerai de celle-ci daus la ſuite.

ARTICLE IV.

L'Etude des Mathématiques recommandée aux Prédicateurs.

MOnsieur DE CROUSAZ * est d'avis ; Que si on étudioit les Mathématiques, comme il faut, on y prendroit un esprit de justesse & de précision, un goût d'évidence & de verité, un attachement pour le Solide, un éloignement pour le verbiage, dont les Théologiens & les Prédicateurs tireroient encore plus de fruit que toutes les autres professions. Si, *continuë ce Sçavant*, on ne portoit jamais rien dans les Chaires Sacrées qui ne fût démontré, & qui ne pût soûtenir un examen Mathématique, on sortiroit des Assemblées plus convaincu, & plus disposé à se corriger. Outre cela difficilement arriveroit-il à une Homme, accoûtumé à la démonstration, de prêter ses propres pensées à l'Esprit de Dieu. Quand on s'est affermi dans l'heureuse habitude de peser les preuves, plûtôt que de les compter, & de n'acquiescer qu'à des raisons convaincantes, on se trouve fort éloigné de donner dans des écarts d'imagination ; qui, sous de specieux prétextes de trouver par tout des merveilles & des profondeurs, fournissent aux Libertins une

* Dans l'Epître dédicat. qui precede la *Géometrie*.

occasion de regarder les Livres Sacrés, comme une compilation d'Enigmes les plus difficiles à déchifrer, & font disparoître par là cette simplicité qu'on y loüe avec raison, comme un auguste caractere de leur Divinité.

Un de mes Maîtres prétendoit aussi que la Géometrie est la meilleure Logique qu'on puisse enseigner à la Jeunesse qui se destine aux Lettres. Il croyoit même que la premiére de ces Etudes est plus à la portée des Ecoliers que la derniére. Les personnes, qui ont quelque connoissance des *Elemens d'Euclide* & de *l'Art de Penser de Messieurs de Port-Roïal*, entreront à pur & à plein dans le sentiment de cet Habile-homme. Je veux parler de Monsieur *Bernard*, qui est mort le 27. d'Avril, 1718. Pasteur de l'Eglise Walonne, & Professeur en Philosophie & en Mathématiques à Leyde. Malgré les travaux infinis, où ces Emplois & ses autres occupations l'engageoient; & quoi qu'il n'y fût apellé ni par devoir ni par interêt, Mr. *Bernard*, qui s'étoit devoüé principalement au bien de l'Eglise, * donnoit encore aux Etudians François, qui embrassoient le Mi-

* Monsieur *Bernard* avoit tant d'affection pour sa premiére Charge, qu'il disoit souvent, que s'il n'avoit pas pû les exercer toutes deux, il auroit plûtôt renoncé à sa Charge de Professeur qu'à celle de Ministre.

nistére, des leçons sur *l'Art de prêcher* aussi belles & aussi solides, que qui que ce soit en ait jamais donnée de vive voix, ou même par écrit. On ne trouvera pas mauvais, je m'assure, qu'un Disciple ait donné, en passant, à la mémoire de son Maître, cette marque de son souvenir.

Au reste, le sentiment de Messieurs *de Crousaz* & *Bernard*, n'est rien moins que nouveau. *Quintilien* † s'exprime ainsi sur le sujet en question. Tout le monde convient que la Géometrie est utile aux Enfans, en ce qu'elle exerce l'esprit, l'ouvre, & l'aiguise. Mais on veut, qu'au contraire des autres Sciences, elle ne serve que dans le tems qu'on l'aprend, & pas davantage, c'est l'idée que s'en fait le Vulgaire: cependant ce n'est pas sans raison que de Grands-Hommes se sont particulierement apliquez à cette Science; puis qu'elle tient à l'*Art Oratoire* par des endroits bien plus considerables, que la connoissance des Nombres & des Dimensions. Premiérement, l'ordre qui est essentiel à la Géometrie pose des principes, dont elle tire des conséquences; & se sert de choses claires & certaines, pour en établir d'autres qui ne le sont pas: Nous autres Orateurs n'en faisons nous pas de même? La Géometrie ren-

† Dans son *Institution de l'Orateur* traduite par Monsieur l'Abbé *Gedoyn*. Liv. I. Chap. XII.

ferme ses preuves dans des Syllogismes, ce qui a donné lieu au sentiment de quelques-uns, qu'elle aproche plus de la Dialectique que de la Rhétorique. Les preuves les plus fortes sont celles qu'on apelle *Démonstrations Géometriques*, & qui se font par le moyen des Lignes & des Lettres. La Géometrie a donc pour but de prouver invinciblement; l'Eloquence s'en propose-t-elle un autre? La Géometrie a encore cela de commun avec celle-ci, qu'elle découvre le faux dans le vrai-semblable. Enfin la Géometrie s'éleve jusqu'à la connoissance des choses Celestes, & de ce qu'il y a de plus admirable dans la nature: Elle nous aprend par l'exactitude de ses Nombres, combien le cours des Astres est sûr & reglé, & par là nous convainc qu'il ne sauroit être que l'effet de l'Ordre, & nullement du Hazard. Or cela même ne peut-il pas apartenir quelquefois à l'Eloquence?

J'ajoûte, & à la Théologie. Car, sans sortir de l'idée que *Quintilien* me fournit ici, ne se sert-on pas de la contemplation de la Nature, & du cours invariable des Astres, pour prouver démonstrativement contre un Athée Speculatif (s'il en fût jamais de tel, Payen ou autre) l'existence d'un Dieu Createur, Conservateur, & Directeur de toutes choses? Mais le moyen de tirer de cette preuve tout l'avantage qu'on en peut

tirer, si l'on ignore la Géometrie du côté qu'elle nous éleve à la connoissance de ces Corps lumineux, qui roulent si superbement & avec tant de régularité sur nos têtes? Cela ne se peut à coup sûr. Il s'ensuit donc qu'il n'est rien de plus vrai que ma Thése, sçavoir; *Que l'Etude des Mathématiques est utile; & même nécessaire aux Prédicateurs*; lesquels obligez à composer dans des tems périodiques, & qui se suivent de près, ne feront que de pitoyables Discours, s'ils n'ont pour guide qu'une imagination déreglée.

Mais quelqu'utilité, & même nécessaire, que soit l'Etude de la Géometrie, on peut l'avoir aprise, sans pourtant en avoir acquis l'esprit. Il y a loin, *dit Mr. de Crousaz*, * de l'un à l'autre: puis qu'il est des personnes qui ont cet esprit, & qui ne sont pas pour cela Géometres; quoi que la Géometrie contribuë plus que toute autre Science à donner cet esprit.

ARTICLE V.

S'il faut avoir de l'esprit pour réüssir dans l'Etude des Mathématiques.

SI d'un côté l'on s'en tient, 1°. à ce que *Diogène Laërce* raporte, d'*Hipponicus*, qui, quoique bon Mathématicien, étoit

* Traité de l'Education des Enfans. T. II. pag. 319.

cependant matériel & grossier à ce point, qu'*Arcésilas*, son Disciple, disoit: *Que la Géometrie lui étoit entrée dans le Corps par la bouche, pendant qu'il bâilloit*, ce qui lui arrivoit souvent. 2° à ce que *Joseph Scaliger* † a osé avancer au sujet de *Clavius*. Je croyois, que ce Mathématicien avoit du génie; mais c'est un Allemand, qui a l'esprit lourd, patient, & tel en un mot qu'un Mathématicien doit l'avoir; *Praclarum enim ingenium non potest esse magnus Mathematicus.* Et enfin à cette Définition d'un Géometre, laquelle j'ai vûë quelque part. * *Un Géometre est un Homme qui cherche posément, & pas à pas, les proportions que plusieurs lignes diversement tracées ont ensemble.* Si, dis-je, l'on s'en tient d'un côté à ces trois choses, on croira qu'il n'est pas besoin de beaucoup d'esprit pour l'étude des Mathématiques, & on la méprisera. Mais si l'on considere d'un autre côté, que *Pythagore*, *Platon*, & tant d'autres, qui ont été grands Géometres, étoient aussi des esprits excellens, on jugera que peu de gens sont nez pour cultiver cette Etude avec succès, par où l'on sera peut-être tenté d'y renoncer. Afin donc de sçavoir ce qu'il en faut penser au juste, un très-sçavant Prélat de France;

† Scaligerana pag. 95. de l'Edit. faite en 1695. à Cologne.

* Mercure de Paris, May 1718. pag. 180.

qui est mort depuis peu, nous a laissé là-dessus ce qui suit.

L'Esprit Géometrique demande beaucoup de phlegme, de modération, d'attention, & de circonspection. Mais ce phlegme ne doit pas être pesant & froid; il doit être échauffé & animé par un feu vif, reglé, & composé. Un esprit ardent, impetueux, présomtueux, amoureux de lui-même, fertile en conceptions, allant par saillies, par bonds, & par courbettes, prenant quelquesfois l'essor, n'est pas propre à la Géometrie, qui ne va qu'à pas comptez, marchant toûjours sur une même route, sans s'écarter jamais ni à droit ni à gauche, sans perdre son objet de vûë, & sans donner rien à son génie: Elle reprime la licence de l'imagination, & la resserre sous la loi étroite des principes, & ne reçoit rien venant d'elle, qui n'ait subi le rigoureux examen de la droite Raison. Non pas que l'imagination doive être sterile, & demeurer en friche dans l'usage de la Géometrie, mais il en faut moderer la fécondité, & en retrancher le superflu. Tout ce qui forme donc ces esprits brillans, à qui on a donné par privilege le titre de *Beaux-esprits*, je veux dire l'abondance, la varieté, la liberté, la promtitude, la vivacité; tout cela est directement opposé aux Operations Géometriques, qui sont simples, lentes, séches, forcées & nécessaires. Le Géometre

peut être *Bel-Esprit*, & en posseder les qualitez ; mais il ne doit pas les employer, lorsqu'il agit en Géometre. Il a au contraire cet avantage sur les *Beaux-esprits* vulgaires, qu'il demeure maître de son esprit, & le sçait ployer & assujettir aux Loix impérieuses de la Géometrie : ce que ces *Beaux-esprits* du commun ne sauroient faire. *

ARTICLE VI.

Exemples d'Auteurs obscurs, Théologiens. & autres.

QUINTILIEN † dit qu'il y a des gens qui croiroient ne pas écrire également, si leurs Ouvrages se pouvoient lire sans Interpréte. *Pervasit multos ista persuasio, ut jam demùm eleganter atque exquisitè dictum putent, quod interpretandum sit.*

Il parle ailleurs d'un Pedant, qui enseignoit l'obscurité à ses Ecoliers, & qui leur disoit ; *Cela est excellent, je ne l'entens pas moi-même.*

Le Pere *Bouhours* * raporte que *Costar*, écrivant à un de ses Amis, lui dit ; *Il y a dans vôtre Ouvrage une chose, qui seroit, je crois,*

* Huetiana. pag. 349.
† Instit. Orat. Liv. II. Chap. III.
* Maniére de bien penser dans les Ouvrages d'esprit. pag. 283.

fort belle, si nous l'entendions vous & moi.

De tous les Poëtes Grecs, il n'y en a pas eu de plus obscurs que *Lycophron*; c'est pour cette raison qu'il a été surnommé *le Noir*, & son Poëme, *le Poëme tenebreux.* Il disoit qu'il se pendroit, sitôt qu'il trouveroit quelqu'un qui eût assez d'esprit & de lecture pour entendre son Poëme, & pour répondre à toutes les difficultez qu'on pourroit lui faire.

Ce *Lycophron* étoit Perê de ces Poëtes,
Dont on ne peut percer les tenebreux apas,
Qui trouvent dans leurs Vers mille graces secretes,
Quand ils les ont remplis de galimatias.
Leur gloire alors leur paroît grande,
Ils pensent d'*Apollon* être seuls descendus,
Et font toûjours les entendus,
Encor que nul ne les entende. *

Ceux qui voudront s'égayer l'esprit, n'ont qu'à lire ce que le sçavant Mr. *Le Fevre* à écrit de *Lycophron* dans son *Abregé de la Vie des Poëtes Grecs.*

Suicet, Theologien Scolastique, à qui l'on avoit donné le nom de Calculateur, écrivit avec tant de sublimité, qu'étant devenu vieux, il pleuroit de ne pouvoir plus entendre ce qu'il avoit écrit, étant jeune. †

Cardan, raporte la même chose de *Richard Raymond*, sçavant Anglois, dont un seul de

* Nouv. Oeuv. de Mr. le Païs. Part. II. p. 208.
† Biblioth. Univ. & Hist. T. XVI. pag. 184.

ses argumens suffisoit pour embarasser toute la Posterité. *

M. de *St. Evremond* † n'a jamais lû de Philosophe moral, qui soit plus ennuyeux que *Confucius*. Ses Sentences sont au-dessous des *Quatrins de Pybrac*, où il est intelligible, & au-dessus de *l'Apocalypse*, où il est obscur.

Ma memoire me fournit ici ce que j'ai oui dire, ou peut-être lû, d'un jeune Theologien, qui ayant acheté le Commentaire de *Coccejus* sur le Livre de *Job*, trouva ce Commentaire si obscur, qu'au lieu de l'intituler *Coccejus sur Job*, il l'intitula *Job sur Coccejus*. Jobus in Coccejum.

Je renvoye à l'avis de *Maynard* tous ceux qui seroient tentez d'écrire ou de parler dans ce goût.

Ce que ta plume produit
Est couvert de trop de voiles,
Ton discours est une nuit
Veuve de Lune & d'Etoiles.
Mon Ami, chasse bien loin
Cette noire Rhetorique,
Tes Ouvrages ont besoin
D'un Devin qui les explique.
Si ton esprit veut cacher
Les belles choses qu'il pense:
Di moi, qui peut t'empêcher
De te servir du silence?

* Traité de l'Incertitude des Sciences. pag. 24.
† Oeuv. Mêl. Tom. V. pag. 69.

ARTICLE VII.

Un Predicateur ne doit pas courir après l'Esprit.

LE second Reglement auquel on assujetit en Danemarc les Predicateurs, ordonne, *qu'ils ne feront pas parade de leur Esprit & de leur sçavoir dans la Chaire, mais qu'ils tourneront toutes leurs pensées à l'édification de l'Eglise.*

Comme ce Reglement condamne deux affectations aussi mauvaises l'une que l'autre, je renvoye à un des Articles suivans, l'abus que quelques Predicateurs font de leur sçavoir; pour ne parler dans celui-ci que du sot usage que plusieurs semblent faire aujourd'hui de leur Esprit.

Quand, *assure un Pasteur*, * *dont on ne sçauroit trop lire les Ouvrages*, quand on parle de Dieu & des choses Divines, il faut le faire avec simplicité, avec gravité, avec respect: c'est ainsi que les Apôtres prêchoient la Doctrine de la Croix. Cette simplicité est ce qui persuade, c'est ce qui donne du poids & de l'autorité à nos discours, & ce qui fait croire que nous respectons nous-mêmes cette Sainte Parole que nous annonçons. Mais quand on veut mettre de l'esprit & du bril-

* Mr. *Osterval* dans son Serm. sur la *Gen.* XIX. 14.

lant dans les Sermons ; quand on y veut faire entrer les vains ornemens de l'Eloquence du Siecle, il n'y a rien de serieux en tout cela, si ce n'est que le Predicateur se cherche, & se prêche lui-même, & qu'il a en vuë d'être loüé & aplaudi ; c'est une parole morte, sans esprit, & sans vie.

Une certaine Methode, *dit ailleurs* * *le même Pasteur*, une certaine methode de prêcher s'est introduite, qui est bien éloignée de celle des Apôtres. Plusieurs font l'Eloquence mondaine le fort de la Predication, ils tournent tous leurs soins de ce côté-là ; comme si c'étoit par des discours fleuris, par des pensées brillantes, par des expressions vives & hardies, ou par un beau geste, qu'on pourra faire des Chrétiens. D'autres prêchent en Philosophes, plûtôt qu'en Ministres de Jesus-Christ. Ils prêchent à peu-près comme *Platon*, *Socrate*, ou *Seneque* auroient prêché. Ils ne vont gueres au-delà de la Religion Naturelle. Ce sont de grands raisonnemens, de belles moralitez. Ce sont des reflexions, tantôt sur l'excellence de la vertu, tantôt sur la laideur du vice, tantôt sur le bien de la societé, & tantôt sur le cœur de l'Homme. Ces reflexions peuvent être justes, elles ont leur utilité ; mais le principal manque dans ces discours : Jesus-Christ, sa Croix, sa Grace, son Esprit, n'y entrent presque pour rien ; l'onction n'y est pas, & s'étonnera-

* Dans son Sermon sur *Gal.* II. 20.

t-on si la Predication est sans force ?

Il n'y a rien, *selon l'Auteur de la Bagatelle*, * qui choque davantage le sens commun & la bien-séance, qu'un Predicateur de l'Evangile qui s'amuse à flatter l'oreille de ceux qu'il doit rendre honnêtes-gens, à égayer leur imagination, & à la remplir d'idées agréables & divertissantes : En un mot, qui ne lit un passage des Livres sacrez, que pour badiner là-dessus agréablement avec son Auditoire, & qui ne donne que des fleurs à des gens qui ont besoin d'une nourriture solide.

C'est, *dit Mr. de la Bruyere*, † c'est avoir de l'esprit, que de plaire au peuple dans un Sermon, par un stile fleuri, une morale enjoüée, des Figures réiterées, des traits brillans, & de vives descriptions ; mais ce n'est point en avoir assez. Un meilleur Esprit néglige ces ornemens étrangers, indignes de servir à l'Evangile. Il prêche simplement, fortement, Chrétiennement.

Mr. l'Abbé *de Villiers* * fait aussi main basse sur l'Esprit, quand il regne seul dans un Sermon. *Evite*, dit-il, *avec soin ses traits.*

> Où le Prédicateur négligeant le profit,
> S'égaye à faire voir, & briller son Esprit.
> Tels sont tant de Sermons qu'on suit, & qu'on admire ;

* T. I. pag. 220.

† Pag. 245. du T. II. de ses Caracteres ou Mœurs de ce Siecle.

* L'Art de Prêcher, Chant. III.

Mais dont toûjours sans fruit le cœur sec se retire.
C'est prêcher vainement, & le Predicateur
Ne doit plaire à l'esprit que pour toucher le cœur.

Mr. *Chevreau* * pense que le peu de fruit qu'on retire des Predications vient : de ce que ceux qui se dévoüent au Ministere, ne s'étudient ordinairement dans la composition qu'à bien mesurer leurs periodes, qu'à dire les choses du bel air, & ne vont qu'à plaire. Ils n'ont point en vûë la gloire de Dieu, mais leur gloire particuliere ; & pourvû que l'on soit pressé dans leur Auditoire, & qu'on les écoute avec plaisir, ils ne se mettent point en peine du reste. Comme la conversion des pecheurs, n'est pas la principale fin qu'ils se proposent, Dieu ne sanctifie ni leurs paroles, ni ses pensées, & ne permet pas que ce qui a été fait pour l'oreille passe jusqu'au cœur. Leurs déclamations harmonieuses ne sont que des sons & un beau concert, & les Hommes ne peuvent être mortifiez par la musique.

Quoique j'aprouve fort la pensée de Mr, *Chevreau*, je ne veux pourtant point inferer de là, qu'il faille negliger ce qu'il appelle *Musique*. Un Predicateur doit tendre au contraire à la bien posseder. Car outre qu'il y a plus d'honneur à relever par une noble & juste expression les choses qu'on veut ensei-

* Chevræna T. I. pag. 228.

gner, on s'insinuë encore bien mieux dans le cœur de ses Auditeurs.

Nil tam difficile est, quod non persuadeat, & non
Efficiat docti lingua diserta senis. OVVEN.

Traduction par Mr. Le B.

Qu'une langue éloquente a sur nous de puissance!
Elle charme l'Esprit, elle gagne le cœur,
Cesar fit moins par sa valeur,
Qu'il ne fit par son éloquence.

Mais j'entens qu'après s'être fait une idée droite & précise de cette *Musique*, on ne doit pas s'attacher si fort aux *tons*, qu'on ne mette ni rime ni raison dans les *paroles*. Pour demeurer toûjours dans la figure, on ne le souffre pas même dans un *Air à chanter*.

ARTICLE VIII.

Description de la fausse & de la vraye Eloquence, & sur quoi les Prédicateurs fondent l'idée qu'ils ont de leur Eloquence.

LA FAUSSE ELOQUENCE. *

PEnses-tu qu'un Sermon soit éloquent, sublime;
Où l'Art paroît d'abord par le tour affecté,
Qui cherche du brillant l'ennuyeuse beauté?

* L'Art de Prêcher. Chant. II.

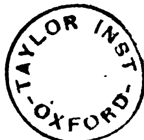
Où le terme nouveau, l'epithete hardie,
Ne servent qu'au vain son d'une phrase arrondie,
Et d'un arrangement toûjours harmonieux
Le puerile soin saute par tout aux yeux ?
Où de la Metaphore on s'égaye aux licences,
Et le Predicateur esclave des cadences,
Semble n'avoir à cœur rien de plus important,
Que le soin de charmer l'oreille qui l'entend ?

La vraye Eloquence.

Ce qu'on apelle stile, est un arrangement
De termes assortis, qui tous également
Semblent, quoique divers, couler de même source,
Et sans se désunir fournir la même course
Un Fleuve que le vent, qui le vient agiter,
Ne fait point de son lit sortir ou s'écarter ;
Mais qui tantôt tranquille, & tantôt dans l'orage,
N'a que les mêmes eaux, & le même rivage.
Ainsi toûjours égal doit ton stile en prêchant,
Tantôt couler tranquille, & tantôt vif, touchant,
Courir impetueux où ton zele t'emporte,
Des bornes du Sermon sans que jamais il sorte,
Et vienne audacieux entraîner dans son cours,
D'un discours étranger les termes & les tours.

Au lieu de cela que fait, selon nôtre Abbé, un Predicateur mal-habile ?

Il donne pour sublime un informe cahos
De termes & de tours placés mal à propos.
Il rampe d'un côté sans forces & sans graces,
De l'autre, tout à coup monté sur des échasses,
Dans un même Discours Poëte & Prosateur,
Bas, guindé, froid, boüillant, fade & pompeux Auteur.
Connois mieux le genie & le tour du langage,



Aprens de chaque terme & la force & l'usage ;
Toûjours en écrivant exact & retenu,
Donne nous un Sermon égal & soûtenu.
Noble sans te guinder, naturel sans bassesse,
Tu dois, semblant la fuïr, rechercher la justesse ;
Et dans un stile pur, où rien n'est affecté,
Conserver l'élégance & la simplicité.

Ce qui trompe les jeunes Predicateurs dans l'idée qu'ils ont de leur Eloquence, c'est qu'ils sont suivis. Mais, *dit le P. Gisbert*, se faire suivre, attirer la foule, n'est pas toûjours une marque sûre d'une bonne éloquence. On se fait suivre souvent par de fort mauvais endroits. Un Predicateur fait l'agréable, le plaisant, le divertissant en Chaire, il se fait suivre. *Je ne crois pas cet endroit applicable aux Predicateurs de nôtre Communion.* Cet autre par de belles peintures, par des descriptions fleuries, *mais souvent tirées d'ailleurs*, rejoüit l'imagination, il se fait suivre. Celui-ci par des expressions brillantes, plaît à l'Esprit, par des periodes harmonieuses chatoüille l'oreille, il se fait suivre. Il s'en trouve même, qui sans autre merite qu'un Esprit qui pense follement, & une expression hardie, se font suivre, & ont leurs partisans. *Si je voulois faire des reflexions sur tout, je trouverois d'autres raisons d'un phenomene aussi étonnant qu'ordinaire.*

* Au Chap. I. de son magnifique Traité de l'Eloquence Chrêtienne.

ARTICLE IX.

Condamnation du Stile Declamateur, que les Predicateurs employent, même dans le langage ordinaire, & dans l'usage de la Vie.

CE stile façonné & figuré de la Chaire, que les Predicateurs sont obligez d'employer dans leurs Discours, pour persuader & toucher leurs Auditeurs, leur devient presque naturel, par le frequent usage & la longue habitude, s'ils ne sont pas sur leur garde pour l'éviter. Ils oublient le langage ordinaire, les expressions simples sont pour eux basses & rampantes, & ils donnent à tous leurs discours des tours étudiez, & un air de déclamation. Un des plus fameux Predicateurs de ces derniers tems, qui s'est élevé par la Predication, étoit Predicateur par tout sans s'en appercevoir. Il repandoit sa Rhetorique jusques dans ses plus simples billets. Les ordres qu'il donnoit à ses gens, & les discours qu'il tenoit dans son domestique, étoient des Enthimêmes, des Chries, & des Apostrophes. Le Pere de l'Eloquence Romaine n'est pas tombé dans ce défaut. Car quoiqu'il ait passé sa vie dans l'étude & dans la pratique de l'Eloquence, il est pourtant demeuré si bien maître de son Stile, qu'il a sçû l'accommoder

aux diverses matieres qu'il a traitées; & quand il écrit familierement à son ami *Atticus*, ou à *Tito* son affranchi, on reconnoît toûjours sa même élegance, & ses mêmes graces; mais rien de cette hauteur, & de cette vehemence qu'il déploye contre *Verrès* & contre *Antoine*. * Je passe à l'autre point du second Reglement auquel on assujettit les Predicateurs Danois.

ARTICLE X.

Un Predicateur ne doit pas rechercher les occasions de paroître Sçavant.

CIter, *dit le P. Gisbert*, † précisément pour citer, c'est perte de tems, c'est amusement, c'est vaine ostentation de sçavoir & de lecture: & tout passage qui n'est pas ou preuve, ou confirmation, ou ornement d'une verité Chrétienne doit être mis à l'écart. *Encore veut-il*, que les passages qui ne sont que de pur ornement soient rares, & exprimez en peu de paroles.

L'Abbé *de Villiers* * s'énonce ainsi sur le même sujet:

Que toûjours de la Foi les Articles traitez,

* Huetiana pag. 170.
† L'Eloq. Chret. Ch. XI.
* Chant. III.

Exposent

Exposent aux Chrétiens de grandes Veritez.
Employe en les traitant l'Ecriture & les Peres ;
Mais ne les cite point, s'ils ne sont necessaires.

Il est donc des occasions où l'on doit citer les Peres & d'autres Auteurs ; mais il le faut faire toûjours avec choix & discernement : ensorte qu'on n'offre à l'esprit de ses Auditeurs que des endroits qui soient dignes de leur attention. Mais quelle pitié !

Il en est qui d'un goût, d'un esprit de travers,
Compilant pour prêcher cent passages divers,
Appliquez à transcrire, à piller un volume,
De l'or qu'il leur fournit ne prennent que l'écume.

Si l'on ne peut pardonner cette affectation à un Predicateur, dont on est sûr qu'il a compilé dans les originaux les passages qu'il nous cite. Que ne pensera-t-on pas de celui qui n'ayant pas même eu le tems de lire & de mediter avec soin l'Ecriture & son Systême, remplit cependant à tort & à travers ses Sermons de sentimens des Rabbins, des Peres Grecs & Latins, des Commentateurs Anciens & Modernes, des Historiens Ecclesiastiques & Prophanes, & des Philosophes de tous les tems & de toutes les Sectes, dont certainement il n'a jamais vû les Ouvrages que par le dos ; mais dont il a trouvé des lambeaux dans son Systême, dans ses Commentaires, ou dans d'autres Livres François

ou Latins assez communs & qui fourniroient à qui que ce soit qui entendroit ces deux Langues & qui jetteroit les yeux sur ces Livres, la même occasion de paroître Sçavant à très-peu de frais. J'épargne ce Predicateur, & tous ceux qui lui ressemblent, en supprimant ce que j'en ai souvent oui dire, & pensé moi-même.

ARTICLE XI.

Exemples de Predicateurs ignorans.

DAns le huitiéme siecle, on ne demandoit des Ecclesiastiques sinon qu'ils sçussent lire & chanter, qu'ils eussent appris le *Symbole* & l'*Oraison Dominicale*, qu'ils eussent quelque connoissance des Pseaumes, des Exorcismes, & de ce qui regarde le Calendrier. A quoi il faut ajoûter qu'ils devoient avoir des Livres bien reliez. *

Il y avoit dans quelque Ville du *Mont-Apennin* un Prêtre si ignorant, que ne sçachant pas même les Fêtes de l'année, il ne les annonçoit point au Peuple. Etant allé un jour à *Terr nova* la veille des Rameaux, & voyant les Prêtres qui faisoient provision de branches d'Olivier & de Palmier, il s'apperçût qu'il n'avoit ni observé lui-même, ni fait observer le Carême à ses Parroissiens.

* Nouv. de la Rep. des Lettr. Oct. 1686. p. 1127.

Huit jours aprés étant de retour, il fit aussi amasser des rameaux le Samedi, & le lendemain il dit à son Peuple. *C'est aujourd'hui le jour des Rameaux; dans huit jours ce sera Pâques: cependant il faut faire penitence toute cette semaine, & on ne jeûnera pas plus longtems cette année; parce que le Carême est arrivé fort tard, à cause du froid & des mauvais chemins.* *

Si l'on en croit *Mezeray*, le plus sincere de tous les Historiens qu'on ait eu en France;

Sous le regne de *Charles neuf*
Un Chanoine opulent, qu'on appelloit *Bourneuf*,
Achetant à *Suraine* une Maison Champêtre,
Declara sans façon au Notaire *Vigner*,
Ne sçavoir écrire, ni signer,
Attendu sa qualité de Prêtre. †

Henri d'Anhalt, élû Archevêque de *Magdebourg* en 1303. étant allé à *Rome* pour être confirmé, le Pape lui demanda s'il sçavoit l'*Oraison Dominicale*, à quoi ce bon Prelat ne sçût que répondre: mais son Maître dit, pour l'excuser, que le titre d'*Oraison Dominicale* n'étoit pas usité en leur Païs, & qu'on l'appelloit *Pater Noster*, cependant *Clement V.* ne laissa pas de lui donner le manteau Archiepiscopal. *

* Poggiana. T. II. p. 168.
† Lettres de Mr. Boursault. T. II. p. 301.
* Biblioth. Univ. & Hist. T. XI. pag. 181.

Thierry Brikman (27. Abé de St. *Michel*) qui faisoit figure parmi les Peres du Concile de *Constance*, parce qu'il étoit de qualité, fut choisi des autres Prelats pour dire la Messe du St. *Esprit*, par où l'on commence la celebration des Conciles. Il s'en acquita si bien, qu'un des Cardinaux le crut Docteur en Théologie ou en Droit Canon, & souhaita de faire connoissance avec lui. Comme en l'abordant, il le salüa en Latin; l'Abbé qui n'en sçavoit point, ne sçût que répondre; mais sans se décontenancer, il demanda à son Chapelain ce qu'il diroit pour se tirer d'affaire. Ne sçavez-vous point, repartit le Chapelain, des noms de Châteaux ou de Villages proche de *Hildesheim*? dites-les lui, il vous prendra pour un grand Grec, & s'en ira. Aussitôt l'Abbé repondit au Cardinal, *Sturvolt*, *Hase*, *Gisen*, *Boursche*, *Bavenstede*, *Drispenstede*, *Itzem*: dequoi le Cardinal étonné, demanda s'il étoit Grec, & l'adroit Chapelain ayant dit qu'oui, le Prelat Ita ien se retira. *

Quelqu'un s'entretenant un jour du *Messie* avec un Curé qui faisoit l'habile, lui demanda en presence de plusieurs personnes, & d'un serieux affecté, *si le Messie étoit venu au monde fort long-tems avant J.Christ*. Le Curé, après avoir un peu reflechi, & supputé par ses doigts, repondit: *Que la question étoit diffi-*

* Ibid. pag. 190.

cile, mais qu'il croyoit avec les meilleurs Historiens, que le Messie étoit venu au monde 400. ans avant Jesus-Christ. *

Un Capucin étant allé voir un Seigneur, pour lui demander la charité, on le fit attendre dans une chambre, pendant que le Seigneur s'habilloit. Le Capucin, en se promenant, jetta les yeux sur un Livre; (c'étoit l'Amphitryon de Plaute) & tomba sur l'endroit de l'Acte II. Scene I. où Amphitryon dit à Sosie! *Tun' me, verbero, audes herum ludificari?* Quoi Sosie! toi, qui t'es si souvent fait rosser, tu oses encore te mocquer de ton Maître? Le Capucin en fut si scandalisé, qu'au lieu d'attendre le Gentilhomme qui l'en avoit fait prier, il alla sur le champ trouver le Curé, qui n'étoit pas plus habile que lui, & lui parla du Livre qu'il venoit de lire. Le Curé, qui n'étoit pas content du Gentilhomme, dit au Capucin; *Allons porter plainte au Magistrat de cette infraction à l'Edit du Roi, mais afin que je puisse mieux parler à ce Magistrat, dites-moi, je vous prie, qui est l'Auteur de ce Livre.* C'est, si je ne me trompe, le Ministre *Plaute*, ou le Ministre *Amphitryon*, répondit le Capucin. *En voilà assez*, dit le Curé, *pour faire donner sur les doigts à Monsieur P****. Lorsqu'ils furent devant le Magistrat, ils firent grand bruit l'un & l'autre de cette affaire: mais

* Entretiens des Voyageurs sur la Mer, T. 3. pag. 23.

quand elle fut développée, je vous laisse à deviner, si ce fut à la confusion de Mr. P*** ou à celle du Capucin & du Curé. *

J'ajoûte à cela, qu'un Predicateur de la Communion opposée ayant prêché pendant une grosse heure sur un Texte, qui n'étoit pas à coup sûr un *Axiome*, finit néanmoins par dire; *Voilà nôtre* Axiome *démontré.* Il vouloit, ou plûtôt il devoit dire *Theoreme.* Car *l'Axiome* est une *Proposition si évidente d'elle-même que l'esprit n'en peut douter, & qui pour cela n'a pas besoin de preuve:* au lieu que le *Theoreme* est une *Proposition qui contient quelque proprieté à démontrer.* Mais pourquoi affecter ce jargon dans la Chaire? Sur tout, si on ne l'entend pas soi-même. Je renvoye là-dessus ce Predicateur aux *Oeuvres Posthumes de Rohault*, ou à tout autre Livre de cette nature qu'il lui plaira de consulter. Finissons nôtre Article par les Vers de *Boursault*, † où j'ai suppléé le mot de *Pasteur* à celui de *Moine*, afin de rendre la verité plus generale.

A la fainéantise un Pasteur dévoüé,
Et d'une ignorance profonde,
Est consideré dans le monde,
Comme l'étoient les rats dans l'Arche de Noé.

* Ibid. pag. 265.
† Lettres. Tom. II. pag. 3.

ARTICLE XII.

Exemples de Predicateurs qui ont manqué de Jugement.

JE n'accuse pas les Predicateurs qui vont faire le sujet de cet Article, d'avoir manqué d'esprit & de sçavoir ; car sans parler du premier, dont j'ignore absolument & le nom & les talens par où il a pû briller. Mr. *Le Camus* & le Pere *Mainbourg* ont fait voir ce qu'ils valoient, par les Ouvrages qu'ils nous ont laissez l'un & l'autre. Je n'accuse pas non plus ces Messieurs d'avoir manqué de jugement par tout : mais je crois pouvoir assurer qu'ils en ont manqué dans cette rencontre. C'est ce que j'observe en faveur des jeunes gens, qui se destinant au Ministere, & qui étant encore fort novices, se laisseroient peut-être éblouïr à ces faux traits d'esprit, & sur tout à l'autorité de ceux qui les ont debitez. Regardant ces personnes comme autant d'*Autos Epha* ou d'*Oracles*, ils croiroient marcher toûjours sûrement sous leur conduite, & donneroient néanmoins dans bien des travers, s'ils adoptoient sans choix & sans examen tout ce qui viendroit de la part de tels Guides. Il ne tiendroit qu'à moi d'appliquer ma remarque à des Predicateurs de nôtre Parti, & en parti-

culier à ceux d'entr'eux qui donnant volontiers carriere à leur imagination, trouvent dans les sujets qu'ils expliquent des veritez que la droite raison n'y trouva jamais. Mais voulant donner à penser à nos jeunes gens, je viens aux exemples que je leur ai promis.

Un Predicateur Papiste ayant entrepris d'expliquer le Mystere adorable du Saint Nom de *Jesus*, avança que tout ce qu'on pouvoit dire à la gloire du Sauveur, se trouvoit dans les lettres de son Auguste Nom. Pour soûtenir sa These, il fit remarquer 1o. que le Substantif *Jesus* n'a que trois cas Latin, *Jesus*, *Jesum*, *Jesu*. Or qu'est-ce, disoit-il, que ces trois cas signifient ? Si ce n'est, les trois Personnes Divines dans une même Nature. Il fit remarquer 2o. que de ces trois cas, le premier finit par une S, le second par une M, & le troisiéme par un U ; d'où il conclut que ces trois Lettres finales marquoient que le Sauveur étoit à la fois le Faîte, le Milieu, & le Plus-bas, *Summus*, *Medius*, *& Ultimus*. Nôtre Predicateur divisa enfin le mot *Jesus* en deux parties égales, *Je-us*, lesquelles désignoient selon lui, les deux Natures de nôtre Sauveur. Mais l'S, qu'il sembloit avoir rejettée, voici comment il l'a releva. Les Hebreux nomment cette lettre-là *Syn* : Or *Syn*, trouvoit-il, signifie en bon Ecossois *Peché*, d'où nôtre Predicateur tira cette grande & importante consequence :

Qu'il

Qu'il ne pouvoit pas y avoir d'homme assez incrédule pour nier que le Sauveur a ôté les pechez du monde. * *Risum teneatis amici.*

Mr. *Le Camus*, Evêque de Belay, faisant un jour le Panegirique de *S. Marcel*, son texte fut le nom Latin *Marcellus*, qu'il coupa en trois pour les trois parties de son Discours ; & dit qu'il trouvoit trois choses cachées dans le Nom de ce grand Saint. 1°. Que *Mar* vouloit dire qu'il avoit une Mer de charité & d'amour envers le prochain. 2°. Que *Cel* montroit qu'il avoit été au souverain degré le Sel de la sagesse des enfans de Dieu. Et enfin, que *Lus* prouvoit assez comme il avoit porté la lumiere de l'Evangile à un grand peuple, & comme il avoit été lui-même une lumiere de l'Eglise, & la lampe ardente qui brûloit du feu de l'amour Divin. †

Un Jansenifte a reproché au Pere *Maimbourg* de lui avoir oui faire un Sermon bien plaisant dans la chapelle du College de *Clermont*. Son Sermon fut divisé en quatre points, selon quatre especes de chiens. La premiere espece étoit des Dogues d'Angleterre, ausquels il comparoit les Arnauldistes, gens indiscrets qui déchiroient tout le monde sans

* Eloge de la Folie par Erasmes. pag. 209. dans les Notes.

† Valesiana pag. 50.

distinction, & qui accabloient de rudes penitences les innocens comme les coupables. La seconde espece fut des mâtins ; l'image de ces Predicateurs qui ne sont fiers que sur leur fumier. Les bichons formoient le troisiéme escadron, & representoient au naturel ces Abbez de Cour qui sont taillez en Lions, & qui font beaucoup de bruit ; mais dont on se mocque, quand on les voit de près. Enfin, le quatriéme rang étoit le corps de reserve, où l'on découvroit les bons chiens, le Symbole des bons Jesuites.

J'ai tiré ce dernier exemple de la curieuse Lettre * du sçavant Mr. D** sur les *Cynocephales ou Hommes à tête de chien.* Il seroit à souhaiter que cet Habile-homme n'en demeurât point là. Car laborieux, & versé comme il l'est dans les Langues & dans la belle Critique, il pourra toûjours enrichir le Public de pieces de ce genre ; sans negliger pour cela aucun des devoirs attachez à sa Charge, qu'il a très-fort à cœur, & dont il fait sa principale étude.

* Hist. Crit. de la Rep. des Lettr. Tom. 6. pag. 167.

ARTICLE XIII.

Commment un Predicateur doit traiter ceux qui sont d'une autre Communion.

VOici le troisiéme & dernier Reglement auquel on assujettit en Dannemarc les Predicateurs. *Ils n'employeront aucune injure ou invective contre ceux qui sont d'une autre Religion ; mais lorsque le danger du scandale ou de la seduction le demandera, ils se contenteront d'avertir & d'enseigner leur Troupeau avec moderation, & d'une maniere pleine de modestie.*

Ce Reglement est fondé dans nos Saints Livres, de même que dans les plus pures lumieres de la raison : Aussi a-t-il été soûtenu par tout ce qu'il y a eu de personnes équitables, & en particulier par l'Abbé *de Villiers* dans le Chant troisiéme de son *Art de prêcher.*

Mais sur tout en prêchant, si ton zele s'applique
A combattre l'erreur de l'aveugle Heretique ;
Toûjours avec égards apprens à le traiter,
Il s'agit de l'instruire, & non de l'insulter.
La Charité sans fiel s'oppose à l'imposture,
Et le zele Chrétien ne vomit point d'injure.

Mr. *De Crousaz* remarque, * Qu'une

* Traité de l'Education des Enfans. T. II. pag. 538.

douceur accompagnée d'indifference pour la lumiere, n'eſt qu'une moleſſe mépriſable : mais qu'un zele pour la verité, qui porte atteinte à la charité, eſt une fureur très-oppoſée à l'Eſprit Evangelique. Les Predicateurs conviennent bien dans le diſcours de la juſtice de cette Maxime : mais ſont-ils tous également zelez à la ſuivre dans les occaſions ? Je prouve que non par le témoignage de ce même Profeſſeur. Un Theologien, dit-il, a beau aſſurer qu'il va monter ſa lyre ſur le ton de la charité ; ſes doigts accoûtumez au combat & à la controverſe, n'en ſçavent tirer que des ſons, qui vont à la diſpute. Une idée n'eſt pas plûtôt excitée, que comme une étincelle ſur une trainée de poudre, elle excite & allume tout ce que le hazard, l'habitude, & les leçons des Maîtres lui ont aſſocié d'idées, de cenſures & d'anathêmes. * Je dirai ici, avec la permiſſion de Mr. *de Crouſaz*, que graces au Ciel, nous ne manquons pas tout-à-fait dans nos Provinces de Théologiens, qui ont monté leur lyre ſur le ton de la charité ; & qui, j'oſerois l'aſſûrer, ne détonnerent, ni ne détonneront même jamais. Le nombre en eſt petit, je l'avouë ; mais il y a lieu d'eſperer que le tems nous en produira davantage.

Mr. *Maichel*, qui n'a pas toûjours été ſi moderé, prétend, 1o. que les Dogmes, quels

* Ibid. pag. 314.

que absurdes & monstrueux qu'ils soient, ne sont contraires qu'à la verité ; mais que la persecution détruit la charité, qui est l'article fondamental de la Religion Chrétienne. 20. Que si le plus petit degré de persecution est legitime, il sera permis de la pousser jusqu'au plus haut degré, si cela paroît necessaire pour étouffer l'erreur. Enfin, que l'étude de l'Ecriture Sainte contribuë beaucoup à inspirer la moderation. * Mais tout cela merite d'être vû dans la *Dissertation* même *de Mr. Maichel, touchant la Moderation Theologique, établie sur les principes de la Religion des Protestans.* Elle est écrite en Latin, & a été imprimée en 1721. à Londres.

Mr. *Whitby* dit dans sa Replique à Mr. *Eduvart* sur l'*Imputation du peché d'Adam*, que les querelles des Théologiens nuisent beaucoup à la Religion. On s'imagine qu'ils ne croyent pas sincerement les preceptes qu'ils violent dans leurs Ecrits. Pourquoi, *disent les Libertins*, ferions-nous difficulté de violer les Loix de la Temperance & de la chasteté, puisque les Théologiens ne se croyent pas obligez d'observer les loix de la charité. La haine, l'envie, la colere, les contentions, ne sont-elles pas des œuvres de la chair, aussi bien que l'adultere & la Fornication ? Saint Paul ne met-il pas les médi-

† Mem. Liter. de la Gr. B. par Mr. de la Roche. Tom. IX. pag. 284.

sans aussi bien que les fornicateurs, parmi ceux qui *n'heriteront point le Royaume des Cieux* ? Pourquoi donc ne pourrions-nous pas esperer d'être sauvez, aussi bien que les Théologiens ? *

Et *St. Augustin* disputant contre les *Manichéens*, qui étoient une des plus mauvaises Sectes que l'on ait vû dans la Chrétienté, dit fort éloquemment. *Illi in vos sæviant, qui nesciunt cum qua labore verum inveniatur, & quàm difficilè caveantur errorès. Illi in vos sæviant, qui nesciunt quantis suspiriis & gemitibus fiat, ut ex quantulâcunque parte possit cognosci Deus. Postremò, illi in vos sæviant, qui nullo tali errore decepti sunt, quali vos deceptos vident.* C'est-à-dire : Que ceux-là vous persecutent, qui ne sçavent pas combien il est difficile de découvrir la verité, & de se garantir de l'erreur. Que ceux-là vous persecutent, qui ne sçavent pas combien il est difficile de dissiper l'ignorance de l'esprit humain. Que ceux-là vous persecutent, qui ne sçavent pas combien il faut pousser de soûpirs pour acquerir quelque connoissance de la Divinité. Enfin, que ceux-là vous persecutent, qui ne sont dans aucune erreur semblable à celle où vous vous trouvez engagez. †

* Ibid. Tom. 8. pag. 115.
† Ibid. pag. 116.

ARTICLE XIV.

Raisons qui obligent les Predicateurs à bien vivre.

SI les reglemens, ausquels on assujettit les Predicateurs en *Dannemarc*, meritent l'attention des jeunes gens qui se dévoüent à l'Eglise, l'Epigramme suivante d'*Ouven* la merite à ce point, qu'ils devroient l'avoir toûjours presente à l'esprit, & la porter pour ainsi dire sur leur front, comme le Souverain Sacrificateur de l'ancienne Loi avoit en écrit sur son front ces paroles. *La Sainteté à l'Eternel.*

Nuda Sac rdotis docti benè credere inertem,
Verba docent populum, vivere vita docet.
Ut decuit, docuit, qui re sua verba probavit,
Plus malè facta nocent, quàm benè dicta docent.

Les simples discours d'un habile Predicateur apprennent bien au peuple ignorant ce qu'il faut croire, mais sa vie seule nous apprend à bien vivre. Celui-là enseigne comme il faut, qui pratique le premier les devoirs qu'il impose aux autres; car on détruit plus par une conduite irreguliere, qu'on n'édifie par les plus beaux discours du monde.

L'Auteur de l'*Art de prêcher* nous fournit une preuve des plus sensibles de cette verité,

Certain Predicateur, Homme éloquent, habile,
Et qui d'un air touchant annonçoit l'Evangile,
Contre l'excès du Luxe ayant un jour prêché,
Un Bourgeois, homme simple, en eut le cœur touché,
Et sortant du Sermon alla dire à sa Femme,
Qu'il alloit tout quiter, voulant sauver son ame.
Tout quiter, reprit-elle! Oui, c'est ce qu'il a dit,
Il faut pour se sauver n'avoir qu'un seul habit;
J'en ai deux, j'en garde un; pour l'autre, va le prendre,
Et porte à l'Hôtel-Dieu l'argent qu'on peut le vendre.
Ne peut-on adoucir ce severe Docteur,
Dit-elle, & voir un peu ce beau Predicateur?
Elle va, court chez lui; mais, Monsieur est à table,
Lui répond un Valet d'un ton peu charitable.
J'attendrai. D'aujourd'hui vous ne pouvez le voir,
Dès qu'il se met à table, il en a jusqu'au soir.
Ce soir je reviendrai.... Non, c'est peine inutile,
Monsieur n'y sera pas, il doit joüer en Ville.
Et demain? Oui demain, venez à son lever,
Comme il se levé tard, vous pourrez le trouver.
Elle vient à midi. Vous demandez mon Maître,
Dit le Valet, bientôt vous le verrez paroître,
Attendez.... Quoi! si tard il est encore au lit?
Non, pour aller aux Champs Monsieur change d'habit.
Change d'habit, dit-elle, adieu, je me retire;
Puisqu'il a deux habits, je n'ai rien à lui dire.
Elle sort aussitôt, & va faire au logis
Le conte du repas, du jeu, des deux habits,
Et l'exemple aisément dissipa le scrupule,
Que donnoit le Sermon à ce Bourgeois credule.
C'est ainsi qu'en prêchant, on fait si peu de fruit;
Le Sermon édifie, & l'exemple détruit. *

* *Art de prêcher.* Chant I.

Ceci montre bien clairement que tout Orateur Chrétien doit encore plus prêcher d'exemple que de parole. Et pourquoi n'y seroit-il pas obligé ? puisque les Payens vouloient que leur Orateur fût Homme de bien. *Nul Orateur*, disoient-ils, *sans la Vertu Morale*; à quoi le P. *Gisbert* ajoûte, *Nul Predicateur sans la Vertu Morale & Evangelique. Seneque*, ce grand Maître en Sagesse Naturelle, nous a laissé dans ses Lettres les deux Sentences que voici. *Facienda doce faciendo*, & *Quid faciendum sit à faciente discendum.* Qu'il y a de beauté dans ces Sentences ! qui ont aussi l'avantage d'être au-dessus de toute exception. L'Auteur du *Voyageur Inconnu* ne s'exprime pas à la verité si noblement sur ce sujet ; mais ce qu'il dit revient néanmoins au même sens. *Une once de bienfaire*, dit-il, *m'a toûjours semblé de plus grand prix, que cent onces de bien dire.* Toute personne qui encherira sur la pensée de Mr. *Le Camus*, le fera toûjours avec raison.

En effet, comment un Predicateur qui prêchera contre l'Envie, par exemple, ou contre la Medisance, voudra-t-il guerir de ces indignes défauts, ceux d'entre ses Auditeurs qui en sont entachez, s'il en est entaché lui-même ? C'est sur ce fondement que le Chevailler *de Cailly* s'adressant à un Predicateur, qui ne menoit pas une vie exemplaire, lui dit :

Pour nous persuader sans discours superflus,
Dites en moins, faites-en plus.

Et que Mr. *Boursault* donnant des leçons à son Fils, qui s'étoit fait Religieux, commence ainsi sa Lettre.

Avant que de vous hazarder
A paroître dans une Chaire,
Par de hautes Vertus faites-vous regarder
En Homme de vie exemplaire :
Qui veut bien persuader,
Doit commencer par bien plaire.

De plus, un Predicateur qui vit autrement qu'il ne prêche, ne met-il pas par là ses Auditeurs en état de retorquer contre lui ses Argumens, & de le battre pour ainsi dire de ses propres armes ? Car si ce Predicateur n'est pas convaincu de ce qu'il prêche, pourquoi le prêche-t-il ? Et s'il en est convaincu, pourquoi ne le pratique-t-il pas ? puisqu'il est d'une verité incontestable, que tout Pasteur est obligé à pratiquer les mêmes Vertus, & à haïr les mêmes vices, que son Troupeau : & qu'encore, vû l'abondante mesure de lumieres qu'il a reçûës du Ciel, ou puisées dans son cabinet, il doit surpasser de beaucoup son Troupeau, dans la pratique de toutes les Vertus Chrétiennes.

Mais il y est encore obligé par le tort que fait à la Religion même un Predicateur qui vit mal.

Encor, si ne faisant qu'en railler & qu'en rire,
Au seul Predicateur se bornoit la satyre :
Mais la Foi même en souffre, & l'incredulité
Autorise par là son indocilité.
Le Philosophe Athée, & la Femme mondaine,
Cherchent à s'étourdir sur la Foi qui les gêne,
Qui parle en dépit d'eux, & prêche au fond du
cœur ;
Salissent ce pretexte, & vont d'un ton moqueur
Demander : *Croyez-vous Messieurs, ce que vous dites ?* *

Un Prêtre Anglican, soûtient, que dans son Clergé, dont il a fait l'Apologie, † de douze Ecclesiastiques il n'y en a qu'un tout au plus qui vive mal. Il s'appuye sur ce que parmi les douze Apôtres il n'y en avoit qu'un qui fût méchant : & il s'étonne sur ce beau fondement, que le nombre des Ecclésiastiques destituez de vertu ne soit pas plus grand.

Mr. *Ostervald*, * examinant les motifs qui portent Dieu à punir une Nation entiere, allegue comme un des principaux la conduite dereglée des Ministres, & s'écrie là-dessus avec force : *Que n'aurions-nous pas à dire ici à la honte & à la confusion de nôtre Ordre !* Ceci est bien opposé à la These du Prêtre Anglican.

* L'Abbé de Villiers. Art de Prêcher, Chant. I.

† Mem. Liter. de la G. B. par Mr. De la Roche. Tom X. pag. 519.

* Dans son Sermon sur Jeremie IX. 9.

ARTICLE XV.

Nouvelles raisons qui obligent les Prédicateurs à bien vivre.

LEs Predicateurs qui n'aiment pas moins à se soulager qu'à briller, trouveront dans ce qui suit un moyen des plus sûrs pour parvenir heureusement & innocemment à leurs fins. C'est le P. *Gisbert*, qui parle dans le Chapitre V. de son *Eloquence Chrétienne.*

Supposons dans deux Hommes un même esprit, un même genie pour l'Eloquence, une même étude, une même Science, les talens naturels ou acquis les mêmes ; à cela près que l'un est Homme de bien, & l'autre ne l'est pas. Je les engage à me faire un Discours sur les Jugemens de Dieu, sur la mort, sur les peines de l'Enfer, sur les joïes du Paradis &c. Chacun de son côté met la main à l'œuvre. Le Predicateur Homme de bien, après avoir penetré son sujet, l'avoir rangé & disposé dans son esprit, commence à tracer sur le papier ses sentimens & ses pensées. Comme il est penetré de ces grandes veritez, qu'il les goûte, qu'il les sent, il n'a pour s'exprimer qu'à suivre les mouvemens de son cœur. Tout chez lui coule de source, & son cœur lui suggere tant d'expressions, tant de sentimens, qu'à peine sa plume & sa main

suffisent-elles à les recüeillir. L'autre, à qui rien ne manque que la qualité d'Homme de bien, se dispose aussi en même-tems au travail penible de la composition. Il examine toutes les parties de son sujet, il les voit en détail, il les met en ordre : mais comme il reconnoît que pour bien écrire, il faut sentir, & qu'il sent fort bien qu'il ne sent rien ; la premiere chose à laquelle il pense, est de sentir. Pour cet effet, il s'efforce d'échauffer son imagination par une profonde reverie ; il tâche d'ajoûter quelques nouveaux degrez de mouvement aux esprits qui coulent dans ses veines ; il se remuë, il s'agite, il s'excite, il se bat les flancs. Ces esprits portez au cœur avec le sang y causent quelque émotion ; une petite chaleur commence à s'y faire sentir ; un petit feu à s'y allumer. Là-dessus, le Predicateur se hâte de travailler, & de tirer avantage de la situation où il s'est mis. Mais ces impressions forcées ne durent gueres ; le mouvement des esprits se ralentit ; ce feu étranger, & allumé contre nature s'éteint bien-tôt ; le cœur retombe dans sa froideur, dans sa premiere indifference ; il faut à nouveaux fraix revenir à le ranimer.

Qu'on examine les Sermons de ces deux Predicateurs, qu'on les compare. Quelle difference de stile à stile, d'expressions à expressions, de sentimens à sentimens ? Dans l'un le stile est aisé, naturel, varié, abon-

dant, vif, animé, qui touche, qui embrase. Dans l'autre, le stile est contraint, gêné, froid, sec, uniforme, languissant, incapable de faire impression. D'où vient cette difference? L'esprit dans tous les deux n'est-il pas le même? Cela est vrai, mais le cœur ne l'est pas. L'un sent ce qu'il dit, & le sent naturellement. L'autre dit ce qu'il ne sent pas, ou du moins qu'il ne sent qu'artificiellement. On parle presque sans sçavoir ce qu'on dit, quand on parle & qu'on ne sent pas. L'esprit n'a gueres qu'un Langage. Le cœur parle toutes sortes de Langues. Quand on ne parle que d'esprit, on parle froidement, sechement, uniformement. Parlez de cœur, & vous parlerez diversement, abondamment, vivement. L'esprit a une forme déterminée. Le cœur les prend toutes, c'est un Prothée.

ARTICLE XVI.

Ce qu'on doit entendre par un Predicateur qui vit mal.

PAr la mauvaise conduite, *dit un Auteur Anonime*, * j'entens plusieurs choses. Une vie dereglée, qui combat les preceptes de l'Evangile, & les bonnes mœurs. Un esprit remuant & inquiet; qui aime le désor-

* L'Action de l'Orateur Chrétien pag. 23.

dre & la nouveauté, & qui ne peut compâtir avec personne. Un attachement trop grand à des occupations frivoles, qui dérobent le tems qu'on peut employer utilement aux fonctions du saint Ministere. Une passion ridicule, qui se couvre souvent du voile de la charité, & porte un Ministre de l'Evangile à s'ingerer trop avant dans les secrets des Familles, à vouloir regler leurs affaires & leurs interêts, à épouser des partis, & à faire des cabales dans une Eglise. Une trop grande familiarité avec des gens qui en abusent souvent, comme ce Disciple avec qui le Maître joue, & qui voudroit toûjours le traiter de compagnon. Le Predicateur peut recevoir des visites, & en doit peu rendre; & ceux qui le vont voir usent ordinairement de cette discretion, de prendre des heures qui ne sont pas destinées à ses études.

ARTICLE XVII.

Comparaison entre quatre sortes de Prédicateurs & quatre especes de Loüis.

UN jour que je m'étois exercé au jeu des Comparaisons, dans une compagnie de personnes des deux Sexes, & à peu près de mon age; je ne pus jamais m'endormir la nuit suivante, que je n'eusse fait la comparaison que voici.

Prenant le *Loüis* dans un sens vague, pour toute espece de Monnoye marquée au coin du Roi de France, j'en suppose de quatre sortes, ausquels je compare autant de Predicateurs. *Loüis d'or*, *Loüis d'argent*, *Loüis de cuivre*, & *Loüis de plomb*.

Je compare aux *Loüis* de la premiere espece les Predicateurs, qui riches en sçavoir & en talens exterieurs, le sont aussi en bons exemples & en œuvres de pieté. Mais qu'ils sont rares les predicateurs de cet ordre.

Je trouve en deuxiéme lieu des predicateurs, qui ne ressemblent pas mal aux *Loüis* de la seconde espece ; & j'entens par ces predicateurs, ceux qui dépourvûs des talens exterieurs & d'un profond sçavoir, se recommandent principalement par leur bonne vie. Ces predicateurs ont sans contredit leur merite ; & il n'est que nôtre peu de goût pour les choses veritablement solides, qui nous empêche de les estimer ce qu'ils valent. Car, quoiqu'ils n'ayent ni talens exterieurs, ni beaucoup d'érudition ; ils nous instruisent cependant par leur vie, & sont de plus en état de nous apprendre des veritez que nous ignorons, ou que nous ne sçavons qu'imparfaitement. J'observe encore à ce sujet, que si l'ordre de Dieu, nôtre avancement dans la pieté & l'édification de nos prochains, étoient les motifs qui nous engageassent à frequenter les saintes Assemblées ; nous ne serions

pas

pas si ardens que nous le sommes à nous informer qui prêche ; ni si insensez bien souvent, que de rester dans nos maisons, ou de lier des parties prophanes, plûtôt que d'aller à l'Eglise, parce que celui qui prêche, n'a pas, dirai-je, l'heureux ou le sot avantage de nous plaire.

Je fais ressembler aux *Louïs* de la troisiéme espece, les predicateurs, qui avec de l'acquis & des dons pour la Chaire, ne menent pas une vie qui y reponde. On auroit assûrément grand tort, si l'on refusoit à ces predicateurs la justice qui leur doit revenir de la part du monde, où les richesses de l'esprit & du corps furent toûjours estimées ; mais à considerer ces predicateurs par le côté qui leur conviendroit le mieux ; ils sont, selon moi, très-peu estimables.

Enfin, je compare aux *Louïs* de la derniere espece, ceux d'entre les predicateurs, qui ne se distinguent ni par leurs talens, ni par leur bonne vie. Il seroit à souhaiter qu'il n'y eût pas plus de ces predicateurs, qu'il n'y a de *Louïs de plomb*, que je n'ai fait que supposer, comme j'en ai averti d'abord.

ARTICLE XVIII.

Raisons du mépris qu'on fait des Ministres.

ENtre les diverses raisons qui contribuënt au mépris qu'on fait aujourd'hui des Ministres, je trouve principalement ces trois ici: *Les Prédicateurs ne sont pour l'ordinaire que Théologiens. Ils se répandent trop dans le monde. Et ils manquent assez souvent de bien, pour pouvoir subsister par eux-mêmes.*

Je dis 1. *que les Predicateurs ne sont pour l'ordinaire que Théologiens*, & même que *Théologiens à Systême.* J'entens par *Théologien* un predicateur qui néglige la philosophie, les Langues, l'Histoire Ancienne Sacrée, & prophane, & en particulier celle des peuples de l'Orient. Connoissances pourtant qui lui apprendroient à raisonner plus juste, & à mieux entendre l'Ecriture, que ne le fait le gros des predicateurs. Et par *Théologien à Systême*, j'entens un predicateur qui cherche dans l'Ecriture, non les sentimens qui y sont, mais ceux que renferme le Systême de ses Maîtres; lequel il subordonne de bouche aux Auteurs Sacrez, quoi qu'en effet ceux-ci n'entrent presque pour rien dans ses études. Je le prouve par la conduite des jeunes gens qui embrassent le Ministere; ils se dévouënt avant que de rien sçavoir, au parti de *Coccejus*, ou

de *Voetius* ; & selon les principes qu'on leur inculque, & qu'ils admettent aveuglément, ils sont ou d'un parti ou de l'autre. Au lieu que s'ils étudioient un peu à fonds la Philosophie, les Langues, l'Histoire ; & qu'avec ces secours ils lûssent & meditassent, comme il faut nos Saints Livres, ils ne seroient à coup sûr ni *Cocceyens*, ni *Voetiens*. Combien encore nos Predicateurs ne s'épargneroient-ils point de fraix & de peines, par l'étude de ces connoissances ? Commentateurs eux-mêmes, ils n'auroient que faire de tout ce fatras d'ouvrages Théologiques, qu'on leur fait acheter & lire. Faisant choix des meilleurs, ils s'en tiendroient uniquement à ceux-ci, & ils en seroient sans comparaison plus habiles ; car ceux qui ont devoré le plus de Livres, ne sont pas pour cela les plus sçavans ; mais ceux-là le sont réellement, qui possedent bien un seul Livre. *Cave tibi ab homine unius libri.*

Je dis 2. *que les Predicateurs se repandent trop dans le monde*, pour s'attirer le respect qu'on doit à leur caractere. Au lieu d'être assidus à feuilleter leurs livres, & à visiter les malades, comme leur charge les y appelle ; on les voit au contraire dans bien des compagnies, & dans celles même où l'on s'en donne le plus *au-cœur-joie*, comme on parle. Ils ne sont pas non plus scrupuleux sur l'ordre des gens qu'ils frequentent ; pourvû qu'ils passent leurs heures de loisir à la faveur

d'un verre de vin & d'une pipe de tabac, ils sont les plus contens du monde ; & exigeroient presque qu'on les felicitât, sur ce qu'ils ont passé si bien leur tems. Beau sujet de félicitation ! Est-il étonnant que les predicateurs se faisant connoître par des endroits si foibles, on ne fasse pas d'eux tout le cas qu'on devroit en faire ? Je ne voudrois pas au reste, qu'un Ministre de l'Evangile se sequestrât du Genre-humain, & qu'il menât absolument une vie de Reclus & de Moine.

Veut-on que de son air on sorte rebuté ?
Qu'il ne visite point, quand il est visité ?
Non, j'acorde qu'il doit être honnête, accéssible ;
Qu'une retraite entiere est alors impossible ;
Que son zele a besoin de voir, & d'être vû ;
Que de certains secours il peut être pourvû,
Dispensé des devoirs qui sont incompatibles
Avec le dur travail, & les veilles penibles,
Que demande avec soin un Sermon preparé ;
Ce n'est point ce qu'en lui l'on verra censuré,
Il peut voir ses Amis, sans se rendre coupable,
Les suivre à la Campagne, & paroître à leur table :
Mais il faut qu'à ces soins, ces secours, ces repas,
Il se prête à regret, & ne se livre pas ;
Que par tout sa conduite à ses Sermons reponde,
Et qu'il prêche d'exemple au milieu du grand monde. *

La troisiéme raison du mépris que l'on fait des predicateurs, c'est *leur peu de fortune*, qui dans le fond n'est pas un défaut ; mais qui

* L'Art de prêcher. Chant. I.

les porte néanmoins très-souvent à commettre des lâchetez, qui nous les rendent méprisables. En effet, qui pourroit voir de sang froid des Pasteurs, conniver à des actions ou à des discours dignes de censure; & quelquefois même y aplaudir? Or ils n'en usent ainsi que par la crainte où ils sont, que s'ils venoient à mourir, sans s'être faits des amis & des protecteurs, leurs enfans ne restassent après eux dans la derniere misere. Malheureux bien! Funeste heritage! que celui qu'on laisse à sa posterité aux dépens de son devoir & de sa conscience. Quelques predicateurs gemissent peut-être interieurement de l'irrégularité de leur conduite; plusieurs ne la sentent pas; ou bien ils s'y plaisent, & suivent en cela la pente de leur cœur, qui est aussi bas & aussi rampant que leur procedé. Peut-on, je vous prie, respecter des gens de ce caractere?

ARTICLE XIX.

Sur la longueur des Sermons.

DEtestant, comme on fait aujourd'hui, les longs Sermons, ce que je vai dire ne peut être que fort utile à la jeunesse que j'ai en vûë.

Quelqu'un a donné aux longs Sermoneurs cet avis. *Menagez vos Auditeurs en Hiver*,

& menagez-vous en Eté. Le moyen aussi qu'en Hiver, on soit écouté favorablement & long-tems, de personnes qui par le froid, dont elles sont saisies, ne respirent que le coin de leur feu ? Et à quoi ne s'expose pas en Eté un predicateur qui s'agite beaucoup ? Mais à propos de s'agiter : Les predicateurs, *dit le P. Gisbert*, * qui ont peu de bonnes choses à dire, sont pour l'ordinaire ceux qui s'agitent davantage. plus ils sont steriles en raisons, plus ils sont abondans en gestes. Ils s'imaginent par le grand feu de leur action, *corporelle s'entend*, donner du poids à ce qui n'en a pas, & du prix à ce qui vaut très-peu. Ils crient, ils déclament, c'est tout leur merite. pour revenir de mon écart : de quel air, je vous prie, aura-t-on pû écouter un predicateur d'une certaine Nation, qui en Hiver, & dans un jour de jeûne, étant monté à cinq heures du soir en chaire, n'en descendit que le quart avant neuf heures ? Ceci me rapelle dans l'esprit ce qu'on a dit d'un Ancien Orateur, qu'il aimoit mieux crever que mettre fin à son babil. *Deficere malebat quàm desinere.*

Le P. *Gisbert* † s'énonce ainsi sur la longueur des Sermons. Un predicateur qui veut réüssir doit être court, ou le paroître. Au moment que l'Auditeur commence à sentir

* L'Eloquence Chrétienne, &c. pag. 248.
† Ibid. pag. 109.

que le predicateur est long, il commence à s'ennuyer; & l'ennui est un des plus grands obstacles à la persuasion : d'où il faut conclure, qu'il n'est permis qu'aux excellens Orateurs d'être longs; parce qu'à eux seuls le Ciel a donné le pouvoir être longs, & de paroître courts.

Mr. H** Pasteur à la Haye, & Auteur des excellens *Conseils d'un pere à son fils qui se consacre au St. Ministere*, recommande sur toutes choses à son fils, * d'éviter la longueur dans ses Sermons.

Combien de beaux Sermons par leur longueur gâtez,
Et qu'on eût bien voulu n'avoir point écoutez ?
Combien de maux de tête à ceux dont la migraine
Redouble, quand quelqu'un parle à perte d'haleine?
Et combien de Vieillards, ou de Convalescens,
Se repentent trop tard de n'être point absens ?
A quoi bon ces Discours, dont la durée assomme ?
S'il faut tuer quelqu'un, ce n'est que le Vieil-Homme :
Mais compte pour certain qu'il ne mourra jamais,
A moins que contre lui l'on n'use d'autres traits.

Un Gentilhomme, † qui donna en même

* Qui, quoique fort jeune, se distingue néanmoins aujourd'hui très-avantageusement dans sa Profession.

† Mr. De S.... qui parmi la jeunesse de ce Païs brille autant par son Sçavoir & par son Esprit, que par sa Naissance & par ses Emplois, Sa Lettre, quoi qu'écrite fort à la hâte, mérite cependant d'être lûë : aussi la traduisit-on d'abord en Hollandois.

tems * que Mr. H** une *Lettre sur la longueur des Sermons*, rapporte après Mr. *Fremont d'Ablancourt*, qu'*Alphonse VI.* Roi de Portugal, *ordonna aux Predicateurs d'abreger leurs Sermons, sous peine d'être exilez.* Cet ordre, quoique donné par un Prince débauché, n'en a pas moins pour cela son merite, & il n'est, je m'assûre, aucun particulier raisonnable qui ne le souscrivit de bon cœur. Mais comme ce que j'ai remarqué jusqu'ici ne détermine pas la longueur que doit avoir un Sermon, pour n'être pas *ennuyeux*, *accablant*, & peut-être aussi *inutile*, † je tâcherai de suppléer par ce qui suit à ce qui manque aux avis precedens.

Mr. D** (dont j'ai parlé dans mon XII. Article) écrivant de *Leipzig*, où il étoit alors Ministre, dit avoir lû un ordre adressé à tous les Consistoires du Païs qui condamnoit à deux écus d'amende les Predicateurs qui prêcheroient plus d'une heure, ou qui se serviroient même de repetitions ennuyeuses. *N'en serions-nous pas mieux*, ajoûte ce Pasteur aussi modeste qu'habile, *si un semblable ordre étoit, ou pouvoit être religieusement observé?* *

* En 1713......

† Ce sont les termes de M** V. l'Epître troisiéme de son Poëme.

*. Histoire Crit. de la Rep. des Lettr. Tom. VIII. pag. 438.

J'ai lû moi dans la *Vie de Guillaume Farel* écrite par Mr. *Ancillon* le Pere ; qu'un Evêque, à qui l'on demandoit de quelle longueur devoit être un Sermon, répondit : *Que tout Predicateur qui avoit passé sa demi-heure, pouvoit finir quand il voudroit, sans crainte d'être trop court.*

Le Gentilhomme que j'ai cité dans le moment ; est à peu-près du même avis que cet Evêque. Je crois, dit-il, qu'un Sermon, pour n'être pas trop long, ne devroit guere plus durer qu'une demi-heure ; & qu'un Predicateur qui observeroit cette regle, pourroit si bien menager, l'attention de ses Auditeurs, qu'ils l'écouteroient avec plaisir & avec utilité ; & que dans tout son Sermon, ils ne perdroient pas le fil de ses raisonnemens.

Que ceux donc qui s'arrogent le droit de censurer les Predicateurs sur leurs trop longs Discours, choisissent entre ces deux termes prescrits aux Sermons, celui qui les accommodera le mieux. Pour moi, je me determinerois en faveur du premier, comme étant le plus raisonnable à divers égards. Je ne ferois pas même de procès à un Predicateur, qui ne rempliroit pas tout-à-fait son heure ; mais je prendrois volontiers parti contre celui qui la passeroit, ne fût-ce que d'une minute, si j'avois, comme l'on dit, quelque voix en chapitre.

ARTICLE XX.

Exemple d'un Predicateur, qui, quoiqu'il fût long, n'ennuyoit point; & de l'aversion qu'on avoit à Lacedemone *pour les longs Discours.*

MOnsieur *Chaderton*, après avoir prêché deux heures de suite, avertit qu'il alloit finir pour ne pas pousser à bout la patience de ses Auditeurs : mais à peine eut-il prononcé ces mots, qu'on oüit de toutes parts des gens qui l'exhortoient au nom de Dieu à continuër, ce qu'il fit encore pendant une heure. *Par malheur pour les Predicateurs, ces heureux tems sont passez, & dès que la premiere heure a sonné, fût-on plus éloquent que* Demosthene *&* Ciceron,

On a beau s'échauffer, c'est en vain qu'on exhorte
Un Auditeur lassé, qui regarde la porte. *

Bocalin, dans ses *Nouvelles du Parnasse*, rapporte qu'un Bourgeois de Lacedemone ayant dit en trois mots ce qu'il auroit pû dire en deux, (ce qui est un excès capital dans cette Ville, où l'on épargne avec plus de soin les paroles, que les Avares l'argent,) il fut

* Nouv. de la Repub. des Lettr. Janv. 1701. pag. 75.

condamné à lire une fois la *Guerre de Pise* écrite par *Guicciardin*. Ce criminel lut avec une sueur de mort quelques pages de cette Histoire : mais le chagrin que lui causa la prolixité de ce recit fut si grand, qu'il courut se jetter aux pieds de ses Juges, & les pria qu'ils l'envoyassent dans une galere, pour y ramer comme un Forçat, qu'ils l'enserrasseut entre quatre murailles, ou qu'ils le fissent écorcher tout vif ; preferant quelqu'un de ces Suplices à celui de la lecture fatigante de ces Discours sans fin, de ces conseils si ennuyeux, de ces froides Harangues, qu'on faisoit même sur la prise d'un colombier : ce qui lui causoit de plus vives douleurs que celles qu'endurent les Femmes dans l'enfantement, ou que la mort la plus cruelle. *

ARTICLE XXI.

Un Predicateur qui n'est né que pour un petit theatre, ne doit pas en ambitionner un grand.

SI d'un Astre ennemi l'aspect peu favorable ;
T'a de prêcher les Grands fait naître peu capable,
Pourquoi de tes Sermons leur donner l'embarras,
Et prêcher sans profit à qui n'écoute pas ?

* Eloge des Hommes Sçavans tirez de l'Hist. de Mr. de Thou par Mr. Teissier, T. IV. pag. 52.

Choisis, choisis un champ à tes soins moins rebelle,
Suis dans les Missions *Honoré* qui t'apelle,
Au Village avec lui fais entendre ta voix,
Fais par necessité ce qu'il a fait par choix.
C'est tenir trop long tems ton talent inutile,
Que d'ennuyer la Cour, que d'endormir la Ville
Il est d'autres moissons. Les pecheurs égarez,
De ces eaux que tu perds sont ailleurs altерez,
Abbé, leur ignorance accuse ta mollesse. *

Mais le P. *Honoré*, dont j'admire la probité & le désintéressement, n'est pas le seul qui ait fait par choix ce que l'Abbé auroit dû faire par necessité. *Pierre du Vair*, Evêque *Vence*, & Frere de l'illustre Garde des Sceaux, refusa plusieurs meilleurs Evêchez, disant: *Qu'il ne croyait pas qu'il lui fût permis en conscience de repudier sa femme, parce qu'elle étoit pauvre, pour en épouser une autre plus riche*. Et *Jean Pierre le Camus*, Evêque de *Bellay*, refusa deux Evêchez considerables, qui lui furent offerts par le Cardinal de *Richelieu*, Arras & Amiens. *La petite femme que j'ai épousée*, disoit-il à ses amis, *est assez belle pour un Camus*. †

* L'Art de Prêcher. Chant. IV.
† Mem. Hist. &c. d'Amelot de la Houssaye. T. II. pag. 271.

ARTICLE XXII.

Sur la rareté d'un Predicateur parfait, consideré sous la simple qualité d'Orateur.

S'Il en faut croire *Descartes*, entre les choses rares ces trois ici le sont peut-être le plus, *Une belle Femme, un bon Livre, & un Orateur parfait.* *

Sans-doute qu'on doit envisager philosophiquement le mot de *Descartes*, & entendre ce qu'il dit des *Femmes*, des *Livres*, & des *Orateurs*, dans un sens de perfection, qui est en effet très-rare à parler en Philosophe; mais qui seroit très-ordinaire, si on l'entendoit, comme on l'entend communément. Car il y a, selon ce sens ici, beaucoup de Femmes que l'on prône comme belles, & qui le croyent bien elles mêmes, quoique souvent à faux; plusieurs Livres qu'on appelle bons, & qui le sont peut-être; mais si je ne me trompe, il est fort peu d'Orateurs qu'on puisse nommer parfaits, même dans un sens assez relâché. Ainsi de ces trois choses que *Descartes* croit être bien rares, la plus rare encore de toutes, c'est un *Orateur parfait.*

La raison en est, que pour être tel, il faut sçavoir *toucher, enseigner & plaire*, dans un

* Vie de Descartes par Baillet. T. II. pag. 501.

degré éminent. Or, pour ne rien dire de plus fort, ces trois qualitez se rencontrent rarement dans un même Predicateur. C'est beaucoup, quand un seul en possede bien une. Je prouve ma these par un exemple que je tire du *Melange d'Histoire & de Literature par Mr. de Vigneul-Marville.* * Les Italiens avoient au commencement de ce siecle trois Predicateurs celebres ; *Lupus*, *Tolete*, & *Panicarole.* Mais quelques habiles que fussent ces predicateurs, ils ne possedoient néanmoins qu'entr'eux trois, les talens que je viens de marquer. D'où vient que quand on parloit du côté par où chacun de ces trois predicateurs se signaloit, on disoit : que le premier touchoit, que le second enseignoit, & que le troisiéme plaisoit. *Lupus movet, Toletus docet, Panicarola delectat.*

ARTICLE XXIII.

Sur la difficulté, & même le danger qu'il y a à suivre de certains Modeles.

Quelqu'un ayant dit du P. *Bourdaloue*, qu'il faisoit excellemment bien des portraits, une Dame répondit : *Qu'en effet ce Pere étoit inimitable, & que les Predicateurs qui l'avoient voulu copier, n'avoient fait que des Marmousets.* †

* Tom. II. pag. 53. † Le Passe-tems Agréable.

N'en pourroit-on pas dire autant de quelques-uns de nos jeunes predicateurs, qui prennent pour modéle un pasteur, qu'il est comme impossible de bien imiter? parce que la nature n'a pas enrichi tout le monde des mêmes talens, dont elle a orné si abondamment ce pasteur; qui outre ses talens naturels en a acquis, & en acquiert encore tous les jours de nouveaux par ses soins, & par sa forte application à l'étude.

Sonde pour t'élever, ta force & ton genie,
Ne sois jamais saisi de l'aveugle manie;
De croire que tu peux, dès le premier Sermon,
Egaler *Bourdaloüe*, & passer *Mascaron*.
Sçache mieux te connoître, & sois moins temeraire,
Travaillant sur ton fonds, fais toi ton caractere:
Mediocre il vaut mieux, s'il n'est point imité,
Qu'au plus grand sur le tien avec étude enté. *

L'Auteur de la *Comparaison de l'Eloquence de Demosthene & de Ciceron* est à ce sujet dans les mêmes idées que l'Abbé de *Villiers*. La regle qu'on doit tenir, en fait d'Eloquence sur tout, c'est d'avoir de l'application pour connoître son genie, & de la constance pour le cultiver, quand on l'a connu: il ne faut que suivre son penchant, qui est toûjours bon, quand il n'est pas absolument mauvais. C'est le premier avis que *Ciceron* donne pour

* L'Art de Prêcher, Chant. II.

les regles de la bienséance : parce que tout ce qui n'est pas naturel est affecté, & toute affectation est un véritable défaut. *Id maximè quemque decet, quod est cujusque suum maximè.* L'Auteur de la *Comparaison* nous découvre ensuite la cause la plus universelle, & aussi la plus vraye de cette imitation. C'est, dit-il, que la plûpart de ceux qui parlent en public, étant d'ordinaire mal satisfaits de la petitesse de leur genie, ils prennent le parti de copier ceux qu'ils voyent réüssir.

On peut dire encore, qu'il y a en general du danger à suivre trop aveuglément un Modéle. Car, pour m'exprimer avec l'Auteur des *Reflexions sur les défauts ordinaires des Hommes, & sur leurs bonnes qualitez.* Bien des gens se proposent d'imiter quelqu'un qui a du merite, qui ne l'imitent cependant qu'en des choses qui n'ont jamais pû le distinguer. Alors on s'attache à ce qui accompagne le merite, & non au merite même. On prend l'ombre pour le corps : ce qui fait, qu'en marchant sur les traces d'autrui, on ne sçauroit jamais les atteindre, on ne peut pas même dire qu'on les suive.

Deux choses sont donc necessaires pour bien imiter quelqu'un. Il faut se sentir de la disposition à le pouvoir faire : non une disposition de simple volonté, ou de pure envie ; mais une disposition qu'on ait reçû de la

Nature, ou plûtôt de celui qui en est le Maître & l'Auteur. Or comme il est rare que les predicateurs, avec tous leurs talens n'ayent pas aussi leurs défauts, il faut encore examiner avec soin ces Modéles, de peur qu'en voulant les imiter en beau, on ne les imite malheureusement en laid.

ARTICLE XXIV.

Sur la Maniere de prêcher par plan.

AU sujet de Mr. S** qu'on veut imiter en tout, je dirai ici un mot touchant la maniere de *prêcher par plan*, en laquelle il réüssit si bien, & qu'on paroît vouloir introduire aujourd'hui dans nos Chaires.

Il me semble premierement, que pour prêcher de la sorte avec succès, il faut avoir, comme ce Pasteur, avec de l'acquis un beau feu d'imagination; & s'être accoûtumé de bonne heure à reflechir; mais à reflechir profondément avec justesse, & avec netteté: sans quoi l'on ne fera jamais rien qui vaille, même du côté de l'esprit. J'ai oui dire en second lieu à des Gens du Mêtier, que par cette maniere de prêcher, qui est trop generale, on ne sçauroit faire deux cens Sermons, sans être au bout de son rôle, comme on parle: ce qui oblige necessairement à en venir à la fin à des repetitions; ou à en imposer

à ceux de ses Auditeurs qui n'ont pas de memoire, en prenant des textes paralleles, ausquels on applique autant de fois qu'on veut le même Sermon. Je dis enfin, que la maniere de *prêcher par plan* n'est pas à la portée du peuple, qui en murmure beaucoup, & qui sort du Temple tout aussi vuide de sentimens qu'il y étoit entré. Mais c'en est assez là-dessus pour un Livre de la nature de ce Recuëil. Je laisse le soin d'en dire davantage à ceux qui en sçavent plus que moi, & que leur caractere appelle à s'opposer à cette maniere de prêcher, s'ils ne la trouvent pas propre à l'instruction, & à l'édification de l'Eglise.

ARTICLE XXV.

*Reponse de Mr. V** E** à mon sentiment sur la maniere de* prêcher par plan.

JE vous remercie, Mr. de m'avoir communiqué ce que vous pensez sur la maniere de *prêcher par plan*. Permettez-moi de vous dire, avec ma franchise ordinaire, que je ne suis pas entieremens de vôtre opinion. Un Predicateur qui *prêcheroit par plan* plusieurs fois par semaine auroit tort, je crois; mais je crois aussi qu'on peut, & qu'on doit même prêcher quelquefois par plan. Qu'est-ce que *prêcher par plan*? C'est prendre des paroles d'un texte une occasion naturelle d'ex-

pliquer métodiquement une propofition generale, un article entier qui concerne la Religion. Ces articles entiers, ces propofitions generales peuvent être tirées de tous les livres facrez; mais rarement en donneroit on une idée complete & diftincte, en expliquant regulierement un texte particulier. Croyez-vous, Mr. que fi l'on expliquoit ces veritez par parties, les auditeurs feroient en état de les ramaffer toutes de differens Sermons, & de les arranger dans un Syfteme fuivi? Vous êtes perfuadez du contraire, & vous voyez par conféquent qu'il eft très-utile de *prêcher par plan*; C'eft l'unique methode pour donner une notion claire & generale de tout un devoir, ou de tout un dogme. Mais prêcher toûjours dans ce goût, pour un homme qui doit prêcher fouvent, eft à mon avis très-mal imaginé. Premierement, la fatigue en eft trop grande; & en fecond lieu, le peuple doit être inftruit auffi à expliquer l'Ecriture Sainte & à la lire, fans être arrêté à chaque pas par quelque difficulté. Mais vous trouvez deux inconveniens dans les Sermons par plan. *Il y a des gens qui s'en mêlent, fans être des genies fuperieurs; & ces difcours ne font pas à la portée du peuple qui fe plaint lui-même qu'il en retire peu de fruit.*

A l'égard de vôtre premiere difficulté, il faut Mr. pour la réfoudre, que j'établiffe un principe, le voici. Pour être en état de prê-

cher, il faut avoir pour le moins du bon-sens, sçavoir l'art de raisonner, & avoir employé ce bon-sens & cette Logique à étudier la Theologie avec attachement, & pendant un tems considerable. Je conclus de-là, qu'un Predicateur doit sçavoir *prêcher par plan*, ou qu'il ne doit pas prêcher du tout. Mais, direz-vous, il y a des personnes destituées de ces lumieres acquises & naturelles qui prêchent, & qui graces à des poûmons & à des phrases, ne laissent pas de se faire goûter. Rien de plus vrai; ils sont bien redevables à l'ignorance fortunée, & à l'heureux *déraisonnement* de leurs auditeurs. Mais leurs Sermons sont-ils réellement bons à quelque chose? Leurs cris forment-ils la raison? Sanctifient-ils le cœur? Que font-ils? Ou ils tirent de leur propre fonds des choses vagues, mal appliquées, mal liées, qui debitées d'un air important, imposent aux petits esprits sans y entrer, ne donnent aux gens sensez que de l'ennui & de l'indignation. Ou bien ils vont au pillage chez differens Commentateurs; ils prennent là une idée, là une autre, & là une troisiéme; ils vous cousent tout cela ensemble, pensées & expressions: mais souvent la couture en est si grossiere, qu'elle saute aux yeux un peu penetrans; & qui plus est, ils pillent trois genies differens, qui sont dans trois opinions differentes; par où l'on découvre dans ces belles pieces; permettez-moi

cette expression, une *inconsistance* de stile & de sistême, qui choque l'oreille, & qui embrouille les idées. J'infere de-là qu'un homme qui n'a point en même-tems du bon-sens, de la Logique, & de la Théologie, ne sçauroit bien prêcher en aucun genre : mais s'il les posséde, je soûtiens qu'il peut *prêcher par plan.* Ayant une idée nette & methodique d'un dogme & d'un point de morale ; pourquoi ne pourra-t-il pas la développer dans un discours ? S'il manque d'imagination, son plan ne sera peut-être qu'un Squelette, qui n'aura pas cette beauté & cet embompoint, qu'il pourroit emprunter d'un beau genie : mais il sera bon & regulier, & on en pourra d'autant mieux démêler les differentes parties. N'y a-t-il pas des degrez de bonté & d'excellence dans la methode ordinaire ?

Les plans, ajoûtez-vous Mr. *ne sont pas à la portée du peuple.* Il est vrai, ni tout autre Sermon suivi & raisonné non plus. Les termes de *peuple* & de *portée* ont un sens assez étendu. Le peuple, ne lui en déplaise, se donne des airs. A proprement parler, il ne comprend rien, & il ne croit rien. Pour comprendre & pour croire, il faut avoir des idées & du raisonnement. Si le peuple en avoit, il suivroit les plans, il les gouteroit, & il verroit que c'est la meilleure methode de l'instruire. Qu'il lise des Catechismes, comme celui de Mr. S** mais dix fois de suite. Qu'on

les fasse lire & comprendre aux enfans. Qu'on leur fasse sentir que *concevoir*, c'est l'unique route de *croire*, & dans vingt-ans d'ici le peuple raisonnera, croira, & approuvera les plans.

Au reste, Mr. les *Sermons par plan* n'épuiseront pas les matieres de Theologie. C'est une vaste mer de reflexions sensées, *que deux cens Sermons dans ce genre n'entament pas seulement.* Je pourrois vous le faire sentir dans une seconde Lettre, s'il en étoit besoin.

ARTICLE XXVI.

Replique à la Reponse precedente, accompagnée de la Fable de l'Alouëtte, du Rossignol & de la Brebis.

SI j'ai bien compris vôtre pensée, Mr. nous n'aurons jamais de dispute ensemble sur l'article des *Sermons par plan.* Vous goutez entierement ma premiere & ma troisiéme raison, lesquelles vous étendez & fortifiez clairement & solidement. Si l'on peut porter le peuple à s'instruire, & à mieux raisonner qu'il ne fait, vous gagnerez haut la main vôtre cause. Le Catechisme de Mr. S** de même que tous les Ouvrages qui sont sortis, ou qui sortiront de la plume de cet Habile-homme, y contribuëront sans doute beaucoup; pourvû qu'on les lise, & qu'on les

relise plusieurs fois avec l'attention & avec la docilité necessaire. Mais si les choses restent toûjours sur l'ancien pied, comme il n'est que trop à craindre que cela n'arrive, vû la paresse & l'indifference de la plûpart des gens pour leur principal & éternel interêt, il est indubitable que la maniere de *prêcher par plan*, ne leur sera jamais utile ; & alors j'aurai remporté la victoire, ce que Dieu me garde de souhaiter jamais de faire à ce prix.

J'ai crû Mr. & je crois encore avec vous, *Qu'un Predicateur, qui prêcheroit toûjours par plan, feroit mal, & qu'il n'y tiendroit pas même long-tems, s'il lui falloit prêcher souvent selon cette methode.* En effet, il s'épuiseroit si fort l'esprit à la longue, qu'il pourroit bien ne lui en rester plus, pour prêcher ensuite dans aucun goût. D'ailleurs, comme vous le remarquez encore fort bien. *Il ne leveroit point par là les difficultez qui se rencontrent dans nos Saints Livres.* Les Predicateurs doivent donc suivre à cet égard la route que vous leur indiquez.

Sur ce que vous dites, *Qu'un Predicateur qui manqueroit d'imagination, mais qui auroit d'ailleurs les qualitez que vous lui supposez, pourroit faire un* plan ; *qui n'étant à la verité qu'un* Squelette, *auroit néanmoins les avantages que vous donnez à ce Squelette :* il m'est venu en pensée M. que le peuple étant tel que vous & moi l'avons dépeint d'après nature,

un Predicateur qui auroit avec de l'*Imagination* du *bon sens*, de la *Logique*, & de la *Theologie*, feroit mieux de porter en chaire un *plan Squelette*, * qu'un *plan qui seroit si fort chargé d'embonpoint*; & de destiner à l'impression tous les discours qu'il se sentiroit capable de composer dans ce dernier genre. Un homme qui écoute, & ce même homme qui lit, sont, ce me semble, deux hommes très-differens, l'entendissiez-vous même d'un homme qui auroit du genie & des Lettres. Il en est des objets qui frapent l'esprit, comme de ceux qui frapent les sens. Trop de beautez rassemblées accablent & dégoutent : au lieu qu'une seule, ou si vous voulez encore, un petit nombre de beautez presentées à propos, & qu'on n'est pas obligé de contempler trop long-tems, plaisent, animent, enchantent.

En cas M. que je me trompe, je souffrirai sans peine que vous me releviez; comme je l'ai souffert à l'égard de ma seconde raison, que je n'ai alleguée que comme un *oui-dire* des gens du mêtier. Peut-être que vous outrez la matiere sur ce sujet, comme je crois que les autres la restreignent trop. J'entens ceci plus particulierement des dogmes que de la morale; laquelle, à s'en tenir à l'Ecriture & à la droite raison, fournit infiniment

* Au sens de Mr. V** E** & au mien, ce *Plan* ne sera pas dans le fond si *Squelette*, qu'il soit entierement décharné.

plus

plus que ne feront jamais les dogmes, *Nisi velimus sapere preter & supra Scripturam, quod à verè Christiano longè absit, oportet.*

Au reste Mr. j'ai lû vôtre Lettre avec un extrême plaisir, je vous en remercie de tout mon cœur, & je ne doute pas que le *Monde sensé* ne vous en remercie avec moi. Pour ce qui est du *Monde opposé*, je ne vous en promets point de reconnoissance, mais bien un sentiment, tel qu'est celui que l'on a pour un homme qui pense juste, & qui ose dire librement ce qu'il pense. *

L'alouëtte, le Rossignol & la Brebis.

FABLE. †

Le Rossignol & l'Alouëtte
Sur leur chant contestoient un jour.
Après qu'à l'envi tour à tour
Chacun eut gazouillé plus d'une chansonnette:
C'est perdre nôtre tems, dit l'Amateur des Bois,
De faire aux seuls Echos entendre nôtre voix,
Que ne prenons-nous un Arbitre?
C'est bien dit, répond l'autre, & suis même d'avis
De nous servir de la Brebis,
Sa candeur merite ce titre.
C'est aussi là mon sentiment,
Repart le Rossignol. La Brebis appellée,

* Je veux parler du peu d'amitié, ou même de la haine qu'on a pour un tel Homme; quoi qu'il n'y ait rien de plus mal fondé que ce sentiment.

† Tirée de la Quintessence des Nouvelles du Jeudi 26. Nov. 1742.

L'Alouëtte premierement,
Dans les airs prenant la volée,
Commence son gazouillement,
Le Rossignol après, sous la verte feuillée.
Je crois (peut être avec raison)
Dit la Brebis à l'Alouëtte,
Que tu chantes mieux qu'Amphion:
Mais pour parler sans fiction,
Je suis du Rossignol beaucoup plus satisfaite.
Pourquoi te perdre dans les airs
A nôtre oreille, à nôtre vûë?
Et quel plaisir peut-on goûter dans ces Concerts
Qui se vont former dans la nuë?

Souvenez-vous, Predicateurs,
Que c'est de vos Brebis, & non de fieres Aigles,
Que vous devez toucher les cœurs;
Et que la meilleure des regles
Est de se faire aux Auditeurs.

ARTICLE XXVII.

Avis du celebre Mr. de la Placette, *sur le choix des preuves, dont on doit se servir en Chaire.*

JE ne suis pas peut-être des plus interessez dans la cause que je soûtiens, mais j'y prens part pour le Vulgaire qui fut, & qui sera toûjours ignorant, inattentif, indocile. Je l'ai prouvé, & je le prouverai encore, par le témoignage même des Laïques éclairez, & par consequent impartiaux. Si le peuple m'en sçait mauvais gré, je l'en plains d'autant plus, & je n'en exhorterai pas moins les

Pasteurs à le croire, & à prêcher conséquemment à leur foi sur cet Article. Ce que j'ai dit ou raporté jusqu'ici, les y doit certainement engager. Mais plus que tout cela encore, qu'ils écoutent un de leurs Maîtres, qui ne le ceda à gueres de gens du côté du sçavoir, & qui, du côté de la douceur, les surpassa tous à un point que Mr. *Saurin* * dit de lui, Qu'il étoit un des hommes du monde, qui s'est rendu le plus digne de l'éloge que Dieu donna à Moïse, qu'il étoit *le plus doux de tous les Hommes.* Je veux parler du celebre Mr. *de la Placette*, qui en mourant, laissa divers avis sur la *Maniere de prêcher*, à un jeune Predicateur, dont le Royaume voisin a mieux reconnu le merite que son Païs natal. C'est de la copie que je fis autrefois de ce manuscrit, que je vai tirer mot à mot cet Article & les trois suivans.

Si l'on y regarde de près, on verra que toute la force d'un Sermon, consiste en celle des preuves qu'on donne des veritez qu'on avance, tant pratiques que speculatives, & sur tout des premieres. Ces preuves sont de deux ordres. Les unes sont prises de l'Ecriture, & les autres de la raison. J'ai un avis à donner sur chacun de ces deux ordres de preuves. Quoique le premier ordre de preu-

* Discours Historiques, &c. sur les évenemens les plus memorables du V. & du N. Testament. Disc. LIII.

ves n'entre pas proprement dans le dessein que je me suis proposé ici, je le rapporterai néanmoins, afin de ne pas estropier l'avis de nôtre Auteur.

Sur les Preuves tirées de l'Ecriture.

Il y a des Predicateurs, qui voulant prouver une verité, alleguent tous les endroits de l'Ecriture qui viennent dans l'esprit, lors même qu'il ne s'agit que d'une verité que personne n'ignore. Je connois des Auditeurs qui s'accommodent assez de ceci; mais j'ai crû remarquer, que la plûpart aiment mieux que parmi tous ces passages, on en choisisse un, deux, ou tout au plus trois des plus formels; & sur tout, qu'on tâche d'en faire sentir la force par de courtes reflexions, qui reveillent l'attention de l'Auditeur.

On trouve encore cet avantage dans cette methode, que par là on diversifie ce qu'on dit, produisant tantôt un passage, & tantôt un autre: au lieu qu'en agissant d'une autre maniere les mêmes passages reviennent toutes les fois que chaque verité se presente, ce qui ne peut être que desagréable. Je ne connois gueres que des Predicateurs Hollandois à qui cet avis de Mr. *de la Placette* convienne. Les François, & sur tout quelques jeunes gens d'entr'eux, pechent bien plus, ce me semble, par ne pas citer assez l'Ecriture, qu

par la citer trop. Mais l'Avis qui suit est principalement de mon but.

Sur les preuves tirées de la Raison.

Pour ce qui est des preuves tirées des Lumieres Naturelles, il y a une précaution importante à prendre. C'est qu'il faut choisir autant qu'on le peut, non-seulement les plus fortes, mais principalement les plus claires, & les plus aisées à comprendre. Ainsi il y en a de deux sortes, qu'on doit éviter comme des écüeils.

Les premieres sont celles qu'on appelle *Abstraites* & *Metaphysiques*, qui sont composées de propositions, dont la verité ne frape que des esprits attentifs, recüeillis, & appliquez fortement. Les secondes, sont celles qui sont composées de plusieurs propositions enchaînées les unes dans les autres; en sorte que si on ne fait attention à toutes, la preuve qui en resulte n'a rien de frapant.

Ces deux sortes de preuves pourroient être de quelque usage, si d'un côté tous les Auditeurs étoient capables de cette contention d'esprit; & de l'autre, s'ils vouloient se donner la peine de s'y appliquer autant qu'il le faudroit, pour en comprendre la force. Mais où en trouvera-t-on de ceux qui le puissent, quand même ils le voudroient for-

tement ! Combien peu encore en eſt-il , qui en le pouvant , le vouluſſent :

C'eſt là une verité dont j'ai fait l'épreuve une infinité de fois en ma vie : & cette épreuve m'a apris ſur ce ſujet des choſes ſi étranges & ſi incroyables, que je n'oſerois les dire, quelque certitude que j'en puiſſe avoir.

Mais je veux que dans un Auditoire ordinaire & composé de quelques centaines de perſonnes, il s'en trouve toûjours deux ou trois qui puiſſent ſuivre le Predicateur, quoi qu'il diſe. Lui eſt-il permis de negliger tous les autres, dont le nombre eſt incomparablement plus grand, & dont les beſoins ne ſont pas moindres ? N'en eſt-il pas de lui, comme de *S. Paul*, qui ſe reconnoiſſoit debiteur aux Sçavans & aux ignorans ? Et en effet, ces ignorans ne ſont-ils pas du nombre de ceux que Jeſus-Chriſt a rachetez par ſon ſang ?

Je conclus donc qu'un Predicateur doit éviter avec ſoin tous les raiſonnemens tant ſoit peu abſtraits, & même ceux qui ne l'étant point, renferment un trop grand nombre de propoſitions, à chacune deſquelles il faut faire quelque attention, pour en comprendre la force. En un mot, il faut ſe contenter de donner du lait à ces Enfans Spirituels, qui ſont incapables de digerer la viande ſolide.

ARTICLE XXVIII.

Avis de Mr. de la Placette *sur le Stile des Predicateurs.*

JE ne m'arrêterai pas plus long-tems sur le choix de ce qu'on doit dire, quoique ce soit le principal, & presque le tout. Il est tems de parler du Stile, qui bien que moins important que les choses, ne doit pas être negligé. Il doit avoir plusieurs qualitez, pour être propre à un Sermon.

La plûpart des jeunes gens s'imaginent, que la plus haute perfection du Stile, c'est d'être brillant. Mais il est certain qu'ils se trompent. La premiere perfection du Stile, c'est la clarté. Qu'il ait tout le reste, s'il manque de clarté, ce défaut seul rendra tout le discours inutile. Car à quoi peut être bon un discours qu'on n'entend point, & qui n'excite aucune idée dans l'esprit? Au contraire un discours clair & intelligible, quoique negligé, pourra se soûtenir par les choses mêmes, par la force des preuves, & par la beauté des pensées.

Qu'on ne me dise pas qu'il est du devoir de l'Auditeur de suppléer à ce défaut par son attention. Il le devroit, je l'avouë. Mais a-t-on lieu de croire qu'il le fera? Peut-on compter là-dessus? Voici ce qu'en dit un bon

Connoiſſeur;* *Ce qui demande beaucoup d'attention, court grand riſque de ne pas l'obtenir.*

Je ſouhaite donc avant toutes choſes, que le ſtile d'un Sermon ſoit clair, & proportionné à la penetration des Auditeurs. En effet, la clarté eſt une de ces qualitez, qu'on nomme ordinairement *relatives*; étant hors de doute que ce qui eſt clair pour les uns, peut être obſcur pour les autres. Ainſi un Sermon qui ſera bon pour un Auditoire éclairé, pourra ne l'être pas pour un autre, composé de perſonnes groſſieres & ignorantes.

Voici même quelque choſe de bien plus fâcheux. Dans les Auditoires les plus choiſis, il y a incomparablement plus d'ignorans que de Sçavans, plus de gens ſimples & groſſiers, que d'eſprits fins & délicats. Et peut-il être permis de ne parler que pour ces derniers, & de ne compter les autres pour rien? N'eſt-il pas au contraire de la derniere évidence, que s'il y a quelque diſtinction à faire entre ces deux ſortes d'Auditeurs, il eſt juſte de preferer les ignorans? ſoit parce qu'ils ſont en plus grand nombre que les Sçavans, ſoit parce qu'ils ont beſoin d'être ſecourus. Il faut les preferer par la même raiſon, qui fait que dans la diſtribution des aumônes, on prefere les plus indignes, à ceux dont la miſere eſt plus ſuportable.

Il eſt même incomparablement plus aiſé

*Mr. Tourren.

qu'un

qu'un Sçavant profite d'un Sermon fait pour des Païsans, qu'il ne l'est qu'un Païsan profite d'un Sermon fait pour les Sçavans. Et quand cela ne seroit pas vrai, il ne laisseroit pas de l'être, *Qu'il vaut mieux offrir du superflu aux uns, qu'ôter le necessaire aux autres*, comme le remarque l'excellent Auteur que j'ai allegué.

En un mot, je suis persuadé que la clarté est si necessaire dans un Sermon, que si le discours ne pouvoit être clair, sans devenir languissant, il vaudroit mieux le laisser non-seulement languir, mais ramper, mais traîner, que de s'exposer au danger de n'être point entendu. Car n'être point entendu, est à mon sens une des choses les plus fâcheuses qui puissent arriver à un Predicateur. Et si les deux plus tristes sont d'être trop bien entendu, lors qu'il debite des erreurs mortelles, & de l'être mal, lors que ne disant que de bonnes choses, on leur donne de mauvais sens; la troisiéme est, selon moi, de n'être point du tout entendu.

ARTICLE XXIX.

Avis de Mr. de la Placette *sur ce que les Predicateurs ne doivent rien dire, dont ils ne soient sûrs.*

RIen n'est plus juste que de bannir de la Chaire l'erreur & la fausseté, mais ceci même ne suffit pas. Il y a deux sortes de veritez qu'on peut debiter, les certaines, & les douteuses. On doit s'abstenir de debiter les secondes ; parce qu'on n'a aucune certitude que ce soient des veritez & non des erreurs ; & que quand bien ce seroient des veritez, on ne les rencontreroit que par pur hazard, ce qui n'est jamais permis à un homme sage, & à plus forte raison à un Predicateur.

Aussi voyons-nous que saint Paul, qui doit servir de modéle à tous les Predicateurs, dit aux Corinthiens ; *Que sa predication n'a point été en paroles attrayantes de la Sapience humaine, mais en évidence d'esprit & de puissance, afin,* ajoûte-t-il, *que vôtre foi ne soi point en la Sapience des hommes, mais en la puissance de Dieu.*

En effet, s'il étoit permis aux Predicateurs de debiter des choses douteuses & incertaines, cette incertitude auroit pour sujet, ou les dogmes mêmes qu'ils proposeroient à croire, ou les preuves qu'ils donneroient de

leur verité. Dire le premier, c'est se contredire; car, comme rien n'est plus essentiel à la Foi que la certitude, dire qu'un dogme est douteux, c'est dire qu'il ne peut être l'objet de la Foi. Et pour ce qui regarde les preuves, quel effet pourront-elles faire, si elles ne sont que douteuses? Peuvent-elles donner plus de certitude qu'elles n'en ont?

Cela fait que je ne puis assez m'étonner, de voir que des Predicateurs, très-sages d'ailleurs & très-éclairez, semblent faire leur capital de deux choses, qui ont ceci de commun, qu'elles sont également incertaines. L'une est le rapport qu'il y peut avoir entre les Types de l'ancienne Loi, & les veritez de l'Evangile. L'autre est l'aplication des Propheties du Vieux Testament aux évenemens presens.

Tout cela est trés-incertain, & fondé sur des conjectures qui peuvent tromper, & qui, quoiqu'il en soit, sont très-éloignées d'avoir aucun degré de cette évidence, qui comme chacun sçait, est l'unique fondement de la certitude. C'est pourquoi aussi ces explications sont si peu arrêtées, qu'il n'y en a aucune dont on convienne, & qui étant reçüe ou proposée par les uns, ne soit rejettée par les autres.

Il en est bien autrement, & des dogmes spéculatifs qu'il faut croire de Foi explicite, & des maximes de morale & de conduite

chrétienne, qui sont la regle de nos actions. On trouve les unes & les autres clairement, nettement, & formellement exprimées dans la parole de Dieu. Elles sont même pour la plûpart très-conformes à la lumiere naturelle, & autorisées par les plus pures notions du bon sens. Y ayant tant d'excellentes choses de cet ordre à dire, n'est-il pas étonnant qu'on les passe sous silence, & qu'on les mette à côté, dans le tems qu'on ne tarit point sur des choses, qui quand bien elles seroient véritables, ce qui peut si facilement n'être point, seroient toûjours douteuses & incertaines ?

L'étonnement redouble, lorsqu'on vient à considerer que ceux qui paroissent les plus entêtez de toutes ces spéculations, sont des *Cartesiens*, qui lorsqu'il s'agit des sciences humaines, dont l'importance n'aproche point de celle de la Réligion, sont si difficiles à contenter, qu'ils se défient même des démonstrations de Géometrie. Comment se peut-il qu'ils soient si défians, & si soupçonneux sur des choses où il importe si peu d'avoir de la certitude ; & si crédules sur celles où il est si necessaire d'être sûr qu'on possede la verité ?

ARTICLE XXX.

Avis de Mr. de la Placette *sur ce qu'il servit à souhaiter qu'on fit pour apprendre aux Predicateurs à bien reciter.*

JE ne sçai, si l'on me permettra de dire une chose que j'ai depuis long-tems sur le cœur. Je crois avoir remarqué que nos Predicateurs sont beaucoup plus heureux à composer leurs Sermons, qu'à les prononcer. On en a un assez grand nombre qui peuvent passer pour beaux, & même pour bons. Mais combien peu en entend-on de bien recitez ?

Le fait me paroît certain, & tout se reduit à en découvrir la cause. Je suis fort trompé, si cela ne vient de ce qu'on ne s'y prend pas comme il faudroit, pour apprendre à nos Etudians cette partie de l'*Art Oratoire* : Au lieu que pour les autres Arts, on exige des Aprentis qu'ils fassent des morceaux, avant que de faire des pieces entieres. Mais pour ce qui regarde nos Predicateurs, on veut qu'ils commencent par des Sermons complets & achevez. Qu'en arrive-t-il ? C'est que n'étant point accoûtumez à cette sorte d'exercices, ils tremblent depuis la tête jusqu'aux pieds, la premiere fois qu'ils montent en Chaire. Leur esprit n'est occupé que de

l'apprehension qu'ils ont que la memoire leur manque, ce qui leur paroît une tâche que rien ne peut effacer. Frapez, & remplis de cette fâcheuse idée, ils n'ont aucune liberté de penser ni à ce qu'ils disent, ni à la maniere en laquelle ils le prononcent. Et comme cette maniere est très-défectueuse, & qu'ils ne sont pas en état de les corriger, elle passe en habitude & cette habitude devient une seconde nature.

Il n'en seroit pas de même, si dans chaque Academie il y avoit un Professeur en recitation, qui en fit des leçons, & sur tout qui aprît à les pratiquer. Il faudroit qu'il ne fit d'abord composer à ses Etudians, que des morceaux de Sermons d'une page ou de deux; & qu'après qu'il les auroit lûs & corrigez, il obligeât ses Eleves à les aprendre, & à les reciter non en public, mais en chambre, & en presence de peu de personnes. Lors qu'ils violeroient quelqu'une des regles qu'on leur auroit données, il faudroit les interrompre, & les obliger à recommencer, jusqu'à ce qu'ils ne retombassent plus dans la faute qu'on leur reproche. A mesure qu'ils s'avanceroient, on pourroit leur faire composer & reciter de plus grands morceaux, jusqu'à ce qu'on pût leur permettre de faire, & de prononcer des pieces entieres.

Je suis persuadé que tout cela exactement pratiqué, feroit de très-bons effets : mais comme je suis fort éloigné de croire qu'on le fasse jamais nulle part, je souhaiterois qu'on fit par tout quelque chose qui en approchât. Je voudrois que les Etudians d'une Academie se partageassent en plusieurs societez de quatre ou cinq personnes chacune, où ils fissent entr'eux ce qu'il seroit bon qu'on fit sous la direction d'un Professeur. Ceci remedieroit en quelque façon au défaut que j'ai indiqué.

C'en est assez de ces quatre Articles, pour donner au Public une idée du court, mais excellent manuscrit de Monsieur *de la Placette* sur la Predication. A moins que le Ministre, qui en possede l'original, n'ait lui-même ce dessein, je pourrai bien, si on me le demande, en publier ma copie, qui est très-fidéle.

ARTICLE XXXI.

Des Jugemens qu'on porte sur les Sermons, par M. Saurin.

LA parole de Dieu est mal prêchée, dites-vous ! Mais vous, qui vous donnez la licence de juger des Sermons en dernier ressort, avez-vous pour la plûpart des idées saines de la Predication ? Sçavez-vous distinguer ce que c'est que bien prêcher, & ce que c'est que mal prêcher ? Des gens qui n'ont ni principe ni éducation ; des gens nourris d'illusions & de préjugez ; des gens qui ne connoissent nos Sermons que par l'ennui qu'ils leur ont causé ; des gens qui ont l'esprit rempli d'objets grossiers & materiels ; des gens qui n'aportent à nos exercices qu'une attention superficielle, & qui sont plus occupez en nous écoutant, de cette partie de Jeu * qu'ils viennent de quitter, ou de celle qu'ils s'aprêtent à lier, que des veritez qu'on leur annonce. Des gens de cet ordre sçavent-ils ce que c'est que bien prêcher ? Est-ce à des gens de cet ordre à déterminer, si un homme raisonne avec précision, ou s'il

* Pour rendre cet endroit aplicable à d'autres qu'à des gens de Cour, on n'a qu'à supléer au mot de *Jeu* le nom de la chose qui fait la principale occupation des lieux, où le *Jeu* n'est pas si ordinaire.

se perd dans les espaces des generalitez, & des idées vagues? S'il cite avec exactitude, ou s'il forge lui-même des autoritez? S'il enseigne selon l'Analogie de la Foi, ou s'il debite ses propres chimeres?

J'espere que l'éloquent Mr. *Saurin* ne me sçaura pas mauvais gré d'avoir détaché ce morceau de son Sermon, * pour en orner ici mon Recüeil. Que sça't-on méme, si sa censure placée dans un lieu, où l'on ne s'atend pas de la trouver, ne fera pas plus d'impression, qu'elle n'en a fait placée où elle est? Car il y a constamment des choses, qui dites ou repetées par des personnes qui ne sont pas obligées à les dire, frapent sans comparaison davantage; que quand, *pour parler avec le Vulgaire*, elles ne sont dites que par ceux que leur Charge engage à les dire.

ARTICLE XXXII.

Suite de l'Article precedent.

COmme il n'y a pas de fonds à faire sur les Critiques que le Vulgaire fait des Sermons, on ne doit pas non plus tirer de vanité des éloges que ce même Vulgaire en publie. Mr. S** a prouvé le premier point de cette Verité, Mr. V* E** va établir le second, par la rélation qu'un honnête Bour-

* T. IV. pag. 40.

geois fit un jour à sa Femme d'un Discours de M**

Eh bien ; mon Fils, *dit-elle*, vous venez d'entendre M** a-t-il fait merveilles à l'ordinaire ?

Ah ! le grand Homme, ma Femme, le grand Homme : il n'y a que lui qui prêche.

Eh ! dites-moi donc quelque chose de son Sermon mon cœur : que je suis fâchée de n'y avoir pas été !

Le merveilleux Predicateur ! *repliqua le Mari* ; c'est un prodige : cela vous penetre, cela vous remuë ; il ne se peut rien de plus beau.

Mais encore, mon Fils, dites-nous-en quelque petite chose : vous le sçavez si bien faire.

Oh ! très-volontiers : il a pris son Texte dans le Chapitre.... attendez, cela me reviendra dans l'esprit tout à l'heure : j'y ai mis un petit pli dans mon N. Testament. Il nous dit d'abord son Exorde d'un ton posé & lent. Ensuite il vient à sa matiere ; il fait cinq Propositions, ouï cinq ou six, je ne sçai pas trop bien : il vous explique tout cela d'une force, d'une clarté ; ça ne fait pas le moindre petit pli. Après quoi il en vient à l'aplication, il cite de beaux passages de l'Ecriture, il éleve sa voix ; il vous accompagne cela d'un geste magnifique ; & par-ci & par là, & tire & boute, & tu en auras : il ne se peut rien

de plus beau, demandez à Monsieur.

Cela est bien vrai, *dit la bonne Femme*: Que je suis fachée de n'y avoir pas été ! *

Mais je tirerai de plus haut une preuve du dernier point de ma Maxime.

Dans Athénes jadis un Homme d'équité;
En traversant la grande place,
Fut loué, fut felicité
Hautement par la populace.
Comme on sçait que le peuple est un sot animal,
Qui n'a le plus souvent ni raison, ni conduite;
Il dit en se tournant vers les gens de sa suite,
Qu'est-ce donc que j'ai fait de mal? †

Un Predicateur n'agiroit pas toûjours imprudemment, si à l'exemple de *Phocion*, il se défioit de ceux de ses Discours, ausquels le gros du peuple aplaudit le plus.

ARTICLE XXXIII.

Veritez & Bons-mots dits au sujet du Clergé en general, & de quelques Predicateurs en particulier.

UN Evêque de *Bellay*, fameux en France par ses bonnes reparties, & qui ne laissoit pas d'être un bon Prelat, disoit: Qu'il étoit surpris de deux choses, dont l'une étoit,

* La Bagatelle T. I. pag. 217.
† Poësies Div. de Mr. Baraton. pag. 56.

Que les Catholiques Romains qui disent que l'Ecriture est un Livre fort obscur, l'expliquent néanmoins si rarement dans leurs Sermons; & l'autre, *Que les Protestans, qui disent qu'elle est claire comme le jour, se tuënt cependant à l'expliquer dans leurs Eglises.* *

L'orguëil, l'Avarice, & l'envie sont, selon *Luther*, trois petites chiennes qu'il faudroit bannir de la Chaire. †

Boniface, surnommé l'Apôtre de Frise, étant interrogé s'il étoit permis de celebrer la Messe avec des calices de bois, répondit: *Nos anciens Prêtres, qui étaient de pur or, se servaient de calices de bois; mais ceux d'aujourd'hui, qui sont de bois eux-mêmes, se servent de calices d'or.* Par où il reprochoit au Clergé de son tems d'avoir renoncé à la pauvreté Evangelique observée dans la primitive Eglise. *

Un Homme de Lettres, parlant de la difference qu'il y a entre les Predicateurs des premiers siecles de l'Eglise & ceux de nôtre tems, quelqu'un lui demanda quelles qualitez il estimoit les plus necessaires à un Predicateur. *Autrefois*, répondit-il, *c'étoit le Zele & la science, présentement c'est la memoire & l'ignorance.* †

* Bibl. Anc. & Mod. T. XIV. pag. 412.
† Vie de Guill. Farel par Mr. Ancillon pag. 118.
* Mem. Hist. &c. par Mr. Amelot de la Houssaye T. II. p. 356.
† Elite des Bons-Mots. T. II. pag. 74.

Quelqu'un disant un jour à Mr. *Vossius* le pere, qu'il ne pensoit pas qu'il y eût rien dans la Republique des Lettres qu'il ignorât. *Vous vous trompez fort*, lui repondit-il, *car je ne sçai pas le quart des choses qu'un jeune Ministre croit sçavoir.* * Le moyen en effet, de ne pas gâter un jeune Ministre, par le fort, mais souvent peu merité encens qu'on lui donne ? A propos de ma reflexion : Un homme qui est mort il n'y a pas bien long-tems, discourant habilement, quoique Laïque, sur des matieres de Théologie ; son Fils, qui n'étoit alors qu'un enfant, & qui l'écoutoit, lui dit : *Mon pere, vous en sçavez presque autant qu'un Proposant.*

Un fameux Evêque Anglois, disoit ouvertement : Que quand il rencontroit un Laïque inconnu, il se trouvoit obligé par la charité, à croire cet inconnu *Honnête-homme*, jusqu'à ce que par ses actions il eût prouvé qu'il ne l'étoit pas : mais qu'en rencontrant un Ecclesiastique, il se trouvoit obligé par la prudence à concevoir de lui une opinion toute contraire, jusqu'à ce que par ses actions il se fût fait connoître pour *Homme d'honneur.* Quoiqu'il n'y ait par tout que trop de dépravation dans le Clergé, avoüons cependant avec l'Auteur de la *Bagatelle*, † Que ce discours est de beaucoup trop fort, & qu'il ca-

* Mél. Cur. de Mr. de S. Evremond. T. I. pag. 221
† Tom. III. pag. 45.

racterise fort bien l'esprit du Prelat en question, qui haïssoit sur tout l'*animosité persecutrice* du Clergé, & qui poussoit jusqu'à l'*intolérance* son zele contre les *intolerans*.

A une personne qui disoit, que dans la *Nouvelle Jersey* il n'y avoit ni Théologiens, ni Avocats, ni Medecins, un autre répondit, Que ce Païs-là meritoit qu'on le nommât Paradis. * Cette réponse seroit à mon avis excellente, si la personne qui l'a faite, vouloit parler des Théologiens passionnez, des Avocats corruptibles, & des Medecins ignorans. Je n'y trouve pas autrement le mot pour rire, ni la moindre ombre de verité.

Un Pere Jacobin, fort ignorant, ayant soûtenu en presence de *Montreüil*, que tous les Predicateurs ne font pas ce qu'ils disent, *Montreüil* fit contre lui l'Epigramme qui suit.

Un Pere Jacobin, Bachelier de Sorbonne,
Pensant bien me la donner bonne,
Me disoit l'autre jour d'un vrai ton de Pedant,
Tous les Predicateurs ne font pas ce qu'ils disent.
Vous n'avez pas raison, dis-je, en le regardant;
Car sans aller plus loin chercher de-là les Monts,
L'exemple de cela vous l'êtes.
C'est vous qui dites vos Sermons,
Mais ce n'est pas vous qui les faites.

Mr. *Bossuet*, Evêque de Meaux, aprenoit dès l'âge de sept à huit ans des Sermons qu'il

* Biblioth. Choisi. Tom. XXV. pag. 130.

prononçoit de bonne grace. Mademoiselle la Marquise de *Rambouillet* en ayant oui parler, souhaita de l'entendre, & fit naître la même envie aux personnes d'esprit & de qualité, qui s'assembloient les soirs chez elle. Le jeune *Bossuet*, qu'on y mena entre onze heures & minuit, prêcha avec beaucoup d'agrément & d'assûrance. Toute l'assemblée en fut contente. *Voiture* qui y étoit, dit au sujet de l'âge du Predicateur, & de l'heure de la Predication; *Qu'il n'avoit jamais oüi prêcher si-tôt, ni si tard.* *

On rira, je m'assûre, de ce qui détermina autrefois un Boucher dans le choix qu'il fit d'un Pasteur:

Un Boucher, Consul de Village,
Fut envoyé loin pour chercher
Un Prêcheur, docte personnage,
Qui vint en Carême prêcher.
Lors on fit de lui approcher
Demi douzaine en un Convent;
Le plus gras fut pris du Boucher,
Cuidant qu'il fût le plus sçavant. †

Feu Mr. *Morus* étoit si couru, qu'on l'apelloit le *Ministre à cinq broches*; parce que les Rotisseurs de Charenton en mettoient autant le jour qu'il devoit prêcher: au lieu qu'ils n'en mettoient que deux ou trois,

* Mem. de Litterature par M. de Sallengre. T.I. p. 244.
† Le Facetieux Reveille matin. pag. 319.

quand quelqu'autre Ministre prêchoit. * *Ce qui suit n'a été tiré d'aucun Livre.*

Madrigal sur un Predicateur qui étoit débauché & mauvais Poëte.

Anacréon plus que Sexagenaire,
Et *Lycidas* d'un âge presque égal,
Dans leurs mœurs à mon gré ne s'accordoient pas mal.
Renonçant l'un & l'autre à la Sagesse austere,
Ils chantent la Déesse adorée à *Cythere*.
Sur l'avenir pleins de securité,
Leur Sagesse est la volupté,
L'indolence leur caractere,
Et *Bacchus* leur Divinité.
Mais une double difference
Rend ces deux illustres divers;
Anacreon faisoit des Vers,
Et *Lycidas* prêche la Temperance. *Mr. V* E**

Epigramme sur un Predicateur que l'Auteur avoit entendu prêcher dans un jour de jeûne.

Alcipe prêche bien, mais bien par excellence,
Quand dans un jour de jeûne un cœur veut se mater,
Se peut-il une penitence
Plus rude, que de l'écouter? *Idem.*

On a dit d'un Predicateur qui étoit obscur dans ses Sermons, & que personne ne pouvoit voir la veille qu'il prêcher : *Qu'il étoit*

* Rome, Paris, & Madrid ridicules pag. 89.

invisible

invisible le Samedi, pour être incompréhensible le Dimanche. Ce qu'on ajoûte d'ailleurs à ce *Mot* est froid, & même prophane.

L'Avantage d'un Predicateur inintelligible.

Sur les plus grands Predicateurs
Vous avez un grand avantage;
C'est qu'aucun de vos Auditeurs
Ne peut de vos Sermons faire un mauvais usage.
*Mr. P***

Quelqu'un, à qui un jeune Predicateur demandoit s'il imitoit bien le modéle qu'il s'étoit proposé. *Oui*, lui dit l'autre, *vous le surpassez même à la longue*. Réponse qui vouloit dire, que le modele que ce Jeune homme suivoit faisant des Sermons assez longs, il ne l'imitoit qu'en ce point.

Feu Mr. *Oudin*, * que j'ai connu particulierement, ne donna pour tout avis à un jeune Predicateur, qu'il venoit d'entendre, si ce n'est, *De parler, comme son Pere marchoit*. Le Predicateur avoit parlé fort vîte, & son Pere marchoit lentement.

Un homme de condition, & qui ne peut souffrir les Beuveurs, ayant bû un jour à son souper quatre verres de vin de l'Hermitage, il lui vint la nuit une pensée, qu'il crut pouvoir servir d'Exorde à un Sermon. Ce

* Je citerai dans mes Reflexions Détachées un beau trait de la generosité de ce Sçavant.

Ce

Gentilhomme, qui n'est nullement du mêtier, ayant communiqué le lendemain sa pensée à une Compagnie de personnes toutes très-sobres, qu'il avoit chez lui, & dont j'étois moi indigne, je lui répondis; *Que le vin qu'il avoit bû la veille, étoit encore très-propre à servir d'exorde à la composition d'un enfant.*

Allant voir autrefois un Ministre, je demandai au Pere, si son Fils étoit à la maison? Ce Bon-homme me répondit avec la politesse que peut avoir un Walon & un petit Marchand *Graintier*, que son Fils y étoit bien, mais qu'il n'étoit pas *près de la main*, c'est-à-dire, selon lui, que son Fils étoit ocupé. Moi à qui cette expression étoit inconnuë en ce sens, comme elle me l'étoit en tout autre, j'entendis *p êt* au lieu de *près*; & croyant qu'il étoit arrivé quelque accident à la main de mon Ministre, *N'importe*, repondis-je au Pere, *que Mr. vôtre Fils ait mal à la main*; *Car*, ajoûtai-je en badinant, *je ne suis pas venu pour m'escrimer avec lui de la plume où de l'épée.* Sur cela, cet Homme qui ne m'entendoit pas, & que je n'entendois pas non plus, me regarda d'un air silencieux, mais de courroux; je le regardai de même pendant un moment, après quoi je m'en séparai *Valoniquement*, aussi éloigné de retourner chez lui, que son Fils étoit ce jour-là peu *près de la main*.

ARTICLE XXXIV.

Le Songe d'un Mennonite.

UN Mennonite a songé, que Nôtre-Seigneur ayant fait assembler devant son Trone, les divers ordres d'Hommes qui partagent le Genre-Humain, il leur dit qu'ils pouvoient lui demander ce qu'ils voudroient, sans crainte d'être refusez. Les Grands s'avancerent les premiers, & demanderent de l'autorité, des charges, & des honneurs: Dieu les leur accorda. Il y eut ensuite des Marchands qui lui demanderent de l'argent, & qui furent aussi exaucez. D'autres qui se croyoient assez riches, demanderent des plaisirs, qui leur furent aussi-tôt promis. Les Ecclesiastiques demanderent de passer leur vie à leur aise, sans avoir de peine, & ils obtinrent ce qu'ils demandoient. Enfin, aprés plusieurs sortes de Gens, à qui Dieu accorda leurs souhaits, les Pauvres parurent devant lui: & comme Dieu leur eut dit qu'ils venoient un peu tard, & qu'il avoit déja disposé, en faveur des autres, de ce que les Hommes souhaitent le plus; ils lui répondirent qu'ils ne demandoient rien de ce que les autres l'avoient prié de leur donner. *Eh quoi donc?* dit Dieu. *Le Royaume du Ciel*, repartirent les Pauvres, qui en furent mis sur le

champ en possession : ce qui les fit éclater par des Cantiques, où ils rendoient graces à Dieu avec tant de bruit, que les Ecclesiastiques qui l'oüirent, retournérent en arriere, pour sçavoir ce qui faisoit chanter les Pauvres de la sorte. Dès que ceux-là sçurent ce que c'étoit ; ils furent fort affligez de ne s'être point avisé de demander le *Royaume du Ciel* ; & ils suppliérent Dieu de le leur accorder par dessus ce qu'ils avoient demandé; mais Dieu les refusa, & depuis ce tems-là, les Ecclesiastiques qui vendent la Verité, n'entrent plus dans le Ciel. *

ARTICLE XXXV.

Le Predicateur Pathetique.

UN Ministre ayant prêché sur la Charité, la Femme à qui il avoit donné quelque argent, fut si touchée du Sermon de son mari, qu'au sortir de l'Eglise, elle mit tout son argent dans la bourse des pauvres. Cette Dame lui en demandant d'autre, son pathetique mari s'informa de ce qu'elle avoit fait de l'argent qu'il lui avoit donné la veille ; elle lui répondit, *Que sa Predication l'avoit touchée à un point, qu'elle n'avoit pû s'empêcher de le donner tout aux pauvres.* Cette conduite si belle, mais si rare dans une menagere, n'étant pa-

* Biblioth. Anc. & Mod. T. VIII. pag. 435.

du goût du Predicateur, il dit à sa moitié, *Tu n'entens donc pas la raillerie, ma Femme ?* Et en lui donnant de nouvel argent, il la menaça en même-tems, que si elle n'entendoit pas mieux raillerie une autrefois, elle n'auroit plus de sa vie un sou à son commandement. En effet; devoit-elle ignorer cette Dame, *Que* dans l'Eglise, aussi bien que dans l'Etat, *ceux qui font les Loix, sont au-dessus des Loix ?*

ARTICLE XXXVI.

Le Predicateur qui fait suer en Hiver, & le Predicateur qui glace en Eté.

Une Femme fit étudier pour le MINISTERE un de ses Fils, quoiqu'il n'eût ni inclination, ni aucun des talens necessaires pour cette belle, mais accablante charge. Au coup d'essai que ce Fils donna en public, sa mere, qui n'auroit pas perdu ce chef-d'œuvre pour un Empire, se rendit des premieres à l'Eglise, malgré le froid excessif qu'il faisoit ce jour-là. La bonne Femme, extasiée du Sermon que son Fils venoit de prononcer, demanda à un autre de ses Fils ce qu'il en pensoit. Celui-ci, faisant semblant d'entrer dans la passion de sa mere, répondit; *Que son Frere feroit un jour bien des miracles, puisqu'il en avoit déja fait un dès son premier Sermon.*

Cette aveugle & passionnée Mere, qui ne s'attendoit à rien moins qu'à la conversion du plus obstiné Heretique, ou qu'à celle de quelque Vicieux, qu'on avoit crû jusques-là incorrigible; demanda à son Fils le Laïque, quel miracle avoit donc fait son Fils le Ministre? *Ah! ma Mere*, repliqua-t-il, *mon Frere m'a bien fait suer, quoi qu'en Hiver & sans feu.* Belle leçon pour les peres & meres, qui n'ayant aucune idée des Etudes, lesquelles dans le fonds ne sont pas faites pour tout le monde, veulent cependant y élever leurs Enfans; & les destinent qui plus est au genre de Lettres qui leur convient le moins! *Non ex omni ligno fit Mercurius.* On ne fait pas fléche de tout bois, ni de tout sujet un Ministre.

L'Opposé du Predicateur precedent.

Quand la Canicule brûlante
Nous fait vivre au milieu des feux,
Et vient désoler ces beaux lieux
Par une chaleur étouffante.
Tirsis, dans l'état de langueur,
Où cet Astre malin vous jette,
Cherchez-vous contre sa fureur
Une inviolable retraite?
Allez entendre le Sermon
De l'incomparable *Damon*.
Là, dès que vous aurez pris place,
Vous vous sentirez soulagé;
Par son éloquence à la glace,
Il vous aura bientôt gelé. *

* Rome, Paris, & Madrid ridicules pag. 65.

Fin de la Seconde Partie & du premier Tome.



TABLE DES ARTICLES,

Contenus dans les quatre Parties de cet Ouvrage.

TOME PREMIER.

PREMIERE PARTIE.

SECONDE PARTIE.

* Ces quatre Avis de Mr. de la Placette n'ont jamais été imprimez.

Fin de la Table de la Seconde Partie & du Tome premier.

LE
JE NE SÇAI QUOI,
OU
MÊLANGES CURIEUX,
Historiques & Critiques de bons Mots & Pensées choisies.

Par Mr. C** D** S** P**

TOME SECOND.



A LA HAYE,

M. DCC. XXIV.



LE JE NE SÇAI QUOI.

TROISIÉME PARTIE.



ARTICLE PREMIER.

Effets des Richesses.

„ L'OR corrompt l'innocence de „ nos mœurs, & la pureté de nôtre „ ame. C'est lui qui enfante les „ guerres, qui produit les dissensions, qui „ commet les larcins & les meurtres, qui „ rompt les attachemens les plus forts de la „ tendresse & du sang ; qui fait les lâches, „ les traîtres, les menteurs, les ambitieux. Il „ nourrit mille passions, que sa possession „ ne fait qu'accroître. Il trouble la rai- „ son, il renverse même les Loix les plus „ sacrées de la nature. C'est un mal intaris- „ sable pour les Hommes ; & d'autant plus

„ dangereux, que ces mêmes Hommes sont
„ convenus entr'eux, que ce seroit un mal ab-
„ solument necessaire. *

„ l'Or a donné de l'audace aux *Ixions* con-
„ tre la Divinité;il a été la cause de la propha-
„ nation des Temples; il a forcé les Peres à
„ porter le poignard dans le sein de leurs en-
„ fans; & c'est lui qui par une cruelle vicis-
„ situde a mis le fer à la main des mêmes en-
„ fans, pour arracher la vie à ceux qui leur
„ avoient donné la naissance. Il a triomphé de
„ la cruauté & de la vertu du Beau-Sexe; il a
„ troublé l'union des plus tendres nœuds, il a
„ fait faire naufrage à la constance & à la fi-
„ delité, que deux cœurs unis s'étoient promi-
„ ses; & s'il fait quelques heureux, combien
„ en rend-t-il de miserables?Aussi *Lycurgue*,qui
„ avoit vû que la corruption des mœurs, & les
„ plus violentes seditions des peuples,avoient
„ été les suites funestes de l'usage de ce Métal,
„ le defendoit avec severité par les Loix qu'il
„ donna aux *Lacedemoniens*. Et les *Scythes*,qui
„ ne se servirent ni d'or ni d'argent,conserverēt
„ cette noble hardiesse, tellement éloignée de
„ la crainte, que lorsqu'*Alexandre* demanda
„ aux Deputés, qu'ils lui envoyassent ce qu'ils
„ aprehendoient, ils lui répondirent, *Qu'ils
„ n'avoient point d'autre peur, que celle de voir
„ tomber le Ciel sur leurs têtes*.*Tacite*, dans sa

* *Phocylide*, Precepte XVIII.

„ description des Mœurs & des Coûtumes des
„ Allemans, remarque que cette Nation, non
„ plus que ces fiers Septentrionaux, n'avoient
„ ni or, ni argent: *Et je doute*, dit excellem-
„ ment bien ce savant Historien, *Si c'est un*
„ *effet de la colere ou de la bonté des Dieux.* *

LE POETE SANS FARD. †

Aux tems du Siécle d'Or, ce funeste Métal
Sous terre encor caché ne causoit aucun mal;
La vertu seule alors des Mortels reverée,
Etoit pour les Honneurs une route assurée.
Le Riche vicieux souffroit mille mepris,
Et d'un riche en vertus un Sceptre étoit le prix.
Mais depuis qu'on a vû l'odieuse Avarice,
Bannir de l'Univers l'amour de la Justice,
L'argent, *Conty*, fait tout, & parmi les Mortels,
Ce faux Dieu chaque jour voit fumer ses Autels:
Dans tous les Tribunaux c'est l'argent qui préside,
Et ce n'est que par lui que le Juge decide:
Il fait taire à son gré les Arrêts & les Loix,
Et se trouve toûjours dans le Conseil des Rois.
On le voit penetrer jusques au Sanctuaire,
Prêtres, Abbez, Prélats, même le Solitaire,
Se laissent de nos jours gagner par les tresors,
Et souvent pour agir n'ont point d'autres ressorts.
On fait après l'Argent marcher la Loi Divine,
Le Commerce n'est plus qu'usure, que rapine.
Enfin les Financiers sont des Monopoleurs,
Et la Terre est un Bois tout rempli de Voleurs.
Oüi, grand Prince, il n'est plus que des Ames ve-
nales.

* Morale Universelle par le Sr. *Des-Concurens*
† Epître à Monseigneur le Prince de *Conty*.

Les Honneurs sont en proye aux brigues, aux cabales
Le Pauvre est méprisé, du seul Riche on fait cas,
Et l'Argent en un mot regle tout ici-bas.

LE MEME.*

Si donc, même au milieu d'une verte jeunesse
Je passe de beaux jours sans amour, sans maîtresse
C'est qu'auprès d'une Belle on soûpire sans fruit,
Dès-que pour tout talent on n'a que de l'esprit.
Le plus épais *Butor*, dont la bourse est garnie,
Y suplante bien-tôt le plus rare genie;
Et pour plaire au Beau-Sexe, il faut d'autres tresors
Que ceux d'un bel-esprit logé dans un beau corps.
Depuis que les *Crésus*, à force de finance,
On sû de leurs desirs hâter la jouïssance,
L'Amour, le tendre Amour, ne dompte plus les cœurs
A force de soûpirs, de soins, & de langueurs.
Bien loin d'être écouté le delicat *Ovide*,
Pour les pauvres Amans n'est plus qu'un mauvais guide;
Et l'Or seul, plus puissant que toutes ses leçons,
A banni de l'Amour jusqu'aux moindres façons.

Vous me plaisez, belle Brunette,
Vous vendez vous? je vous achette. *Mr. Lebrun.*

J'entre fort dans la pensée d'un prédicateur * qui dit: „ Qu'il y a du peché dans ces „ déferences excessives, & ordinairement „ interessées, que l'on a pour les Riches, & „ pour ceux qui ont du credit. Outre que les

* Epitre à Mademoiselle *S****.
* Mr. *Ostervald* Sermon sur St. Luc XVI. 15.

„ égards & les discours flateurs qu'on tient
„ d'eux, marquent un cœur ennivré de l'amour
„ du monde ; on ne fait qu'augmenter cet
„ amour dans le cœur de ceux pour qui l'on
„ marque tant d'estime, & que les remplir
„ d'une fole opinion d'eux-mêmes.

Je crois au reste, que ce que l'Auteur de la *Bagatelle* † dit en particulier de la Hollande est assez aplicable à tous les Païs du Monde, où l'on donne malheusement dans le Luxe.
„ Dans nôtre Patrie, il n'y a rien dont on se
„ fasse vanité plus generalement & plus ou-
„ vertement, que des tresors que l'on posse-
„ de. On confond la *Richesse* & le *Merite*, &
„ on les traite précisement sur le même pié.
„ La fausse modestie nous rend également re-
„ servés sur la confession que nous sommes
„ *riches*, & sur l'aveu que nous avons de l'*es-*
„ *prit* & du *savoir*. Si quelqu'un pretendant se
„ distinguer du commun, par des idées plus
„ nobles & moins vulgaires, dit cavalierement,
„ *Qu'il est pauvre, qu'il n'a pas un sou* ; on se
„ croit obligé par honnêteté de lui répondre,
„ *Que cela lui plaît à dire, & qu'on sait bien*
„ *mieux*. Que diroit-on de plus à un Homme,
„ qui pour s'attirer quelque éloge, feroit le
„ modeste sur son *Esprit* ou sur son *Savoir* ?

† T. I. pag. 196.

ARTICLE II.

Réflexions judicieuses de quelques Poëtes Anciens sur les Richesses, & sur les Grandeurs du Monde.

J'OPPOSE aux sentimens & aux discours ordinaires des Hommes sur les Richesses & sur les Grandeurs du monde, les sentimens & les discours de quelques Poëtes Anciens & modernes sur le même sujet. Comme leurs paroles m'ont frapé, je me flatte qu'elles fraperont aussi ceux d'entre mes Lecteurs, qui ne les ont jamais luës, & qui souhaittent avec ardeur leur repos. J'entre en matiere par les Poëtes Anciens.

Ovide (*a*) compare avec raison la plûpart des Riches à des Hydropiques, qui plus ils boivent, plus ils veulent boire.

Creverunt & opes, & opum furiosa cupido,
Et cum possideant plurima, plura petunt.
Sic quibus intumuit suffusâ venter ab undâ,
Quò plus sunt pota, plus sitiuntur aquæ.

Il n'est rien de plus vrai encore que ce qu'assûre *Juvenal* (*b*), que moins on a, moins on souhaitte.

Crescit amor nummi, quantum ipsa pecunia crevit,
Et minus hanc optat, qui non habet.

(*a*) Fastorum L. I. V. 211.
(*b*) Sat. 14. V. 139.

Que ce qu'*Horace* (*a*) nous dit sur l'heureuse mediocrité est beau aussi !

Auream quisquis mediocritatem
Diligit, tutus caret obsoleti
Sordibus tecti, caret invidendâ
Sobrius aulâ.
Sæpius ventis agitatur ingens
Pinus ; & celsæ graviore casu
Decidunt turres, feriuntque summos
Fulmina montes.

Traduction par le P. *Tarteron.*

„ Celui qui se contente de la mediocrité, si
„ rare & si difficile à trouver, vit en sûreté & à
„ couvert de l'envie. Sa maison n'a pas la ma-
„ gnificence des Palais, mais elle en a la pro-
„ preté. Les plus hauts Pins sont le plus sou-
„ vent agités des Vents. Plus les Tours sont
„ élevées, plus elles se précipitent en tom-
„ bant. La Foudre frape d'ordinaire les plus
„ hautes Montagnes.

Les paroles suivantes du même Poëte (*b*)
„ sont encore bien remarquables.

Vivitur parvo benè, cui paternum
Splendet in mensâ tenui salinum :
Nec leves somnos timor, aut cupido
Sordidus aufert.

(*a*) Lib. II. Ode 10.
(*b*) Lib. II. Ode 16.

Quid brevi fortes jaculamur ævo
Multa? quid terras alio calentes
Sole mutamus? patriæ quis exsul
Se quoque fugit?
Scandit æratas vitiosa naves
Cura, nec turmas equitum relinquit,
Ocyor cervis, & agente nimbos.
Ocyor Euro.
Lætus in præsens animus, quod ultra est
Oderit curare, & amara læto
Temperet risu: nihil est ab omni
Parte beatum.

Traduction.

„ Il faut peu de chose pour vivre. Heureux „ celui qui ne voit luire sur sa table que la „ Vaisselle de ses Peres, remplie de quelques „ petits mets proprement servis. La crainte & „ la sordide avarice ne lui ôtent point la tran- „ quilité de son sommeil. Pourquoi former „ tant de vastes projets, dans un si petit cer- „ cle de vie? Pourquoi changer de Climat? „ On a beau s'exiler de sa Patrie; on se por- „ te par tout. Les chagrins qui viennent de „ nôtre fonds, montent avec nous dans le „ même Vaisseau; plus legers que le Cerf „ ils nous suivent à la Guerre, & nous chas- „ sent devant eux, comme le Vent chasse les „ Nuës. Contens du présent, en repos sur „ l'avenir, adoucissons par nôtre joïe les amer- „ tumes de la vie; car il n'y a point de bon- „ heur parfait.

Portrait de la Vie Heureuse par *Martial*. (a)

Vitam quæ faciunt beatiorem,
Jucundissime Martialis, *hæc sunt :*
Res non parta labore ; sed relicta ;
Non ingratus ager ; focus perennis ;
Lis numquam ; toga rara ; mens quieta ;
Vires ingenuæ ; salubre corpus ;
Prudens simplicitas ; pares amici ;
Convictus facilis ; sine arte mensa ;
Nox non ebria, sed soluta curis ;
Non tristis torus, & tamen pudicus ;
Somnus qui faciat breves tenebras.
Quod sis, esse velis, nihilque malis :
Summum nec metuas diem, nec optes.

Traduction par le Comte de *Bussy*.

Mon Fils, écoute, je te prie,
Ce qui fait une heureuse vie.
Point de chagrin, point de procés,
Un feu qu'on n'éteigne jamais.
Assez de bien acquis sans peine,
Un air aisé, point de *Chimene*,
Des Amis égaux, le corps sain,
Etre prudent sans être fin,
Peu de devoirs, point de querelles,
Peu de viandes, mais naturelles,
Une Femme de bonne humeur,
Mais au fond pleine de pudeur.
Etre complaisant & facile,
Un sommeil pas long, mais tranquile ;
Etre satisfait de son sort,
Quel qu'il soit ne s'en jamais plaindre,
Et regarder venir la mort,
Sans la désirer ni la craindre.

(a) Lib. X, Epigr. 47.

J'ai préferé cette traduction à celle de M. *Des-Yvetaux*, où entre plusieurs sentimens trés-loüables, il y en a aussi de fort libres & de fort sensuels. Je crois que l'Auteur y a moins voulu dépeindre son Caractere, que celui des Habitans de Paris.

Douceurs de la Vie Privée par *Senéque* (*a*)

Stet quicunque volet potens
Aulæ culmine lubrico:
Me dulcis saturet quies.
Obscuro positus loco,
Leni perfruar otio.
Nullis nota Quiritibus
Ætas per tacitum fluat.
Sic cum transierint mei
Nullo cum strepitu dies,
Plebeius moriar Senex.
Illi mors gravis incubat,
Qui notus nimis omnibus,
Ignotus moritur sibi.

Traduction par Mr. D'HENAULT.

S'eleve qui voudra par force ou par adresse,
Jusqu'au sommet glissant des grandeurs de la Cour;
Mais, je veux sans quiter mon aimable sejour,
Loin du monde & du bruit rechercher la sagesse.

Là, sans crainte des Grands, sans faste & sans tristesse,
Mes yeux aprés la nuit verront naître le jour;
Je verrai les saisons se suivre tour à tour,
Et dans un doux repos j'attendrai la vieillesse.

(a) Thyestis Actu II. in Choro. V. 391. & seqq.

Ainsi, lors que la Mort viendra rompre le cours
Des bienheureux momens, qui composent mes jours.
Je mourrai chargé d'ans, inconnu, solitaire.

Qu'un Homme est miserable, à l'heure du trépas,
Lors-qu'aïant negligé le seul point necessaire,
Il meurt connu de tous, & ne se connoît pas !

Mr. LANTIN a fait des Imitations de quelques Epigrammes de l'*Anthologie*. Je n'en raporterai que ces quatre ici.

I. Imitation.

Plus on a de grands biens, plus on en veut avoir,
Cette soif de *Tantale* est un mal sans remede.
Je ne recherche point ni grandeur ni pouvoir.
Je borne mes desirs au peu que je possede.
Pour accroître mon bien, je ne fais point de vœux,
Avec le peu que j'ai mon bonheur est extrême.
Je vois avec dedain & Pourpre & Diadême,
Et crois qu'un Homme enfin est seulement heureux,
Quand il se possede soi-même.

II. Imitation.

Ce ne sont, cher Rufin, ni Palais ni Lambris,
Qui font le bonheur de la vie.
Il faut les regarder, sans leur porter envie;
Et par ce genereux mépris
On fait voir aisement, qu'une Ame non commune
Est au-dessus de la Fortune;
Qu'on est Roi sans Etats, qu'on est riche sans bien,
Qu'on n'a qu'à ne rien craindre, & ne desirer rien.

III. Imitation.

Sois certain que quand on est sage,
On a tous les biens en partage,
On rit impunement des injures du sort.
Les biens que la Sagesse donne,
Sont plus constans qu'une Couronne.
La Fortune la donne, & peut l'ôter d'abort,
Mais la Vertu survit à nôtre mort.

IV. Imitation.

Souvien-t-en donc toute ta vie,
Je veux te le redire encor;
Ne soûpire pas après l'Or;
A ce que tu n'as point, ne porte nulle envie.
Si tu n'as pas de bien, n'en sois point abatu;
Et pour en acquerir ne commets point de crime.
Grave en ton cœur cette Maxime,
Qu'on en a d'éternels, quand on suit la Vertu.

ARTICLE III.

Reflexions judicieuses sur les mêmes sujets par des Poëtes Modernes.

POUR venir aux Poëtes Modernes, dont j'aï promis de donner aussi quelques pensées sur le sujet en question, je commencerai par celle d'un Poëte du XVI. Siécle qui a écrit en Latin, & sur le nom & la Religion de qui les Savans sont encore aujourd'hui en dispute, comme nous l'aprend Mr. *Bayle* dans

son Dictionaire, à l'Article de *Palin genius*, qui est le Poëte dont je veux parler.

Heu mihi quid prodest congesta pecunia nobis,
Quid gemma, argentum, atque aurum pretiosaque vestis
Quid populos, magnasque urbes, ditione tenere,
Marmoreosque habitare lares, vultuque superbo
Omnes despicere, atque parem se credere Divis?
Si mors cuncta rapit, si tanquam pulvis & umbra
Deficimus miseri, si tam citò fastus, & omnis
Gloria nostra perit, nullum reditura per ævum.

„ A quoi servent les Lingots du *Perou*, & „ les perles du *Mexique*, si la mort nous enle- „ ve à nos richesses? Que gagnons-nous à nous „ rendre Maîtres de Villes & de provinces en- „ tieres; si nous passons comme l'ombre, & „ que nous soïons emportés comme la pous- „ siere que le Vent agite? Quel avantage „ nous revient-il d'habiter des palais, de re- „ garder nos pareils avec dedain, & de „ nous croire égaux à Dieu; S'il nous faut „ quiter en peu d'heures, & pour jamais, les „ honneurs & les trésors de ce monde?

La pensée d'*Ovven* est encore au dessus de toute exception.

Non est, crede mihi, multos qui possidet agros,
Dives, sed dives cui satis unus ager.

Traduction par Mr. le B*.

Etre riche. *Damon*, ce n'est point dans un Port,

* In Virgine ejus *Zodiaci Vita*. V. 142.

Avoir mille Vaisseaux d'un prix inestimable ;
Mais être riche veritable,
C'est être sans désirs, & content de son sort.

Ou pour dire la même chose dans les termes du *Misantrope* †, que je trouve admirables ;

En bornant tes desirs, étens ton heritage,
Un desir resserré vaut un desir rempli.

BEZE.

Celui qui se hazarde à courir sur la glace,
Si la glace se rompt, est pris de tous côtés.
Riches, notez ceci, qui de vos biens sentez
En cent mille façons la glissante fallace.

Le même.

Quiconque imprudemment voudra cueillir des roses,
Sentira qu'elles sont de piquerons encloses.
Riches, pensez à vous ; car parmi vos douceurs
Sont cachées beaucoup de piquantes douleurs.

BENSERADE.

De l'or en abondance est le meilleur tresor,
Heureux qui trouveroit le secret d'en produire !
Qui pourroit s'en passer bien plus heureux encor !

RÉGNARD.

L'Or est comme une Femme, on n'y sauroit toucher,
Que le cœur par amour ne s'y laisse attacher.
L'un & l'autre en ce tems, si-tôt qu'on les manie,
Sont deux grands Remoras pour la Philosophie.

† Dans son Imitation de la 16. Ode du II. Livre d'*Horace*.

LE POETE SANS FARD.

Pour moi, j'ai toûjours crû que le Ciel, juste & sage,
Ne donnoit aux Mechans la richesse en partage;
Que pour nous faire voir quel en est le neant,
Et qu'il reserve aux Bons un bonheur bien plus grand.

Mr. DESPREAUX.

Mais pour moi que l'éclat ne sauroit decevoir;
Qui mets au rang des Biens l'esprit & le savoir,
J'estime autant Patru, même dans l'indigence,
Qu'un Commis engraissé des malheurs de la France.
Non, que je sois du goût de ce Sage insensé,
Qui d'un Argent commode esclave embarrassé,
Jetta tout dans la Mer, pour crier, je suis libre.
De la droite Raison je sens mieux l'équilibre:
Mais je tiens qu'ici bas, sans faire tant d'aprets,
La Vertu se contente, & vit à peu de fraix.

Mr. DE FONTENELLE.

Si l'Or prolongeoit la vie,
Je n'aurois point d'autre envie,
Que d'amasser bien de l'Or.
La Mort me rendant visite,
Je la renverrois bien vîte,
En lui donnant mon trésor;
Mais si la Parque severe
Ne le permet pas ainsi,
L'Or ne m'est plus necessaire.

Hélas! Comment l'Or, qui ne sçauroit faire le moins, pourroit-il faire le plus!

Non domus & fundus, non æris acervus & auri
Ægroto Domini deduxit corpora febres,
Non animo curas (a)

„ Les Fonds de terre, les maisons, les Tre-
„ sors ne guerissent point de la Fiévre, & ne
„ peuvent rien contre les Chagrins.

Sonnet par Mr. BOUDIER, sur le desir que l'on a d'éterniser son Nom.

Le desir insensé d'éterniser son Nom ,
Tourmente horriblement les Esprits qu'il enivre :
L'un consume sa vie à pâlir sur un Livre,
L'autre se donne en proïe au boulet d'un Canon.
Tel jadis fut *Homere* & tel *Agamemnon*,
Et mille autres depuis, qui les ont voulu suivre.
Moi, bien éloigné d'eux, je ne songe qu'à vivre,
Sans soin qu'après ma mort on me connoisse, ou non:
Travailler nuit & jour, parce-qu'on se propose
Qu'on dira dans mille ans, *Un tel fit telle chose* :
N'est-ce pas se ronger de soucis superflus ?
Le bruit tant recherché que fait la Renommée.
Pendant que nous vivons, n'est qu'un peu de fumée,
Et c'est encore moins, quand nous ne vivons plus.

ARTICLE IV.

La Fortune par Mr. ASSELIN,

ODE.

FAUT-IL qu'esclave de l'exemple,
Je rende Hommage à tes Autels ?

(a) *Horat* Lib. I. Epist. 2.

Fortune

Fortune, aux portes de ton Temple
J'ai suivi d'aveugles Mortels.
Flatté d'un espoir temeraire,
Pour entrer dans ton Sanctuaire,
J'ai long-tems envain combattu.
La peine a lassé ma constance.
J'ai toûjours vû la violence
Y triompher de la Vertu.

Libres d'un espoir tyrannique,
Cedons enfin à nos rivaux.
Eh ! quel est le prix chimerique
Que tu promets à nos travaux ?
Envain fixant ton inconstance,
Pour nous tu joins à l'opulence
L'éclat du rang & des honneurs.
De quelques biens que tu disposes ;
Les maux cruels que tu nous causes ;
Sont-ils païés par tes faveurs ?

Dans le plus dur des esclavages ;
Pour toi nôtre orgueil se dement.
D'un Grand nous païons les outrages ;
Par un servile attachement.
Souvent encor l'encens frivole,
Que nous offrons à cette Idole,
Ne nous sert qu'à l'importuner.
Trop heureux si dans ses caprices ;
Las enfin de nos sacrifices,
Il daignoit nous les pardonner ?

Cruel Tyran de nôtre vie,
Lui seul par des droits souverains ;
En fait, au gré de son envie,
Tous les jours sombres ou sereins.
Combien, honteux de ma foiblesse ;
Ai-je rougi de la bassesse

Où je me suis souvent surpris !
Quand, briguant de vains avantages ;
J'ai fait l'objet de mes hommages,
Du vil objet de mes mépris.

Biens trop chers à nos cœurs serviles,
Avez-vous des attraits si doux ?
Et connoît-on les Biens tranquiles,
Quand on les peut quiter pour vous ?
Nôtre erreur seule a fait vos charmes ?
Vous cachez les soins, les alarmes ;
Sous l'éclat qui nous éblouït.
Et trompés dans la jouïssance
Nous ne trouvons que l'aparence
D'un bonheur qui s'évanouït.

De nôtre ambition sterile
Où nous conduit la folle ardeur,
Les noirs soucis font leur azile,
Dans le sejour de la grandeur.
Jouët d'une attente importune,
Le favori de la Fortune
Ne connoît point les vrais plaisirs.
Son espoir n'a rien de solide,
Et son cœur toûjours plus avide,
Fait son tourment de ses desirs.

Ces Rois, que charme un sort paisible ;
Trouvent-ils l'art de le goûter ?
Leur Sceptre est un fardeau penible,
Qu'ils sont souvent las de porter.
Comblez des faveurs de *Bellone*,
Que leur sert, qu'aux pieds de leur Trône
Tombent les plus fameux Heros ?
Amis constans de la victoire,
Lors-qu'ils ont tout fait pour leur gloire,
Ils n'ont rien fait pour leur repos.

Ainsi le pensoit ce Monarque (a),
Qui jaloux de sa liberté,
Dépouilla l'importune marque
De la suprême Autorité.
Qui vivant sans inquietude,
Oublia dans la solitude
Le fruit de tant d'exploits divers;
Et dégoûté du Diadéme,
Aima mieux regner sur lui-même,
Que de regner sur l'Univers.

Heureux qui de soi toûjours Maître,
A de faux Biens sait renoncer;
Et qui n'aprit à les connoître,
Que pour aprendre à s'en passer!
Du sort il brave les atteintes,
Par les desirs, & par les craintes,
Jamais son cœur n'est combattu:
Il trouve toute sa richesse,
Dans les tresors de la Sagesse,
Et dans le don de la Vertu.

Vous, qui loin des grandeurs du Louvre,
Dont vous ignorez les attraits,
Sous l'humble chaume, qui vous couvre,
Respirez une heureuse paix:
Exempts de l'erreur qui nous trompe,
Par l'éclat d'une vaine pompe,
Vous n'avez point été surpris,
Vous jouïssez dans le silence,
Des Biens qui suivent l'innocence,
En goutez-vous assez le prix?

Heureux Mortels, toutes les heures
Coulent pour vous dans le repos.

(a) *Charles. V.*

Morphée autour de vos demeures
A semé ses plus doux pavots,
Libres des Loix de la contrainte,
Parmi vous l'on goûte sans crainte
Des plaisirs acquis sans effort
Vôtre joïe est sincere & pure,
Et vous tenez de la Nature,
Plus que ne peut donner le sort.

Depuis long-tems mon cœur soûpire,
Jaloux des Biens que vous goûtez :
Par un faux charme qui m'attire,
Pourquoi mes vœux sont-ils tentés ?
Pour joüir d'une paix profonde,
J'irois, loin du bruit & du monde,
Vivre sous un Ciel étranger.
Mais helas ! j'aime encor mes peines,
Et je secouë envain des chaînes,
Dont je ne puis me dégager.

ARTICLE V.

ODE *sur la Fausse & sur la Veritable Grandeur, adressée à Mr.* LAUGIER DE TASSY, *par Mr.* POTIN.

TOI, dont je respecte l'Empire,
Raison, digne présent des Cieux,
Aux nouveaux accords de ma Lyre,
Prête un secours victorieux :
Ma voix, devouée à tes charmes,
Implore l'effort de leurs armes,
Pour combattre tes ennemis.
Qu'à tes Autels ils sacrifient,

Et que désormais ils envient,
Le bonheur de t'être soûmis.

Disparoissez, vaines chimeres,
Séduisantes illusions,
Qui faites des Ames vulgaires
Le vil joüet des Passions.
Le fard, dont vous masquez le Vice,
N'est qu'un inutile artifice
Dont le Sage n'est point séduit.
Fuïez, que l'imposture cede.
Mais Ciel! A mes vœux tout succede;
Le Masque tombe, l'Erreur fuït.

Quel spectacle annonce à ma vuë
Le théâtre de l'Univers!
Où court la Multitude émuë
De ces personnages divers?
Dupes des Vanités brillantes,
Par mille routes differentes,
Ils cherchent la felicité.
Par tout on croit la voir paroître;
Par tout on prend, sans la connoître,
L'Ombre pour la réalité.

L'Ambitieux dans la victoire
Seconde les vastes projets,
Prend pour la veritable gloire
Un tissu d'illustres forfaits.
Le Vindicatif se croit brave,
Mais du Point-d'honneur vil esclave.
Il n'ose mépriser les Loix.
Et d'un bonheur imaginaire
Victime aveugle, il court se faire
Mille maux réels à la fois.

L'Avare, à son penchant servile,

Abandonnant un lâche cœur,
A garder un bien inutile
Fait consister le vrai bonheur.
Le Voluptueux s'abandonne
Au trompeur espoir, que lui donne
L'avidité de ses desirs.
Envain à les suivre il se lasse,
Nouvel *Ixion* il n'embrasse
Que le phantôme des plaisirs.

Les Mortels, livrés aux caprices
De leurs imaginations,
Des Vertus, des Crimes, des Vices
Ont ils perdu les notions ?
Des Passions impérieuses,
Par leurs Maximes odieuses,
Ils subissent le joug honteux.
La Raison, qui doit les conduire,
Ne sert qu'un Instinct en délire
Qui met la Brute au-dessus d'eux.

Une aparence de sagesse,
Que fait naître la Vanité,
Prend l'Humilité pour Bassesse,
L'Orgueil pour Magnanimité.
Près des Grands la Fourbe introduite
Proscrit l'infortuné Merite.
L'Interêt bannit la Pudeur.
O Corruption incroïable !
Par quelle route abominable
Arrive-t on à la faveur ?

Que d'horreurs ! Mais baissons la toile
Sur les ombres de ce Tableau.
La Scéne à mes regards devoile
Les charmes d'un Objet nouveau.
Son aspect d'une clarté pure

Embelit toute la Nature :
En quels lieux suis-je transporté !
Malgré les maux que je deplore,
Sur la Terre voit-on encore
Les traits de la Divinité !

Oüi, son image reflechie
Brille dans la droite-Raison,
Qui des préjugés affranchie
N'en craint point le fatal poison.
Je vois, dans celui qu'elle guide,
De la Felicité solide
Les caracteres évidens.
Mepris de l'estime publique,
Devoirs qu'il reduit en pratique,
Vous en êtes de sûrs garans.

Par le grand Art de se connoître
Aprenant à se corriger,
A l'excellence de son Etre
On ne le voit point deroger.
Heureux effet de cette Etude,
La Nature prend l'habitude
De ceder à l'instruction.
Et les Défauts qu'elle lui laisse,
Sont les effets de la Foiblesse,
Et non de la Corruption.

D'un siécle rempli d'injustices,
Et des exemples pernicieux;
Son cœur hait, deteste les Vices,
Et ne hait point les Vicieux.
Pour lui Censeur inexorable,
Il excuse l'Humble coupable
De ses foiblesses gemissant :
Mais il méprise un indigne Etre

Qui plein d'Orgueil ôse paroître,
Fier de l'oubli de son neant.

Aux balances de la Sagesse.
Pesant & les Biens & les Maux ;
Dans tout ce qui nous interesse,
Il distingue le Vrai du Faux.
La Raison, de préjugés libre,
Lui fait trouver dans l'équilibre
L'Avarice & la Pauvreté.
Et l'état d'un sort déplorable,
Souvent lui paroît préferable
A ce qu'on croit Felicité.

Faveurs que le Hazard dispense,
Mais dont il nous fait peu joüir ;
Honneurs, Dignitez, Opulence,
Vous l'élevez sans l'éblouïr.
De tout ce qui n'est point lui-même,
Fût-il né dans le rang suprême,
Le Bon-sens sait le separer :
Et si le sort le persécute,
Sa Constance à ses traits en bute,
Sans s'émouvoir, sait les parer.

Tel, un Rocher inebranlable
Attaqué des Vents & des Flots,
Malgré leur fureur implacable,
Jouït d'un tranquile repos.
O toi ! qui d'une Ame bien née
Dois avoir une juste idée,
Que tu peux prendre dans ton cœur ;
Ami, juge si cet Ouvrage.
Peint assez dignement l'Image
De la veritable Grandeur.

Mais, Cher Ami, de ce Modéle

Envain

Envain je rassemble les traits ;
Si l'on croit qu'une Ame si belle
N'existe que dans les Portraits.
Pour détruire cette Chimere,
Souffre que ma Lyre sincere
T'indique, en t'adressant ses sons :
Sûre que des Vertus sublimes
Ton exemple, mieux que mes rimes,
Donnera d'utiles leçons.

ARTICLE VI.

ODE *sur les Egaremens de l'Homme par raport la Religion, adressée à Mr.* VAN EFFEN *par Mr.* POTIN. *

HEUREUX celui qui se delivre
Du joug honteux des Passions,
Et du Vrai, qu'il cherche, aime à suivre
Les utiles impressions !
Par l'examen de chaque Doute,
Il se trace une sûre route
Au travers des Difficultés.
Et sa Raison d'intelligence,
Avec ce qu'il voit, sent & pense,
Le guide aux grandes Verités.

Le fier Athée envain se pique
Du pompeux titre d'Esprit fort,
Un Raisonnement Sophistique
De sa Doctrine est tout l'effort.
Etrange effet de sa Manie !
De l'Universelle Harmonie
Il dement l'éloquente voix.

* Cette Ode, qui a paru dans le *Courier*, c[orri]gée ici & augmentée des Strophes 8 & 9mes.

Mais quand le Trepas le menace,
La Terreur succede à l'Audace,
Dont il faisoit gloire autrefois.

Ainsi la Conscience même,
Temoin cruel qui le trahit,
Sert à prouver l'Etre Suprême,
Dans l'Incredule qui perit.
Ce choc d'Atômes Chimeriques,
Phantôme des Docteurs Antiques,
Pour lui demeure sans pouvoir.
Et ces vains Songes qu'il deteste,
Fuïans dans cet instant funeste,
L'abandonnent au desespoir.

Digne fruit de l'Erreur grossiére
D'un Insensé, dont la fureur
Ose accorder à la Matiere
Ce qu'il refuse au Createur.
Suivant son odieux Systême,
La Matiere par elle-même
A de tous les tems existé.
Se peut-il qu'un Etre qui pense,
D'une pareille extravagance
Adopte la brutalité?

Mais Ciel! quelle autre Erreur s'empare
D'une meilleure intention,
Et dans quelle route s'égare
L'Aveugle Superstition?
Culte grossier & puerile,
Effet d'une Crainte servile,
Dont l'Esprit foible s'aplaudit:
Mais dont la Majesté Sacrée
Ne se trouve point honorée,
Et que le Bon-sens contredit.

Que vois-je encor ? dans sa Furie
L'Ennemi, des foibles mortels,
Les abat sous l'Idolatrie,
Et s'empare des Saints Autels.
L'Homme, dégradant sa Nature,
Rend à la vile Creature,
Un Culte de Dieu detesté,
Et telle est sa Folie extrême,
Que tout, excepté Dieu lui-même;
Est pour lui la Divinité.

A quel excés d'Extravagance.
Se laisse entraîner nôtre Esprit,
Quand une orgueilleuse Ignorance
De ses préjugés le nourrit !
Etoit-ce donc pour cet usage,
Que l'Homme reçut en partage
La Raison qu'il fait tant valoir ?
Le moindre Interêt la captive;
Ne sauroit-elle être attentive
Au plus grand de tous, au Devoir?

Cependant, c'est à le connoître,
Plus encor à le pratiquer,
Que l'excellence de nôtre Etre
Nous prescrit de nous apliquer.
Loin cette Paresse imprudente,
Qui, sans examen, s'épouvante
De l'ombre des Difficultés.
S'il s'en trouve dans nos Oracles.
Par l'amour du Vrai quels Obstacles
Ne peuvent être surmontés ?

Il est sans doute des Mysteres,
Qui passent nos Esprits bornés :
Mais, à leurs Divins Caracteres,

Ils peuvent être discernés.
Telle n'est pas une Doctrine,
Qui décele son origine,
Par les plus absurdes Erreurs.
Evitons d'en être Victimes,
L'Egarement a ses abimes,
La Verité ses profondeurs.

Bannissons le Doute funeste,
Et dans la Revelation
Cherchons la Volonté Celeste,
Regle de la Religion.
Mais que l'Esprit dans cette étude
Unisse son exactitude,
Avec la droiture du cœur.
L'Obstacle le plus ordinaire,
Aux progrés qu'on y devroit faire,
Nait du Vice Ami de l'Erreur.

C'est par là que nos jours funebres
Fameux en naufrages divers,
Etendent l'horreur des tenebres,
Dont nos foibles yeux sont couverts.
Puisse la Raison qui s'égare,
Dans ce danger prendre pour Phare
Le flambeau de la Verité!
Puisse-t-il à toûjours nous luire,
Et loin des écueils nous conduire,
Dans le Port de la Verité!

A tes Vertus je rens hommage,
O Toi, qui corrigeant mes sons,
Daignes aprouver cet Ouvrage,
Que m'ont inspiré tes Leçons!
Par ce que le Sage doit faire,
Ici je trace un Caractere,
Que forment des traits ressemblans:

C'est le tien, qui sur mon estime
T'acquiert un droit plus legitime,
Que ne font tes rares talens,

Si Oui, desaprouvant la Manie,
Que fait naître la Vanité,
J'estime moins le beau Genie,
Que la solide Pieté.
Sans elle l'Humaine Sagesse
N'est même encor qu'une foiblesse
Surbordonnée aux Passions.
Et les sentimens qu'elle inspire,
Souvent ne sont qu'un beau délire,
Que fardent nos Préventions.

Tout Homme, qui lira avec attention ces deux Odes de Mr. *Potin*, ne pourra lui denier le beau Genie & la solide Pieté. Et ceux qui, comme moi, le connoissent à fonds, savent à quel point il porte la Discretion, la Douceur, la Modestie, le Desinteressement & la Haine pour la Medisance & pour la Calomnie.

ARTICLE VII.

Le Merite & la Fortune. Fable, *par le P.* Benoît.

Le Merite, Cadet de fort bonne Maison,
Et l'Infante Fortune, opulente héritiere,
Par les liens d'Hymen furent unis, dit-on,
Au bon vieux tems, c'étoit là la maniére.
Entr'eux point de débat; point de dissension:
Il n'étoit bruit par tout, que de leur union.
Jamais on ne voïoit Fortune sans Merite;

Merite sans Fortune étoit cas surprenant :
C'étoit même chose illicite.
La mode helas ! n'en est plus maintenant.
Tant pis ; car aprés tout l'Hymen étoit sortable,
L'Epoux étoit bien fait, insinuant, aimable ;
L'Epouse avoit de grands attraits,
Et du Comptant, que faut-il davantage ?
Comptant lui seul tient lieu des plus beaux traits,
Au demeurant l'humeur un peu volage,
C'étoit le seul défaut, dont on pût la taxer,
Mais Merite, fin personnage,
Mieux que tout autre avoit su la fixer.
Pour un Cadet une telle Alliance
Devoit sans doute avoir de grands apas ;
Si de tous Biens la joüissance
A la longue n'ennuïoit pas.
Chez ce Couple charmant, accouroient à toute heure.
Gens de toute condition :
L'Interêt joint à l'Inclination
Les attiroit à leur demeure ;
D'où l'on ne sortoit point sans admiration.
Merite, beau diseur, enchantoit tout le monde ;
C'étoit lui qu'on loüoit, Fortune n'étoit rien.
Cependant c'étoit de son Bien,
Qu'il faisoit largesse à la ronde,
Largesse à qui, tout bien compté,
Il devoit le bonheur de se voir tant vanté.
Devenu fier de cette préference,
Il croit Fortune indigne de son cœur.
Pour elle plus d'égard, de soin, de déference,
C'étoit mépris, c'étoit hauteur ;
Même ne regardoit souvent la pauvre Infante,
Que comme il auroit fait sa trés-humble Servante.
Qu'on juge, si ce trait dût fort la piquer.

Elle étoit Femme, elle étoit méprisée,
Pour moins l'on pourroit se choquer.
Elle en fut si scandalisée,
Que sur le champ, sans dire adieu,
Elle delogea dudit lieu :
Vous jugez bien qu'elle trouva retraite.
Gens d'Affaires tous des premiers
La recueillirent volontiers ;
J'oubliois, qu'en partant elle fit maison nette,
Laissant à Merite pour bien,
Ou peu de chose, ou même rien.
Ce coup ne le toucha que de la bonne sorte ;
Qu'y perdoit-il ? un assez foible apui ;
Sans elle il comptoit bien & de retenir chez lui
Des Courtisans la flateuse cohorte.
Il se trompa : fors quelques vrais Amis,
Tout jusqu'aux Gens de bien deserta du logis.
Du côté de Fortune, & des Sots & des Sages
On vit tourner tous les hommages.
Ce n'est pas tout, il se voit à son tour
Reduit à lui faire sa Cour :
Cette vengeance a pour elle des charmes ;
On sait assez que pareil incident
Pour tout Vindicatif est un morceau friand.
Merite de dépit en verse maintes larmes,
Mais ses soûpirs sont superflus :
A la porte on le laisse à loisir se morfondre ;
Pour achever même de le confondre,
Il voit le Crime admis, & lui seul reste exclus.
Vous noterez par parenthése,
Que choses sont encor en cet état,
Fortune fait toûjours la fiére & la mauvaise,
Merite cependant en est mal à son aise ;
Entr'eux ne pourroit-on faire un bon concordat ?
Belle réünion à faire !
Mais las ! apartient-il à de simples Mortels

De la tenter ? qui concluroit l'affaire,
Je lui dresserois des Autels.

ARTICLE VIII.

Reflexions sur la Crainte & sur l'Esperance.

SENEQUE dit, dãs sa Lettre 78. que pour vivre heureux, *Circumcidenda duo sunt, & futuri timor & veteris incommodi memoria*, „il faut „reduire à sa juste valeur la crainte des maux „avenir, & le souvenir des maux passez". Sentence que ce philosophe soûtient ailleurs par celle-ci : *Quid enim dementius quàm angi futuris, nec se tormento reservare, sed accersere sibi miserias & admovere ?* „Qu'y a-t-il de „plus insensé, que de craindre les maux „avenir, & de leur aller, pour ainsi dire, au „devant par la pensée" ? C'est en effet augmenter sa peine, & souffrir doublement, que de s'alarmer d'avance des maux qui nous peuvent, ou qui nous doivent arriver. Le Sage se conduit bien mieux.

Jamais à s'affliger il n'est ingenieux,
Il s'accommode aux tems, aux personnes, aux lieux,
Ne s'alarme jamais d'une chose incertaine,
Il va par sa prudence au devant du danger,
Et souffre sans chagrin, sans murmure, & sans peine.
Ce qu'il ne peut ni rompre, ni changer.
Le repos de l'esprit est tout ce qu'il souhaite,
Et s'il n'a pas beaucoup de Bien,
Du peu qu'il a son Ame est satisfaite,
Et tout ce qu'il n'a pas, il le compte pour rien (*a*).

(*a*) Chevræana. T. I. pag. 167.

Je n'en dis pas autant de l'Esperance. Je crois qu'on peut s'en bercer, avant même que de tenir la chose qui en fait l'objet; mais à ces deux conditions seulement. 1. Qu'au cas que le Bien que nous esperons nous manque, nous ne prenions pas à cœur ce revers. 2. Que dans l'esperance d'un bien avenir, & par consequent fort incertain, nous ne renoncions jamais au certain, & à ce que nous tenons déja. Je veux dire, que si nous avons quelque bien, nous ne le dépensions pas follement: Où si nous vivons à la faveur d'une profession, quelle qu'elle soit, nous ne la negligions pas, comme si elle nous étoit inutile, ou qu'elle fût au-dessous de nous: Qui méprise son Art, son Art le méprise à son tour.

ARTICLE IX.

Avis aux Gens de fortune qui veulent se donner un Carosse.

ENtre plusieurs choses dont il seroit bon que fût informé un Homme qui veut se donner un Carosse, je lui recommanderois principalement ces trois ici. 1. Qu'avant que de prendre Carosse, il se fit instruire du nom propre de toutes les piéces qui le composent; afin de ne pas nommer ridiculement *portes* les *portiéres*; *verres* ou *vitres*, les *glaces*; & *long-*

bâton le *timon.* 2. Qu'il ne parlât jamais le premier de son Equipage * ; ni qu'il ne dît point à tous momens, & hors de propos, qu'il a été chez tels & tels, mais toûjours en Carosse. Un Homme né pour rouler Carosse, s'exprime rarement ainsi, sans quelque espece de necessité ; parce que la chose parle d'elle-même, ou qu'il importe fort peu à ceux qui l'écoutent, de quelle maniere il a fait ses visites. 3. Je lui conseillerois enfin, de ne pas dédaigner fortement les personnes qui ne vont pas comme lui en Carosse. *Simon*, à qui la fortune avoit tourné la cervelle, fut bien puni de son arrogance, par les Vers que le Chevalier *de Cailly* fit contre lui, & lesquels on pourroit apliquer à tout Homme, qui prendroit *Simon* pour modele.

Simon roule en Carosse, ô l'étrange Animal !
Plus que ses deux Chevaux, ce gros Homme est
Cheval.
Et pourtant il n'est pas si rosse.
Si l'Equité regnoit, les Chevaux de Simon
Devroient être dans le Carosse,
Et ce gros Animal devroit être au timon.

Le Partisan & le Poëte par Mr. P**.

Un Favori de l'aveugle Déesse,
Aïant en peu de tems su trouver le secret,
D'être le possesseur d'une grande richesse,

* Cela peut être apliqué à tout ce dont on est enclin à tirer vanité.

De l'Equipage qu'il avoit,
Et que par tout il promenoit,
Parloit en tous lieux & sans-cesse.
Un jour qu'il vit un Poëte crotté,
Et crotté jusques à l'échine,
Faire dans un Caffé son unique cuisine:
Comme te voila fait, dit-il, tu fais pitié,
Tu gagnes peu, je crois, mon cher à ton négoce,
Quand iras-tu donc en Carosse?
Quand les Faquins, Monsieur, dit l'autre, iront à pié.

Autre Reponse de Mr. P**.

Si des principaux de la Ville,
Où vous venez de prendre domicile,
Vous voulez être visité,
Me dit un jour quelqu'un, prenez un Equipage;
Oh Monsieur! à ce prix, lui dis-je, en vérité
Je n'aurai de long-tems, je crois, cet avantage:
Mais si je puis un jour, pour ma commodité,
Suivant vôtre conseil me donner ce merite;
En recevant alors l'honneur de la visite,
De ces gens qui n'ont point d'égaux;
Afin qu'envers eux je m'acquite,
Je la ferai d'abord rendre par mes Chevaux.

L'Auteur du *Theophraste Moderne* (a) fait sur le Carosse ces quatre reflexions.

„ La belle commodité qu'un Carosse! Je „ l'envie à ceux qui sont en droit d'en jouir, „ mais je voudrois me piquer de ne rien de- „ voir au Sellier, ni au Charron.

„ Quiconque a Carosse n'est pas absolu- „ ment riche, il se pique de le paroître.

(a) Pag. 537.

„ Le Caroiſſe n'eſt commodité qu'à ceux
„ qui, pour ſe le donner, ne ſont pas obligés
„ à ſe refuſer d'autres choſes plus neceſſaires.
„ Le Caroſſe eſt une de ces choſes qu'il
„ faut conſerver, dût-on perir.

La ſorte choſe, *pourroit-on dire encore*, qu'un Caroſſe ſans Laquais ! pour moi, j'envierois plûtôt la condition d'une perſonne qui auroit un ſeul laquais ſans Caroſſe, que l'état d'un Homme, qui auroit trois Caroſſes ſans laquais.

ARTICLE X.

A ceux qui n'eſtiment les Gens que par la maiſon qu'ils habitent.

Mr. P**, à qui l'on avoit fait ſentir; *Que la maiſon qu'il avoit louée n'étant pas aſſez belle il ne ſeroit pas viſité des gens d'un certain rang*; répondit:

Au gré de bien des gens, la maiſon que je louë
Eſt beaucoup trop petite, il faut que je l'avouë;
J'ai tort, & ſans doute il faloit
Leur aller demander ce qui me convenoit.
Mais cependant qu'importe, aprés tout, à leur zéle
Que la maiſon que j'occupe ſoit belle,
Je ne l'ai pas priſe pour eux !
Je n'y veux voir que gens à prendre pour modéle,
Amis choiſis, d'eſprit, de bon ſens, vertueux.
Qu'il en eſt peu de tels ! franchement j'aprehende;
Que ma maiſon ne ſoit encor trop grande.

Et sur ce qu'on étoit revenu à la charge ; il repliqua.

Sur ma maison j'avois crû ci-devant
M'être assez expliqué ; mais j'entens cependant
Que l'on en jase encor : *Elle est desagréable*,

Le quartier éloigné, *vilain*, *& catera*,
Enfin personne n'y viendra.

Tous ces donneurs d'avis sont obstinés en Diable.
Hé, de grace, Messieurs, inquietez-vous moins !
Vous vous plaignez aussi, de ce qu'aprés vos soins
Je plaisante un peu fort gens de vôtre merite ;
Aïez en, s'il se peut, je ne l'empêche pas,
Ce sera le moïen de finir nos débats,
Aprenez à rendre visite
A l'honnête-Homme, & non au logis qu'il habite,
Mais jusques-là je vous en quite.

„ Un Prince, *dit Mr de Crousaz* (*a*), logé „ dans un Palais qui occupe une ruë entiere. „ Vn riche Bourgeois met tout son bien, ou „ en met la plus grande partie, à se bâtir „ une maison de la même magnificence. On „ louë l'un, & on se moque de l'autre. Ce- „ pendant les Edifices sont également beaux „ en eux-mêmes, les regles de l'Architec- „ ture sont également observées, à l'excep- „ tion de la premiere & de la principale, „ dont cette derniere maison offre par tout

(*a*) Traité de l'Education des Enfans. T. II. pag. 4.

„ un renversement. Elle ne convient pas à
„ celui qui en est le maître : ce qui convient
„ fait l'essence du *Beau* & le fondement des
„ loüanges.

Au sot Maître d'une belle maison.

Dans ta Maison tout brille, & rien ne sauroit être
Plus agréable, ni plus beau.
On y fait bonne chere, on n'y boit jamais d'eau ;
Tout y plaît, excepté le Maître (a).

ARTICLE XI.

Sur l'attention qu'on fait à l'ajustement des Personnes.

ON fait aussi plus d'attention qu'on ne devroit à l'ajustement des personnes ; comme si sous des haillons on ne pouvoit pas avoir un cœur & un esprit de Roi, ainsi qu'il y a souvent sous la pourpre un cœur & un esprit de Gueux. *Veste sub sartâ vides plerumque regios latere Spiritus, Irique genium purpurâ obductum togâ.* Mais la sotte attention qu'on fait aux Habits n'est pas nou-
„ velle. Un Comique Grec l'a jouée, il y a
„ bien des Siécles, dans un Homme, qu'il
„ avoit fait venir sur le Théatre vêtu d'ha-

(a) Epigrammes &c. de Mr. *Lebrun* pag. 117.

„ bits magnifiques, & à qui tout le monde fai-
„ soit civilité, à cause de cela; mais qui y
„ revenant mal vêtu n'avoit été regardé de
„ personne: *Tout le monde, comme il me sem-*
„ *ble*, disoit cet Homme, *parloit à mon habit*
„ *& non à moi; car personne ne me parle à pré-*
„ *sent* (*a*).

Les Habits magnifiques donnent un merveilleux relief à un Homme, qui veut passer pour savant.

Vir benè vestitus, pro vestibus esse peritus
Creditur à mille, quamvis idiota sit ille:
Si careat veste, nec sit vestitus honestè;
Nullius est laudis, quamvis sciat omne quod audis.

Ces Vers, dont j'ignore l'Auteur, & qui n'ont rien de beau que le sens, veulent dire suivant la traduction que j'en ai trouvée dans la Version de la *Charlatanerie des Savans* de *Mr. Menckenius* p. 110.

Avec un bel habit
On est sans-contredit
Un Professeur célebre:
Mais un Homme en Sabots
Est le dernier des Sots,
Quand il sauroit l'Algébre.

(*a*) Parrhasiana T. II. pag. 328.

Voici à cette occasion un fait que je sai par *oüidire*. Un Savant, degradé & reduit par sa faute à une extrême misere, soûtient si bien le personnage d'Opposant, sous le Professeur en Philosophie qu'on avoit mis à sa place, que celui-ci, qui ne le connoissoit pas, ne pût s'empêcher de lui dire, mais le plus obligeamment du monde : *Quis credidisset quod, sub veste adeò laceratâ ac sordida, tanta latuisset eruditio?* „ Qui auroit crû que „ sous un habit si dechiré & si mal propre, „ il y eût eu tant de savoir de caché ? „ A quoi l'autre repliqua, mais avec la derniere insolence : *Quis credidisset quod sub togâ Professorali tanta latuisset ignorantia?* „ Quoi auroit crû que sous une Robe de Professeur „ il se fût trouvé tant d'ignorance ? „

Les Normands passent pour regarder beaucoup aux Habits d'un Avocat.

Qu'un Avocat soit vêtu d'écarlate,
Que sur ses habits l'or éclate,
Il sera couru des Normands.

On accuse principalement le Beau-Sexe, de donner dans le défaut que je releve.

Auprés de ces Beautés le mieux en Poînts de Gênes
Est reçû comme un Adonis,
Et le plus accompli les éprouve inhumaines,
Si son habit est simple, & ses Canons unis.

Pour

Pour rendre ces Vers aplicables à nôtre siécle, on n'a qu'à mettre les modes courantes à la place du point de Gênes & des Canons. Vrai moïen d'honorer nombre de Faquins, & de faire tort à bien d'Honnêtes-gens !

„ C'est, *dit Mr. De Crousaz* (a), c'est un „ grand malheur, & sur tout pour les Republiques, d'avoir des Citoiens élevés dans „ ces dispositions. On se met peu en peine de la Vertu, quand on espere d'y suppléer par un exterieur pompeux. Un Homme vertueux voudroit que tout le monde „ lui ressemblât, & il ne néglige rien pour „ se faire le plus d'égaux qu'il peut. Mais un „ Homme, dont l'imagination tire sa felicité „ du relief que lui donnent ses richesses & sa „ dépense, ne voit rien avec tant de mortification, que ceux qui aprochent de sa „ fortune : il n'y a rien qu'il ne soit capable de faire pour étendre la sienne, & „ renverser celle des autres : & s'il donne des bornes à son injustice & à sa malignité, on n'en est redevable qu'à la „ crainte qu'il a de se perdre de reputation. „ Ne fût-ce, *dit encore nôtre Auteur*, que „ pour s'épargner le reproche d'être en

(a) Traité de l'Education des Enfans T. 2. P. 125.

„ mauvais exemple, tout bon Citoïen de-
„ vroit régler sa dépense, comme si ses re-
„ venus étoient beaucoup inferieurs à ce
„ qu'ils sont effectivement. Loin donc d'être
„ ingénieux à inventer, pour soi ou pour
„ ses Enfans, quelque ornement nouveau :
„ loin de se distinguer, en affectant du dé-
„ goût pour ce qui est commun, il faut plû-
„ tôt marquer du mépris pour ceux qui en
„ font naître la pensée ; & envisager tous
„ ces entêtemens comme de veritables peti-
„ tesses, ainsi qu'ils le sont en effet. Car de
„ de qui est-ce, par exemple, qu'un riche
„ habit attire principalement les regards &
„ l'admiration ? C'est des Laquais, c'est du
„ menu peuple, c'est de quelques Femmes,
„ ou de quelques Courtisans d'un esprit pe-
„ tit & leger.

ARTICLE XII.

Sur la Politesse, sur l'Esprit, & sur le Bon-cœur.

LE *Poli* dans les manieres, le *Joli* dans l'Esprit, & le *Bon* dans le Cœur, sont trois qualitez fort estimables, & toutes dignes de l'ambition d'un Honnête-homme. On les trouve rarement ensemble dans un même sujet, & moins encore en certains

lieux qu'en d'autres. Malheureux ceux qui se sentant de la disposition à devenir *Bons*, *Spirituels*, & *Polis*, ne sont pas nés dans des Lieux, où ils soient animés par l'exemple, & soûtenus par l'aprobation que meritent ces qualités.

———— *Laudataque virtus Crescit, & immensum gloria calcar habet.* Ovid.

Mais quelque estimables que puissent être ces qualités, je prefere neanmoins de beaucoup la derniére aux deux autres. Je fais même un si grand cas du *Bon-Cœur*, que dans les Lieux où l'on ne distingue pas les Gens par leur *Esprit*, par leur *Politesse*, ou par d'autres qualités encore (*a*), auxquelles ne furent insensibles que ceux qui ne les virent jamais chez eux ; je ne fais attention qu'au *Bon-cœur*, que j'estimerai toûjours infiniment, en qui que ce soit que je le rencontre.

Tros, Rutulusve fuat, nullo discrimine habeo. Horat.

Je permets à de grossiers *Philargyres* (*b*) de faire fumer leur encens sur d'autres Autels

(*a*) La *Naissance*, par exemple, & le *Savoir*.
(*b*) Personnes qui n'aiment que les Richesses.

„ Ce Philosophe n'exaggere point ; parce „ que l'on ne peut reprocher à un Homme „ son Ingratitude, sans lui reprocher tous „ les autres Vices. *Omne dixeris maledictum*, „ *quàm ingratum dixeris* (a)

„ L'Ingratitude, *dit Descartes* (b) est un „ Vice qui n'appartient qu'aux Hommes bru- „ taux & sottement arrogans, qui pensent que „ toutes choses leur sont dûës ; ou aux Stu- „ pides, qui ne font aucune reflexion sur les „ bienfaits qu'ils reçoivent : ou aux foibles „ & aux abjects, qui sentant leurs infirmi- „ tés & leurs besoins, recherchent basse- „ ment le secours des autres ; & aprés qu'ils „ l'ont reçu, ils les haïssent, parce que n'a- „ ïant pas la volonté de leur rendre la pa- „ reille, ou desesperant de le pouvoir, *ils* „ s'imaginent que tout le monde est mer- „ cenaire, comme eux, & qu'on ne fait du „ bien que dans l'esperance d'en être recom- „ pensé.

„ *Selon le Sr. Des-Coutures* (c), L'Homme „ ingrat est capable de perfidie, d'ambition, „ de haine, de cruauté, de vangeance, & „ d'envie. Imaginez-vous tout ce qu'il y a „ de criminel, l'Homme ingrat peut le penser,

(a) Chevræana T. I. pag. 2.
(b) Traité des Passions, pag. 260.
(c) Morale Universelle pag. 112.

„ & il l'execute avec un plaisir extrême, pour
„ parvenir à ses fins.

Le crime le plus noir, oui, c'est l'Ingratitude ;
Cependant, *Bonrepos*, malgré sa turpitude,
L'Univers n'est rempli que de ces Esprits bas,
Qui ne rougissent point de passer pour ingrats ;
Et qu'on voit chaque jour d'un cœur perfide & traître.
Vendre comme *Judas* jusqu'au sang de leur Maître,
On a beau les combler de dons & de bienfaits,
Leur rage est une faim qu'on n'assouvit jamais.
Les Ours & les Lions quitent leur caractère,
On sait l'art d'adoucir le Tigre & la Panthére :
Mais l'Ingrat est un Monstre inflexible, indomté,
Dont même un Dieu n'a pû fléchir la cruauté.
Vainement le Sauveur par une sainte adresse,
Dans le cœur de *Judas* rapelloit la tendresse.
En vain jusqu'au Jardin, tout prêt d'être trahi,
Il reçut son baiser, & le traita d'Ami.
Rien ne put attendrir ce naturel farouche,
Il baisa sans fremir cette Divine bouche ;
Et d'un cœur moins sensible, & plus dur que le fer,
Il livra le Sauveur aux fureurs de l'Enfer (*a*).

L'Ingratitude étant donc un Vice si noir, & comprenant en soi tous les autres Vices, faut-il s'étonner que d'Anciens peuples plus raisonnables que nous à bien des égards, l'aient punie avec severité ? Les *Macedoniens* permettoient d'intenter un procés à ceux qui en étoient coupables. Les *Athéniens* en

(*a*) Le *Poëte sans Fard* dans son Epitre à Mr. *de Bonrepos*.

usoient de même. *Dracon* les condamnoit à la mort. Et à Rome un Esclave, que son maître avoit affranchi, & qui manquoit envers lui de reconnoissance, étoit condamné à rentrer de nouveau dans la servitude. Quel dommage, que les Grecs & les Romains, qui ont fait de si belles Loix, les aïent eux-mêmes violées dans plusieurs occasions! Les Grecs firent mourir, ou exilérent leurs plus grands Capitaines, & leurs plus illustres Philosophes, *Aristide*, *Socrate*, *Phocion*, *Miltiades*, *Themistocle*. Et les Romains ne traiterent pas mieux *Ciceron*, *Coriolan*, *Camille*, *Marcellus*, & les *Gracques*.

Envain les ingrats alléguent-ils pour se justifier, qu'ils n'ont pas en main les moïens de païer de retour leurs Bienfacteurs. Supposé que ceux-là disent vrai, répondons-leur „ avec Mr. *Paschal*, „ Qu'il n'y a point de „ services qui soient au-dessus de la Recon„ noissance. Je crois seulement qu'il y a ma„ niere de la signaler. Tout le monde n'est „ pas en état d'en donner des marques illus„ tres: mais il n'est personne qui ne puisse „ par un mot obligeant répondre aux bontés „ de son Bienfacteur. Souvent même une pa„ role surpasse en valeur tout ce qu'on pour„ roit faire. *Auguste* avoit accordé à *Furnius* la „ grace de son Pere, qui avoit suivi le par„ ti d'*Antoine*. Quelle pouvoit être dans cet-

te

„ te occasion la Reconnoissance d'un Sujet „ impuissant envers un Empereur magnifi- „ que ? Le reproche honnête, que *Furnius* „ lui adresse de cette impuissance où il le „ reduit, a plus de mérite que toutes les „ offres imaginables. *Cesar*, lui dit-il, *Je* „ *n'ai jamais reçu qu'une injure de toi ; c'est* „ *qu'à-présent tu as fait que je serai obligé de* „ *vivre, & de mourir ingrat.*

Source de l'Ingratitude des Esprits les mieux faits, par Mr. de BLAINVILLE. (*a*)

Je ne saurois jamais, Cher Lysis, oublier
Les bienfaits que sur moi vous avez su repandre ;
Comme je ne puis vous les rendre,
Du moins, me direz-vous, dois-je les publier.
Si j'ai de la reconnoissance,
Pourquoi m'opiniâtrai-je à garder un silence,
Qui me fait passer pour ingrat ?
C'est que vous voulez bien m'en épargner la peine ;
Et que vôtre langue un peu vaine,
Par tout en parle avec éclat.
Dès-que je veux ouvrir la bouche,
Sur les biens dont cent fois vôtre main m'obligea ;
On me rend à l'instant muët comme une souche
Par un, *Je le savois déja.*
Sachez qu'il est certaine chose,
Où deux ne peuvent pas travailler à la fois ;
Je suis prêt à parler, mais avec cette clause,

(*a*) Rome, Paris & Madrid Ridicules P. 179 J'ai souvent cité ce Poëte, sous le nom du Sr. D**, qu'il s'est donné lui-même.

Que touchant les faveurs que de vous je reçois,
Jamais à l'avenir vôtre langue ne cause.
Vous avez beau, Lysis, prodiguer vos bienfaits,
A les prôner sans cesse, on en ternit la gloire;
Et tôt ou tard enfin des esprits les mieux faits,
On en efface la memoire.

Mr. *Lebrun.* (*a*) est d'avis, que la Reconnoissance en Amitié est differente de celle, qu'on doit avoir en Amour.

Quand un Ami tendre, sincere,
Previent & comble vos souhaits,
Il faut publier ses bienfaits,
C'est être ingrat que de se taire.
En Amour, c'est une autre affaire.
Il faut savoir dissimuler;
Les faveurs veulent du mystere,
C'est être ingrat, que de parler.

ARTICLE XIV.

Sur les Complimens.

SUETONE raporte que ceux d'*Ilium* aïant envoïé un peu tard faire compliment à *Tibere*, sur la mort de *Drusus* son Fils unique qu'il avoit fait empoisonner, cet Empereur répondit aux Deputés: *Qu'il prenoit aussi beaucoup de part à la perte qu'ils avoient faite du grand Hector*, qui étoit mort depuis 1200. ans.

(*a*) Epigrammes &c. pag. 376.

Le Sr. D**. (*a*)

Ces fades complimens qui sont tant en usage,
S'ils ne sont pas mensonge, au moins en sont l'image.
Tel qui de tout son cœur vous empoisonneroit,
Vous vient dans un malheur témoigner son regret
Vous offre son Service, & même vous embrasse.
Ce mensonge est horrible, & sent son Ame basse ;
Mais qu'il est familier à la Ville, à la Cour !
Parmi tous les rivaux de Fortune & d'Amour.

MOLIERE (*b*).

Non, je ne puis souffrir cette lâche methode,
Qu'affectent la plûpart de vos gens à la mode ;
Et je ne hais rien tant que les contorsions
De tous ces grands faiseurs de protestations,
Ces affables donneurs d'embrassades frivoles,
Ces obligeans diseurs d'inutiles paroles,
Qui de civilités avec tous font combat,
Et traitent du même air l'Honnête-homme & le Fat.
Quel avantage a-t-on qu'un Homme vous caresse
Vous jure amitié, foi, zele, estime, tendresse,
Et vous fasse de vous un éloge éclatant,
Lors-qu'au premier Faquin il court en faire autant?
Non, non, il n'est point d'Ame un peu bien située,
Qui veuille d'une estime ainsi prostituée ;
Et la plus rigoureuse a des regals peu chers,
Dés-qu'on voit qu'on nous mêle avec tout l'Univers :

(*a*) Oeuv. Div. Sat. VI.
(*b*) Comedie du *Misantrope*, Act. I. Sc. I.

Sur quelque préference un estime se fonde,
Et c'est n'estimer rien, qu'estimer tout le monde.

Mr. le Chevalier *Temple* (*a*) dit aussi *Qu'il n'y a rien de plus desagréable qu'une Civilité sans distinction. Elle ressemble à une Garce publique, ou à une Hôtesse, qui regarde tout le monde du même œil.*

ARTICLE XV.

Défauts de la Noblesse & des Grands.

J'ADMETS dans toute leur étenduë ces paroles de Mr *De Mothe le Vayer* (*b*) sur la Noblesse. „ La Noble Naissance est d'un si „ grand avantage dans la vie, qu'elle ne peut „ être trop estimée. Comme on prise bien „ plus les Emeraudes, les Diamans, & „ les Turquoises de la vieille roche, qu'on „ ne fait les autres : aussi les Hommes d'ex„ traction illustre sont tout autrement con„ siderez que les personnes vulgaires, s'ils „ ont tant soit peu de talent propre à soû„ tenir la dignité de leur nom.

C'est donc envain qu'on a dit dans un sens absolu;

(*a*) Oeuv. Post. P. 298.
(*b*) Dans sa Let. sur les *Gentilhommes*. T. XII page 188. de l'Edit. in 12.

Que la Nobleſſe eſt chimerique !
Les ſangs ne ſont-ils pas de la même couleur ? (*a*)

Et il ne convient qu'à des gens d'extraction roturiére, ou qu'à ceux qui ſont plus touchés de l'éclat des Richeſſes que de celui de la Naiſſance, de tenir le langage ſuivant,

Des Louïs valent mieux que tous les parchemins
Ridés, datés du tems des plus vieux Paladins. (*b*)

Mais, qu'il me ſoit permis de le dire, les Grands ne ſoûtenant pas toûjours dignement la nobleſſe de leur Origine, on a fait à leur ſujet les reflexions que voici.

„ La liberalité eſt une Sainte qui n'a gueres „ d'Autels dans le monde, & les Grands-„ Seigneurs la connoiſſent moins que les Par-„ ticuliers. Les devoirs qu'on leur rend dès „ leur naiſſance, leur perſuadent que tout eſt „ fait pour eux. Ils reçoivent les Services „ comme des dettes qu'on leur paie, & non „ pas comme des préſens qu'on leur fait. Ils „ croïent que leur pain rend eſclaves ceux „ qui en mangent. Ils exigent des reſpects „ auſſi inſuportables à ceux qui les rendent, „ qu'ils ſont injuſtement rendus à ceux qui

(*a*) Poëſ. Div. du Sr. *Du-Commun* P. 97.
(*b*) Oeuv, Div. du Sr. D** Sat. 9.

„ les reçoivent. Et la qualité de Domestique
„ leur fait d'ordinaire oublier le merite de
„ ceux qui les servent. (a)

Mr. Boursault. (b)

Je remarque dans tous les rangs,
Que le peu qu'on y voit de Grands
Sont tous montés sur quelque chose.
L'un monté sur un grand Credit ;
Ou sur une haute Naissance,
Paroît d'une grandeur immense,
Qui sans un tel secours paroîtroit bien petit.
L'autre qu'éleve la Fortune,
Et dont son orgueil se prévaut,
Séduit par une erreur à tant d'autres commune,
Se croit grand, parce qu'il est haut.
N'étoit leur pied-d'estal, qui leur donne du lustre,
Par le rang qu'autrefois leurs Aïeux ont tenu,
Tel qui sort d'une tige illustre,
A-peine seroit-il connu.
Quelques éloges qu'ils entendent,
C'est à leur pied-d'estal que ces honneurs se font.
Dés le moment qu'ils en descendent,
Rien n'est plus petit qu'ils le sont.
Il ne part de leur ame aucun trait de noblesse,
Soit qu'ils soient dans la joie, ou qu'ils soient dans le deuil.
Malheureux, ce n'est que foiblesse,
Et fortunés, ce n'est qu'orgueil.

(a) M. de *Cailliere* Fortune des Gens de qualité P. 2. chap. 5.
(b) T. I. de ses Lettres P. 100.

„ Mr. *Colbert* aïant apellé chez lui les plus „ notables Marchands de Paris, & des autres „ Villes voisines, pour conferer avec eux „ sur les moïens de rétablir le Commerce, „ ils y allerent au jour assigné : mais comme „ personne n'osoit parler, chacun attendant „ qu'un autre eût commencé : *Mrs.* dit le „ Ministre, *étes-vous muets ? Non, Monseigneur*, „ dit un Orléannois, nommé *Hazon*, qui „ avoit beaucoup d'esprit, *mais nous craignons* „ *tous également d'offenser Vôtre Grandeur*, „ *s'il nous échape quelque parole qui lui déplaise. Parlez librement*, repliqua le Ministre ; „ *celui qui me parlera avec le plus de franchise*, „ *sera le meilleur Serviteur du Roi, & mon* „ *meilleur Ami*. Là-dessus, *Hazon* prenant la „ parole dit : *Monseigneur, puisque vous nous* „ *le commandez, & que vous nous promettez de* „ *trouver bon ce que nous aurons l'honneur de* „ *vous répresenter, je vous dirai franchement*, „ *que lorsque vous êtes venu au Ministere, vous* „ *avez trouvé le chariot renversé ; & que depuis que vous y êtes, vous ne l'avez relevé* „ *que pour le renverser de l'autre côté.* A ce „ trait de liberté guêpine, Mr. *Colbert* prit „ feu, & dit avec émotion : *Comme vous* „ *parlez, mon Ami ! Monseigneur*, rêpondit „ Hazon, *je demande très-humblement pardon* „ *à Vôtre Grandeur de la folie que j'ai faite de*

„ *me fier à sa promesse, je n'en dirai pas da-*
„ *vantage.* Ensuite, le Ministre commanda
„ aux autres de parler, mais pas un ne vou-
„ lut ouvrir la bouche, & la Conference fi-
„ nit ainsi. Voilà comme les Grands sont
„ faits; ils veulent aprendre, mais ils ne
„ veulent pas entendre. (*a*)

Le moïen donc de plaire aux Grands, & d'en être avancé, c'est de leur parler à tous selon leur cœur quoi-que gâté, ou selon leurs préjugés quoique ridicules.

Dès qu'à gagner des cœurs la gloire les excite,
Ils cherchent rarement un solide merite,
Et mille froids plaisans, flateurs, chantres, bouffons,
Sont les honteux sujets qu'enrichissent leurs dons.
Un Esprit éclairé, sage, profond, sincere,
Ou n'est pas de leur goût, ou ne les touche gueres;
Et differens de mœurs d'avec les Vertueux,
Ils ne peuvent long-tems les souffrir auprès d'eux.
Bien peu, comme *Mecene*, ont la delicatesse
De choisir des Amis sur les bords du Permesse;
Il leur faut de ces gens, qui d'un grossier plaisir
Sachent tout à propos prévenir leur desir.
Un Convive gourmand, qui boit & qui s'enivre,
Leur plaît mille fois mieux que l'Auteur d'un bon Livre,
Et d'un Courtier d'amour le sale & bas talent
Ecarte de leur Cour l'esprit le plus galant. (*b*)

(*a*) Même. Hist. &c. du Sr. *Amelot de la Houssaie* Titre 2. pag. 99.

(*b*) Le Poëte sans Fard Ep. 5.

La Femme de Qualité par

Mr. de Coulanges.

Apellez-moi tout ſimplement
Par le nom que je porte :
Quiconque marche ſûrement
N'a pas beſoin d'eſcorte.
D'un vain titre on ſe fait honneur
Quand la Nobleſſe eſt mince ;
Et je le laiſſe de bon cœur
Aux Dames de Provinces.

ARTICLE XVI.

DEDALE.

Cantate.

MR. *de Cruiningen*, qui a eu la bonté de m'indiquer & de m'envoïer même une bonne partie des choſés que j'ai recueillies, m'a fait part de cette nouvelle Cantate, qui eſt de Mr. *de la Grange d'Arquien*, Homme de condition, & connu avantageuſement du Public par pluſieurs belles Tragédies (*a*), &

(*a*) Les Piéces imprimées de Mr. de la Grange ſont, *Adherbal*, *Oreſte & Pylade*, *Meléagre*, *Athenaïs*, *Amaſis*: *Alceſte*, *Ino & Melicerte*, Tragedies. *Medus*, *Caſſandre*, & *Ariane*, Operas. Il a fait encore, entr'autres Pieces, une belle Tragedie de *Sophoniſbe*, & il vient d'en achever une intitulée *Pygmalion*, qu'on dit être excellente.

par le Plan d'une Academie de Beaux-Esprits, qu'il avoit voulu former à *Perigueux (a)*. Cet Auteur est depuis quelque tems en *Hollande*, où une petite recruë de Gentilshommes de sa sorte vaudroit sans comparaison mieux, qu'une nombreuse troupe de riches, mais d'ignares & d'insolens *Mississipiens*, quoi-que par un renversement d'esprit inconcevable on vole au-devant de ceux-ci, pendant qu'on laisse cruellement morfondre ceux-là.

.. .. .. *Quid non mortalia pectora cogis*
Auri sacra fames! Virg.

Mais je passe à la Cantate de Mr. *de la Grange*.

DE'DALE.

A la Cour des Rois
Malheureux celui qui s'attache!
Plus heureux celui qui se cache,
Dans l'obscurité de ses Bois!
L'Empire de l'Onde
Est moins inconstant,
Que le cœur flotant
Des Maîtres du Monde.
Les Services les plus fameux
Sont pour nous de foibles Asyles:
C'est souvent un crime envers eux,
Que d'avoir été trop utiles.
A la Cour des Rois.

(a) V. *Europe Savante* Juill. 1718. P. 159. & Octob. 1718. P. 304.

Malheureux celui qui s'attache !
Plus heureux celui qui se cache,
Dans l'obscurité de ses Bois !
Sur des Bords que *Neptune* entoure de ses flots,
C'est ainsi que *Dedale*, au fond du Labyrinthe,
Où l'avoit renfermé le courroux de *Minos*,
Se soulageoit par une plainte,
Qui ne frapoit que les Echos.
Vangeons-nous d'un Tyran, dont le cruel ombrage
Traite ainsi mes divins talens :
Imprimons sur l'airain, avec des traits sanglans,
La cause de mon esclavage.
Eternisons le souvenir
Des excés où l'Amour a reduit sa Famille :
Pasiphaé sa Femme, *Ariane* sa Fille,
Me fournissent les traits dont je veux les punir.
Vole, *Amour*, prête-moi tes ailes ;
De mes peines cruelles
C'est à toi de finir le cours ;
Je ne puis annoncer tes victoires nouvelles,
Si tu ne viens à mon secours.
C'est pour toi qu'aux Mortels il n'est rien d'impossible ;
C'est toi seul qui d'*Orphée* anima les concerts ;
Lors-que du Tyran des Enfers
Il fléchit le cœur inflexible.
Je n'ai que la route des Airs
Pour m'éloigner de ce sejour perfide :
Mais les chemins m'en sont ouverts,
Si tu veux m'y servir de guide.

Dequoi l'Esprit Humain ne vient-il point à bout,
Lors-que pour s'affranchir d'un peril qui le presse,
Il faut que sa Vertu redouble son adresse ?
C'est par là que *Dedale* est capable de tout.
Certain de penetrer d'impenetrables routes,
Il ajoûte à ses bras des ressorts emplumés :
Et les Oiseaux sont allarmés

De voir que les Mortels suivent les mêmes routes.
Volez, volez, ne craignez plus
De rentrer dans les Fers que vous avez rompus.
Vous n'irez point sur des rivages,
Qui ne vous rendent des hommages
Dignes de vos vertus, dignes de vos regards.
Plus cruel que le *Minautaure*,
Si *Minos* ose encore
Vous poursuivre de toutes parts,
Il n'est point de peril, qu'un grand Cœur ne surmonte,
Ses efforts redoublés redoubleront sa honte,
Et le triomphe des Beaux-Arts.
Les Vents impetueux, par d'éternels ravages,
Ne troublent pas le Sein des Mers;
Aprés les plus cruels Orages
Le calme revient dans les Airs;
Et tôt ou tard les grands Courages
Savent briser d'indignes Fers.

ARTICLE XVII.

*Vers de Mr. V. E.** sur le Jour de Naissance d'un jeune Seigneur Hollandois*

MALHEUREUX le premier! dont la coupable addresse,
D'un éloge trompeur sçût vendre la bassesse;
Qui fondant son espoir sur les défauts d'un Grand
Se fit un vil métier de mentir poliment.
Qui des Princes dupés consultant les caprices
Leur sçût au poids de l'Or faire acheter des Vices;
A l'orgueil inhumain, à l'injuste mépris,
Des plus nobles Vertus qui prodigua les prix.
Univers, qui pâtit de sa lâche malice,

En deteste avec droit le servile artifice.
Cependant de tout tems il eut des sectateurs,
Tout siecle, tout Climat est fertile en flateurs.
Ton rang, jeune Thyrsis, ton illustre naissance
T'expose à t'attirer leur basse complaisance;
Repandant sur ton cœur leur funeste poison,
Je les vois s'efforcer à bercer ta Raison.
Sur tout cet heureux jour, où tu vis la lumiére,
Ouvre à leur fade Stile une vaste carriére;
De dangereux amis un bataillon flateur
Va s'épuiser l'esprit pour corrompre ton cœur.
Attentif aux leçons de ma Muse sincere,
Reçoi contre leurs traits un secours salutaire;
Viens de mille sujets d'une injuste fierté
A l'aide du bon-sens tirer l'humilité:
Je sçai, jeune Thyrsis, que le Ciel favorable
Rendit ton Corps charmant & ton cœur estimable,
Je sçai que ton esprit vif & judicieux
Tous les jours sur ton âge en impose à nos yeux.
Mais songes-tu, Thyrsis, à quels devoirs t'engage
De ces rares tresors le solide avantage?
N'étant point l'ouvrier de ton propre bonheur,
Tu dois humble toi-même en admirer l'Auteur.
Plus ta Raison est forte, & plus ton cœur débile
Doit ceder à sa force un triomphe facile,
Tu dois regner toûjours sur le Vice abatu,
A ta Raison se doit mesurer ta Vertu.
Il faut que ton esprit circonspect & timide,
Suivre sans s'égarer la Raison qui le guide;
S'il brille quelquefois, qu'il sçache en d'autres tems
Se faire avec sagesse un voile du Bon sens.
Tel que l'Astre du jour au fort de sa Carriére,
L'Esprit nous peut blesser par son trop de lumiére.
Te verrois-je, Thyrsis, te verrois-je en tous lieux
Par ton trop de genie incommode & facheux,
Brillant de ton Esprit, paré de ta Science,
De tes Amis confus relever l'ignorance?



Quoi ! tu ferois sans-cesse, Esprit superieur,
Aux moins heureux que toi sentir tout leur malheur ?
Peu satisfait du nom de Critique intraitable,
Te verrois-je, Thyrsis, railleur impitoïable.
D'un Bon-mot criminel briguant le vain honneur,
Faire aimer ton Esprit, & détester ton Cœur ?
Quoi ! préferant à tout ta coupable finesse;
Tu voudrois à l'Esprit immoler la Sagesse,
Et ta vivacité d'un Cœur malicieux
Tireroit du secours, pour te rendre odieux ?
Aux dépens du Prochain de s'efforcer à plaire,
D'un jeune Cœur enflé c'est l'écueil ordinaire.
Je n'ai que trop connu dès mes plus jeunes ans
De cet écueil fatal les dangereux brisans ;
L'Orgueil pour m'y porter, m'a tenu lieu d'Orage,
Et je me sens encor mouillé de mon naufrage,
Que cet Orgueil est bas ! Qu'il est peu raporté
Aux mouvemens humains de la tendre bonté !
Est-ce le but du Ciel, quand il nous est propice,
De ses bontés pour nous que le Prochain pâtisse ?
A-t-on à ses faveurs dignement répondu,
Quand par des traits piquans un Ami confondu
Fuit, le cœur enflamé d'une haine excusable,
La maligne fierté d'un Esprit intraitable ?
Pour croître tes Vertus, & non pas tes défauts,
Tu reçus en partage un Esprit des plus beaux ;
Non pour toûjours en faire un pompeux étalage,
Mais pour être plus doux, plus moderè, plus sage,
Pour t'attirer l'estime & l'amour des Humains,
Auteur de leurs plaisirs, & non de leurs chagrins.

Mais quoi ! Je me ferois une étude servile
De m'attirer du Peuple une estime inutile ?
Mais pour ces vils devoirs descendre de mon rang ?
Le respect me suffit que l'on doit à mon sang.
Fasse le Peuple obscur, le malheureux Vulgaire

Son plaisir de m'aimer, son bonheur de me plaire,
Je fus exprés formé pour lui faire la Loi,
Si tout autre respire, il respire pour moi,

A de tels sentimens un insensé se livre,
Quand l'Orgueil étourdit sa Raison qui il enivre.
Mais ose-t-il nommer ses illustres Aïeux,
Dont il flétrit l'honneur par son Cœur vicieux?
Sans Vertu, sans Bon-sens, veut-il qu'on le renomme?
Sçait-il que la Noblesse est le titre d'un Homme,
Que privé de Raison, vuide d'humanité,
Il brigueroit envain ce titre respecté?
Ses Peres, des Mortels, qui firent les delices,
Ont-ils par leur merite autorisé ses Vices?
Pretend-il étaler par ces lâches défauts
L'effet de leurs Vertus, le prix de leurs travaux?
Crois-moi, jeune Thyrsis, l'Orgueil trop ordinaire
Ne te sçauroit jamais distinguer du Vulgaire;
Mais voici ce qui peut du Commun écarté
A l'Univers surpris prouver ta qualité.
C'est des erreurs du Peuple un Esprit incapable,
Chez qui le vrai merite a seul droit d'être aimable,
Un Cœur que l'interêt ni la servile peur
Ne sçauroient détourner de sa noble candeur.
C'est une Ame virile exemte de foiblesse,
Qui préfere la mort à la moindre bassesse.
A suivre sa Raison par de nobles efforts
Qui trouve sa grandeur, ses plaisirs, ses tresors.
Dont l'Univers entier n'émeut point le courage,
Dans les desseins hardis où l'Equité l'engage,
Et qui dans sa Vertu trouvant un sûr apui
Craint l'Auteur de son Etre, & qui ne craint que lui.
A ces grãds sentimens, ces Vertus plus qu'humaines,
On connoîtra le Sang qui coule dans tes veines;
Par elles aux Aïeux, dont on se sent issu,
On donne autant d'éclat que l'on en a reçu.

ARTICLE XVIII.

Réflexions sur la Chasse.

DU tems de *Saluste* les Romains laissoient aux Esclaves, & à ce qu'il y avoit de gens de la plus basse condition, l'exercice de la Chasse, de même que la culture des Terres. C'est sur quoi l'on peut voir le commencement de la *Guerre Catilinaire* de cet Historien. Nous avons aujourd'hui une toute autre idée du premier de ces Exercices.

„ La plûpart des Nobles de Province croïent que la qualité de Chasseur est aussi essentiellement necessaire à un Gentilhomme, que celle de spirituel & de vaillant. „ Pour définir un *Honnête Homme*, ils diront, „ *qu'il a des Chiens & des Coureurs & qu'il* „ *va tous les jours à la Chasse.* Ils ne prennent „ pas garde qu'ils se definissent eux-mêmes, „ ou pour ce qu'ils sont, ou pour ce qu'ils „voudroient être : & comme leur esprit n'est „ occupé que de cette passion, ils se persuadent quelle doit regner par tout, & qu'elle „ a droit de composer un *Honnête-homme* (a).

(a) Fortune des Gens de qualité Part. II. Chap. X. par Mr. de Cailliére.

„ La

„ La passion de la Chasse, *dit Mr. de Crou-* „ *saz* (*a*), rend un Homme sauvage ; elle „ produit sur toût de mauvais effets dans „ les Grands, qui se croïent par là tout per- „ mis. Les Chiens d'un Chasseur sont ses „ meilleurs Amis ; & s'il leur égale quelque „ chose, ce sont ses Chevaux & ses Piqueurs. „ Voilà tout le sujet de ses Conversations, „ il faut en paroître charmé pour lui plaire. „ La Chasse est une source de querelles entre „ les Gentilhommes, & d'injustice chez les „ plus Grands-Seigneurs, qui ruinent leurs „ Sujets pour conserver leurs Bêtes Fauves „ (*b*). Il n'y a peut-être aucun plaisir d'une „ nature plus oposée à cette tranquilité, d'où „ la Raison tire sa force. Voïez les yeux d'un „ Chasseur ; dés-qu'il est parti de chez lui, „ ils sont tout égarés, il les jette de toutes „ parts avec l'inquietude d'un Oiseau de „ proïe, il en prend la ferocité : dès-qu'il a „ aperçû un Oiseau, dés-qu'un Liévre est „ parti il n'est pas moins agité que le plus „ ardent de ses Chiens ; on n'est pas en sûre- „ té à côté de lui ; il ne voit que le Gibier, & „ il tuëra son meilleur Ami, plûtôt que de

(*a*) Traité de l'Education des Enfans T. II p. 465.
(*b*) V. là-dessus le IX. *Entretien des Ombres* p. 266.

„ de manquer un Perdreau (a). A voir de „ quelle maniere un Chasseur se plaît dans le „ carnage, ce qu'on peut dire de plus hon- „ norable sur son compte, c'est qu'il est un „ noble Boucher.

Portrait du Chasseur par Mr. *Regnard* (b).

——— .. ——— .. Prendre bien de la peine,
Interrompre au matin un tranquile sommeil,
Aller dans les Forêts prévenir le Soleil,
Fatiguer de ses cris les échos des Montagnes,
Passer en plein midi les Guerêts, les Campagnes,
Dans les plus creux Valons fondre en desesperés,
Percer rapidement les Bois les plus fourrés,
Ignorer où l'on va, n'avoir qu'un Chien pour guide,
Manquer la Bête enfin, après avoir couru,
Et revenir bien tard mouillé, las & recru,
Estropié souvent, dites-moi, je vous prie,
Cela ne vaut-il pas la peine qu'on en rie ?

Portrait du Chasseur par *Ovide* (c).

Venator sequitur fugientia; capta relinquit:
Semper & inventis ulteriora petit.

Pogge Florentin raconte une Histoire fort plaisante, pour condamner la manie de ceux

(a) Peut-être seroit-il saisi d'un mouvement tout opposé, à la vuë d'un Homme qui feroit mine d'en vouloir à sa vie.
(b) Comedie de Democrite T. II. pag. 18.
(c) Amorum Lib. II. Eleg. 9.

qui consument leur tems & leur bien à la Chasse & à la Fauconnerie, sur tout quand ce sont des personnes de bas lieu (*a*). „ Un „ Medecin de *Milan*, qui guerissoit de la fo- „ lie, avoit un creux plein d'eau dans sa mai- „ son où il mettoit ses malades, les uns jus- „ qu'aux genoux, les autres jusqu'à la cein- „ ture, & les autres jusqu'au menton, se- „ lon qu'ils étoient plus ou moins foux. Un „ d'eux qui étoit déja assez bien remis, se te- „ noit par hazard devant la porte, & vo- „ ïant passer un Gentilhomme à cheval avec „ un Faucon sur le poing & les Chiens après „ lui, il voulut savoir à quoi servoit tout „ cet apareil? Il lui répondit, *A tuër cer-* „ *tain gibier*. Le Malade lui demanda enco- „ re ce que pouvoit valoir le Gibier qu'il tuoit dans un an? L'autre lui repliqua, *Neuf* „ *ou dix écus*: & comme il le pressa de lui „ dire combien ses Chiens, son Cheval, & „ ses Oiseaux lui coûtoient d'entretien tous „ les ans? Il lui dit, *Quatre cens écus*. Le „ Malade entendant cela, lui dit de s'en aller „ au plus vîte, si son salut lui étoit cher. „ Car, *ajouta-t-il*, si nôtre Maître vient & „ vous trouve ici, il vous mettra assûre-

(*a*) Je parle après Mr. *Boïer* dans son Livre Anglois & François, intitulé *The VVise and ingenious Compa- gnions* &c. Ou le *Compagnon sage & ingenieux* &c.

„ ment dans son creux avec les foux jusqu'au
„ menton.

ARTICLE XIX.

Origine du Jeu de Cartes accompagnée de Bons-Mots.

SANS examiner, si quelques Jeux de Cartes, qui eussent quelque ressemblance avec ceux de nôtre tems, furent en usage chez les Grecs & chez les Romains ; le P. *Menestrier* (a), se bornant à la France, dit qu'il n'y a pas 400. ans que les Jeux de Cartes sont en usage dans le Roïaume. „ Il le
„ montre par une Ordonnance du Roi *Char-*
„ *les VI.* de l'an 1391. dans laquelle ce Prin-
„ ce fait l'énumeration des Jeux où ses Sujets
„ s'occupoient alors, & négligeoient ceux
„ qui pouvoient les disposer aux Exercices
„ Militaires, il les défend, sous peine d'a-
„ mende. Ces Jeux, dont il est parlé dans
„ l'Ordonnance, sont le Jeu des dez, le Jeu
„ des dames, le Jeu de billard &c. Et il n'y
„ est point parlé de celui des Cartes ; qui
„ sans-doute, par le motif de l'Ordonnance
„ auroit été un des premiers défendus, s'il
„ avoit été alors en usage. Notre Auteur

(a) Bibliothéque Curieuse T. II. pag. 174.

„ marque en même tems l'Epoque de ce Jeu, „ qui fut l'année d'après cette Ordonnance, „ en 1392. & l'occasion qui le fit inventer. „ Ce fut cette même année que *Charles VI.* „ tomba en frenesie, & où l'on s'apliquoit à „ la Cour à dissiper sa mélancholie par „ toutes sortes de moïens. Il cite à ce su- „ jet un compte de *Charles Poupart*, Argen- „ tier du Roi, où il est dit : *A Jacquemin* „ *Gringonneus Peintre pour trois Jeux de Cartes* „ *à or & à diverses couleurs de plusieurs devi-* „ *ses, pour porter devers ledit Seigneur* (*Roi*) „ *pour son ébattement*, *56. Sols parisis.* Le P. „ *Menestrier* ajoute, pour confirmer son senti- „ ment, qu'on ne voit ni bas reliefs, ni pein- „ tures, ni tapisseries avant ce tems-là, où ce „ Jeu soit representé ; au lieu qu'en plusieurs „ autres on voit des Dez, des Echiquiers, des „ Cornets &c. & qu'enfin nos vieux Romans „ parlent en diverses occasions de tous ces „ Jeux, sans faire nulle mention des Jeux de Cartes „. Je dois cette remarque à l'Auteur d'une Dissertation sur *l'Origine du Jeu de Piquet trouvée dans l'Histoire de France*, sur laquelle Dissertation je renvoïe les Lecteurs curieux aux *Mémoires pour l'Histoire des Sciences & des Beaux Arts pag.* 934. &c. de l'année 1720. Pour le dire en passant, l'Auteur de cette Piéce, que je crois être le P. *Daniel*, fixe le Jeu du Piquet au tems du Roi

Charles VII. & il soûtient sa thése avec toute la probabilité, dont un fait de cette nature puisse être susceptible.

„ *Bautru* aïant écarté mal-à-propos au „ Jeu, dit en son vieux Angevin je suis un „ vrai *goussault.* Un Abbé de ce nom, qui se „ rencontra là par hazard, & que *Bautru* „ ne connoissoit point, s'imaginant que l'au- „ tre l'avoit dit par moquerie, lui répondit „ en colére, *Vous êtes un sot.* A quoi *Bautru*, „ qui se douta bien que l'Abbé s'apelloit „ *Goussault*, repliqua finement, *C'est ce que je* „ *voulois dire.* Car en Anjou *Goussault* signifie „ *sot (a).*

„ Une Fille de 27. à 28. ans, qui joüoit „ fort petit Jeu en pique, & à qui il entra „ le 4 & le 7 de carreau, le 5 & le 6 de „ cœur, & le 3 de tréfle, chagrine de voir „ un si mauvais jeu, laissa échaper un mot, „ qui donna lieu à cette Epigramme:

Une Fille jolie, & de condition,
De qui le Jeu de l'Hombre est l'inclination,
S'écrioit l'autre jour d'une voix assez forte:
Hé, bon Dieu, que je joue avec peu d'agrément!
Quoi! faut-il qu'éternellement
Rien ne m'entre en ce que je porte (b).

(a) Mém. Hist. Polit. Crit. & Litér. par *Amelot de la Houssaie* T. II. pag. 381.
(b) Lettres de *Boursault*, T. II. pag 77.

La perte qui console d'une autre.

Au Jeu ruiné sans ressource,
N'aïant pas un sou dans la bourse,
Lubin trouva sa Femme au lit,
Qui venoit de rendre l'esprit :
J'ai perdu mon Bien, mais qu'importe ?
Calmons, dit-il, nôtre douleur ;
Consolons-nous de ce malheur,
Je gagne assez, ma Femme est morte (*a*)

ARTICLE XX.

Remarques sur le Jeu.

DEs Savans (*b*), qui certainement ne plaidoient pas leur propre cause, ont fait revenir bien du monde, sur ce qu'on attachoit de criminel au Jeu de Cartes, où à quelque autre Jeu de Hazard que ce soit consideré en lui-même. Mr. *de Crousaz* (*c*) va lever une autre difficulté qu'on se fait, & qui consiste à savoir, *Comment une Personne qui a de l'esprit & de l'étude, préfere neanmoins très-souvent le Jeu à la Conversation.*,, C'est, *dit-il*, que ,, le Jeu débarasse des personnes de bon sens ,, de la necessité d'entretenir une compagnie

(*a*) Epigrammes de Mr. *Lebrum* pag. 108.
(*b*) Mrs. *de la Placette*, *Barbeyrac*, & autres.
(*c*) Traité de l'Education des Enfans. T. II. p. 449

„ qui ne les goûteroit gueres, & d'entendre „ bien des choses plus méprisables que le „ Jeu. *A cette raison nôtre Auteur en ajoûte une autre.* “ Un Homme, qui s'est occupé, „ pendant la plus grande partie du jour, „ d'affaires qui demandoient une grande at- „ tention ; & dont, par l'interêt qu'il y pre- „ noit, les idées pourroient le suivre & „ continuër à le fatiguér, dans le tems que „ le repos lui seroit necessaire, trouvera dans „ le Jeu un secours propre à le distraire. La „ conversation auroit de la peine à produire „ le même effet ; elle retombe insensible- „ ment, & presque toûjours, sur ce qu'on „ a à cœur. Une conversation vive, spiri- „ rituelle, fatigue un Homme déja épuisé ; „ & si elle n'est que languissante, elle „ ne lui fournit pas la distraction qu'il „ cherche „. Ne pourroit-on pas soûtenir en- „ core que l'indocilité de la plûpart des gens, & celle en particulier des Vieillards & des Femmes, qui ne goûtent que ce qu'ils ont conçu ou entendu dire à leurs Peres & à leurs Meres, souvent aussi ignorans ou aussi credu- les que leurs Nourrices ; ne pourroit-on pas, dis je, soûtenir que cette indocilité est sou- vent la cause qu'un Homme, qui sait rai- sonner, & qui le feroit même avec plaisir, soit pour instruire les autres ou pour s'ins-

truire soi-même (*a*), préfere cependant le Jeu à la Conversation, quoi qu'il ne soit rien moins que passionné pour le Jeu ? En-effet, quel plaisir trouve-t-on dans l'entretien de gens, qui, si on les laisse dire, débitent avec la derniere hardiesse des choses peu sensées ou fausses ; ou qui, si on les releve, fût ce même honnêtement, vous font passer pour impoli, ou tout-au-moins pour un Homme qui veut se distinguer des autres ? Revenons à Mr. *de Crousaz*.

„ Je trouverois assez à propos. (*dit-il quel-*
„ *ques Pages plus bas*) que des Jeunes - gens
„ de qualité (*rien n'empêche d'y comprendre*
„ *aussi les riches, de quelque condition qu'ils*
„ *soient*) destinassent aux Pauvres tout le
„ gain qu'ils font au Jeu. Ils aimeroient à
„ gagner, parce qu'ils aimeroient à faire
„ bien ce qu'ils font, & à soulager les ne-
„ cessiteux ; & ces motifs ne les rendroient
„ point inquiets ni avides de l'argent d'autrui.
„ Mais je ne voudrois pas que cet argent
„ gagné, ils le distribuassent indifferemment
„ aux premiers Gueux qui se présentent.
„ Il faut s'accoûtumer de bonne heure à

(*a*) Les objections, bonnes ou mauvaises, qu'on lui feroit modestement, lui donneroient lieu de reformer ses idées, ou de les apuïer de nouvelles raisons. Ce qu'il ne peut faire si on lui accorde tout, ou qu'on n'écoute rien.

„ faire tout avec discernement. Une liberalité „ mal entenduë entretient la faineantise, & „ l'on ne sauroit inspirer trop de mépris & „ d'éloignement pour ce Vice, aux personnes „ qui ont de la naissance. Il ne faut pas laisser „ un Enfant dans le préjugé que Dieu le be- „ nira ; parce que des Faquins prient, ou „ plûtôt font semblant de prier pour lui. Il „ faut que les Enfans prennent soin de s'in- „ former eux-mêmes, de ceux qui sont dans „ le besoin, afin de placer à propos leurs li- „ beralités „. Il seroit à souhaitter aussi, qu'autant que la chose seroit possible, on donnât soi-même ses charités aux Necessiteux. Cela leur feroit un double plaisir, celui de l'assistance, & celui du cas qu'on en fait, & qu'on en doit toûjours faire, si les Necessiteux sont Gens de bien. C'est ce que j'ai vû pratiquer à un Homme de merite, qui ordonna à son Eleve, de donner lui-même & gracieusement à un honnête Indigent, ce qu'il vouloit lui faire donner par les mains de son Laquais. Depuis, en élevant ainsi l'opulente Jeunesse, qualifiée ou non, on la rendroit moins orgueilleuse, & plus sensible aux besoins & aux souffrances des Pauvres.

„ Un illustre Moderne, *je crois que c'est le* „ *Prince de Condé*, avoit prié à souper une „ personne d'une grande distinction : on „ se mit à jouër après le repas ; l'étranger

„ perdoit une somme considérable ; celui qui „ donnoit le repas, brouilla ses cartes, com„ me s'il eût perdu, quoi-qu'il gagnât : l'un „ de ses Gentilhommes lui disant, quand la „ compagnie se fut retirée, qu'il n'avoit pas „ pris garde à son Jeu, & qu'il avoit gagné ; „ *Je le savois bien*, répondit-il ; *mais je ne vou„ lois pas lui gagner son argent, ni lui faire païer „ son Soupé* (*a*). Que jugeront de l'action de cet illustre Moderne les personnes, qui posent comme une maxime absoluë, *Qu'il faut toûjours jouër le Jeu, & qu'on ne doit point y faire de grace* ? Le Prince *de Condé* pensoit-il de même ? Et pour raisonner du plus au moins, n'est-il point parmi les Particuliers des cas, où l'on devroit se faire un mérite d'imiter la génerosité de ce Prince ? Sans-doute. Selon moi, en user autrement, c'est jouër par interêt ; ou du-moins faire dégenerer en une manifeste & cruelle injustice, ce qui hors de ces cas seroit une bonne & legitime justice. Je suis prêt à changer là-dessus mes idées & ma conduite ; si l'on me démontre que j'ai tort, par des raisons tirées de meilleures sources que la pratique ordinaire des Hommes.

(*a*) Lettr. Cur. de Liter. & de Mor. par l'Abbé *de Bellegarde* pag. 94.

ARTICLE XXI.

Lettre de Mr. POTIN *sur mes remarques touchant le Jeu.*

MONSIEUR.

VOs reflexions ſur le Jeu m'ont paru ſenſées, & très-aplicables au commun des Perſonnes, à qui cet amuſement fournit une reſſource, que la ſechereſſe de leur converſation leur refuſe. Mais la neceſſité de jouër, pour remplir ces vuides, ne me paroît nullement propre à ceux qui ſont capables de reflechir, & par conſequent de mieux emploïer leur loiſir, en le mettant à profit utilement ou agreablement. A la bonne heure que ceux, dont l'eſprit eſt borné à la ſphere de leurs ſens, qui ne peuvent que repeter ce qu'ils ont vû ou entendu dire, ſe dédommagent aux dépens de leur prochain de cette ſterilité de genie, & qu'ils cherchent dans le Jeu ce ſuplement dont ils ont beſoin. Leur Inſtinct jouë dans ces occaſions le rôle du Bon-Sens, de deux maux c'eſt éviter le pire. A la bonne heure encore, que ceux, dont la portée va plus loin, & dont l'eſprit eſt orné par le Naturel ou par l'Etude, aïent recours au Jeu dans de certaines diſpoſitions d'eſprit, où ils ont beſoin de ſe diſſiper des

méditations qui les ont fatigués. Qu'ils prennent même ce parti, pour varier dans un besoin les occupations d'un tems destiné à la compagnie, où ils se trouvent. Mais je vous avouë, qu'il ne me paroît pas raisonnable, que des Gens choisis forment une Societé,& s'assemblent certains jours fixés, pour donner de dessein prémedité, à une occupation aussi vaine, un tems qu'ils pourroient beaucoup mieux emploïer. N'est il pas surprenant qu'ils préferent constamment le Jeu aux agrémens de leur conversation, & à l'utilité qu'ils pourroient retirer de leurs reflexions sur des Sujets proposez, ou sur des lectures qui en fourniroient la matiere? Je me flatte, Mr., que vous serez de mon sentiment; & que vous trouverez que si parmi ceux qui composent de pareilles Societés, il s'en trouve qui aïent de la superiorité de savoir & de génie, il y auroit de la présomption à eux de croire, qu'en se renfermant en eux-mêmes, ils y trouveront toûjours tous les secours dont on a besoin, pour envisager un sujet dans tous ses differens points de vuë. Quand même cela seroit, il y auroit de la generosité à se communiquer à ceux qui n'ont pas ces avantages; & l'on devroit être plus sensible au plaisir de leur communiquer ses lumiéres, qu'à celui qu'on peut prendre au Jeu, si la vanité même n'étoit dans ces occasions la

dupe de l'interêt ; motif qu'on se déguise à soi-même, parce qu'il ne fait pas assez d'honneur. Mais qu'on y fasse quelque attention, on sentira, je m'assûre, que le gain est l'unique raison qui détermine à préferer le Jeu à la Conversation. Je n'en veux point d'autre preuve que celle-ci ; c'est qu'on ne jouëroit point, si le Jeu n'étoit interessé ; & jusqu'à ce qu'on jouë pour le seul plaisir de jouër, il est hors de doute que tous les raisonnemens qu'on pourroit faire contre ce que j'avance, loin de convaincre, ne pouront que faire tort au Jugement ou à la Bonne-foi de ceux qui soûtiendront la These opposée:

Le moïen de trouver à redire à une Lettre aussi judicieuse que celle de Mr. *Potin* ?

ARTICLE XXII.

Reflexion sur la Generosité *prise dans le sens de* Liberalité.

L'IDÉE qu'on se fait dans le Monde de la *Generosité*, est asûrement des plus fausses, & très-digne par consequent de censure. Un Homme par exemple qui offre à tous venans un repas, & autant qu'on en veut d'un Vin, dont il ne manque guere de relever le premier l'excellence, par le prix sou-

vent aussi faux qu'exorbitant qu'il y met ; cet Homme, dis-je, qui ne va pas au delà, se croit veritablement *Généreux*, & passe même pour tel dans l'esprit de bien des gens. Pour moi, qui ne crains point de me distinguer de la foule, quand elle a tort ; je regarderai toûjours un tel Homme comme un Homme *Vain*, s'il ne me donne pas d'autres marques de son humeur bienfaisante. Je ne changerai même jamais d'avis à l'égard de cet Homme, à moins qu'en secret & de son propre mouvement, *Il ne fasse du bien aux Pauvres, qu'il ne couvre ceux qui sont nuds, & qu'il ne nourrisse ceux qui meurent de faim & qui ne sauroient lui rendre la pareille.* C'est là la Loi & les Prophetes, & c'est là aussi ce que la pure Raison nous dicte. Qu'après cela, on éclaire de près la conduite de nos prétendus *Généreux*, qu'on les examine sur cette regle ; & l'on verra avec étonnement combien il en est peu, qui meritent à juste titre le nom de *Généreux* qu'on leur donne.

Donner par vanité, n'est pas d'une grande Ame,
C'est donner à soi-même, & non pas au Prochain;
C'est Vendre son bienfait, c'est acheter du blâme,
C'est perdre son argent enfin (*a*).

(*a*) Poësies du Sr. *du Commun*. pag. 38.

Au sens de Mr. *Chevreau* (*a*), on perdroit encore son argent, si l'on ne donnoir pas promtement.

Celui qui le fait promptement,
Sans faire long-tems attendre,
Oblige toûjours doublement.
L'espoir qu'on fait languir, s'inquiéte, se lasse,
Se rebute facilement.
Et la grace, en un mot, ne passe point pour grace,
Quand elle vient trop lentement.

Cette condition est en-effet si necessaire dans toute grace, que *Seneque* dit, dans une de ses Lettres : *Dedit mihi beneficium, sed tam tardè dedit, ut plus præstitus fuerit si citò negasset.* Ou pour exprimer la même chose dans les termes d'*Owen* ;

Qui citò vel bellè negat, is tribuisse videtur
Munera ; nam semper est odiosa mora.

Dont voici la traduction par Mr. L. B.

Il ne faut plus de toi que jamais rien j'attende,
En promettant toûjours, faloit il m'abuser ?
Il valoit mieux me refuser,
Dès-que je te fis ma demande.

(*a*) *Chevræana* T. I. pag. 3.

ARTICLE XXIII.

*Generosité d'*Auguste I. *Roi de* Pologne, *aujourd'hui regnant.*

LE Mercure de Paris (*a*) nous à apris qu'*Auguste* I. Roi de *Pologne*, retournant dans son Royaume, & passant à demi lieuë de *Gornitz* une de ses Villes frontieres, ses Postillons, pour éviter un mauvais chemin, traverserent le champ labouré d'un Païsan, qui les aïant aperçus se saisit des rênes des Chevaux, & menaça de briser les roués du Carosse, avec une forte hache dont il étoit armé, si l'Equipage ne prenoit la Route ordinaire. Deux Pages de S. M. Polonoise qui suivoient le Carosse, avancerent, & maltraiterent le Païsan; les Postillons alloient continuer leur voiage lors-que le Roi de Pologne entendant le bruit de leur dispute défendit aux Pages de fraper le Païsan, & lui aïant fait distribuer quelque argent, ordonna aux Postillons de tourner, & de rentrer dans le grand chemin, en disant: *Que ce pauvre Homme avoit raison de défendre son Bien, & qu'un Roi n'étoit pas plus en droit, que le moindre Particulier, de ruiner quelqu'un sans necessité.*

(*a*) Juill. 1722. p. 191.

Qu'il y a de noblesse dans ce sentiment ! Mais qu'il est aisé ; sur tout à un Prince, de ne le pas soûtenir comme il faut ! à-moins que de savoir, ou de vouloir bien donner au terme de *Necessité* les bornes que la Raison lui prescrit. Aprenez aussi de là à moderer vos passions, vous Particuliers, qui, quoique vous n'en aiez pas le pouvoir, vous portez souvent à vous vanger avec plus de violence, que ne le feroit un puissant & redoutable Monarque.

ARTICLE XXIV.

Generosité d'un Medecin.

MR. *Brayer*, le plus habile & le plus celébre Medecin qu'ait eu la Faculté de Paris, portoit chaque premier jour du mois un sac de mille francs à son Curé, pour les Pauvres honteux de sa paroisse, & il n'y a pas manqué pendant quinze ans ; de-sorte-qu'il a donné cent quatre vingt mille livres d'argent monnoïé, sans les autres charités, dont peut-être il n'a voulu d'autres témoins que lui-même. On n'en a rien sû qu'après sa mort, que le Curé de *St. Eustache* a trouvé juste de rendre ce témoignage à la memoire d'un Homme si charitable. (*a*)

(*a*) Lettres de *Boursault* T. 2. pag. 115.

Est-ce ainsi en bonne foi que nous agissons, quand le Ciel nous comble de Biens? Au lieu d'en faire part à l'Eglise, ou à des Pauvres honteux, n'a-t-on pas vû au-contraire (dans ces fortunes immenses & subites, qui se sont faites nouvellement dans plus d'un Etat] des gens qui n'ont pas même pensé qu'ils eussent ce devoir à remplir; & refuser, qui plus est, à le faire, quand on leur en a representé l'obligation? Mais animés d'un autre esprit, ils avoient de tout autres vuës. Les uns, & ceux-ci sont bien le plus grand nombre, non contens d'un million qu'ils pouvoient avoir gagné, n'ont pensé qu'à doubler, qu'à tripler, ou même qu'à *décupler* (*a*) leur capital; & risquant en vrais insensez le tout pour le tout, ont perdu sans retour leur premier gain. Heureux encore, si avec ce gain ils n'avoient pas perdu le bien qu'ils avoient auparavant, de même que celui qu'on leur avoit confié. Les seconds plus moderez en aparence, mais peut-être plus avares ou plus timides dans le fond, se sont retirés à propos du malheureux Commerce des Actions: *Afin*, disoient ils, *de joüir tranquilement de leurs profits*, mais pour mener en effet un genre de vie tumultueux,

(*a*) Qu'on me passe ce mot, quoi-qu'il ne soit pas François.

& qui ne leur convenoit nullement. Car que ces riches *Mississipiens* se donnent, tant qu'ils voudront, des airs de Grandeur, on verra cependant toûjours à leurs manieres, que semblables à des Rois de Theatre, qui n'ont qu'une majesté empruntée, il n'y a pas long-tems qu'on leur a mis, pour ainsi dire, le Sceptre à la main, & la Couronne sur la tête.

Licet superbus ambules pecuniâ,
Fortuna non mutat genus. (a)

Je voudrois de tout mon cœur pouvoir faire une troisiéme Classe de ceux qui ont gagné au *Commerce des Actions*, & relever ici publiquement leurs actes de Beneficence: mais je n'ai oüi parler que du seul Mr. *Demeuves*, Banquier à Paris, qui se soit signalé à cet égard, en donnant passez deux millions, pour délivrer des Prisonniers detenus pour dettes. Je le crois sur le raport du *Courier* [b]. Qu'une Police, telle qu'on l'observe à *Geneve* & à *Venise*, seroit par tout necessaire! On ne verroit pas, comme on fait, les Petits s'élever si fort au-dessus de leur condition, ni les Grands, obligés à leur ceder, ou em-

(a) *Horat.* Ode 4. Libri Epodon.
(b) *Courier Polit, & Gal.* du Lundi 3. Juin 1720.

ploïer, pour se maintenir dans leur rang, des voïes indignes d'eux, ou qui reduisent leurs Familles à la mendicité.

Le Traducteur de la *Religion des Mahometans* fait dans sa Preface(*a*) sur cet Ouvrage(*b*), une reflexion qui donnera du poids à la mienne. „ Nous avons beau defigurer les *Mahometans*, ils ont neanmoins des Vertus, „ que nous pouvons leur envier. Ils aiment la „ Priere & l'Aumône. Que cet exemple nous „ touche, & nous ramene de nôtre libertinage, & de nôtre indévotion, à une conduite plus édifiante. Prions Dieu sans cesse; élevons nôtre ame à lui, & faisons „ par choix, par tendresse, & par raison, ce „ que d'autres peuvent faire par coutume. „ Et pour ce qui est des Pauvres, ne les oublions jamais dans nôtre prosperité, dans „ nôtre abondance, & dans nos plaisirs. Ne „ leur refusons point le dîme de nôtre Jeu „ (*c*), de nôtre recolte, & de nos gains. „ Partageons avec eux de nôtre mediocrité, „ & même de nôtre disette, si les riches ne „ veulent pas les secourir à proportion de „ leurs Biens & de leur opulence. C'est une „ honte qu'il y ait des Pauvres parmi les

(*a*) P. 60.

(*b*) Ecrit en Latin par feu Mr. *Reland.*

(*c*) Mr. *Durand*, qui est Ministre à Londres, veut parler du *Jeu des Actions* & de l'*Allée au Change*.

„ Disciples de Jesus-Christ. C'est comme si
„ on voïoit une grande Famille, dont une
„ partie rouleroit dans un Carosse superbe,
„ tandis que l'autre partie se morfondroit à
„ côté des portiéres, pour avoir l'Aumône.
„ Cet objet fait fendre le cœur, & aujour-
„ d'hui plus que jamais. Tout le monde joue,
„ ou porte son or & son argent à la Bassette
„ publique & à peine s'en reserve-t-on pour la
„ nourriture & l'habillement. On emprunte
„ à tout interêt pour agacer la Fortune, & on
„ laisse là les Pauvres qui nous environnent,
„ & qui nous accablent de toutes parts.

ARTICLE XXV.

Generosité d'un Savant dans l'Histoire Ecclesiastique.

FEU Mr. *Oudin*, qui n'avoit pas assez de revenus pour vivre, mais trop pour mourir, fit une action que je ne saurois me resoudre à laisser dans l'obscurité. Un Ministre Refugié, qui n'avoit pour l'entretien de sa nombreuse Famille que 400. florins que l'Etat lui donnoit, étant appellé à une des principales Chaires VVallonnes de ce Païs; un Magistrat de la Ville, qui souhaittoit depuis long tems de mettre Mr. *Oudin* à son aise, crut en avoir trouvé l'occasion, en lui faisant

donner les 400. florins que le Pasteur avoit comme Ministre Refugié. La chose n'étoit pas dans le fond si injuste ; puisque par sa vocation à l'Eglise de L** il revenoit toûjours à ce Pasteur 600. florins de plus qu'il n'avoit auparavant Mr. *Oudin* neanmoins instruit de l'affaire, s'en fut chez son protecteur, & lui dit : *Qu'il lui étoit infiniment obligé de sa faveur ; mais qu'il ne pouvoit gagner sur lui de faire retrancher* 400 *florins à un Homme, qui n'en avoît pas trop de* 1400 *pour lui & pour sa nombreuse Famille.* La chose fut faite comme elle fut dite ; & le genereux Mr. *Oudin* se retira aussi content de la favorable disposition du Magistrat à son égard, qu'il l'étoit de la bonne fortune du Prédicateur.

Un Homme riche, qui jouit aux dépens d'un autre des gages d'une fonction qu'il n'exerce plus ; & un Etranger, qui pouvant s'en passer, recueille toute la succession d'un mourant, quoi-que celui ci laisse aprés soi des parens pauvres : ces deux Hommes, dis-je, ressemblent bien mal à Mr. *Oudin*, & répondront, je m'assure, de leur procedé devant le Tribunal du grand Juge du monde. Poussons plus loin nôtre reflexion sur ce Legataire,& disons que supposé même qu'il eût besoin du bien qu'on lui légue par testament, il commettroit cependant un trés-grand crime, en s'apropriant dans son entier

une telle Succession. Un Homme sensé ne privera jamais de son heritage ses Collateraux indigens, s'ils ne lui en ont point donné de sujet. Les Loix Humaines, qui n'ont ni prévû tout, ni pourvû à tout, le permettent à la verité : mais il en est de superieures & de secretes, qui nous le defendent certainement. *Ne faites point à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît*, est une maxime qu'on prêche fortement aux autres, mais qu'on ne pratique gueres soi-même.

ARTICLE XXVI.

Le Bourgeois soupçonné à tort d'Avarice.

UN jour qu'on faisoit, dans une des principales Villes de ces Provinces, une collecte pour les pauvres, ceux qui recueilloient les aumônes s'en furent chez un Bourgeois trés-riche ; mais qui, dans une chambre joignant celle où on les avoit reçus, grondoit sa servante de ce qu'elle emploïoit une allumette entiere pour allumer ses tourbes : ce qui donna à nos Collecteurs une trés-petite idée de la liberalité du Maître. Le Bourgeois paroissant enfin, il leur donna une somme telle qu'on n'en donne guéres. Les Collecteurs, frapés d'un phénomene si rare, ne purent s'empêcher de lui en témoigner leur

leur surprise, qu'ils accompagnerent d'un air, & peut-être aussi de paroles propres à lui faire sentir, qu'ils avoient bien entendu ce qui venoit de se passer entre lui & sa Servante. Cet Homme ne nia point la querelle, mais il leur dit en même tems : *C'est, Mrs.*, *par de telles épargnes que je me mets en état de faire de si fortes charités aux pauvres.*

Qu'il y a de generosité dans cette épargne, qui paroît d'abord si sordide ! Et qu'on trouveroit parmi nous de gens, qui ne donnant que fort peu aux Collecteurs d'Aumônes pourroient leur dire, en leur montrant je ne sai combien de somptueuses superfluïtés ! *Voilà, Mrs.*, *ce qui nous empêche de faire de plus fortes charitez aux Pauvres.* En-effet, si les Necessiteux souffrent de la sordide Avarice des uns, ils souffrent encore davantage de l'excessive vanité des autres : Car il y a sans-contredit plus de personnes vaines à l'excés, qu'il n'y en a d'avares à un certain point ; & la Vanité, non plus que l'Avarice, ne nous permet pas d'avoir du superflu.



ARTICLE XXVII.

Sordide Avarice d'un Grand-Seigneur, avec une Reflexion d'usage qu'on amene à ce propos.

L'Archeveque-Electeur, *Jean Hugues d'Orsbeck*, qui a tenu le Siége à *Tréves*, avoit un Frere aîné si avare, quoi-qu'il fût trés-riche, qu'il n'avoit qu'un seul Valet. Il couchoit ordinairement sur deux coffres pleins de toutes sortes d'especes d'or ; & lorsque l'Electeur lui envoïoit quelque présent de vin, de Gibier, ou de fruits, il ouvroit ces deux coffres, & disoit au porteur : *Vois-tu bien ce qui est là-dedans, mon Ami ? tu diras à mon Prêtre que je n'ai que faire de lui, ni de ses présens* ; mais il ne laissoit pas de les garder, sans rien donner au porteur (a).

Quelle lâcheté! mais quelle lâcheté encore à certains Bourgeois, de souffrir, quand on prend chez eux un repas, qu'on le paie en sortant à leurs domestiques, qu'ils font tenir pour cet effet à la porte.

Tu t'imagines, Licidas,
Que je te dois quelques repas.
Ta memoire est mauvaise, & ta méprise forte,
Je les ai païés à ta porte. *Mr. P**.*

(a) Mem. Hist. &c. du Sr. *Amelot de la Houssaie* T. II. P. 363.

Il est même des Bourgeois, & j'y comprens aussi les Femmes, qui ne rougissent pas de demander à leurs gens, ce qu'ils ont reçû, afin de porter leur jugement sur l'avarice ou sur la générosité de leurs Convives ; qu'ils louent ou qu'ils blâment ensuite dans le public, sur le fondement du monde le plus trompeur. Car d'un côté, si l'on note d'infamie les personnes qui manquent à donner dans ces occasions, beaucoup de riches mais raffinés Avares feront les liberaux, pour n'être point marqués à leur veritable coin. Et de l'autre, on taxera souvent d'avarice des gens, qui n'en sont nullement entachés, mais qui agissent par raison : ou si les personnes génereuses, mais peu fortunées, n'ont pas le noble courage de se mettre au-dessus du *Qu'en dira-t-on ?* elles se ruïneront à manger dehors ; ce qui, sans la coutume établie, nous paroîtroit une frapante contradiction. J'observe d'ailleurs, que cette inutile dépense ne laisse pas d'aller loin au bout de l'an, pour les nombreuses Familles qui se régalent souvent les unes les autres. Si on a de l'argent de reste, il est mille sujets plus dignes de nôtre superflu que les Domestiques (*a*), qui ne souffrent jamais, s'ils font leur devoir, &

(*a*) Ils n'en deviennent que plus vains, & plus intraitables.

qu'ils aïent affaire à de bons maîtres. Je ne saurois croire au-reste, quoi-qu'on me l'ait assûré, qu'il y ait des gens si malfaits, que d'alleguer ces *revenant-bon* aux Domestiques qu'ils louënt, afin de leur donner moins de gages. Ce procedé me paroît si indigne, que je ne comprens pas que seulement la pensée en puisse monter dans l'esprit de personnes, qui veulent passer pour gens de cœur & d'honneur.

*Epigramme de Mr. P.** sur un ennuïeux repas.*

Quand acceptai ton ennuïeux repas,
Sottise fis la plus grande du monde :
Or maintenant, si ne te le rens pas,
C'est que ne veux en faire une seconde.

ARTICLE XXVIII.

De la Polylalie (*b*) *ou Intemperance de Langue.*

IL y a des gens, *dit Phocylide* (*c*), qui parlent presque pendant toute leur vie, sans penser.

(*a*) Au cas qu'on me releve sur ce mot pédantesque, j'en apelle à l'autorité d'un Puriste de France, qui pour nous aprendre le *Beau Langage*, a déja fait une Grammaire, & nous prépare un autre Livre, qu'il intitulera la *Calolalie Françoise.* Je ne sçai ce que les Personnes, qui n'entendent pas le Grec, penseroient, si cet Auteur alloit faire un Livre sur le *Mauvais Langage*, auquel il donnât le titre de *Cacolalie Françoise.* Peut-être se boucheroient elles le nez, à la seule vuë du titre. (*b*) Précepte 10.

Leur langue est comme une machine montée pour un long espace de tems, & qui est determinée necessairement à se mouvoir.

Les Babillards, *dit l'Auteur du Traité de la Langue* (a), sont trés-méprisables : parce qu'ils ne sont tels que par petitesse d'esprit, par étourderie, par indiscretion, ou par foiblesse. Leur foiblesse paroît dans l'impuissance où ils sont de retenir le cours de leurs paroles ; leur indiscretion dans leur incapacité d'observer des menagemens ; leur étourderie dans l'inattention continuelle où ils sont sur les bienseances de la conversation ; & leur petitesse d'esprit dans le peu d'étenduë de leurs lumieres, qui ne leur permet pas d'aller jusqu'à l'interieur de ceux qui les écoutent, pour y connoître quand il convient de parler, ou de se taire.

Selon Mr. de la Rochefaucault (b) Au lieu d'être attentifs à connoître les autres, nous ne pensons qu'à nous faire connoître nous-mêmes. Il vaudroit mieux écouter pour acquerir de nouvelles lumieres, que de parler trop pour montrer celles que l'on a acquises.

Le trop parler est un si grand défaut, qu'en matiere d'affaire & de conversation, si ce qui est bon est court, il est doublement bon ; &

(a) T. I. pag. 29.
(b) Reflex. Mor. au mot *Parler*.

l'on gagne par la brieveté, ce qu'on perd souvent par l'excés des paroles.

Comme c'est le caractere des grands-esprits, de faire entendre en peu de paroles beaucoup de choses ; les petits-esprits au contraire ont le don de beaucoup parler, & de ne rien dire.

Mr. *de Vigneul-Marville* (a) nous aprend „ Que l'Ancien Maréchal *de Brissac* parloit „ bien, mais peu. *François I.* aimoit le „ Commandeur de Capouë, *Leon Strozze*, „ parce-qu'il étoit taciturne. Le Duc *d'Albe* „ étoit bien fait & de bonne mine, mais froid „ & reservé. Le Maréchal de *Toyras* ne parloit „ presque point, ce qui fit juger au Duc „ d'*Espernon*, qu'il deviendroit un grand personnage. „ Mr. le Duc de la *Rochefoucault*, „ qui pensoit & qui écrivoit si bien, étoit „ toûjours retiré en lui-même, & ne parloit „ gueres.

„ Les veritables Savans, *observe Mr. Chevreau* (b), ne sont pas ordinairement de „ grands parleurs ; parce-qu'ils ne se prostituent „ pas indifferemment à tout le monde ; „ mais qu'ils se ménagent en faveur de ceux „ qui sont capables de profiter de ce qu'ils „ disent.

(a) Mél. d'Hist. & de Liter. T. I. pag. 38.
(b) Chevræana T. I. pag. 140.

Le Sage écoute tout, s'explique en peu de mots,
Il interroge & répond à propos,
Plaît toûjours sans penser à plaire :
Dans ses moindres discours marque son jugement,
Et sait au-juste le moment
Qu'il doit ou parler ou se taire.
Devant un plus sage que lui
Rarement il ouvre la bouche.
Il n'est point curieux des affaires d'autrui,
Et ce qui le regarde est tout ce qui le touche (a).

ARTICLE XXIX.

Exemples de Personnes à qui la Langue démangeoit.

On a dit du Philosophe *Anaximenés* qui étoit un grand parleur : *Qu'il repandoit dans les compagnies une riviere de paroles & une goutte de bon sens.* Verborum flumen, mentis guttam.

Boursault designe fort joliment un Homme du même caractere. *La charmante Babet*, dit-il, *aïant pris le tems que mon Abbé toussoit, pour m'interroger sur quelque chose, ne fus-je pas obligé d'attendre qu'il éternuât, pour lui rendre réponse ?*

„ Un Medecin qui, en deux heures de
„ conversation non interrompuë de sa part,

(a) Ibid. pag. 167.

„ avoit mené Mr. *Chevreau* des nouvelles „ découvertes de la Medecine à la Philoso- „ phie de *Descartes* & de *Gassendi*; de celle- „ ci à l'Histoire Latine & à la Grecque; ensuite aux caracteres de *Ciceron* & de *De-* „ *mosthéne*; de ces caracteres aux Relations „ de nos Modernes sur les deux Indes: pour „ conclusion, aux Observations de *Vaugelas* „ sur nôtre Langue (*a*). Ce Medecin, dis-je, „ étant mort Mr. *Chevreau* lui fit cette Epi- „ taphe:

Qui nunquam potuit tacere vivus,
Hoc tandem in tumulo tacet, jacetque.

„ Dans ce tombeau gît & garde le silence, „ celui qui ne put jamais le garder de son „ vivant.

Monsieur l'Auteur, que Dieu confonde,
Vous êtes un maudit bavard.
Jamais on n'ennuya son monde,
Avec tant d'esprit & tant d'art.

Je vous estime & vous honore,
Mais les ennuïeux tels que vous,
Eussiez-vous plus d'esprit encore,
Sont la pire espece de tous.

Qu'un sot afflige mon oreille,
Passe encor, ce n'est pas merveille;
Le don d'ennuïer est son lot,

(*a*) Chevræana, T. I. p. 141.

Mais

Mais Dieu préſerve mon ouïe,
D'un Homme d'eſprit qui ennuïe.
J'aimerois mieux cent fois un ſot (*a*).

L'Homme qui parle toûjours de ſoi ou de ſa Famille.

Le premier jour qu'André voulut m'entretenir,
Il me dit tout au long l'Hiſtoire de ſa vie;
Et ſans s'être informé ſi j'en avois envie,
Me conta le paſſé, le preſent, l'avenir,
Ce qu'il fut, ce qu'il eſt, ce qu'il ſe promet d'être,
Sa maiſon, ſes parens, ſes affaires, ſon Maître,
Sans me donner le tems de repartir un mot.
Mais comme il me dit plus qu'il n'eſt aiſé d'entendre,
Il m'aprit plus auſſi qu'il ne vouloit m'aprendre,
Car dès le premier jour, j'ai ſu que c'eſt un ſot (*b*).

Quelque préferable pourtant que ſoit au trop grand babil une morne taciturnité, il eſt neanmoins des cas, où celle-ci ne vaut abſolument rien. *Charleval* va nous fournir un de ces cas.

Quand on aime, hélas qu'on eſt ſot!
Quand on eſt ſot, que l'on ennuïe!
Quel chagrin faut-il qu'on eſſuïe,
Près d'un Amant qui ne dit mot?
Quelle heure eſt-il? Voici la pluïe.
Quand on aime, hélas qu'on eſt ſot!
Quand on eſt ſot, que l'on ennuïe!

(*a*) Ouvres de Mr. *Rouſſeau* T. II. pag. 65.
(*b*) Diverſ. Curieuſ. T. I. p. 2.

Isabelle de France, Sœur de St. Louïs, étant exhortée par son Confesseur à relâcher quelque chose du silence austere qu'elle gardoit. *Je me tais*, lui dit-elle, *pour faire penitence d'avoir parlé, & expier par le silence les paroles inutiles.*

Une Dame se recria fort, & fut même sur le point de retirer sa parole, sur ce qu'elle avoit entendu *Et se taira* au lieu d'*Et catera* qu'avoit dit celui qui avoit lû les conditions de son Mariage.

Epitaphe d'une Babillarde. (*a*)

Ici dessous repose en paix
Le corps muet d'une Picarde,
Autrefois grande babillarde,
Qui dort & se tait pour jamais.
Mais quoi-qu'un éternel silence
Succede à son dernier hoquet,
Je ne crois pas en conscience,
Qu'il puisse égaler son caquet.

Un Gentilhomme Anglois, qui vint en 1719. de *Calais*, rapotta qu'il avoit vû & entendu chez le Controlleur de la Doüane de cette Ville, plusieurs Serins de Canarie, qui parloient aussi bien & aussi distinctement qu'une personne. *Sur quoi l'Auteur du* Courier (*b*) *fait cette réflexion.* „ Il n'y a déja que trop

(*a*) Poës. Div. de Furetiere pag. 167.
(*b*) Cour. Pol & Gal, de Jeudi 9. Fevr. 1719.

„ d'Animaux dans le monde, qui ont l'usage de la parole; mais ils ne font pas tout autant „ de plaisir à entendre que ceux-ci. Si en „ leur aprenant à parler, on avoit pû apren- „ dre aux autres à se taire, quel service „ n'auroit-on pas rendu au Public ?

ARTICLE XXX.

*Epître de Mr. P**. à Mme. R*.*

GRACES à ma Muse, je puis
Par fois dissiper mes ennuis;
Par fois plaisamment babillarde,
A faire Epître goguenarde
Venant tout à coup me porter,
Il faut pour elle tout quiter;
Qu'ainsi ne soit, tenez, Madame,
Je suis dans le cas sur mon Ame:
Pour l'exorde prenez ceci,
S'il vous plaît, puis en racourci
Je vais vous tracer ma demeure
Qui n'est point tant sotte, ou je meure.

La Ville où nâquit E***.
Ce Savant Savantissimus,
Est celle qu'à present j'habite;
Elle n'est grande ni petite,
Mais pourtant belle, & la beauté,
Dont on prétend qu'elle se pique,
Est d'une singularité,
Qu'en-effet je croirois unique.
C'est qu'en elle on trouve à la fois,
La Ville, la Mer, & les Bois.
En regardant dessus les toits,

Par tout visiéres sont bornées,
Par mâts, arbres, & cheminées,
Qui tous ensembles au niveau,
Font par ce spectacle nouveau,
A nos personnes étonnées
Douter si c'est la Terre ou l'Eau,
Si c'est ou Maison ou Bateau,
Qui nous porte & qui nous renferme;
Et nous l'ignorerions souvent,
Si par fois quelque malin Vent
Ne changeoit nôtre Terre ferme
En Etang, & de nos maisons
Ne faisoit demeure à poissons.
Ne croïez pas que veuille rire,
Quand de chez nous l'eau se retire,
Le Cuisinier communement
Trouve dans son apartement
Anguille ou Carpe prête à frire:
Mais, Madame, il faut tout vous dire,
Quand aussi l'humide Element
Y sejourne trop longuement,
Las de voir que rien ne remuë,
Si ce n'est bateau dans la ruë,
Que faute d'avoir à manger
L'on pourroit bien en enrager
Ou que du moins on apréhende,
Avec trop d'eau, trop peu de viande,
Tomber en inanition,
Très-contraire à la digestion.
Faut pour éviter ce bissêtre,
En s'embarquant par la fenêtre,
Et donnant à rire aux Tailleurs,
Aller chercher demeure ailleurs,
Heureux, si contre ce déluge
On trouve encor quelque refuge!

Plus une autre inondation,

Pire que la Contagion,
Y fait bien un autre ravage :
C'eſt, comme on diroit, une rage
De medire & calomnier,
Paſſe-tems ici journalier
De certaines ſortes femelles,
Qui n'étant ni jeunes ne belles,
De dépit ne manquent jamais
De s'en prendre à qui n'en peut mais :
D'ailleurs très-eſtimables Dames,
Ce ſont bien les meilleures Ames,
De bonne foi, qu'on puiſſe voir,
Et ſi du matin juſqu'au ſoir,
Elles mettent par accolade
Le prochain en capilotade,
Ce n'eſt point par méchanceté ;
Mais c'eſt pour fuïr l'oiſiveté
Qui conduit au mal d'ordinaire,
Et pure crainte de pis faire.
Voilà, Madame, exactement,
Foi de raconteur qui ne ment,
Le pour & contre de la Ville,
Où vient d'élire domicile,
Celui qui tient à grand honneur,
D'être vôtre humble Serviteur.
S'il vous plaiſoit de venir voir
La Ville que viens de décrire,
Daignez accepter un dortoir
Dans le plus beau de mon manoir,
Me ſemble vous entendre dire,
Ce plus beau n'eſt-il pas bien laid ?
Vous voilà juſtement au fait ;
Mais il n'eſt pas en ma puiſſance
D'en avoir d'autre. En conſcience,
Tenez, s'il ne tenoit qu'à moi,
Je vous logerois comme un Roi
(Foin de la rime qui m'entraine,

Faloit dire comme une Reine ;)
De plus, je vous regalerois
De ragoûts friands, d'entremets ;
Bref, mettrois tout par écuelle,
Ainsi que pour Mademoiselle
Vôtre Cousine à qui je fais
Force complimens & souhaits :
Pour vous & pour elle, Madame ;
J'y joins aussi ceux de ma Femme.

Fait à R*** aujourd'hui,
Maniere de dater nouvelle,
Et qui n'est ni bonne ni belle :
Mais outre mémoire infidelle,
L'Auteur de cette Bagatelle
N'a point d'Almanac près de lui,
Et l'heure à la poste l'apelle.

ARTICLE XXXI.

Reflexions sur la Medisance, sur la Calomnie, & sur les Delateurs.

IL est étonnant selon moi que les Juges de la Terre, qui ont ordonné des peines très-rigoureuses contre des crimes quelquefois assez legers en eux-mêmes ou par raport aux suites ; & commis souvent, les uns dans un transport de colere ou dans la noire vapeur du Vin, & les autres par une afreuse destitution de bien, n'aïent point établi de peines contre la Medisance, & contre la Calomnie. Ce sont pourtant des Crimes commis de sang froid, qu'on réitere à sa fantaisie, & qui

sont un tort très-considerable, soit à leurs Auteurs, soit à ceux qui en sont les Objets. Mais n'étant point apellé à soûtenir l'auguste Carectere de Juge, & ne voulant pas me donner les airs de songer seulement à reformer la conduite de ceux qui en sont revêtus; je raporterai en racourci quelques-unes des raisons, capables de confondre les Medisans & les Calomniateurs, pour peu qu'ils aïent d'honneur & d'attachement à leurs veritables interêts.

Si l'on considere le motif qui anime à parler mal de son Prochain, quoi de plus bas & de plus honteux que la medisance! „ Ce „ Vice, *dit un Predicateur* (a) *de grand nom*, „ vient ou de petitesse d'esprit; on ne sauroit „ fournir à la Conversation, on n'entend ni „ Réligion, ni Politique, ni Sciences, ni „ Beaux-Arts; la Conversation tombe ou „ languit, il faut remplir ce vuide par le détail „ des imperfections du Prochain, réelles par „ celles qu'on lui attribuë, & dont le nombre surpasse toûjours celles qu'il a en-effet: „ ou d'un principe d'orgueil; on veut être „ au-dessus du Prochain, & n'aïant pas le „ noble courage de parvenir à s'élever par „ sa Vertu on l'abaisse par ses discours: ou „ d'un principe d'envie; on trouve dans le bonheur d'autrui sa misere propre; la prospe-

(a) Sermons de Mr. *Saurin* T. 4 P. 192.

„ rité du Prochain nous choque, sa repu-
„ tation nous blesse, son repos nous tour-
„ mente : ou d'une Conscience bourrelée ;
„ on craint que les crimes, dont on se sent
„ coupable, ne paroissent au dehors ; il faut
„ prévenir ce malheur, détourner adroite-
„ ment de nos propres vices les regards des
„ Hommes, & les fixer sur les vices du Pro-
„ chain ".

Ce qui me surprend dans le medisant, c'est qu'il ne craint point la retorsion. Cependant où est l'Homme au monde qui n'ait pas les mêmes Defauts, ou d'aprochans, ou même de plus grands encore que ceux dont il taxe à tort, ou avec fondement, ses prochains? *Periculosè enim maledicit alteri, cui vel idem, vel simile, vel diversum, vel deterius vitium potest objici.*

A medire & calomnier
Quand vos petits esprits font rage,
Que j'aurois sur vous d'avantage,
Si j'étois un peu rancunier!
Car de vous il feroit trés-facile de dire,
Bien plus de mal encor, sans mentir ni medire. [a]

Mais supposé qu'il les en accuse à faux, comment peut-il ne pas aprehender, que le tems ne decouvre sa détestable Calomnie? *Calumnia aliquantisper quidem audientium opi-*

[a] Mr. Potin.

nionem confirmat, progressu verò temporis, nihil ipsâ imbecillius est.

Encore, si la Calomnie ne faisoit que tomber, mais il en rejaillit toûjours de la honte sur le Calomniateur. On ne le croit plus, lors même qu'il dit la verité ; & rien n'est bien reçu de sa part, quoi-qu'il puisse penser de bon. Semblable à cet Homme de neant de *Lacédemone*, qui aiant proposé un merveilleux conseil, on commanda à un autre de le proposer ; afin que la République ne reçût pas cet avis d'une main, & d'une bouche infames.

De plus le Calomniateur court souvent risque de recevoir, même dans cette vie, la juste punition de son crime.

Vois-tu pas le Canon braqué contre les Cieux,
En se crevant, crever celui-là qui le tire ?
Le même t'aviendra cruel malicieux,
Qui lâches sur les Bons les bâles de ton ire.

Fortifions la pensée de *Béze* (*a*) par un exemple. „ Un Soldat de l'Armée du Prince „ de *Condé* accusa malicieusement & injus„ tement son Camarade d'exciter une sedi„ tion. Le Géneral irrité prit un fuzil, & „ tira sur cet Innocent. Il crut l'avoir tué sur „ la place, mais il en arriva tout autrement ;

(*a*) Portraits des Hommes Illustres P. 248.

„ La bale aïant paſſé par certaines parties de
„ ſon Corps, & traverſé demi-douzaine de
„ tentes, elle bleſſa le Calomniateur au ge-
„ nou ; d'où s'enſuivit une ſi violente fiévre,
„ qu'il en mourut deux jours aprés. (*a*)

Enfin, le Calomniateur & le medisant sont-ils reduits à avoir beſoin du ſecours d'autrui; peu ou poilt de gens les aſſiſtent.

Paraſite & Cenſeur ne peuvent s'allier,
Pour avoir eu trop d'un Metier
Tes affaires, *Criton*, ſont dans un grand deſordre,
Et perſonne, dis-tu, ne veut te ſoulager.
Il faloit moins aimer à mordre,
Tu trouverois plus à manger.

Ou comme le dit CHARLEVAL, que Mr. POTIN. ne fait qu'imiter.

Bien que *Paul* ſoit dans l'indigence,
Son Envie & ſa Mediſance
M'empêchent de le ſoulager;
Sa fortune eſt en grand deſordre,
Il ne trouve plus à manger,
Mais il trouve toûjours à mordre.

Les deux derniers Vers de cette Epigramme prouvent admirablement bien à quel point le défaut de medire & de critiquer eſt enraciné dans les Hommes. C'eſt auſſi ce

(*a*) Il reconnut ſa faute, avant que de mourir. V. *L'Eſpion dans les Cours des Princes Chrêtiens* T. 2. p. 146.

qu'*Alcibiade* voulut faire sentir, en lâchant à *Athénes* un Chien d'une énorme grandeur, à qui il avoit fait couper la queuë. Car quelques-uns de ses Amis l'avertissant des sots discours qu'on tenoit là-dessus dans la Ville, il leur répondit : *Qu'il n'arrivoit rien à quoi il ne se fût attendu, & que même il n'eût bien souhaitté. Tandis*, ajouta-t-il, *que les Atheniens ne s'entretiendront que de cette nouveauté, ils me laisseront en repos, & ils y laisseront aussi les autres, à des égards qui pourroient nous faire à tous plus de tort.*

Cette malheureuse espece d'Hommes s'aimant uniquement eux-mêmes, j'ai cru ne les devoir prendre que par leur foible. S'ils savent raisonner, ils s'apercevront aisement qu'ils répondent fort mal à leur Amour propre par leur indigne conduite, & ils se hâteront de la reformer. Pour ceux contre qui ils se déchaînent sans pitié, je leur conseillerai seulement, de faire une serieuse attention à l'avis que *Mécenas* donna autrefois à *Auguste*, & de s'en faire aplication. Je me servirai ici de la traduction de MR. de *St. Evremond* (*a*) „ Si ce qu'on dit de nous est „ vrai, c'est plûtôt à nous de nous corriger „ qu'aux autres de se contraindre. Si ce „ qu'on dit est faux, aussi-tôt que nous nous

(*a*) Oeuvr. Mêl. T. I. P. 307.

„ en piquerons, nous le ferons croire veri-
„ table. Le mépris de tels discours les dé-
„ credite, & en ôte le plaisir à ceux qui
„ les font. Si vous y êtes plus sensibles que
„ vous ne le devez, il depend du plus mise-
„ rable Ennemi, du plus chetif Envieux,
„ de troubler le repos de vôtre vie, & tout
„ vôtre pouvoir ne sauroit vous défendre de
„ vôtre chagrin“.

Malgré ce qu'en tous lieux vos bouches criminelles
Publient pour nous outrager:
A vous plaindre, Insensez, plûtôt qu'à nous vanger,
De vos calomnies cruelles,
La pitié doit nous engager,
Vous nous causez un chagrin passager;
Mais vous vous préparez des peines éternelles. (*a*)

Laissant aux Théologiens de parler sur un autre ton, soit aux Attaquans, soit aux Attaquez; je vai dégager ma parole touchant les Delateurs, dont j'ai promis de dire aussi un mot.

Un Ancien soûtenoit, que tout bon Prince ne devoit pas seulement reprimer les Délateurs, mais qu'il devoit même les punir de mort. *Delatores hominum genus pestilentissimum & invidiosissimum à bono Principe sunt tollendi, non tantum coërcendi.* C'est ce que pratiquoit l'Empereur *Macrin*. A Rome, on leur imprimoit avec un fer chaud une lettre sur le front.

(*a*) M. POTIN.

Trajan les faisoit jetter dans un Navire sans voiles, & sans cordages; pour qu'exposez à la rage effrenée des Vents & des Flots, ils en fussent traités, comme ils avoient traité les Innocens. Le Sr. *Adam Olearius* remarque qu'en Moscovie, il est ordonné que le Delateur souffrira la question; & que s'il persiste, on y apliquera aussi l'Accusé.

ARTICLE XXXII.

Epître Gaillarde par Mr. V. E. sur le Jour de Naissance de Frere Mignot. *Avec une réponse de Mr. P**.*

COMMENT! c'est le jour de Naissance
De nôtre bon Frere Mignot,
Qui de Phebus obtint pour lot
De faire Vers comme Marot?
C'est un jour de rejouïssance.
Qui ne celebreroit un Sot,
Un Animal, un Ostrogot?
Pour nous, Troupe spirituelle,
Ennemis du Peuple bigot,
Amateurs de la Jouvencelle,
Pucelle ou bien Anti-pucelle,
Chantons, bûvons, dansons, rions;
Folatrons, tempêtons, crions,
Loin de nous, austere Sagesse,
Poison de la vive allegresse.
Loin d'ici sourcilleux Catons;
Aprochez-vous, Fils d'Epicure,
Suivons de la simple Nature
Les aimables impressions.

Et toi, la fleur des bons Garçons,
Ami Souret, vuide ton verre,
C'est à tes inclinations.
Faisons tapage, que la Terre
Se tremousse sous nos talons;
Toi, qui vaux bien dix Apollons,
Furêt banal des Cotillons,
Chante-nous ces vives Chansons,
Harmonieuses, bien choisies,
De sel & de poivre farcies.
De la joïe Ami Fulelier,
Trinque, bois, comme un Templier,
Nargue de ce foible gozier,
Qui s'énerve par la bouteille,
Plus tu bois, plus tu fais merveille.
Pour toi, beau Sire à fin minois,
Dont l'air doux cache un franc Grivois,
Renard à croquer en cachette
Mainte jeune & tendre Poulette;
Fais sur ton phlegme quelque effort,
Il n'est pire Eau que l'Eau qui dort.
Pour moi, qui n'ai que l'air de Sage,
Comme vous, je veux faire rage,
Encore un coup de ce bon Vin,
Pour dissiper l'épais nüage,
Qui du plaisir m'ôte l'usage;
C'en est fait, je me sens en train,
Doublons la doze, encor, courage;
Allons, illustres Poliçons,
Jurons-nous parmi les flacons,
Où toûjours la Candeur surnage,
Une Amitié sans alliage,
Où l'effet passe l'étalage.
Dans le même tems déclarons
Guerre offensive & défensive,
A la Troupe vile & chetive
Des faux Amis, vrais Fanfarons.

Et semblables au Parthe antique,
Quand desenivrés nous serons,
Mettons avec zele en pratique,
Le Plan pris dans le Jus Bacchique.

*Réponse de Mr. P**.*

Tubleu, dans vôtre humeur gaillarde
Messieurs de la Societé,
Sur quel ton vous avez monté.
L'Ami V. E. trop ne hazarde
De m'écrier, en-verité
C'est un Philosophe gâté.
Qui, Diantre! se seroit douté,
Qu'un Misantrope antidoté
Contre l'humaine infirmité;
Qui mieux prêchoit moralité,
Qu'un Docteur d'Université.
Et de rien passer n'avoit garde,
Tant il avoit d'austerité,
Depuis qu'il vous a frequenté,
Donneroit leçon égrillarde!
Quoi! par lui-même refuté,
En petit Maître il goguenarde!
Epicure est par lui vanté,
Et chacun de vous excité
A faire tapage! il me tarde
D'éclaircir si c'est verité,
Que Sagesse il ait déserté,
Ou que ce soit vivacité
De discours par Bacchus dicté;
Car, foi de franchise Picarde,
J'en suis en grand' perplexité.

ARTICLE XXXIII.

Reflexions sur l'Ivrognerie.

VOULANT condamner dans cet Article l'usage immoderé du Vin, je croirois soûtenir fort mal ma Thèse, si je disois avec Empedocle ; *Que le Vin n'est autre chose que de l'eau pourrie dans du bois* : Ou avec les Manichéens ; *Que le Vin est le fiel du Prince des tenebres, & qu'il a été créé par le Diable* : Ou enfin avec Mahomet ; *Que le Vin est le sang du premier Serpent dont il porte la couleur, comme le Sep de Vigne qui le produit retient la forme tortuë de ce vilain Animal.* Ces raisons sont aussi ridicules que l'est celle de ce Prédicateur, qui tonnant un jour contre l'amour excessif que nous avons presque tous pour les richesses, disoit à ses Auditeurs ; *Comment pouvez-vous tant aimer l'Or & l'Argent, vû que ce sont des matieres si méprisables ? Le premier n'est que de la terre jaune, & le second de la terre blanche.* Prouver de la sorte une cause, c'est l'affoiblir, c'est l'exposer à la raillerie des Gens-d'esprit ; Car que fait le nom aux choses, si dans le fond elles nous procurent du plaisir, de l'honneur, & qu'il n'y ait point de crime à en abuser ? C'est de plus se commettre soi-même ; Car que peut

peut-on penser du discernement d'un homme qui emploie de si pitoyables raisons, pendant qu'il neglige les bonnes ; ou qui met au niveau celles-ci avec celles-là ? Si-non aussi sçavant, au-moins plus judicieux peut-être que ces gens-là, je combatrai l'usage immoderé du vin par huit raisons seulement, que je n'étendrai pas-même autant que j'aurois pû le faire ; mais sur lesquelles j'en dirai assès, je pense, pour détourner de cet excès nos jeunes plantes, que j'ai eu principalement en vûe, en composant cet article. Heureux ! si mon tableau produit sur leur esprit & dans leur cœur l'éfet que je m'en suis promis.

I. RAISON.

L'ivrognerie est un vice tout-à-fait bas. *L'esprit*, dit Montagne, (a) *a plus de part ailleurs. Il y a des vices qui ont je ne sçai quoi de genereux, s'il le faut ainsi dire. Il y en a où la Science se mêle, la diligence, la vaillance, l'adresse, la finesse : mais celui-ci est tout corporel & grossier.* Le larcin, par exemple, est un de ces vices où il entre de l'esprit : d'où vient qu'on ne le punissoit à *Lacedemone*, que quand il étoit fait au vû & au sçû de tout le monde.

(a) Dans ses *Essais*. Liv. II. ch. II.

Un Ròi de France trouvoit mauvais qu'on empéchât de voler, pourveu que ceux qui le faisoient y fussent obligez par la pauvreté. Mais quelle part a l'Esprit à l'ivrognerie ?

Et que trouve-t-on dans la Nature qui nous y porte ? Les bêtes nous font la leçon à cet égard. Elles ne boivent que par besoin ? Et nous qui à l'instinct que nous avons de commun avec les bêtes, joignons une raison qui devroit le diriger, nous ne la faisons pas seulement aller du pair avec l'instinct, nous l'y soûmettons même, ou plûtôt nous ne suivons ni l'un ni l'autre. Quelle inferiorité en ce point de l'homme à la bête !

II. Raison.

L'ivrognerie est préjudiciable à la santé.

—————— Cum vini vis penetravit
Arcis, & in venas discessit diditus ardor ;
Consequitur gravitas membrorum ; prapediuntur,
Crura vacillant ; tardescit lingua ; madet mens ;
Nant oculi ; clamor, singultus, jurgia gliscunt [b]

Lorsque le vin par sa violence & sa subtilité a penetré l'interieur, & que sa fureur s'est repanduë dans les veines, l'homme sent ses membres plus pesans qu'à l'ordinai-

(b) Lucret. Lib. III. V. 475. &c.

re ; il va d'un pas chancelant ; ses jambes s'embarrassent ; sa langue devient grasse ; son esprit est absorbé dans les vapeurs du vin ; & ses yeux semblent floter dans leur circonference ; ce qui fait naître les cris , les plaintes, les querelles, & tout ce qui est inseparable d'une débauche outrée. Ces paroles sont du Traducteur de *Lucrece*.

Anacharsis disoit , *Que la vigne porte trois raisins, dont le premier rejouït, le second enivre, & le troisiéme cause toutes sortes de maux.*

Vinum, dit Saint Augustin , *potatum moderate est medicamentum* , *plus isto sumtum venenum esse cognoscitur.* „ Le Vin pris avec mo„ dération est un excellent remède , mais il „ devient un mortel poison à ceux qui en „ abusent. „ C'est sans doute, par cette raison , qu'on n'en trouvoit anciennement que dans les boutiques d'Apoticaires.

Gerson croyoit l'usage immoderé du Vin si nuisible à la santé, qu'il disoit ; *Qu'il n'y a aucune difference entre se tuer soi-même en une fois, & se donner la mort à plusieurs reprises , en s'enivrant.*

Patin soûtient , dans une de ses premieres Lettres ; *Que les liqueurs dont la base est l'esprit de Vin , sont des poisons sucrez qui donnent la vie à ceux qui les vendent , mais la mort à ceux qui en usent.*

„ J'ai vû, *dit Mr. Temple* (*a*), de si belles
„ cures & en si grand nombre, qui étoient
„ l'éfet d'une ferme resolution de ne boire
„ du tout point de Vin, que je compte beau-
„ coup plus sur la temperance que sur toute
„ autre chose ; & je serois fort trompé, si ce
„ n'est point cette coutume, qui s'est intro-
„ duite en Angleterre de boire du Vin à tous
„ les repas, qui a fait que depuis vingt ans il
„ y a beaucoup plus de Goûteux en ce Païs,
„ qu'il n'y en avoit jamais eu. Je me suis
„ même figuré quelquefois, que cette coutu-
„ me, de faire du Vin nôtre boisson ordinai-
„ re, pourroit bien changer avec le tems la
„ complexion de nôtre Nation ; je veux dire
„ le temperament naturel de nos corps & la
„ disposition de nos esprits, & causer une ar-
„ deur & une rudesse dans nôtre humeur, qui
„ n'est pas naturelle à nos Climats. Et com-
„ me la Nature elle-même nous a refusé le
„ Vin dans ce Païs, c'est une marque asses
„ évidente que nous n'en devons pas faire nô-
„ tre breuvage ordinaire & familier. Le ve-
„ ritable usage du Vin est donc de le prendre
„ comme un Cordial ; pour cela il n'en fau-
„ droit boire que rarement, & se souvenir de
„ ce que la Mere de Lemuël disoit à son Fils:
„ *Donnez la boisson forte à celui qui est sur le*

(a) Oeuvr. Div. T. I. pag. 250.

„ *point de défaillir* ; *& le Vin à celui qui a le*
„ *cœur languissant.* Ou bien il ne faudroit se
„ servir du Vin que pour les Fêtes & les
„ jours de réjouissance ; & se comporter à
„ son égard comme avec une Maîtresse, &
„ non pas comme avec une Femme ; n'aban-
„ donner jamais nôtre esprit à nôtre pan-
„ chant, ou la santé au plaisir ; & pour la sa-
„ tisfaction particuliere de l'un de nos Sens,
„ ne ruiner point les autres.

Le même Auteur dit sur le nombre des coups qu'on doit boire ; *Le premier verre pour moi, le second pour mes Amis, le troisiéme pour la joïe, & le quatriéme pour mes Ennemis.*

L'Epigrammatiste d'Angleterre, *Ovven*, que je ne puis ni trop lire ni trop citer, dit sur la quantité des Santez que l'on boit :

Quo tibi potatum plus est in ventre Salutum,
Hoc minus, epotis hisce, salutis habes.
Contingant utinam tales tibi mille Salutes,
Non equidem invideo ; mî satis una Salus.
Una Salus sanis nullam potare Salutem ;
Non est in potâ vera Salute Salus.

Imitation par Mr. Le B.

Vous beuvez, Licidas, à coups précipitez,
Aux Amis que vous invitez ;
Tantôt à l'un, tantôt à l'autre.
Plus vous beuvez à leur santé,
Et plus vous alterez la vôtre.

Qu'il me soit permis de témoigner ici ma surprise sur le sot honneur, & sur la fausse politesse qu'on se fait de boire, & d'obliger à boire un verre plein à la Santé de chacun de ses Convives. Nous sommes à cet égard presque aussi brutaux que les Moscovites, „ chez qui, *au raport du* P. *Avril* (a), c'est „ une coutume établie de presenter de l'Eau „ de vie, & plusieurs autres liqueurs encore „ plus fortes, à tous ceux qui vont leur ren„ dre visite. Ils sont si jaloux de voir agréer „ ces marques d'amitié qu'ils leur donnent, „ que le refus qu'on en fait passe pour un „ sanglant afront, qu'on ne manque jamais „ de vanger par quelque insulte fâcheuse. Ils „ se sont tellement fait un principe de vertu „ de leur intemperance, qu'ils n'ont rien de „ plus ordinaire en bouche que ce Proverbe „ ridicule : *Qui n'aime pas la Boisson, ne peut* „ *aimer non plus la Sagesse.* „ Mais quoiqu'en pensent les Moscovites, & tous ceux qui leur ressemblent.

Non, je ne ferai pas ce qu'on veut que je fasse,
En dûssai-je soufrir ce dont on me menace ;
Dûssent tous mes Parens me priver de leur bien,
On me veut *enivrer*, & je n'en ferai rien.

Alexandre, dans un soupé qu'il donna à ses

(a) Voyage en divers Etats d'Europe & d'Asie. p. 97.

Capitaines, proposa un prix à ceux qui boiroient le plus. *Promachus*, qui fut le héros de cette débauche, remporta une couronne d'or estimée dixhuit cents livres, de nôtre monnoïe ; mais il mourut trois jours après, & sa mort fut suivie de celle de quarante-un de ceux qui lui avoient disputé la gloire de cet infame combat. Le divertissement d'*Alexandre* auroit paru à *Saint Augustin* plus infame que l'Assassinat.

III. Raison.

L'Ivrognerie n'est pas moins funeste à l'Esprit qu'au Corps.

La pureté de l'Ame, *dit Seneque*, est corrompuë, lorsqu'elle est trempée dans le Vin. Elle doit demeurer seche pour demeurer Vierge. C'est une glace de miroir, dont l'éclat est terni par les vapeurs grossiéres & impures du Vin.

Selon un Bel-Esprit de nos jours. Il n'y a presque point de diference entre un Homme ivre & un Homme mort. Le Corps de l'un est dans une biere ; l'Ame de l'autre est dans son Corps comme dans un cercueil. On conduit l'un au tombeau ; l'autre fait qu'il est lui-même le tombeau de sa Raison. Dans l'un, il n'y a que la partie mortelle qui soit morte ; dans l'autre, l'immortelle est ense-

velie. L'un n'a point de ſentiment , parce-qu'il n'a plus d'Ame ; L'autre a encore la ſienne, & cependant il eſt inſenſible.

Il ſeroit inutile de rien ajouter à ces deux citations, que je dois au pieux & au ſçavant *Mr. Pictet* ; dont on lira avec fruit dans ſa *Morale Chrêtienne* , l'Article qu'il nous y a donné ſur l'Ivrognerie.

IV. Raison.

Il n'eſt point d'Emploi de Judicature, d'Epée , ou d'Egliſe , que l'Ivrogne ſoit capable de bien exercer.

Quelle juſtice , je vous prie , peut rendre un Magiſtrat ou un Prince qui eſt ſujet au Vin ? Qu'on en juge par l'exemple de *Philipe* , Roi de Macedoine , qui ſommeillant ſur ſon ſiege après avoir bû , condamna un homme malgré ſon bon droit : ce qui obligea ce malheureux à s'écrier ; *J'en apelle* ; comme s'il y avoit eu quelqu'un au-deſſus du Roi. A qui donc en apellez-vous ? demanda le Roi qui s'éveilla. *De vous aſſoupi* , répondit l'autre , *à vous-même ſobre*. Admirons en paſſant la noble hardieſſe de ce particulier , & la grandeur d'ame de *Philipe*, qui bien loin de ſe fâcher de cette vive reprimande , revoqua ſon jugement ; & après s'être inſtruit à fond de l'afaire , fit rendre au condamné la juſtice

qui

qui lui étoit duë. D'ailleurs, il n'y a point de secret qui ne s'évente aisément dans la bouche d'un Magistrat ou d'un Prince, tel que je l'ai representé. *Comme*, dit Montagne, *le moût bouillant dans un vaisseau, pousse à mont tout ce qu'il y a dans le fond, aussi le vin fait débonder les plus intimes secrets à ceux qui en ont pris outre mesure.* Horace nous enseigne la même chose dans son Ode à la *bouteille*.

—— Tu Sapientum
Curas & arcanum jocoso
Consilium retegis Lyæo.

O Bouteille, tu découvres, dans la gayeté que tu inspires, les pensées les plus profondes, & les secrets des grands Magistrats. Ceux, *dit Seneque dans une de ses Lettres*, ceux qui on bû plus que de raison découvrent également & leurs secrets & ceux des autres. *Onerati mero secretum quod suum est & alienum pariter effundunt.* D'où vient que les *Perses* n'employoient d'autre question que le vin, pour la découverte des crimes. Mais je veux qu'un *Oenophile (a)* quel qu'il soit, ne revele jamais rien d'important, ne profere-t-il pas, neanmoins toûjours des paroles, dont pour peu qu'il eût de pudeur, il rougiroit sans doute; si selon l'avis de *Pythagore*, il se ra-

(*a*) Homme qui aime le vin par excès.

pelloit dans l'eſprit tout ce qu'il a dit dans l'ivreſſe ?

Il n'eſt pas moins certain encore que l'uſage immoderé du vin ôte à un homme le jugement neceſſaire ſoit pour combatre, ſoit pour commander. Si je voulois m'en donner la peine, ou que la choſe ne fût pas aſsès claire d'elle-même, jè pourrois citer un grand nombre d'ocaſions, où l'excès du vin fut cauſe de Batailles perduës, & de peuples entiers ſubjuguez.

Mais ce qui eſt vrai dans l'Etat, & à l'armée, l'eſt ſans contredit auſſi dans l'Egliſe.

Nam Divina parum curant, qui vitia ſequuntur.
Nec benè tractabit vinoſus ſacra ſacerdos. [a]

Le moyen qu'un Paſteur adonné au vin s'aquite comme il doit de ſa charge ! On conte d'un Miniſtre de village, qui étant monté ivre en chaire, s'endormit pendant le chant du Pſeaume qui ſe fait avant le Sermon. Le chant fini, & le Miniſtre ne ſe levant point pour faire la priere, le Lecteur lui cria, *Que le Pſeaume étoit fini.* Le Miniſtre s'éveillant à ce mot répondit, *Qu'on l'empliſſe*, croyant qu'il étoit au cabaret, & qu'il s'agiſſoit d'un pot de vin. Quelle horreur !

[a] Palingenius.

V. Raison.

Il s'ensuit de ce que je viens de dire, que l'ivrognerie entraîne aprés soi la misere. Je n'en citerai qu'un exemple que je tire de l'Antiquité. *Diogéne* voïant qu'on alloit vendre les meubles d'un Homme qui s'étoit ruïné par la Boisson, dit un mot, qu'un François, délicat à l'excés dans les termes, ne me permettroit pas de traduire à la lettre; mais j'y supléerai par cette Epigramme de Mr. *Lebrun*, qui en rend fort bien le sens.

Sans-cesse Lucas étoit ivre,
Le Vin lui coûta tant d'écus,
Qu'en mourant Lucas n'avoit plus
Dequoi mourir ni dequoi vivre.

VI. Raison.

A quels excés d'infamie, & même de cruauté, ne porte pas encore l'usage immoderé du Vin? *Noé* fit voir à ses Fils sa nudité qu'il avoit tenu cachée pendant 600 ans: Sa faute est pourtant excusable; parce-qu'il ne connoissoit pas la force de la Boisson, dont on le dit l'inventeur. *Loth* enivré commit inceste avec ses Filles. *Alexandre* tua dans l'ivresse l'un de ses plus chers Favoris. Et combien ne voïons-nous pas tous les jours

de Femmes maltraitées de paroles ou d'effet par leurs maris, dont le Cerveau est renversé par le Vin. Excés qui va aujourd'hui si loin, qu'une Fille, à qui l'on propose un parti, est obligée de s'informer préalablement, si l'Homme qu'on veut lui donner n'est pas un Bûveur. On lui passe presque sans peine tous les autres Défauts, si ce n'est celui de la Pauvreté, qui est le grand Monstre de nôtre Siécle.

VII. Raison.

Quelles sanglantes railleries ne s'attirerent pas de tout tems les forts *Entonneurs de Cervoise* ?

Bonosus, bon Capitaine mais grand Ivrogne, aïant été pendu avec *Proculus*, par les ordres de l'Empereur *Probus*, pour avoir usurpé l'un & l'autre l'Autorité Souveraine dans la Gaule, dont ils n'étoient que Gouverneurs; on appella Bonosus, *La bouteille penduë*. Le terme Latin (*a*), qu'on a traduit par celui de *Bouteille*, signifie proprement un Vaisseau à deux anses, dont les Romains se servoient pour mesurer les choses seches & liquides.

Ignoret-on les discours infamans qu'on a

( ) Amphora.

tenu d'une Reine, qui a fait du bruit dans le Monde? Les Railleurs & les malintentionnés trouvent un sujet à Satyre jusques dans la maniere dont on a placé la Statuë, qu'on lui a érigée aprés sa mort.

J'ai lû quelque part, qu'un Homme ivre étant couché par terre, & dormant profondement la bouche ouverte; des Femmes le mirent à un usage, auquel l'Homme ne fut jamais destiné. Je rougis également & de l'affront qu'essuïa cet ivrogne, & de l'action devergondée de ces Femmes.

VIII. ET DERNIERE RAISON.

Enfin, ceux qui se livrent à la boisson se mettent dans un danger presque certain ou de s'estropier, où de se défigurer pour la vie. Car, comme *Lucrece* l'a fort bien remarqué, il n'est rien de moins ferme sur ses jambes qu'un Homme ivre. Les mains, qui nous ont éte données entr'autres choses pour les avancer quand nous tombons, ne servent de rien à un Homme qui a trop bû. Il tombe aussi lourdement & aussi pesamment qu'une pierre. Encore, s'il ne couroit que ce risque, qui est déja assez grand pour nous faire avoir en horreur l'ivrognerie; mais on peut aussi se tuër en tombant, si ce n'est pas par force du coup, ce sera par cent autres cir-

constances toutes également naturelles. Le malheureux passeport que celui dont on est muni, lorsqu'on passe ainsi de ce monde à l'autre. L'horrible mortification qu'on donne par un tel départ à ceux qui ont eu quelque liaison avec nous ! La desesperée condition que celle où on laisse une Femme & des Enfans, dont toute la subsistance dépendoit peut-être uniquement de nôtre savoir faire !

S'il n'arrive toûjours, ni même d'ordinaire, aux gens ivres de se blesser ou de se tuër en tombant, ils devroient reconnoître en cela le doigt de DIEU, *qui ne voulant pas leur mort mais leur conversion & leur vie, leur prête un secours surnaturel & secret.* Ou, pour suivre l'idée d'un Proverbe Hollandois, qui renferme aussi un trés-bon sens ; *C'est le demon qui suit les gens ivres à la piste avec un Carreau à la main, lequel il étend sous eux quand ils tombent* ; de peur sans-doute que rebutés par le mal qu'ils se feroient autrement, ils ne renoncent à leur Vice, qui les rend ses Esclaves. Qu'on me passe ici une alternative, que je ne fais qu'avec peine, mais que ces deux idées me fournissent : Qui que ce soit, de Dieu ou du demon, qui vienne au secours des ivrognes ; qu'ils songent, je les en conjure, à la peine immense en degré, & infinie en durée, qu'ils se preparent pour

l'autre vie, s'ils ne se rendent pas aux tendres avertissemens de Dieu ; ou s'ils écoutent les funestes caresses & les malignes suggestions de l'Esprit infernal qui les guide.

Mais je tire le rideau sur un objet si hideux : & pour qu'on ne se méprenne pas sur une matiere aussi susceptible d'équivoque que celle-ci ; je mettrai, avec tout ce qu'il y a de plus habiles Casuistes, au nombre des ivrognes ; „ Non seulement ceux à qui „ l'usage immoderé du Vin ôte ou trouble „ considerablement la Raison ; Ou ceux à „ qui les fumées du Vin épaississent la Lan„ gue & échauffent la tête ; ensorte qu'ils „ sont dans l'impuissance de s'acquiter des „ devoirs de leur Profession. Mais encore, „ ceux qui en bûvant au-delà du besoin, & „ même de la bienseance ; ne songent qu'à „ satisfaire à leur sensualité; Et ceux qui *puis*„ *sans à boire*, & *vaillans à s'enivrer*, abu„ sent de leurs forces, & s'imaginent qu'il „ est permis de se remplir de vin, sous pré„ texte qu'ils n'en ressentent point de fâ„ cheuses suites (a).

(a) Journ. des Sçav. Juillet 1721. p. 40.

ARTICLE XXXIV.

Le Vin defendu aux Dames Romaines, & en quel sens il faudroit le defendre au Beau-Sexe.

ROMULUS condamnoit à la mort les Femmes qui avoient bû du Vin, & celles qui avoient commis Adultere, disant : *Que l'Adultere ouvre la porte à toutes sortes de crimes, que le Vin l'ouvre à l'Adultere.* Sous ce Fondateur de Rome} *Menénius* tua sa Femme pour avoir bû du Vin, & il n'en fut ni puni, ni même blâmé. Les Romains entendoient si peu raillerie là-dessus que, dans une autre occasion, une Dame fut mise à mort par ses propres Parens, pour avoir osé prendre seulement, les clés d'un Cellier. Ils n'obligeoient les Femmes à baiser leurs Parens, quand elles saluoient, qu'afin de reconnoître, si elles avoient violé la Loi qui leur étoit prescrite, de ne boire point de vin.

A propos de cette Coutume j'en raporterai ici une autre. „ Depuis la fin du X. Siécle, „ c'est-là coutume en *Espagne* de faire boire „ les Femmes les premieres. On la pratique „ aussi en *Biscaye*, & en d'autres endroits, „ sous pretexte de civilité : mais les Chro„ niques Espagnoles disent, que cette cou-

„ tume eſt venuë de ce que *Sancha*, Veuve „ du Comte D. *Garcie Fernandés*, étant deve- „ nuë amoureuſe d'un Prince Maure, convint „ avec lui de faire mourir par le poiſon ſon „ Fils, pour l'épouſer avec moins de diffi- „ culté ; mais que ce Fils averti du projet „ que l'on avoit fait contre ſa vie, dinant „ avec ſa Mere le jour qu'on lui preſenta la „ coupe pleine de Vin empoiſonné, la pria „ comme pour lui faire honneur d'y boire „ la premiere, & qu'aprés quelques refus, „ il la força d'avaler le poiſon, dont elle expira (*a*).

Je reviens aux Romains. Dans les ſiécles où l'on commença à ſe relâcher ſur l'article du Vin, on ſe contenta de priver de leur dot, les Femmes qui n'avoient pas ſuivi leur devoir à cet égard. N'étoit-il pas fondé ce ſage Peuple à defendre ſeverement à leurs Femmes & à leurs Filles d'uſer de cette violente boiſſon ? Car il eût été à craindre qu'en leur en permettant l'uſage, elles n'en euſſent pris avec indiſcretion, comme on le voit arriver tous les jours. Dans cet état la Femme eut-elle ſu diſtinguer ſon Mari d'un Etranger ?

Mox juniores quærit adulteros
Inter mariti vina : neque eligit

(*a*) Hiſt. Chronologique d'Eſpagne T. I. pag. 241

Cui donet impermissa raptim
Gaudia (*a*).

La Fille eut-elle mis de la difference entre ſon Amant & un autre Homme ?

Vino ſapè ſuum neſcit Amica virum (*b*).

Il n'eſt ſans doute que la retenuë des Hommes, qui les euſſent aprochées dans ces momens, qui eût pû ſauver l'honneur de ces Dames, de même que celui de leurs Maris ou de leurs Amans. Copions ici un Paſſage remarquable de *Montagne* (*c*).

„ Une Dame, que j'honore & priſe fort ; „ m'aprit que prés de Bourdeaux vers Caſtres „ où eſt ſa MAiſon, une Femme de Village, „ veuve & de chaſte reputation, ſentant des „ premiers ombrages de groſſeſſe, diſoit à „ ſes Voiſines, qu'elle penſeroit être enceinte, „ ſi elle avoit un MAri. Mais du jour à „ à la journée, croiſſant l'occaſion de ce „ ſoupçon, & enfin juſques à l'évidence ; elle „ en vint là, de faire declarer au prône de „ ſon Egliſe, que qui ſeroit conſentant de ce „ fait, en l'avoüant, elle promettoit de le „ lui pardonner, & s'il le trouvoit bon, de

(*a*) Horat. Ode VI. Libri III.
[*b*] Propert. Lib. II. Eleg. Ult.
[*c*] Au Chap. II. du Liv. II. de ſes *Eſſais*.

„ l'épouser. Un sien jeune valet de labourage, enhardi de cette proclamation déclara l'avoir trouvée un jour de Fête, ayant bien largement pris son vin, endormie en son foyer si profondement & si indécemment, qu'il s'en pût servir sans l'éveiller.

Turpe jacens mulier multo madefacta Lyæo. (a)

Pour moi, moins severe que les Anciens Romains, j'acorderois toûjours avec le Sieur D** (*b*) au beau Sexe un usage moderé du Vin.

Vous pouvez voir Bacchus d un regard plus humain,
Vous n'en plaisez pas moins ayant le verre en main.
Il est vrai : mais jamais ne passez la mesure
Qu'au Sexe délicat a prescrit la Nature.
Elle est plus indulgente & moins rude que nous,
Mais elle fut toûjours rigoureuse pour vous.
La Pudeur a des Loix fieres, inexorables,
Elles doivent par tout vous être inviolables.
Nos yeux-même, nos yeux, n'aiment point à vous voir
Par d'indignes excès braver vôtre devoir.
Nous aimons, quoiqu'on dise, en vous la retenuë,
Et, si vous la perdez, nôtre amour diminuë.

(*a*) Ovid.
(*b*) A la fin du Chant IV. de son *Art d'aimer*.

ARTICLE XXXV.

Reflexions sur les Capotes, *sur la* Propreté, *& sur la* Mal-propreté *des Femmes dans leur ajustement.*

TRois ſortes de Femmes entre autres ſont fondées à porter des Capotes. Les Femmes du bel air ; car ce fourreau eſt à la mode. Les Femmes pareſſeuſes ; car il entretient leur pareſſe. Et les Femmes mal-propres ; car il couvre tout. Par cette derniere raiſon, je pourrois marquer ici un quatriéme uſage du fourreau en queſtion ; mais je m'en abſtiens, parceque cet uſage ne fait rien à mon but, & que je haïs à la mort tout ce qui n'eſt pas proprement du ſujet que l'on traite. Au reſte, je ne deſeſpere pas de voir quelque jour des Capotes d'une étofe des plus riches, & relevées de plus d'agraphes d'or, où ſeront enchaſſez des perles & des diamans.

Il y a eu chez les anciens Grecs des loix contre la malpropreté. *Philippide*, Athénien, condamnoit à une amende de mille dragmes [a] toutes les Femmes qui oſoient paroître en public miſes en veritables ſalopes. Il

(a) Somme qui ſe monte à près de 375. livres, monnoië de France.

avoit établi pour cela des Juges ; lesquels, afin de confondre d'autant plus ces Femmes, atachoient leur sentence à un Arbre, dans le lieu le plus frequenté de la ville. On observoit la même chose à *Lacedemone*.

Le Sr. *Paul Lucas* [*b*] remarque que dans la *Basse Egypte* les Femmes y sont d'une propreté incomparable : & ce qu'il y a de plus singulier, c'est que quand elles sortent, elles sont beaucoup moins propres que dans leur apartement. Diferentes, *dit-il*, en cela des Dames d'Europe, qui se servent de ce qu'elles ont de plus beau pour leurs visites, pendant qu'elles se tiennent dans leurs maisons d'un air fort negligé, & souvent même asses mal propres.

Selon un Auteur Anglois, qui à mon avis nous a donné un fort bon livre [*c*] il n'y a point d'endroits dans toute la ville, qui ait de plus grands charmes que l'Eglise, pour les personnes portées par leur temperament à la vanité ; parcequ'il n'y en a point où elles puissent paroître plus à leur avantage, & briller plus commodément & à meilleur marché. En voulez-vous une preuve convaincante ? Atendez qu'un manque de parole de la couturiere, ou bien quelqu'autre accident, les

(*b*) Dans sa derniere *Relation*, T. I. pag. 355.

(*c*) Pensées libres sur la Religion, l'Eglise, & le bonheur de la nation, T. I. pag. 33.

mette hors d'état de se montrer à l'Eglise dans un ajustement, dont leur orgueil soit suffisamment flaté ; & vous verrez qu'elles aimeront mieux rester quinze jours de suite chez elles, que de venir prier Dieu dans un habit qui ne soit pas avoué de la mode.

Nous sommes persuadez, *dit un Auteur François* [a] qu'il se trouveroit des gens qui prefereroient à leur Religion le plaisir d'étaler leur magnificence, & qui donneroient volontiers les felicitez du Paradis, pour celles que le luxe leur procure. Ils troqueroient peut-être avec joïe un dogme du Christianisme, pour la gloire d'avoir inventé une mode particuliere ; & le plaisir d'exceller sur les autres par leur bon goût, l'emporteroit chez eux sur celui d'être Chrétien. Il se trouveroit même des Dames, quoiqu'assès facilement susceptibles d'une espece de dévotion mechanique, qui consentiroient plûtôt à la destruction du Christianisme, qu'au dérangement de leur coëffure.

Pour moi que la richesse des habits ne frapa jamais, je ne demanderois à cet égard du beau Sexe que ces trois choses. 1. De la *Propreté*. 2. De la *Propreté*. Et 3. de la *Propreté*. Cette maniere de m'énoncer ne m'est pas particuliere. *Demosthéne* interrogé sur ce qui

(a) Mem. hist. & crit. Juin 1722. pag. 35.

faiſoit la principale partie de l'Orateur ; & *Jacques Trivulce* à qui *Louis* XII. demandoit dequoi il avoit principalement beſoin, pour faire la guerre au Duc de Milan ; répondirent tous deux dans le même goût. *Demoſtène* nomma trois fois l'*Elocution*, & *Jacques Trivulce* repeta autant de fois l'*Argent*.

Cherche dans tes habits la ſeule propreté,
Et fuï ce faſte vain par le luxe inventé. (*a*)

ARTICLE XXXVI.

Du danger qu'il y a pour une Dame d'ataquer un Cavalier mal-à-propos.

IL eſt dangereux pour une Dame d'ataquer groſſiérement, & ſans ſujet, un Cavalier qui ne manque ni d'eſprit ni de courage, pour ſe défendre.

I. Exemple.

Une Dame raillant aſsès mal-à-propos ſur ſa vûe courte un homme d'âge, & d'un caractere reſpectable, elle lui demanda ; *S'il pouvoit bien diſtinguer une belle Femme d'avec une qui ne l'étoit pas ?* A quoi il répondit dans le moment ; *Qu'oui, pourveu qu'il apliquât vi-*

(*a*) Oeuv. div. du Sr. D**. p. 291.

sage sur visage, & donna en même-tems un baiser à la Dame, qui pour la rareté du fait ne s'y oposa point. Mais ce vieillard, de qui l'on n'atendoit pas cette saillie, se garda bien de dire ce qu'il jugeoit de la laide & surannée face de la questionneuse, quoiqu'il n'en pensât pas moyen.

II. Exemple.

Beatrix au laid minois,
Voulant donner carriere,
Un jour à certain Grivois
Donnoit du pied au derriere.
Hé quoi! vous me frapez-là,
Dit-il d'un air agreable,
Holà, *Beatrix*, Holà,
Epargnez vôtre semblable. (a)

III. Exemple.

Dans une belle compagnie,
Où les Dames jouoient avec d'honnêtes-gens,
Un Cavalier tres-brave & des moins endurans,
Près d'une Belle assès jolie,
Qu'il ne connoissoit point, s'en alla se placer,
Pour regarder jouer; car en cet exercice,
Dont il ne pouvoit se passer,
Il n'étoit nullement novice.
La Dame ayant perdu des coups mal-à-propos,
Au brave Cavalier cela fit de la peine.
Il ne put se tenir d'en lâcher quelques mots.
La Dame également ridicule & hautaine
Se tourne, le regarde, & lui donne un soufler.

(a) *Poësies de Mr. De la Monnoië*, p. 169.

Chacun

Chacun en fut surpris avec tres-grand sujet.
Lui sans se deferrer, ni se mettre en colere,
Prit la Dame en ses bras, ses jupes lui troussa.
Je ne sçaurois, dit-il, connoître que par-là.
A qui je puis avoir afaire.
Si sous l'habit de Femme, ainsi qu'il se peut faire,
C'étoit un Cavalier, il faut dès-aujourd'hui
Me couper la gorge avec lui.
Voyez donc, Messieurs & mes Dames,
Si ce n'en est point un ; afin de convenir
Tous, à quoi je dois m'en tenir.
Il la punit ainsi, les Hommes & les Femmes,
Sans aprouver son action
A la verité trop outrée,
Le trouverent plaisant dans la punition ;
Mais helas ! pour cette emportée
Quelle mortification ! (*a*)

Ce fait seroit plus croyable de Gentilhomme à Bourgeoise , qu'il ne l'est de Gentilhomme à Dame de qualité. Cependant il est dit dans le *Furetieriana* , où ce fait est raconté plus au long, qu'il s'est passé entre Nobles. Quoique la Dame eût grand tort , la vengeance du Gentilhomme est cependant trop sanglante. Feu Mr. R*. qui a eu l'honneur de servir cet état en qualité d'interprete, remarqua fort bien , en entendant raconter cette Histoire ; *Que la Dame* , qui en fait le sujet, *meritoit de trouver un homme* , *qui fût asses brutal pour la traiter de cette maniere.* Mais , pour revenir à nôtre courageux Gen-

(*a*) Poës. div. de *Baraton*, p.211.

tilhomme, on voit dans son insolent procedé la conduite ordinaire des Nobles qui n'ont que du cœur (*a*). Ils n'épargnent, pour se vanger d'une insulte, ni âge, ni condition, ni Sexe.

IV. ET DERNIER EXEMPLE.

STANCES IRREGULIERES *sur une Vieille, qui avoit soufleté un Jeune-homme, à qui on avoit ordonné de la baiser, pour ravoir son gage.*

J'en conviens, la rigueur te doit être permise :
Hormis ta sotte cruauté,
Rien n'a chez toi, la Belle à tête grise,
Les graces de la nouveauté.

Si tes rigueurs convenoient à ton âge,
Que chez toi l'on verroit un merveilleux acord !
Ta mine, ton esprit, ton cœur, & ton visage,
Peuvent fort bien passer pour pieces de raport.

Que ta vertu, quoique petite,
Trouve un asile sûr, *Silvie*, en ta laideur !
Grace au ciel, ta trogne maudite
D'un rempart imprenable entoure ton honneur.

Non, je ne blâme point, vieille & laide *Silvie*,
Cette fierté hors de saison :
Tu fis bien de saisir la douce occasion
D'être cruelle une fois dans ta vie.

[*a*] Un Gentilhomme qui manque de cœur, n'est bon qu'à tirer la charuë, ou qu'à filer avec une *Omphale* : mais celui qui n'a que du cœur, sans éducation ni esprit, est pire qu'une bête feroce.

Je ſuis le ſeul mortel, par un fatal deſtin,
Qui de ces jours oſa, quoique d'un cœur revêche,
De ta bouche afronter l'hideuſe & large brêche,
Et qui de te baiſer eût le hardi deſſein.

Je dois pourtant m'en prendre à mon peu de courage,
Si je n'ai point paré ce ſouflet odieux ;
Car allant à l'aſſaut de ton hideux viſage,
Efrayé du peril j'avois fermé les yeux.

Dans le tems que ta main ſevere
Alloit ſi mal répondre à tes traits ſurannez,
Je reſolus encor de me boucher le nez ;
Mais le ſouflet rompit ce deſſein ſalutaire.

Qui Diable l'auroit jamais crû ?
Quelle eſt donc la raiſon qui te fit ſi cruelle ?
De ce baiſer futur le charme inatendu
T'avoit-il troublé la cervelle ?

Peut-être craignois-tu, qu'un odorat trop vif
Auroit pû mettre en évidence
Des parfums qu'on te ſert, le dégoûtant motif ;
Et ce ſouflet fut un coup de prudence.

Te repoſant peut-être ſur la foi
De ton miroir trop veritable,
Tu t'es imaginée, en Femme raiſonnable,
Que vouloir te baiſer, c'eſt ſe moquer de toi.

Ce que je crois un ſot caprice,
Eſt peut être une charité :
Peut-être m'as-tu ſouffletté,
Pour m'épargner un plus rude ſuplice ?

Je t'aurois desapris, *la Belle*, à soufletter,
Ton visage eût senti que j'ai la main fort bonne.
[Le Beau Sexe me le pardonne,
En t'affrontant, on ne peut l'affronter.]

Ce qui pourtant me rendit sage,
Et contre mon humeur Maître de mon chagrin;
C'est que ce coup m'aïant infecté le Visage,
Je n'avois garde encor de m'empester la main [*a*].

Concluons en particulier de cet exemple, qu'il faut menager les Gens-d'esprit, & ceux d'entr'eux sur tout qui savent écrire. C'est ce qu'*Alcidon* reconnoît dans ces Vers.

J'ai toûjours réveré un Homme de savoir:
Et si je le méprise, il s'en va s'émouvoir;
Il s'en va contre moi composer des Histoires,
Et quelque gros recueil d'Ecrits Diffamatoires:
Le courroux d'un Savant est des plus dangereux:
Je ne veux point tenter d'être si malheureux. (*b*)

Avoüons neanmoins qu'un Homme d'esprit & de savoir, qui pour tirer raison d'une injure, se serviroit de l'indigne voïe des Ecrits diffamatoires, en seroit responsable, même devant le Tribunal de la justice seculiere. Ainsi, le meilleur parti que pourroit prendre un homme de ce calibre, qu'on auroit attaqué injustement & grossierement, seroit

[*a*] La Bagatelle T. I. pag. 181.
(*b*) Comedie des Visionnaires par Act. 4 *Des-Marets* Act. 5. Sc. 1.

de ne pas répondre à l'injure, ou de le faire ſur le champ. Rien ne l'empêche encore d'y repondre par écrit ; mais en étudiant ce que ſon Agreſſeur pourroit avoir de ridicule, & en le battant par cet endroit: moins cependant pour le mortifier, que pour le corriger. Car, *Qui ſe fait Brebis le Loup le mange*; ou pour parler Proverbe plus noblement, *Un épée retient l'autre dans le fourreau.*

ARTICLE XXXVII.

Comme une Dame doit repouſſer un Cavalier qui lui manque de reſpect.

UN homme joua ſi bien du Claveſſin; qu'une Dame qui s'y connoiſſoit, s'épuiſa en éloges ſur ſon adreſſe, & ſur ſa profonde connoiſſance dans ſon Art, qu'il faiſoit profeſſion d'enſeigner. Cet homme tout tranſporté de joïe, s'émancipa juſqu'à vouloir donner un baiſer à la Dame. Elle, qui étoit d'une tout autre condition que lui, bien loin de le traiter ſelon ſes merites, lui tendit au contraire l'autre jouë, & lui dit *Mr. Je ſai mon Evangile.* Cette Dame pouvoit-elle marquer avec plus d'eſprit à ce Joueur de Claveſſin, combien elle prenoit ſa hardieſſe à injure ? Si les Dames répondoient ainſi aux Cavaliers qui leur manquent de reſpect,

elles les mortifieroient infiniment davantage, qu'elles ne le feront jamais par des discours de harangere, ou par des revers de bras de crocheteuse.

Est-ce qu'au simple aveu d'un Amoureux trâsport,
Il faut que nôtre Honneur se gendarme si fort ?
Et ne peut-on répondre à tout ce qui le touche,
Que le feu dans les yeux, & l'injure à la bouche?
Pour moi, de tels propos je me ris simplement,
Et l'éclat là-dessus ne me plaît nullement.
J'aime qu'avec douceur nous nous montrions sages,
Et ne suis point du tout pour ces prudes sauvages,
Dont l'honneur est armé de griffes & de dents,
Et veut au moindre mot devisager les gens.
Me preserve le Ciel d'une telle sagesse!
Je veux une Vertu qui ne soit point Diablesse,
Et crois que d'un refus la discréte froideur
N'en est pas moins puissante à rebuter un cœur (*a*).

ARTICLE XXXVIII.

Comment on regardoit anciennement les baisers donnés à la Femme & à la Fille d'autrui.

ST. *Augustin* remarque qu'on regardoit autrefois les Baisers donnés à la Femme d'autrui, comme dignes de châtiment. Le Cardinal *Tuschus* nous aprend que dans le Roiaume de *Naples* on infligeoit une grosse amende à ceux qui baisoient une Vierge dans

(*a*) *Moliere*, Comedie de l'Imposteur. Act. IV. Sc.

la ruë malgré elle, & qu'on les releguoit à 30. lieuës de l'endroit où la faute avoit été commmise. *Bossus* raporte une chose encore plus surprenante; c'est qu'on décapita en *France* un Homme, pour avoir donné un baiser à une nouvelle-mariée. Un Evêque de *Spire*, qui vivoit du tems de l'Empereur *Rodolphe*, fut obligé de sortir de l'Empire, pour une pareille raison (*a*). Où en seroit-on dans la *Hollande*, si on y défendoit les Baisers avec la même rigueur?

La Femme de *Pisistrate* eût été aussi bien severe sur cet Article, si son Mari lui eût laissé suivre à cet égard son caprice. On en jugera par ce trait, que Mr. *Baraton* (*b*) a mis si joliment en Vers. C'est de *Pisistrate* dont il est parlé d'abord.

Hors son ambition nullement excusable,
Il ne s'est jamais vû d'Homme plus équitable,
Plus humain, plus rempli de moderation.
Il avoit une Fille aussi sage que belle,
Qui par son éducation
Des Vertus étoit le modele.
Un jeune Athénien l'aimoit éperdûment;
Il la vit passer dans la ruë,
Et par cet objet si charmant
Sa passion pour lors fut tellement émuë,
Que n'en étant plus Maître, il courut l'embrasser,
Imprimant sur sa bouche un baiser tout de flame.

(*a*) Biblioth. German. T. I. pag. 170.
(*b*) Poës. Div. pag. 57.

Dans cet ardent transport il pensa rendre l'Ame.
La Fille eut de la peine à s'en débarasser,
Et sortit de ses mains plus rouge qu'écarlate.
Quand la Femme de *Pisistrate*
Sur ce qui venoit d'arriver,
Etant imperieuse & fiére,
De rage & de dépit elle pensa crever.
Et dans l'ardeur de sa colere,
On nous outrage ainsi, dit-elle à son Epoux!
Quel affront! Quoi! Laisserez vous.
Une telle audace impunie,
L'insolent se joüer à nous?
Il faut absolument qu'il en perde la vie.
Tout beau, dit-il, Madame, est-ce qu'il est permis,
Pour un rien de pretendre une vengeance extrême?
Si nous punissons qui nous aime,
Comment traiterons-nous nos plus grands Ennemis?

L'excellent Homme que *Pisistrate*! sa Femme le valoit pas.

ARTICLE XXXIX.

Ressemblance entre le Tabac en poudre & l'Amour par Mr. V E**. accompagnée de Remarques, & d'une Reflexion preliminaire sur les trois Articles suivans.*

DU Tabac, de l'Amour, chacun est enrêté,
Le Soldat & l'Abbé, la Coquette & la Prude;
Par le bel-air d'abord on s'y trouve porté,
Ce bel-air du plaisir est bientôt escorté;
Le plaisir devient habitude,
Et l'habitude enfin devient necessité.

Quand

Quand c'est qu'il faut user de l'un & de l'autre.

Le Tabac & l'Amour flatent tous deux nos Sens,
Usons de tous les deux de la même maniere ;
Et quand nous n'aurons rien à faire,
Prenons-en pour passer le tems. *Idem.*

La doze de l'un & de l'autre.

Le Tabac & l'Amour se ressemblent fort bien ;
Beaucoup en fait du mal, un peu ne gâte rien.
Idem.

Le Pape *Innocent* XII. fulmina autrefois une excommunication contre ceux, qui prendroient du Tabac en poudre dans l'Eglise de *St. Pierre* à Rome. La raison de cette défense étoit fondée sur l'avis qui fut donné au St. Pere, qu'un Prêtre disant la Messe dans cette Eglise, avoit sa tabatiere ouverte sur l'Autel, & prenoit de tems en tems du Tabac. *Comme*, dit là-dessus Mr. Misson *(a)*, *il ne faut qu'une inattention, pour faire manquer le coup de la Transsubstantiation, le Pape a trés-sagement fait.*

Le Petit-Maître & le Gueux (b).

Un Petit maître aprés mauvaise chance,
Sortoit du jeu la tabatiere en main.

( ) N. Voïage d'Italie T. 3. pag. 211.
(a) Poësies de Mr. *De la Monnoye* P. 170.

Un Gueux passoit, qui vint à lui soudain,
Lui demandant l'aumône avec instance.
Des deux côtés grande étoit l'indigence.
Il ne me reste, Ami, dit le Jouëur,
Que du Tabac, en veux-tu ? Serviteur,
Repond le Gueux, qui n'étoit pas novice,
Nul beson n'ai d'éternuër, Seigneur,
Chacun me dit assez ; *Dieu vous benisse.*

Reflexion préliminaire sur les trois Articles suivans.

Avant que le tabac à fumer, le caffé, & le thé, fussent aussi à la mode qu'ils le sont à-present, les Gueux regardoient comme le Souverain-bien celui de pouvoir se-marier: mais aujourd'hui à ce desir, qui n'est rien moins qu'éteint chez eux, les Hommes y joignent encore le plaisir de fumer tout le long du jour du tabac ; & les femmes, la volupté de boire du caffé le matin, & du thé l'aprés-midi. Celles-ci vendroient plûtôt tout ce qu'elles ont de plus cher au monde, que de se passer de ces boissons ; Et il n'est rien que ceux-là ne fissent, pour avoir du tabac. Les gueux ne sont pas seuls dans ce goût-là.

ARTICLE XL.

*Les Charmes du Tabac à fumer & l'Antipathie d'*Amurat IV. *pour cette Plante.*

LE Sonnet de Mr. *Lombard* sur le tabac à fumer est connu même des Enfans. Mr. *Constantin de Renneville* a fait un Sonnet sur cette plante, lequel on pourra voir dans son *Inquisition Françoise* ou *Histoire de la Bastille* T. I. P. 99. Mais voici des Stances irregulieres sur le même sujet dont j'ignore l'Auteur, & lesquelles auront, je crois, les graces de la nouveauté.

Je n'ai jamais aimé le Vin,
L'Amour chez moi ne bat plus que d'une aile;
Une pipe à mes yeux paroit cent fois plus belle,
Que ni le Clairet ni Carin.
Le furieux Bacchus ne sauroit me charmer,
De la folle Venus fort peu je m'accommode;
Et j'aime beaucoup mieux la mode,
Qui nous fait aujourd'hui fumer.
Il n'est rien de plus agreable,
Qu'une pipe prise à longs traits;
J'y trouve cent charmes secrets;
Je ne vois rien de plus aimable.
J'en fais ma compagne fidele,
Et froide ou chaude, quand je veux,
Elle répond à tous mes vœux,
Sans jamais se montrer rebelle.
Mais si dans mon humeur fumante,
Rechargeant toûjours de nouveau,

Je veux de son charmant fourneau
L'ardeur un peu trop violente.
Alors dans le feu qui l'inspire,
Elle se plaint de son tourment,
Et d'un ton tendre & languissant,
Semble me reprocher sa peine & son martire.
J'ai même le plaisir de voir,
Par une petite inconstance,
Son teint changer en ma présence,
Et par degrés enfin passer du blanc au noir.
En compagnie ou dans l'étude,
Dans le monde ou la solitude
On s'en sert avec grand succés:
Des brouillards, des frimats la maligne influence
N'a jamais rien qui nous offence,
Pourvû qu'on fume sans excés.
Oui, tête à tête & sans témoins,
C'est elle seule que j'encense,
Je lui rens mille petits soins,
Et *Honny soit qui mal y pense*.
Je sai bien que la Gent galante,
Ce Peuple fade & precieux,
Pretend faire procés à ceux
Qui se servent de nôtre Plante.
Que les loüanges qu'on lui donne,
Sont un abus impertinent,
Qu'on ne doit souffrir à personne,
Et qui merite châtiment.
Mais quoi! pour un peu de fumée,
Entrer aussi fort en courroux?
Est-ce qu'un mouvement jaloux,
Vous auroit ainsi derangée?

Or bien menageons tout, & la Brune & la Blonde,
Entre la pipe & vous menageons nôtre soin;
Nous ne savons pas dans ce monde,
De qui l'on peut avoir besoin.
Mais, n'en déplaise à maînte Belle,

Je soûtiens que la pipe est bonne à la santé,
Et que de nôtre Vanité
Elle est l'image naturelle.
Si la pesanteur de ma tête
Me rend l'esprit sombre & rêveur,
Il ne faut que fumer pipete,
Me voilà dans ma belle humeur.
Ou si quelquefois mes pensées,
Voltigeant d'objet en objet,
Se trouvent toutes dissipées,
Sans s'attacher à leur sujet.
Par une vertu singuliere,
Ma pipe les fixe en fumant;
Et je me trouve en un moment,
Dans une attention entiere.
Du-moins c'est un amusement
Qui ne fait de tort à personne,
Qui nous plaît, qui fait qu'on raisonne,
En voici la preuve à l'instant.
Un Fumeur jamais ne s'ennuïe,
Renfermé dans lui-même & content de son sort,
Il a pour tout le monde un paisible suport,
Il vit sans chagrin, sans envie,
Et dans l'emblême de sa vie,
Il contemple en fumant l'image de sa mort.
Tout ce qui sous les Cieux tient nôtre Ame occupée,
Gloire, Grandeurs, Plaisirs, tout passe en un moment;
Si ma pipe n'est que fumée,
Le reste n'est rien que du Vent.
Ainsi, dans un doux tête-à-tete,
Je sens avec ma pipe un singulier plaisir,
En meditant tout à loisir,
La vanité des Biens dont le monde s'entête.
Quand je vois son ardent fourneau,
Former à mes yeux un nuage;

Je dis d'abord, voilà l'image
De tout ce que le monde a de grand & de beau.

Ses plus rares plaisirs sujets à l'inconstance,
Ainsi que mon Tabac se reduisent à rien;
Ce n'est qu'une vaine aparence,
Qui nous éloigne du vrai Bien.

Qu'on suive, si l'on veut, leurs funestes apas,
Quant à moi, je m'en tiens à ma pipe alumée;
Et j'aime encor mieux la fumée,
Que le Rien qu'on cherche ici-bas.

Il n'eût pas été bon pour l'Auteur de ces *Stances* d'avoir vêcu du tems, & sous la domination d'*Amurat IV.* qui defendit le Tabac à ses Sujets sous peine de mort; „ Et „ pour faire voir avec quelle exactitude il „ prétendoit qu'on observât cette Ordon- „ nance, on scia les bras & les jambes à „ deux malheureux qui furent trouvés, l'un „ vendant du tabac, & l'autre en prenant. „ Ensuite, on les exposa en cet état à la vuë „ du peuple, afin de l'intimider par un „ exemple si terrible. Un Homme & une „ Femme furent empalés tout vifs pour la „ même cause, & on leur attacha à cha- „ cun un rouleau de tabac autour du col. *(a)*

(*a*) Histoire de l'Empire Ottoman par *Mr. Ricaut* T. I. pag. 107.

ARTICLE XLI.

Cantate à la loüange du Caffé, avec des remarques.

L'AUTEUR du *N. Mercure de Trevoux* (a) croit le Caffé digne de toutes les loüanges qui lui sont données dans le Poëme que l'on va lire. *C'est*, continuë-t-il, *un Plaisir délicat qui ne coûte rien à la Raison & à la Vertu.*

Caffé, quels Climats inconnus
Ignorent les beaux feux que ta vapeur inspire?
Tu comptes dans ton vaste Empire
Des lieux rebelles à Bacchus.
Favorable liqueur, dont mon ame est ravie,
Par tes enchantemens augmente nos beaux jours.
Nous trompons le sommeil par ton heureux secours
Tu nous rens les momens qu'il derobe à la vie.
Favorable liqueur *&c.*
Par tes enchantemens *&c.*
L'Astre dont chaque nuit la clarté vive & pure
Vient du Soleil absent consoler la Nature,
Te doit souvent les regards des Humains:
Les feux rivaux de la lumiere,
Aux yeux savans par toi devenus plus certains
Decouvrent leur vaste carriere.
Que Minerve & ses Favoris
De tes divins apas connoissent bien le prix!
Caffé du jus de la bouteille
Tu combats le fatal poison,
Tu ravis au Dieu de la Treille

(a) Mois de Fevrier 1711. P. 175.

Le Bûveur que ton charme éveille,
Et tu le rens à la Raison,
Le Sage, s'il s'amuse à boire,
Ne se livre qu'à tes douceurs :
Tu sers les Filles de Memoire ;
Qu'Apollon celebre ta gloire,
La sienne accroît par tes faveurs.
Caffé &c.
Quand une habile main t'aprête,
Quel plaisir est égal à celui que tu fais ?
Ton odeur seulement te promet la conquête
Des Mortels qui n'ont pas éprouvé tes attraits.
O toi, liqueur que j'aime,
Regne, coule en tous lieux,
Bannis le Nectar même
De la table des Dieux ;
Fais sans-cesse la guerre
Au jus seditieux ;
Fais goûter à la Terre
Le doux calme des Cieux.
O toi &c.

„ A Constantinople les maris sont obligés „ de fournir du caffé à leurs Femmes, sinon „ elles peuvent s'en separer legitimement (a). Heureux nos maris ! s'ils en étoient quites avec leurs femmes pour du simple caffé : mais elles le veulent prendre encore dans des vases si précieux & quelquefois avec tant d'accompagnemens, qu'elles ruinent en peu d'années un mari qui n'est ni assez riche pour

(a) Voïage de l'Arabie Heureuse par Mr De la Roque. pag. 303.

soûtenir ces folles dépenses, ni assez ferme pour s'y opposer.

L'Auteur du *Saint-Evremoniana* observe „ que le caffé est un souverain remede contre „ la tristesse;& il raporte qu'une Dame,aprenant que son mari avoit été tué dans une „ bataille, s'écria, *Ah malheureuse que je suis!* „ *Vite qu'on m'aporte du Caffé.* Dés qu'elle l'eût pris, elle fut consolée. " Mais les offres de service d'un cavalier de bonne mine consolent bien mieux que le caffé, les veuves exterieurement éplorées : Aussi saisissent-elles avidement ce remede, dés-qu'il leur est presenté. Je copie, du *IV. Entretien des Ombres*, un bon-mot qui servira de preuve à ma Thése. „ Un bel-Esprit Anglois, quand il „ aprenoit la mort de quelque Gentilhomme „ de sa Province, ne manquoit pas de pren„ dre aussi-tôt la poste, pour aller rendre „ ses hommages à la veuve du défunt, & „ lui offrir ses services : & comme on le rail„ loit un jour, de ce que depuis plusieurs „ années qu'il se donnoit cette fatigue, ses „ offres n'avoient été acceptées nulle part, il „ répondit fort plaisamment ; *Qu'il avoit* „ *trouvé que toutes les Veuves, auxquelles il* „ *s'étoit adressé, étoient déja retenuës d'avance.*

ARTICLE XLII.

Eloge du Thé en Vers Latins par feu Mr. HUET *(a). Evêque d'Avranches. Avec la Traduction en Vers François par Monsieur. V* E***

I, puer, i, Theam confestim in pocula misce :
Urget non solitus lumina nostra sopor :
Mens stupet : obtusa languent in corpore vires :
Languorem solvet vivida Thea novum.
Dum loquor, ecce focis infertur sessilis olla :
Apposito infusus æstuat igne latex.
Protinus injicitur contortis Thea capillis.
Explicat implexas fervida lympha comas.
Impletur vacuum cœlesti nectare pectus ;
Intima vitalis permeat ossa calor.
Jamque fugit venis ignavi causa veterni ;
Marcida jam caco fomite membra vigent ;
Actutum incaluit blando mens icta vapore,
Dum felix agitat percita corda furor.
Non cura est animus, non luctu obnoxius ulli ;
Sed jocus, & risus, deliciæque placent ;
Urbanique sales, & tinctus sermo lepore ;
Et quæ multa solet fundere lingua dicax.
Nunc juvat assiduos intermisisse labores,
Et dulcem studiis inseruisse moram.
Nunc juvat & facili voces inflectere cantu.
Aut digitis resona ducere fila lyra.
O Thea ! O sacro demessa termite frondes !
O stirps magnorum munere nata Deum !
Qua te læta tulit regio ? quo limite Cœli

(*a*) In Commentario de rebus ad eum pertinentibus. pag. 304.

Alma salutifero germine turget humus?
Hanc pater Eois Phœbus conservit in hortis,
Aurora adspersit rore benigna suo.
Et, seu materno jussit de nomine dici;
Sive Deum ex donis, Thea vocata fuit.
Quippe tulere Dei nascenti munera plantæ:
Lætitiam Comus, Mars animosque dedit;
Tuque, Coronide, succos facis esse salubres;
Hebe, fers, rugis, canitieque moram;
Mercurius vegetæ mentis concessit acumen;
Argutum Musæ contribuére melos.
Ergo non alius in carmina sufficit æstus,
Qui Pimplæa rigat nobilis antra latex.
Hinc Thea quisquis crebro se proluit haustu,
Tradidit huic artes dexter Apollo suas;
Et caput implicuit lauro, curruque levatum
Sacra coronatis ad juga vexit equis.
Non ego dedignor, pariter sum muneris expers,
Thea meo tingis sæpius amne comas.
Spumea cumque suis inficit pocula succis;
Et mea jucundus fluxit in ora liquor;
Mens commota novo confestim excanduit œstro,
Venere ad numeros carmina sponte suos;
Carmina, quæ seri studeant didicisse nepotes;
Cadmeisque canat docta puella jugis;
Et circum recubans avida bibat aure juventus;
Aut agat ad teneros mollia membra modos.
Dicat, & Hæc istis cantabat Huetius antris,
Ostendatque mea saxa notata manu,
Livor edax, in me vanis incurris habenis,
Melpomene cedro nomina nostra linet.

Meque suis addet laudatrix Gallia fastis :
Illum post cineres spondet Apollo diem.

TRADUCTION.

Vite, Laquais, qu'on prépare du Thé,
Je sens mon esprit hebeté,
Une noire vapeur sur mes sens repanduë ;
Etourdit mon cerveau, trouble, obscurcit ma vuë ;
Dans mes veines le sang paroit s'être arrêté ;
Vite, Garçon, vite du Thé.
Qu'avec zele tu fais ce que ton Maître ordonne !
Qu'avec empressement tu répons à mes vœux !
Dans l'Airain déja l'eau resonne,
Par ses bouillons impétueux.
Cette aimable Plante grillée,
Dans les lieux que Phœbus desséche par ses feux ;
Develope déja sa feuille entortillée,
Et se défait de ses sucs savoureux.
Il semble que la Rose & l'Ambre
Versent leurs parfums dans ma chambre.
Goûtons de ce Thé précieux ;
De ce Nectar délicieux.
Rapide effet d'une liqueur divine !
Une douce chaleur coule dans ma poitrine ;
Je sens que des esprits nouveaux
Penetrent jusques dans mes os ;
Deja la plus vive allegresse
Bannit ma stupide paresse ;
Et par un feu subtil tout mon sang agité,
Dans ses canaux ouverts coule avec liberté.
Mon Ame est arrachée à sa sombre tristesse.
Elle sent les transports d'une agreable ivresse ;
Tous les objets à mon cerveau
S'offrent dans leur jour le plus beau ;
Mille images vives, brillantes,
Entrent en foule en mon esprit ;

A ma Raison tout plaît, tout rit ;
Mon cœur est inondé d'émotions touchantes ;
Eh ! pourquoi ne pas m'y livrer !
Chasse à-present, Sagesse austere,
Les rides de ton front severe,
Le vrai Sage sait folatrer.
Vivacité fine, legere,
Badinage spirituel, [sel,
Traits railleurs sans venin, mais tout remplis de
Vous pouvez seuls me satisfaire :
A-présent sans efort mon gozier s'ouvre aux chants
Les plus tendres, les plus touchans.
Sous mes agiles doigts ma Lyre qui resonne,
Par de rares accords & me charme & m'étonne,
C'est au Thé ravissant que je dois ces accords.
Dans quels heureux Climats, sur quels aimables bords
Te nourris-tu ? Plante sacrée,
En faveur des Humains par la Terre engendrée,
Digne présent du Ciel officieux.
Ton nom même, Plante Divine,
Nous garantit ta Celeste origine.
Je crois même que tous les Dieux
Pour te favoriser se liguent,
Qu'à l'envi tous ils vous prodiguent
Leurs presens les plus precieux.
Mars le Dieu sanglant des alarmes,
Te communique sa vigueur ;
Cômus, Dieu des Festins, te munit de ces charmes,
Qui des soucis rongeans savent sauver un cœur ;
Du jeune âge l'aimable Déesse,
Hébé, t'accorde le talent,
D'arrêter le cours violent
De la triste & foible vieillesse ;
Du puissant Jupiter Fils toûjours vigilant,
Chez toi Mercure a placé la semence

Du tour délicat & coulant
D'une vive & fine éloquence ;
Bacchus sur toi repand la quintessence
Du plus pur suc de ses Côteaux ;
Par le don de Phœbus, Panacée admirable,
De nos corps engourdis tu bannis tous les maux ;
Des Doctes Sœurs la troupe favorable
Des subtiles vapeurs, des Poëtiques eaux,
Arrose ton germe estimable ;
De là, qui boit du Thé s'empare d'Apollon
Bien mieux que l'habitant du mystique Vallon,
Qui puise une divine extaze,
Dans le ruisseau que produisit Pegaze.
Je le sai, je le sens ; dés-que cette liqueur
M'a gagné l'esprit & le cœur,
J'ai chez moi toute l'Hippocréne,
Ma fougueuse Muse m'entraîne ;
Des mots, qu'on ne sauroit changer,
D'eux-mêmes dans mes Vers paroissent s'arranger.
Témoins ces Chansons éternelles,
Dont nos Galands & dont nos Belles
Honorent les accords par leurs brillantes voix ;
Et qui jusques au dernier âge
Reveilleront les Echos de nos Bois,
Et feront des Oiseaux cesser le doux ramage.
Alors mon nom par tout vanté,
Quand avec ma fragile vie
Disparoîtra la noire envie :
Charmera la Posterité.
Je vois déja ce nom dans les Fastes de France,
Sur mille noms avoir la preseance ;
C'est là le Destin arrêté
Que m'ont promis Apollon & le Thé.

ARTICLE XLIII.

Avanture d'un Cavalier avec ſon chien, accompagnée d'un Plaidoïer ſuccint pour l'Ame des Bêtes, & ſur la maniere dont il faut les traiter.

UN Cavalier qui aime les Chiens à la paſſion, & qui fait coucher le ſien avec lui, aïant mangé un ſoir à ventre déboutonné d'excellentes figues noires, petites & rondelettes, telles qu'on en voit beaucoup dans le Païs de *Garonne*, trouva le lendemain dans ſon lit quelque choſe de fort aprochant d'une figue. Perſuadé que c'en étoit une, qui pouvoit y être tombée de ſa poche, il la mit goulûment dans la bouche, & y enfonça les dents juſqu'aux gencives : mais ce qu'il prenoit pour ce fruit, n'étoit qu'une figue de la façon de ſon pareſſeux de chien. Le Cavalier forma, pour la rejetter, la Muſique la plus enragée qui ſe ſoit jamais entenduë. Son chien, qui ne ſavoit que penſer de tons ſi aigres & ſi diſcordans, ſe jetta dans le moment à terre ; par où il évita prudemment d'être puni de ſa maudite pareſſe, comme le Cavalier venoit de l'être de ſon extrême avidité pour les figues. Le Maître revenu enfin de ſes nauſées, & le chien de

sa peur ; cet Animal s'en fut le caresser, mais d'un air si soûmis, qu'on eût dit qu'il y entendoit finesse, & qu'il reconnoissoit réellement sa faute. Le Cavalier, qui dans ces entrefaites avoit eu le tems de reciter plus d'une fois son Alphabet, reçut sa bête à bras ouverts, & lui pardonna d'autant plus aisement son équipée, qu'il ne lui étoit jamais arrivé d'en faire de pareilles. Depuis cette Avanture, le Cavalier n'aime plus tant les figues, mais il aime toûjours également son chien.

Qu'on ne s'étonne pas au reste, de la passion de nôtre Cavalier pour les chiens. Le savant *Juste Lypse* n'étoit rien moins qu'indiferent pour la Race Canine. « Il fut si afligé de ce qu'on lui avoit dérobé une chienne, qu'il pria ses Amis de faire des Vers sur la douleur que cette perte lui avoit causée. Etant à Louvain il avoit trois chiens, l'un nommé *Mopse*, l'autre *Mopsule*, & le troisiéme *Saphir*. Il les fit même peindre dans un tableau, & mit au bas de cette peinture de beaux Vers Latins, qu'il avoit faits à la loüange de ces trois Animaux. Il fait voir dans une de ses Lettres, que l'inclination qu'il a pour ces bêtes est trés-juste ; & il raporte quantité de remarques & d'Histoires curieuses, qui sont des preuves convainquantes de leur fidelité,

&

„ & d'un grand nombre d'autres bonnes qua-
„ lités, dont la Nature les a pourvuës. (a)

Si je m'étois trouvé les Lettres de *Juste Lipse*, j'aurois volontiers traduit quelques exemples de la fidelité des chiens : mais au défaut de ceux-là, en voici un autre qui seul en vaut mille. “ Dans un Village situé entre *Caën* &
„ *Vire*, sur la lisiére du Canton qu'on apel-
„ le le *Bôcage*, un Païsan de mauvaise hu-
„ meur maltraitoit souvent sa Femme, en-
„ sorte que les Voisins étoient quelquefois
„ obligés par ses cris à venir mettre entr'eux
„ le holà. Le Mari, las d'une compagne qui
„ lui deplaisoit, resolut de s'en défaire une
„ bonne fois. Il feignit de se reconcilier avec
„ elle; il changea de conduite, & dans les
„ jours de loisir, il lui proposoit des pro-
„ menades & des parties de plaisir. Un jour
„ d'Eté, aprés une grande chaleur, il la
„ mena se reposer sur le bord d'une fontai-
„ ne, dans un lieu assez sombre & assez
„ écarté. Il fit semblant d'être fort alteré.
„ La clarté de la belle eau, qui étoit devant
„ eux, les invitoit à boire. Il se coucha de
„ son long sur le ventre, & se desaltera à
„ longs traits; vantant la fraîcheur de l'eau,
„ & exhortant sa Femme à se rafraîchir
„ comme lui. Elle le crut, & fit ce qu'il ve-

(a. Additions de Mr. Teissier aux Eloges des Hommes savans par Mr. De Thou T. 4. pag. 130.

„ noier de faire. Lors-qu'il la vit en cette „ posture, il se jetta sur elle, & lui plongea „ la tête dans l'eau, pour la noier. Elle se „ debattit violemment, pour sauver sa vie: „ mais elle n'auroit pas été la plus forte, „ sans le secours de son chien, qui l'avoit „ suivie, qui l'aimoit, & qui ne la quitoit „ point. Il se jette sur le Mari, le prend à la „ gorge, lui fait lâcher prise, & sauve la „ vie de sa Maîtresse *(a)* “. Si, aprés cet „ exemple, les Femmes n'aiment pas les chiens, je ne sai ce qui pourra les leur faire aimer. Et comme il est sûr que, sans la mauvaise humeur du Païsan, son chien en eût fait autant pour lui s'il eût été à la place „ de sa Femme, je soûtiens que les Hommes doivent aussi aimer les chiens.

Mr. *Cassandre* n'entendant pas bien un endroit de la *Rhetorique d'Aristote*, qu'il a traduite, plûtôt que de laisser du vuide, y suplea par ce Proverbe: *Qu'il est honteux de n'avoir chez soi ni chien, ni chat* (b). D'où je conclus que ce François, & les personnes de sa Nation aiment les chiens & les chats. Les Hollandois en sont aussi logés-là. Je suis assez souvent témoin de l'ardeur, avec laquelle ils courent au secours d'un chien ou

(a) Huetiana. pag. 223.

(b) Note sur le chap. 34. du 2. Liv. de la Rhetorique d'Aristote.

d'un chat qu'on maltraite, ou qui se noie. Mais ici, comme par tout, il est des bourreaux de ces bêtes, & des autres; quoi-que la Raison & la Revelation nous exhortent également à en avoir soin, & à les traiter avec douceur.

Descartes a beau dire, les bêtes ne sont pas des Automates ou de pures Machines. Je crois au-contraire avec la Niéce de ce Philosophe, auquel, pour le remarquer en passant, on fait trop d'honneur, dirai-je, ou trop de tort que de le croire Auteur de cette Opinion: puis qu'*Aristote*, les *Stoïciens*, & leurs Sectateurs l'ont eüe avant lui. Je crois, dis-je, avec Mlle. *Descartes*, que les bêtes ont aussi du Jugement. Voici comme cette Dame s'en explique au sujet de la Fauvette de *Sapho*.

Voici quel est mon compliment
Pour la plus belle des Fauvettes,
Quand elle revient où vous êtes.
Ah, m'écriai-je alors avec étonnement,
N'en déplaise à mon Oncle, elle a du jugement!

J'adopte encore le raisonnement de l'illustre Mlle. *De Scudery*. On sait qu'il est fondé sur deux Automates *Chiens* de different sexe, & sur deux Automates *Montres*, que cette Dame compare ensemble à certain égard, & d'où elle tire une consequence tout-à-fait fa-

vorable à l'Ame des bêtes. Le P. *Daniel* est à ce sujet de l'avis de nos Dames. L'incomparable *Grotius* étoit si éloigné de croire, que les bêtes n'eussent ni connoissance ni sentiment, qu'il a osé avancer, *Que Dieu lui-même leur servoit, en quelque manière, d'Ame.* Je pourrois pousser plus loin mon Plaidoïer en faveur de l'ame des bêtes, si je n'étois persuadé qu'en ceci, comme en bien d'autres choses, un modeste & sincere aveu de nôtre ignorance est préferable à une hardie mais incertaine décision. Au reste, je ne suis nullement surpris qu'il se trouve des Partisans du sentiment oposé; puisque sans compter les *Turcs*, il y a eu des Auteurs dans nôtre Occident, qui ont entrepris de demontrer, que les Femmes mêmes n'ont point d'Ame.

Fin de la III. Partie.

LE
JE NE SAI QUOI.

QUATRIEME PARTIE.



ARTICLE PREMIER.

Le Célibat recommandé aux gens ſages, & aux Perſonnes Lettrées.

DISONS quelque choſe du Célibat avant que de parler du Mariage. Entre tous les états de la vie, la Virginité peut être comptée la prémiere. La difficulté qu'on a à reſiſter à la Nature, eſt aſſûrement l'une des choſes qui la rend plus recommandable dans le monde, où elle eſt *l'Ornement des mœurs, la ſainteté des Sexes, le lieu de la Pudeur, la paix des Familles, & la ſource des plus ſaintes amitiés. C'eſt une belle fleur conſervée cherement dans un jardin muré de toutes parts.* Mais ce ne ſont pas ſeulement les Chrétiens, qui ont eu la Virginité en veneration. Les Païens &

les Barbares mêmes ont eu pour elle une estime toute particuliére. Les Romains lui firent bâtir un Temple, & élever une Statuë qu'ils apelloient *Bucca Veritatis*. Cette Statuë décidoit de la Virginité ou de l'Infamie des Filles. Témoin la Fille du Roi de *Volaterre*, qui aprés lui avoir mis le doigt dans la bouche n'en fut point morduë ; & ainsi se justifia de l'injure qu'une vieille Femme avoit fait à sa pudicité. Il n'en arriva pas de même, à ce qu'on dit, à l'égard d'une autre, qui étant accusée de même crime, eut le doigt emporté. On sait encore quelle veneration ont eu ces mêmes Peuples pour les Vierges Vestales, & le fameux Edit que l'Empereur *Tibere* fit publier. La Fille de *Sejan*, qui n'avoit pas encore atteint l'âge de puberté, fut déflorée par le bourreau, avant que d'être étranglée, pour ne pas deshonorer la Virginité. Les Poëtes nous ont aussi marqué l'estime qu'ils en faisoient; & leur Fable nous aprend que *Daphné*, changée en Laurier, ne peut aujourd'hui souffrir le feu sans se plaindre, comme autrefois elle ne pouvoit souffrir le feu impudique de la concupiscence. (*a*)

Tertullien dit, *Que le Mariage est une chose illicite & infame.* Je renvoïe aux Articles 22 & 23 ce que lui & d'autres peres Grecs &

(*a*) Tableau de l'Amour consideré dans l'état du Mariage Part. 2. Ch. 1. Art. 3.

Latins ont pensé des *Nôces reïtérées.*

Les *Abeliens* qui ne vouloient pas que les Hommes fussent seuls, leur ordonnoient de prendre chacun une Femme pour aide, sous la defense expresse pourtant d'avoir avec elle aucun commerce charnel. Quand un homme & une femme étoient entrés dans cette espece de societé, ils adoptoient deux enfans, un Garçon & une Fille, qui heritoient de leurs biens, & qui dans la suite étoient mariés ensemble; mais sous la condition, de ne pas songer à la propagation du Genre-Humain, & d'adopter aussi deux enfans de different sexe (*a*). Un Bel-Esprit de nos jours a dit de ces Sectaires, *Qu'ils avoient l'aparence du Mariage, mais qu'ils en avoient renié la force.*

Le P. *Dubosc* raporte, dans son *Traité de l'Honnête-Femme*, qu'un Saint Personnage dit à sa sœur qui avoit pris le voile, *Qu'elle avoit changé l'eau en vin.*

Mr. *De la Loubere* écrit que chez les *Siamois* le Mariage est un état de peché, & le Célibat un état de perfection: mais comme ils se marient presque tous, ils prétendent que l'exacte vertu n'est faite que pour leurs Prêtres.

Il est parlé, dans les *Reflexions serieuses de*

(*a*) Pensées Libres sur la Religion, l'Eglise, & le bonheur de la Nation P. 251.

Robinson Crusoe, d'un Homme fameux par ses lumieres qui soûtenoit; *Que le commerce qu'un Homme peut avoir avec une Femme est l'action du monde la plus basse, & la plus indigne de sa nature.* Comme le Savant que *Robinson* a en vuë m'est entierement inconnu, je ne saurois décider, si à l'exemple des *Siamois* cet habile-homme a soûtenu une chose & pratiqué l'autre; ou s'il a toûjours vêcu conséquemment à ses principes.

Palingenius (*a*) s'énonce sur le Mariage en ces termes.

Quamquam aliqui laudant, tamen hoc, me judice, sanctis
Æthereisque viris non convenit. Impedit uxor
Natorumque effrenus amor, divina Sophorum
Ingenia & mentes contemplari alta volentes.

Paroles qui sont à-peu-près l'équivalent des suivantes, que Mr. *Chevreau* (*b*) fait dire à un Evêque de Chartres. Il est impossible que le Sage soit occupé, sans distraction & sans embarras, des Livres qu'il aime & de la Femme qu'il doit aimer; Qu'il se partage également entre les habits, les meubles, les bijoux, & les bagatelles de cette derniere, & la Philosophie qui lui demande son cœur tout entier.

(*a*) *Zodiacus Vitæ in Capricorno, V.* 239.
(*b*) Chevræana, T. 2, P. 416.

Gaudeat

Gaudeat uxorum & natorum amplexibus ille
Qui tantum terrena sapit, crebrosque hymenaos
Alvoret.

Que ceux donc qui ne tiennent qu'à la Terre & qui ne soûpirent que pour les choses sensibles & matérielles, se marient une & plusieurs fois; qu'ils mettent des Enfans au monde.

——— At Sapiens latetur cœlibe vitâ,
Sit castus, purusque & mente & corpore.

Mais que l'Homme qui se pique de Sagesse renonce au Mariage, qu'il soit pur & chaste d'effet aussi bien que de pensée.

Le précepte de *Palingenius* ne fut jamais observé de personne au point qu'il l'a été de *Michel Verin* de Florence, dont nous avons de si beaux Distiques. Ce Poëte aima mieux se laisser mourir à l'âge de 17. ans que de prolonger sa vie par le Mariage.

Promittunt Medici Venerem mihi ferre salutem,
Non tanti vita sit mihi certa salus.

Aussi merita-t-il cette rare & glorieuse Epitaphe, que *Politien* lui fit;

Sola Venus poterat lento succurrere morbo ;
Ne se pollueret, maluit ille mori. (a)

On conte la même chose d'*Amedée*, Evêque de Lausane, dans un Ouvrage assez curieux de Mr. *Labrune*. (b)

J'ajoute encore une autorité à celles que j'ai déja alleguées. L'un des Freres *Valois* disoit ; Que dès que les Savans ont pris Femme, il leur faut renoncer aux Livres ; sur tout si c'est une Femme comme celle de *Pâquier*, laquelle par ses crieries continuelles obligeoit son Mari à crier comme elle, & sur le même ton (c). Je dis moi, que supposé même que les Savans n'épousent pas des *Xantipes*, leurs Femmes les empêchent cependant par ailleurs de faire des Livres ; *Quippe volentes nolentes, plus occupati compositioni liberorum quàm librorum.* Ou s'il y a eu des Savans, qui sur cet Article se sont moqué de leurs Femmes, elles les ont raillé à leur tour d'une maniére bien sanglante. L'Epouse d'un Savant Arabe disoit à son Mari ; *Qu'elle avoit plus de jalousie de ses Livres que de ses Maîtresses.* J'ai connu une Dame qui se plaignoit ; *Que*

(a) Biblioth. Choisi. de *Colomiés.* P. 172.
(b) Mélanges Historiques P. 45.
(c) Mêlange d'Hist. & de Liter. par De *Vigneul-Marville* T. 2. P. 213.

son Mignon, qui a beaucoup écrit, *ne savoit faire que des Esprits.* Une autre, dont le Mari lisoit au lit, se fit aporter une quenouille, & fila. Une quatriéme enfin, dont l'Epoux meditoit, quoi-que couché à son côté, lui demanda, *S'il dormoit ou s'il étoit indisposé*; sur quoi aïant répondu, *Qu'il n'étoit ni endormi, ni malade*; elle lui repartit, *Et doncques.*

Conclusions de tout cela que le Célibat convient parfaitement aux Gens de Lettres. Un Auteur (*a*) en exclud seulement les Medecins, *N'est-ce pas une justice*, dit-il, *qu'ils rendent à l'Etat quelques Hommes, pour ceux qu'ils lui enlevent à toute heure?*

Complimens d'un Mari à sa Femme.

Paul, dans Paris chez son Maître logé,
D'aller à Rheims voir sa Femme eut congé;
A son départ deux de ses Camarades,
Nos complimens, Paul, à vôtre Moitié,
Lui dirent-ils; & pour nôtre amitié,
En arrivant la nuit deux embrassades.
Ainsi fut dit, ainsi Paul le promet;
Et sans tarder en chemin il se met.
Dès-qu'il arrive, à sa Femme il raconte
Les complimens de ses deux bons amis;
Et la nuit même, en homme de bon compte,
Il satisfait à ce qu'il a promis;
Puis se rendort. Elle mal endormie,
Mon cœur, dit-elle, au bout de quelque tems,
N'avez-vous point pour amis d'autres gens

(*a*) Amusem. Sér. & Comiq. P. 56.

Chez vôtre Maître ? Oui, sans-doute, Mamie,
Tout sommeillant lui répond son Epoux ;
Mais je n'ai d'eux nul compliment pour vous. (*a*)

Compliment d'une Femme à son Mari.

Un Mari jeune encor, au retour d'un Voïage,
Ne pouvant avec Femme aussi belle que sage
User des droits du mariage,
Quoi-qu'il l'aimât fort tendrement.
Son Epouse lui dit, Mon Cher, sans compliment,
Vous êtes bien avancé pour vôtre âge. (*b*)

„ Dans les Tribunaux des Etats Luthé-
„ riens, quand l'un des conjoints refuse à
„ l'autre le devoir conjugal sans excuse légi-
„ time ; on fait d'abord des injonctions à la
„ partie dont on se plaint, on saisit ensuite
„ ses effets mobiliaires ; & si ces moïens ne
„ produisent point leur effet, on prononce
„ le divorce, & on permet à la partie qui se
„ plaint de passer à de secondes nôces : dans
„ quelques endroits on condamne les refrac-
„ taires au bannissement. (*c*).

(*a*) Mr. Regnier Desmarais, Poës. Françoise. T. I. Partie. 178.
(*b*) Cour. Polit. & Gal. du Jeudi 20 Mars 1719.
(*c*) Journ. des Sçav. Mai 1721. P. 572.

ARTICLE II.

Remedes contre les attraits des Brunettes.

I. Remede par Mr. De FONTENELLE.

BRUNETTE fut la gentille femelle,
Qui tant charma les yeux de Salomon,
Et renversa cette docte cervelle,
Dont les beaux dits sont cités au Sermon.
Qui dit Brunette, il dit spirituelle;
Il dit aussi vive comme un Demon:
Or, s'il vous plaît, tous ces jolis visages,
Qui de la Grece affolerent les Sages,
Et comme Oisons les menoient par le bec,
Qui pensez-vous que ce fussent? Brunettes,
Aux beaux yeux noirs, & qui dans leurs goguettes
Disoient, Dieu sait! gentillesses en Grec.
Autre Brunette aujourd'hui me tourmente,
Moi Philosophe ou du moins Raisonneur,
Et qui pensois acquerir tout l'honneur,
Et tout l'ennui d'une ame indifferente.
Or vous, Messieurs, qui faites vanité
Des tristes dons de l'austere Sagesse;
Quand vous voïez Brunettes d'un côté,
Passez de l'autre en toute humilité:
Brunettes sont l'écueil de nôtre espece.

II. Remede par feu Mr. HUET, *Evêque d'Avranches.* (a)

„ L'Amour n'est pas seulement une passion

(a) Huetiana Art. 103.

„ de l'Ame, comme la Haine & l'Envie ;
„ mais c'eſt auſſi une maladie du Corps com-
„ me la Flévre. Elle eſt dans le Sang & dans
„ les eſprits, qui s'allument & s'agitent
„ extraordinairement ; & on pourroit la
„ traiter méthodiquement par les régles de
„ la Medecine, pour la guerir. Je crois
„ que l'on en pourroit venir à bout par
„ de grandes ſueurs, & de copieuſes ſai-
„ gnées ; qui emportant avec l'humeur ces
„ eſprits enflammés, purgeroient le ſang,
„ calmeroient ſon émotion, & le rétabli-
„ roient dans ſon état naturel. Ce n'eſt pas
„ une ſimple conjecture, c'eſt une opinion
„ fondée ſur l'experience. Un grand prince,
„ que nous avons connu, atteint d'une amour
„ violente pour une Demoiſelle d'un grand
„ merite, fut contraint de partir pour l'Ar-
„ mée. Tant que ſon abſence dura, ſa paſ-
„ ſion s'entretint par le ſouvenir, & par un
„ commerce de Lettres fort frequent & fort
„ regulier, juſqu'à la fin de la campagne,
„ qu'une maladie dangereuſe le reduiſit à
„ l'extremité. On proportionna les remedes
„ au mal, & on mit en uſage tout ce que la
„ Medecine enſeigne de plus efficace. Il re-
„ prit ſa ſanté, mais ſans reprendre ſon
„ amour, que de grandes évacuations avoient
„ emporté à ſon inſçu : Car ſe perſuadant
„ d'être toûjours amoureux, & ne l'é-

„ tant plus que de memoire, il se trou-
„ va froid & sans passions auprés de celle
„ qu'il croïoit encore aimer. Chose pareille
„ arriva à un de mes Amis intimes, qui aïant
„ été delivré d'une fiévre longue & opiniâ-
„ tre, par une espece de crise, qui consista en
„ sueur, il se trouva délivré en même tems
„ d'un amour importun & incommode, dont
„ il étoit tourmenté depuis long-tems. De-
„ sorte, que, lors-qu'aprés sa guerison
„ il voulut reprendre son même train de
„ galanterie, & continuer ses soins amou-
„ reux, il ne sentit plus ses anciens empres-
„ semens, & fut étonné de ne reconnoître
„ plus en lui qu'indifference & que langueur,
„ au lieu de sa vivacité & de sa tendresse
„ passée.

III. Remede.

Au raport d'*Oléarius*, les Perses se servent du Caffé, afin de moderer leur chaleur pour les Femmes. Ils racontent à ce sujet qu'un de leurs Rois, *Sultan Mahomet Kasuin* qui regnoit avant *Tamerlan*, s'étoit si fort accoutumé à ce brûvage, qu'il en prit une aversion inconcevable pour sa Femme; & que cette Reine aïant demandé un jour, ce qu'on vouloit faire à un Cheval que l'on avoit lié & jetté par terre, ne l'eût pas plû-

tôt apris, qu'elle dit que si on lui donnoit seulement du Caffé, il deviendroit en moins de rien aussi froid que son Mari.

Parmi Bourgeois & Gens de Cour
Le Caffé maintenant est si fort à la mode,
Que l'on en use chaque jour:
Cependant il est incommode,
Et rend l'homme moins propre au plaisir de l'amour,
C'étoit le sentiment de l'aimable Glycére.
Elle s'aperçut bien qu'Alcidon son Mari,
Depuis qu'il en faisoit son regal ordinaire,
Paroissoit de glace paîtri,
Et n'avoit plus d'ardeur pour l'amoureux mystere.
Il avoit un Cheval entier & vigoureux,
Qui lui faisoit beaucoup de peine.
L'aspect d'une Jument le mettoit hors d'haleine,
On n'en pouvoit jouïr, tant il étoit fougueux.
Il faut qu'il soit hongré, dit-il, c'est une afaire
Que je ne veux plus qu'on differe,
Dès-qu'il voit des Jumens il est trop échauffé.
Sans le martyriser, mon Epoux, dit Glycere,
Faites lui prendre du Caffé. (a)

ARTICLE III.

Eloge du Mariage.

LEs Juifs, qui font du *Célibat* une condition maudite, se marient avant l'âge de vingt ans.

(a) Poëſ. Div. du Sr. Baraton. P. 196.

Quelques Rabbins ont crû que le Juif sans Femme ne peut être apellé Homme, parce que dans le I. Chap. de la Genése; *Dieu créa l'Homme à son image & qu'il les créa Mâle & Femelle.* Qu'il ne peut être beni de Dieu; parce que dans le même Chapitre, *Il les bénit.* Qu'il est sans joie; parce qu'il est marqué dans le IX. Chapitre de l'Ecclesiaste; *Sois tous les jours de ta vie en joie avec la Femme que tu as aimée.* Qu'il est sans bien; parce qu'on lit au XXII. des Proverbes, *Que celui qui trouve une Femme, trouve un Bien*: & qu'avant que Dieu eût créé la Femme, il dit: *Il n'est pas bon que l'Homme soit seul, faisons lui une aide.* (*a*)

Les Romains privoient des Legs Testamentaires tous ceux qui ne se marioient point. Ils decernoient des honneurs publics aux Femmes qui avoient eu huits enfans, & leur faisoient une pension qui répondoit à la gloire de leur Empire. Ils donnoient même à leur Statuë une place dans le Capitole *Louis XIV.* qui aimoit le *Grand* jusques dans son. Nom, voulut en 1667. accorder des priviléges & des pensions à ceux de ses Sujets qui auroient eu douze Enfans; mais par malheur pour les Gens prolifiques qui peut-être s'étoient deja mis en frais, la Declaration du Monarque de France ne fut pas executée.

(*a*) Chevræana, T. 2. P. 376.

Les Habitans de *Corinthe* refusoient la sepulture, à ceux qui avoient vécu dans le Célibat.

Les *Athéniens* les fustigeoient devant leurs Autels, les jours de leurs Fètes solemnelles.

Dans la République de *Platon*, celui qui passoit les trente cinq ans, & qui ne se marioit pas, devoit payer chaque année une amende, selon le revenu de son Bien : mais si cette peine n'étoit pas capable de le porter au Mariage, il étoit regardé comme un infame, la jeunesse le méprisoit, il parloit sans être écoûté ni obéi, & si le ressentiment l'obligeoit à maltraiter quelqu'un de ceux qui l'insultoient comme un mauvais Citoyen, tous generalement se devoient jetter sur lui, & donner du secours à l'autre.

Il y a des *Tartares* à qui le Mariage semble une chose si necessaire, que si leurs Enfans meurent avant que d'avoir été mariez, ils celebrent pourtant leurs Nôces, en brûlant sur leurs Buchers les Contracts de leur Mariage, & la Dot même en peinture.

Toute personne, a dit quelqu'un, qui se sent de l'éloignement pour le Mariage, est ou un Ange ou une Buche. *Qui abhorret à Societate conjugali vel Angelus est vel Stipes.* Sur ce pied-là, que penser de ce Gentilhomme ? Qui, formé uniquement pour les

travaux de Mars, disoit ; qu'il haïssoit dans le Sexe ; *Usque ad illam corporis fœminei partem undè in lucem prodierat.*

. . . . .

Moliére (*a*) fait tenir ce discours à *Celie* par sa suivante.

Quoi ! refuser, Madame, avec cette rigueur
Ce que tant d'autres gens voudroient de tout leur cœur ?
A des offres d'Hymen répondre par des larmes,
Et tarder tant à dire un *Oüi* si plein de charmes ?
Helas ! que ne veut-on aussi me marier ?
Ce ne seroit pas moi qui se feroit prier :
Et loin qu'un pareil *Oüi* me donnât de la peine,
Croyez que j'en dirois bien vîte une douzaine.
Le Précepteur, qui fait repeter la leçon
A nôtre jeune Maître, a fort bonne raison,
Lorsque nous discourant des choses de la terre,
Il dit que la Femelle est ainsi que le Lierre,
Qui croît beau tant qu'à l'Arbre il se tient bien serré,
Et ne profite point, s'il en est separé.
Il n'est rien de plus vrai, ma très-chere Maîtresse ;
Et je la trouve en moi chetive pécheresse.
Le bon Dieu fasse paix à mon pauvre Martin ;
Mais j'avois, lui vivant, le teint d'un Cherubin,
L'embonpoint merveilleux, l'œil gai, l'ame contente,
Et je suis maintenant ma Commére dolente.
Pendant cet heureux tems, passé comme un éclair,
Je me couchois sans feu dans le fort de l'Hiver :
Secher même les draps me sembloit ridicule,
Et je tremble à present dedans la Canicule.

(*a*) Comédie de *Sganarelle.*

Enfin il n'est rien tel, Madame, croyez-moi,
Que d'avoir un Mari la nuit auprès de soi;
Ne fût-ce que pour l'heur d'avoir qui vous saluë,
D'un *Dieu vous soit en aide*, alors qu'on éternuë.

Mr. (*a*) *Despreaux* met dans la bouche d'un Mari l'exclamation que voici.

Quelle joye en effet! quelle douceur extrême!
De se voir caressé d'une Epouse qu'on aime;
De s'entendre apeller *petit Cœur* ou *Mon Bon*;
De voir autour de soi croître dans sa maison,
Sous les paisibles Loix d'une agreable Mere,
De petits Citoyens dont on croit être Pere
Quel charme! au moindre mal qui nous vient menacer,
De la voir aussi-tôt acourir, s'empresser,
S'effrayer d'un peril qui n'a point d'aparence,
Et souvent de douleur se pâmer par avance.

ARTICLE IV.

Avis communs aux deux Sexes sur le Mariage.

SENÉQUE compare le Mariage à une Urne, où avec de l'Or il y a aussi une Vipere. *In eâdem urnâ aurum est & vipera.* Pensée que Monsieur *Lebrun* a mise en œuvre dans cette Epigramme qu'il adresse aux Amans.

Aimer une Beauté Chef-d'œuvre de Nature,

(*a*) Sat. X. 9.

Amans, pardonnez-moi cette comparaison,
C'est d'un poignard doré se faire une blessure,
Ou dans un riche Vase avaler du poison.

Le Mariage, *selon Theodecte*, & la Vieilles-" se ont ceci de commun, que les Hommes " désirent également de parvenir à l'un & à " l'autre; mais ils n'y sont pas plûtôt arrivez, " qu'ils commencent à s'en repentir. „ Ou, comme l'a dit Monsieur *du Fresny*, Le Païs de Mariage a cela de particulier, que les Etrangers ont envie de l'habiter, & les Habitans naturels voudroient en être exilez. Idée qu'un Auteur, qui a écrit depuis, a mise ainsi en Vers.

Le Païs du Mariage
Est un drôle de Païs.
Quoique pour l'habiter l'Etranger fasse rage,
Les Habitans voudroient qu'ils en fussent bannis.

Un Ancien, à qui l'on demandoit s'il falloit se marier vieux, ou jeune, répondit: " Quand tu es jeune, dis que le tems de te " marier n'est pas encore venu; & quand tu " seras vieux, dis que le tems en est passé.

J'aime autant voir un boiteux
Danser avec ses bequilles,
Qu'un Vieillard, fade amoureux,
Cajoler de jeunes Filles. *Mr. Lebrun.*

Mr. *De la Rochefoucault* assûre, " Qu'il y a peu de Mariages délicieux. "

Robin vient d'épouser Climene ;
Comme ils s'aiment beaucoup tous deux,
Ils ont fait un accord entr'eux,
De ne se quereller que trois fois la semaine. *Item*

L'Abbé *Regnier Desmarais* apelle un simplement bon Mariage, la *Pierre Philosophale*.

Quand un Mari, quand une Femme,
Vivent de telle sorte entr'eux,
Que ce n'est qu'un cœur & qu'une ame,
Il n'est point d'état plus heureux.
Mais, si l'on s'en raporte à ceux
Qui sont sous la loi conjugale,
C'est la *Pierre Philosophale*,
De n'être qu'un, quand on est deux.

Le Sieur *Du Commun* que j'ai déja cité, & dont on a mis les Poësies à la suite du *Traité des Tetons*, s'exprime, comme il suit, sur le Mariage.

L'Hymen est un chatouil'eux cas,
Avant qu'on s'y soumette il faut bien s'en instruire.
Il n'est rien à mon sens de meilleur ni de pire,
Et c'est le Paradis ou l'Enfer d'ici-bas.

Mr. *Lebrun*, dont les fréquentes citations

que j'en fais, déplairont d'autant moins, qu'on ne le connoit guéres dans ce Païs, dit:

L'Hymen a ses apas, l'Hymen est un lien,
Qui peut unir un cœur à l'objet qu'il adore;
Mariez-vous, vous ferez bien;
Ne vous mariez pas, vous ferez mieux encore.

Enfin que ne doit pas avoir crû Monsieur *Thibaut* du Mariage? lui qui a avancé de l'Amour,

C'est le Lutin qui fait qu'on ne dort pas,
Qu'on ne vit qu'à demi, qu'à toute heure on expire,
Qui dès le grand matin tourne & hâte nos pas,
Vers un Objet qui fait nôtre martyre.
C'est ce charmant accord qui nous force d'aimer,
C'est ce je ne sçai quoi qu'on ne peut exprimer.
En un mot, c'est ce feu toûjours insatiable,
Qui nous dévore & nous suit en tout lieu,
Plusieurs disent que c'est un Dieu;
Pour moi je crois que c'est un Diable.

ARTICLE V.

Prévention des Amans pour leurs Maîtresses, & des Maîtresses pour leurs Amans.

Les Amans.

L'On voit les amans vanter toûjours leurs choix:
Jamais leur passion n'y voit rien de blâmable,
Et dans l'objet aimé tout leur devient aimable;

Ils comptent les défauts pour des perfections,
Et sçavent y donner de favorables noms.
La Pâle est aux Jasmins en blancheur comparable;
La Noire à faire peur un Brune adorable;
La Maigre a de la taille & de la liberté;
La Grasse est dans son port pleine de majesté;
La Mal-propre sur soi de peu d'attraits chargée,
Est mise sous le nom de Beauté negligée;
La Geante paroît une Déesse aux yeux;
La Naine un abregé des merveilles des Cieux;
L'Orgueilleuse a le cœur digne d'une Couronne;
La Fourbe a de l'esprit; la sotte est toute bonne,
La trop grande Parleuse est d'agreable humeur;
Et la Muette garde une honnête pudeur.
C'est ainsi qu'un Amant, dont l'ardeur est extrême,
Aime jusqu'aux défauts des personnes qu'il aime.

Ces Vers de *Moliére*, tirez de sa Comédie du Misantrope sont une Imitation de ceux qu'on lit dans *Lucréce* Liv. 4. V. 1155. &c.

La Maîtresse.

De fades complimens *Alcidas* nous assomme,
Au gré de sa *Philis* c'est un fort galant-homme.
L'emportement d'*Arcas* & sa farouche humeur
Sont dans l'esprit d'*Ismene* une noble candeur.
La noire hypocrisie a le nom de prudence,
On donne au vain babil le titre d'éloquence.
L'insolent petit Maître a les airs cavaliers,
On nomme genereux les sentimens altiers;
Le prodige discret a l'ame liberale;
L'impertinent bouffon est d'humeur joviale;
L'esprit de bagatelle est un esprit joli;
L'adulateur infame est un Homme poli;

L'effronté

L'effronté patineur aime le badinage ;
L'étourdi devient vif ; le niais devient sage.
Enfin si les attraits sont cause de l'amour,
L'Amour sçait prodiguer des charmes à son tour.

*Monsieur V**. E***. dans son Misantrope du Lundi 8. Juin* 1711.

ARTICLE VI.

De l'Enlevement en Amour.

Balade par Monsieur SARRASIN.

CE gentil joli jeu d'Amours
Chacun le pratique à sa guise ;
Qui par Rondeaux & beaux discours,
Chapeaux de fleurs, gente cointise,
Tournoy, bal, festin, ou devise,
Pense les Belles captiver :
Mais je pense, quoi qu'on en dise,
Qu'il n'est rien tel que d'enlever.

C'est bien des plus merveilleux tours
La passe route & la maîtrise :
Au mal d'aimer c'est bien toûjours
Une prompte & souevre crise :
C'est au gâteau de friandise
De Venus la fêve trouver.
L'Amant est fol qui ne s'avise,
Qu'il n'est rien tel que d'enlever.

Je sçai bien que les premiers jours
Que Becasse est bridée & prise,
Elle invoque Dieu au secours,

Et ses Parens à barbe grise :
Mais si l'Amant, qui l'a conquise,
Sçait bien la Rose cultiver,
Elle chante en face d'Eglise,
Qu'il n'est rien tel que d'enlever.

C'étoit là aussi le sentiment de *Lycurgue*. Il vouloit par ses Loix (*a*) que le Mari enlevât la Femme qui lui étoit destinée, qu'il l'allât trouver en secret pour lui donner des marques de son amour, & pour recevoir des preuves de sa tendresse ; & puis qu'il s'en retournât coucher dans les dortoirs publics de *Sparte*, qu'il tint souvent la même conduite ; que leur ardeur mutuelle conspirât à leur faire trouver l'occasion de se voir sans être surpris ; & que tous les plaisirs qu'ils goûtoient fussent dérobez. Autrement il y auroit eu de la honte pour eux, s'ils avoient été découverts : de maniére qu'ils n'avoient point une pleine liberté, qu'ils n'eussent plusieurs années de Mariage, & plusieurs Enfans.

(*a*) Je copie la *Morale Universelle du Sieur* des Coustures. pag. 52.

ARTICLE VII.

A quel âge il faut se marier, avec les remarques sur l'ducation des Enfans, & une Déclaration d'Amour Normande.

LES Enfans étant, ou devant être (*a*) la principale fin qu'on se propose dans le Mariage ; *Plutarque* disoit : *Que pour les avoir forts & robustes, il ne faloit pas les marier trop jeunes.* Car ajoûte le Sçavant Couple (*b*) qui en 1694. commença à donner en François avec des Notes *Les Hommes illustres de Plutarque*, il en est des Hommes comme des Arbres. Les fruits des plus jeunes sont ordinairement imparfaits & inutiles : & c'est par cette raison qu'un Oracle : (qui fut donné aux *Trezéniens*, dont le sens étoit qu'ils mouroient, parcequ'ils mangeoient leurs fruits trop verds) fut expliqué, comme si l'Oracle eût dit, qu'ils mouroient, parce qu'ils prenoient des Femmes trop jeunes.

S'il ne falloit pas dans la societé des Soldats, des Laquais, & des Artisans de tous les genres, comme il y faut des Maîtres, des

(*a*) S'il en faut croire *Juvenal* Sat. V. 140. les Hommes ne se proposent pas toûjours cette fin.
Jucundum & charum sterilis facit uxor amicum.
(*b*) Monsieur & Madame Dacier.

Princes, & des Generaux d'Armée ; je serois sur cet Article bien moins indulgent que *Plutarque*, envers les Persones qui seroient de ma dépendance, & je voudrois qu'avec un âge mûr, elles eussent encore assez de fortune & de capacité, pour entretenir & pour bien élever leur Famille. Ce dernier point sur tout est si important pour la Jeunesse ignorante, & par cela même encline à imiter les mauvais exemples, que *Quintilien* vouloit que jusqu'aux Nourrices parlassent bien leur Langue, & que *Chrysippe* les souhaittoit, Sçavantes. Mais comme les Hommes ne cherchent point ces qualitez dans les Femmes, celles-ci ne s'apliquent ni au Sçavoir ni à parler purement la Langue qu'elles ont sucée avec le lait. Les Peres n'exigent pas même ces qualitez, dans les Précepteurs qu'ils destinent à leurs Enfans. Quoi qu'ils disent, ils se déterminent dans le fond pour les Précepteurs qui leur coûtent le moins. *Plutarque* raporte à ce sujet un excellent Mot d'*Aristipe*. Celui-ci avoit demandé mille deniers pour enseigner un Enfant. *Mille deniers*, dit le Pere, *avec cet argent j'acheterois un Esclave. Soit*, reprit Aristipe, *vous en auriez même deux, vôtre Fils & l'Esclave que vous aurez achetté*. Qu'un Homme de merite & de meilleure extraction souvent que ceux à qui son peu de fortune l'oblige en quelque

sorte à, se vendre, demande de même à la plûpart de nos Peres cent pistoles pour l'emploi de tous le plus pénible, le plus ingrat, & le plus ennuyeux, ils lui diront aussi : *Quoi cent pistoles ! Avec cette somme réiterée un certain nombre de fois, j'augmenterai considerablement mes Terres, mon Negoce ; ou j'achetterai à mon Fils une Charge lucrative, ou tout au moins honorable.* Remarquez bien ces derniéres paroles. Car dans les lieux de Commerce sur tout, cette Charge ici plaît infiniment moins que celle-là. Accoûtumé qu'on y est à ne manier que des Espéces ; *Il n'est rien de si necessaire que d'amasser du Bien.* « C'est le langage de tous les Peres à leurs Enfans, la « Maxime la plus débitée, & generalement la « mieux reçûë. Elle anime l'indolence, elle « excite le paresseux, elle adoucit l'esclavage, « elle fait perdre aux humiliations ce qu'el- « les ont de rebutant, & même par elle les « bassesses tiennent du nécessaire. Funeste « Maxime ! Honteuse avidité ! Peut-on ne « s'occuper que de richesses, lors qu'on con- « noît l'inutilité du superflu pour vivre en « Honnête-homme « ? A ce passage tiré d'un Livre intitulé *Les Hommes*. *P. 6.* j'ajoûte ce qui est dit au même égard dans le *Traitté de l'Education des Enfans* par *Mr. de Crousaz Tom. II. Pag.* 186. La Conversation tombe t-elle sur le sujet d'un Homme, on laisse à

part son mérite & ses qualitez personnelles; ou si l'on en parle, c'est très-foiblement. C'est l'étenduë de ses rentes, qui regle le ton sur lequel on en parle. S'entretien-t-on d'un autre qui a fait fortune, l'admiration & l'envie sont également peintes sur les visages, on soûpire, on s'écrie : *Quand aurai-je aussi quelque bonheur? Ne trouverons-nous jamais de ressource?* Vient-on d'une maison où le luxe est étalé, on regarde la sienne d'un œil d'ennui & de pitié; on parle, en presence de ses Enfans, de ce qu'on vient de voir, comme l'on parleroit du Paradis même, si l'on y avoit été ravi; & pour couronner tout cela, on croit faire merveille en ajoûtant : *Il faut être ménager, il faut remuer Ciel & Terre pour devenir quelque chose.* Il y a même plusieurs Peres assez foux; lorsque, dans les entretiens qu'ils ont avec leurs Enfans, ils leur demandent ce qu'ils veulent devenir un jour, & que chacun d'eux répond suivant son inclination, il y a, dis-je, des Peres assez foux pour loüer comme les plus sages & les plus judicieux, ceux de leurs Enfans qui se destinent à se procurer le plus de richesses. Si quelqu'un d'eux s'obstine pour le parti qu'il a pris, & paroît entêté de la gloire & des emplois brillans, on lui dira : *Tu es bien loin de ton compte, & tu te repais de chiméres : tu auras un rang & des titres,*

mais ton Frére se verra des tas de pistoles : il pourra pousser sa fortune à des millions : en bonne chére & en meubles, il ira du pair avec les Princes. N'est-ce pas leur aprendre à adorer *Mammon*, & les dévoüer à *Moloch* ? c'est à dire, les former à devenir des victimes des flâmes Eternelles. Si ceux qui ont en main les rênes des Empires ou des Républiques, suivoient les Maximes que *Mentor* (a) donne à *Idoménée*, pour regler l'état & la dépense de chaque condition, les Particuliers ne se mettroient guéres en peine de pousser si loin leur fortune. Ils en seroient dans le fonds plus heureux. Mais *je reviens à mes Chévres*, (b) je veux dire à mon premier sujet.

(a) Avantures de Telemaque. Livre 11.

(b) Cette extression (qui étoit passée en Proverbe chez les Romains pour dire, *Revenir au fait dont on s'étoit écarté*) tire son origine de ce qu'un Avocat de ce tems-là, plaidant pour trois Chevres, fit entrer dans son Plaidoïer les Histoires de la Bataille de *Cannes*, de la guerre contre *Mithridate*, de la conjuration de *Catilina*, & du *Triumvirat*; en un mot perdit tellement de vûës ses Chevres, qu'on le somma d'y revenir.

Tu Cannas, Mithridaticumque bellum,
Et perjuria Punici furoris,
Et Syllas, Mariosque, Mutiosque,
Magna voce sonas, namque totâ.
Jam dic, Postume, *de tribus Capellis.* Mart. Lib. VI. Ep. XIX.

On lit, *dans les Essais de Montagne*, " qu'*Aristote*, ne vouloit pas qu'on se mariât " avant l'âge de trente cinq ans. Chez les an- " ciens Gaulois, on étoit noté d'infamie, si " l'on se marioit avant les vingt ans. Dans " certaines Contrées des Isles Espagnoles on " ne permettoit aux Hommes de se marier " qu'après les quarante, mais les Filles pou- " voient le faire à dix. " Beau sujet de triomphe pour les Filles! Car sans entrer dans les raisons politiques de ces Peuples, cette permissionpouvoit encore être fondée sur ce que chez eux, de même qu'ailleurs, les Filles sont plûtôt faites que les Hommes: mais si les Filles ont cet avantage sur les Hommes, elles passent aussi plûtôt qu'eux, du moins à l'égard du corps. „ *Platon* ne veut pas qu'on se „ marie avant les 30. ans: il se moquoit de „ ceux qui se marioient après les cinquante „ cinq ans; & il jugeoit indignes d'alimens „ & de vie, les Enfans qui provenoient de „ ces Unions. „ Quel dommage que ce Philosophe, qui pensoit si bien sur les deux premiers points, ait si mal rencontré sur le troisiéme.

Le Baron *de la Hontan* nous aprend que chez les Americains, les Femmes ne trouvent plus à se marier après les 50 ans; Car les Hommes de même âge disent; *Que ne pouvant plus avoir d'Enfans, ils feroient une bau-*

te folie de prendre ces Femmes : & les jeunes-Hommes ne veulent pas des Femmes quinquagenaires ; *parce-que leur beauté fletrie n'a pas assez de pouvoir pour les charmer.* Le sentiment de nos jeunes Americains sur l'âge & sur la beauté des femmes, ne vaut-il pas bien celui que les *Stoïciens* avoient sur le même sujet ? Ces Philosophes préferoient la laideur & la vieillesse, à la jeunesse & à la beauté ; & ils soûtenoient qu'il n'y avoit que les premieres d'aimable. *Quel goût ! Aussi ce Paradoxe leur attira-t-il la raillerie des Honnêtes-gens, qui les comparoient à des moucherons, qui fuïent le bon vin, & qui n'aiment que le vinaigre (a).* Copions ici une remarque très-curieuse de Mr. *Chauvin (b)*, pour invalider un peu la prétension de nos Hommes quinquagenaires touchant les Femmes de leur âge. *On raporte l'exemple d'une femme, qui à l'âge de 62. ans fit un Enfant fort sain, n'en aïant point eu auparavant, & n'aïant même jamais été grosse. Je puis bien ajouter ici, que j'ai vû naître à Orange, il y a plus de 40. ans, le nommé* Saussine, *que je crois encore vivant à Nîmes, d'une Mere âgée d'environ 70. ans ; son Pere étoit à-peu-près aussi vieux.*

(*a*) Mr. & Mme. *Dacier* sur les Reflex. Mor. de *Marc Antonin* Liv. 3. Reflex. 3.

(*b*) Nouv. Journ. des Sçav. Janvier & Fevrier 1694. P. 57.

J'ai lû, *dans une Relation d'Hongrie*, „Que les Filles de ce Païs se marient d'ordinaire à 12. ans; parce que les Hommes „croïent s'assûrer par là des prémices de „leurs faveurs, desquelles prémices les *Hongrois* sont si avides, qu'ils ne font aucun „cas des Veuves, quelque jeunes qu'elles „soient, ou quelque merite qu'elles aïent „d'ailleurs. D'où vient que les Femmes, „qui soûpirent en *Hongrie* après de secondes Nôces; sont obligées de soûpirer envain, ou „de prendre des Epoux infiniment au-dessous de leur condition: ce qui fait qu'on „y voit très-souvent des Veuves du premier „rang épouser des Cabaretiers, des Baigneurs, „& d'autres gens de pareille ou de bien „moindre étoffe encore". Il seroit à souhaitter pour ces Veuves, que les Hommes leurs Compatriotes tinssent du naturel des *Scythes* des environs du Thibet; lesquels, *selon Herodote*, cedoient avec plaisir à d'autres les droits, dont les Hommes sont si jaloux en *Hongrie*. La même coûtume se pratiquoit aussi chez les Habitans de *Nicaragua*.

Mr. *de Bellcrive* raporte, dans son *Voïage d'Espagne à Bender*, „Que quand un Tartare veut se marier, il n'en est point détourné par la jeunesse d'une Fille, pou- â „qu'elle puisse suporter, sans tomber le „coup de son bonnet, qu'il lui jette le

„ toute sa force par le dos. S'il n'étoit question que de cet essai dans le mariage, nos ruës se trouveroient pavées de Filles plus que nubiles. Nous avons aussi nombre de Garçons, qui suivent exactement le précepte d'*Aristote*, ou plûtôt qui ne se marient point du tout. Je dirai hardiment que la vanité de la plûpart des Filles en est en grande partie la cause. Vanité au reste, qu'elles tiennent souvent de leurs peres & meres, ou de leurs Superieurs quels qu'ils soient.

J'ai ouï dire à un Officier, qu'en tout païs, qnand une Fille est assez âgée quoi-que petite, ou qu'elle est d'une bonne taille quoi-que fort jeune, elle peut se marier, sans courir d'autre danger, que celui de perdre ce dout elle est charmée d'Etre défaite.

Le Sr. *Pomet*, qui a fait une *Histoire generale des Drogues*, remarque, „ Que dans „ une Ile d'Asie, apellée *Icarie* ou *Nicarie*, „ les Garçons ne s'y marient point, qu'ils ne „ sachent ramasser des éponges du fond de „ la Mer: de-sorte-que lorsqu'un pere veut „ marier sa Fille, une troupe de Garçons, „ aprés s'être mis tout-nuds, font les plongeons dans la Mer. Celui qui y demeure le „ plus long-tems, & qui raporte le plus d'é„ ponges, obtient la Fille". La raison pourquoi les Mariages se font ainsi dans la *Nica-*

rie, c'est qu'on paie les tributs au Grand-Seigneur en éponges.

„ Chez les *Ostiackes*, on marie assez sou-
„ vent les Filles à l'âge de 7. ou 8. ans; *afin*
„ disent-ils, *qu'elles puissent mieux s'accoûtu-*
„ *mer à l'humeur de leurs Maris*. Chaque *Osti-*
„ *acke* a d'ordinaire deux femmes; l'une âgée,
„ qui a soin du menage; & l'autre jeune, qui
„ est sa compagne de lit. Chez ce même
„ Peuple, quand un homme recherche une
„ Fille en mariage, il la fait demander à
„ son pere, qui la donne rarement à moins
„ de cent écus. Le pere ne livre sa Fille qu'au
„ bout d'un certain tems; & jusqu'à ce tems-
„ là; le Galant n'oseroit rendre visite à sa
„ Maîtresse (*a*) “. Le moïen d'aimer tendrement une Fille, de qui l'on est aimé de même, & s'en voir cependant éloigné pour un si long-tems! cela ne se peut, selon moi, à moins que d'être né *Ostiacke*.

La longue absence en amour ne vaut rien:
Mais, si tu veux que ton feu s'éternise,
Il faut se voir & quiter par reprise,
Un peu d'absence fait grand bien. (*b*)

A-propos de la prémiere pratique des *Ostiackes*, voici un fait assez singulier. „ L'Au

(*a*) Biblioth. German. T. II. P. 164.
(*b*) Le Comte de Bussy.

1297. il se fit, dans le Comté d'*Armagnac*, un Mariage pour sept ans entre deux personnes bien nobles, qui se reservoient la liberté de le prolonger au bout de sept années, s'ils s'accommodoient l'un de l'autre. Deplus, il étoit porté dans leur Contract, qu'en cas qu'ils vinssent, ce terme expiré, à se separer l'un de l'autre, ils partageroient également & moitié par moitié, les Enfans mâles & femelles, qui seroient provenus de leur Mariage, pendant le dit espace de tems; & que, si par hazard le nombre s'en trouvoit impair, ils tireroient au sort à qui des deux le surnumeraire écherroit. Ce Contract de Mariage *ad tempus* est dans la Bibliothéque du Roi. (*a*)

DECLARATION D'AMOUR NORMANDE STANCES par Monsieur SARRASIN.

Je meure, c'est trop marchander,
Pour vous dire ma peine extrême;
Enfin, il se faut hazarder,
Sceratine, hé bien je vous aime.

Mon cœur très-amoureux consent
De se ranger sous vôtre empire;
En un mot, autant comme en cent,
C'est ce que j'avois à vous dire,

(*a*) Valesiana P. 97.

Maintenant, c'est à vous de voir,
Si j'ai dequoi vous satisfaire ;
Car j'irois ailleurs me pourvoir,
Si je n'étois pas vôtre affaire.

Tout Honnête-homme est mon rival,
Je sai qu'on vous tient inhumaine,
Que je me prépare un grand mal ;
Mais vous en valez bien la peine.

Vous me diraccess que les Amans
D'aujourd'hui ne font que se rire,
Et que je suis de ces Normans,
Qui promettent pour se dédire.

Il est vrai, nôtre Nation
Donne souvent la gabatine ;
Mais je donnerai caution
De ne tromper point *Socratine*.

Pour rendre vôtre esprit certain,
Et pour assûrer nos affaires,
Je vous passerai dès demain
Un bail d'Amour devant Notaires.

Pour neuf ans, pour six, ou pour trois,
Et si vous en êtes contente,
Avec la clause de six mois,
Afin que nul ne s'en repente.

Adieu, la nuit porte conseil,
Songez à ce que je propose,
Et demain, à vôtre réveil,
Nous resoudrons de toute chose.

ARTICLE VIII.

Avis aux Filles touchant les Hommes.

OU peut-on trouver des Amans,
Qui nous soient à jamais fideles ?
Il n'en est que dans les Romans,
Ou dans les nids des Tourterelles.

Ce Quatrain de Mr. *Pelisson* peut servir d'explication au mot suivant de Térence. *Fidelem haud fermè mulieri invenies virum.* Verité qui a fait dire à je ne sai quel ancien Poëte François.

Sers ton Mari comme ton Maître.
Et t'en garde comme d'un Traître.

Le Sr. *Chaussé de la Terriere* remarque, dans son *Eloge du Mariage*, qu'on a expliqué de nôtre Sexe ces paroles d'un Pere de l'Eglise. *Præ omnibus malis homo est pessimum malum. Qualibet bestia unum habet & proprium malum: homo autem omnia.* „ Entre tous les maux „ qu'on connoît, l'Homme est sans-contre-„ dit le pire. Chaque Bête n'est entachée que „ d'un Vice, mais l'Homme seul a tous les „ Vices ensemble.

On lit dans un Bouquin, fait il y a plus de cent ans, que les Hommes ressemblent à

Mandrabulus, qui aïant trouvé un tresor promit à *Junon* de lui offrir tous les ans un Mouton d'or. Il tint parole la premiére année; mais il n'offrit qu'un MOUTON d'argent la seconde, & la bonne Déesse n'en eut qu'un de cuivre la troisiéme : Aparemment que les années suivantes *Mandrabulus* n'offrit plus rien. Il en est de même, *ajoute Poulain* (*a*), de la plûpart des MARIS. Avant que de l'être, ils promettent des monts d'or à leurs Déesses. Ils jurent mille & mille fois par tout ce qu'il y a de plus sacré, qu'ils brûleront pour elles d'un Amour qui ne finira qu'avec leur vie. Sont-ils une fois mariés, l'amour de ces langoureux se soûtient peut-être assez bien pendant une année; mais cette année n'est pas plûtôt écoulée, qu'ils deviennent avares, dissimulés, hargeux : & pour tout dire en un mot, ils verroient de bon cœur partir pour l'autre monde, ces Femmes qu'ils avoient cheries, & même adorées dans les commencemens.

Selon *Gilbert* (*b*), à qui je ne puis aussi que donner raison,

La plus rare Beauté, quand elle est possedée,
Efface de l'esprit son agréable idée.

(a) Anthologie Franç. au verso du feuillet 218. J'ai tourné à nôtre maniere les termes de ce vieux Auteur.

[b] Tragedie d'Arrie & de Petus P. 162.

Des Femmes les Maris font rarement charmés,
Leurs attraits sont sans force, & leurs yeux desarmés,
Celle qui commandoit, aprés les Nôces prie.
Il n'est plus de tournois, ni de galanterie,
De flâme, de soûpirs, de respects, ni de cour;
Et le lit d'Hymenée est le tombeau d'amour.

Lyzette (*a*) lâche au même sujet un Mot, qui, dans plus d'un sens n'est pas si mauvais ni si faux. *Le jour des Nôces*, dit-elle, *le Thermometre de la tendresse est à son plus haut degré, mais le lendemain il descend bien bas.*

ARTICLE IX.

Lequel vaut mieux d'un Mari vieux, mais riche; ou d'un Mari jeune, mais pauvre. L'Heureux Songe. Et le souhait d'un Amant.

SI vous épousez le Grand pere,
Savez-vous ce que vous ferez?
Tous les jours vous ferez grand' chere,
Toute la nuit vous dormirez.

Vous aurez un bon équipage,
Tous les jours vous ferez *Flores*,
N'en demandez pas davantage;
Car la nuit n'est qu'*ad honores*.

Tous les soirs vous ferez servie
D'un vieux conte, ou d'un vieux rebus;

(*a*) Comedie de Mr. Regnard intitulée, Attendez-moi sous l'Orme T. 1. p. 354.

Bon soir & bonne nuit, Silvie,
Allez-vous coucher là dessus.

Heureuse ! si de doux mensonges,
Endormant, vous font quelque bien ;
Hors le bénefice des songes,
Il ne faudra s'attendre à rien.

Mais, si vous choisissez pour Maître
Un Mari plus jeune & plus dru,
Le jour vous jeûnerez peut-être,
Mais la nuit, bouche que veux-tu ?

Choisissez, pendant qu'on vous laisse
Le tems de choisir vos amours ;
Et songez que dans la jeunesse,
Les bonnes nuits sont les beaux jours. (a)

L'Abbé *Regnier Desmarais*, Auteur de cette Piéce, me fait ressouvenir d'une Epigramme de Mr. *Lebrun* intitulée *l'Heureux Songe*.

Iris, je suis heureux en songe,
La derniere nuit j'ai goûté,
Par les charmes d'un doux mensonge ;
Les plaisirs de la Verité.
J'étois à vos genoux dans le prochain bôcage,
De mes tendres soûpirs vous receviez l'hommage,
Vôtre cœur adouci dementoit sa fierté ;
Tircis, me dites vous, vous m'aimez, je vous aime :
A ces mots, je donnai l'essor à mon amour,
Je voudrois dormir nuit & jour,
Si je dormois toûjours de même.

(a) Poëf. Franc. T. I. P. 77.

Le *Zodiaque* est un des six Cercles de la Sphére, dans lequel le Soleil & les autres Planetes se meuvent. Ceci a fait dire à un Amant, que si sa Maîtresse vouloit se changer en *Zodiaque*, il voudroit devenir *Soleil*, & fournir une fois par jour sa carriére; au lieu que le Soleil ne fournit la sienne qu'une fois dans un an.

Si tu Zodiacus fieri, mea Lesbia, velles;
Hâc ego Sol fieri conditione velim.
Zodiacum in toto percurrit Sol semel anno,
Ast ego te quavis, Lesbia, nocte semel. Owen.

ARTICLE X.

Avis aux Belles pour ne pas rebutter leurs Amans.

Je ne pretens point qu'Amarille
Recompense d'abord ma peine & mes langueurs;
Je fais peu de cas des faveurs
Dont la conquête est si facile.
Je veux qu'elle resiste à mes empressemens,
Afin d'éprouver ma constance:
Mais je veux que sa resistance,
De peur de me laisser, ne dure pas long-tems. (a)

Voici de quelle humeur je veux une Maîtresse,
Et quelle humeur me déplaîroit.
Je n'en veux pas, Cléon, qui, sans que je la presse,
Sans se faire prier & sans delicatesse,

(a) Nouveau Choix de Piéces de Poësies, T. 1. P. 46

A mes premiers transports soudain accorderois
Tout ce que d'elle exigeroit
Mon impatiente tendresse.
Je n'en veux pas aussi qui farouche & Tigresse,
Par une importune sagesse,
Incessamment refuseroit
De complaire à ma foiblesse ;
Que jamais douceur ni caresse,
Ni mes efforts ni mon adresse,
Que rien enfin n'ébranleroit.
Trop de facilité tôt aprés me dégoûte ,
Trop de difficulté fait que le plaisir coûte ;
Et l'Amour aprés tout ne doit être qu'un Jeu.
Beautez, qui sur mon cœur formez quelque entreprise,
Fuïez ces deux excés , chacun aime à sa guise,
Pour moi, je vous le dis, il me faut le Milieu. (a)

Il faloit aussi le Milieu à *Martial* (b). bien d'autres que lui s'en accommoderoient encore.

Qualem, Flacce, velim quaris, nolimve puellam?
Nolo nimis facilem, difficilemque nimis.
Illud quod medium est atque inter utrumque probamus.
Nec volo quod cruciat ; nec volo quod satiat.

ARTICLE XI.

Avis aux Hommes touchant les Filles.

PHILOXENE interrogé, pourquoi il n'introduisoit dans ses Tragedies que de bon-

(a) Rome, Paris, & Madrid ridicules P. 155.
(b) Lib. 1. Epigr. 58.

nes Femmes, & que *Sophocle* n'en faisoit voir dans les siennes que de trés-méchantes, répondit, *C'est qu'il les introduit telles qu'elles sont, & moi telles qu'elles devroient être.*

Hipponax assûre : *Qu'il n'y a pour un Mari que deux bons jours dans le Mariage ; celui des Nôces, & celui où il voit porter sa Fémme en terre.*

Pythagore, aïant donné sa Fille en mariage à l'un de ses plus grands Ennemis ; répondit à ceux qui lui en demandoient la raison ; *Qu'il ne pouvoit faire plus de mal à cet Homme, ni lui donner rien de pire qu'une Femme.* *Plaute* dit, qu'une Femme a chez elle tout ce qu'il faut pour perdre un Mari. *Domî habet hortum & condimenta ad omnes mores maleficos.*

Agesilaüs prit pour Femme la plus petite de la Ville ; *Parce*, disoit-il, *que des plus grands maux il faut toûjours choisir le moindre.*

Dorante a été à cet égard du goût d'*Agesilaus.*

Dorante las du Célibat,
Las de passer ses jours dans le libertinage,
Crut qu'il devoit changer d'état,
Et se soûmettre enfin au joug du Mariage.
On lui proposa deux partis ;
Une Femme grosse & doduë ;
Une autre petite & menuë,
C'est dequoi contenter les divers apetits.
Toutes deux étoient fort de mise ;

Il choisit la petite, & dit d'un ton railleur,
Ma foi de telle Marchandise,
Le moins qu'on en peut prendre est toûjours le meilleur. (*a*)

Ou comme on le fait dire à un Rustaud, dans le *Théatre Italien* ;

De méchantes denrées, & de mince valeur,
Tant moins que l'on en prend, tant plus c'est le meilleur.

Fausse regle ! Vrai prejugé dans le fait en question ! Le philosophe *Léon*, se voïant raillé des *Atheniens* sur la petitesse de sa taille, il leur répondit : „ Que sa Femme „ étoit beaucoup plus petite que lui ; & que „ neanmoins ils se querelloient quelquefois „ avec tant de fureur, que toute la Ville de „ *Byzance* auroit eu bien de la peine à les „ mettre d'accord. Je ne vois gueres qu'un avantage essentiel dans les petites tailles. Le Chevalier de *Cailly* l'a compris dans cette Epigramme.

Si vous eutes en partage
Un corps du plus bas étage ;
Il faut bien vous en passer.
Encore est-ce un avantage,
Que presque, sans vous baisser ;
Vous puissiez tout ramasser.

(*a*) Mr. *Baraton*.

Quelqu'un voïant un Gentilhomme Anglois à cheval avec sa Femme en croupe, il lui apliqua ce Vers d'*Horace*,

Post equitem sedet atra cura.

Vers que MR. *Despreaux* a rendu si heureusement par celui-ci.

Le Chagrin monte en croupe, & galope avec lui

MR. de *Maucroix*, à qui l'on proposoit un établissement répondit:

Ami, je vois beaucoup de bien
Dans le parti qu'on me propose:
Mais toutefois ne pressons rien,
Prendre Femme est étrange chose.
Il y faut penser mûrement.
Sages gens, en qui je me fie,
M'ont dit que c'est fait prudemment,
Que d'y songer toute sa vie,

La Fontaine.

Homme qui Femme prend se met en un état,
Que de tous à bon droit on doit nommer le pire,
Fol étoit le second qui fit un tel contract;
A l'égard du premier, je n'ai rien à lui dire,

Mr. *Lebrun.*

Hymen, sous tes severes Loix
Qui s'engage plus d'une fois,
Ressemble au Voïageur qui s'expose au naufrage,
Après être échapé de la fureur des Mers;
Ou bien au Malheureux, qui sorti d'esclavage,
Veut rentrer encor dans les fers.

Le P. *Du Cerceau*

„ *Mariage est un mauvais lien*,
„ *Par Dieu & par Saint Julien*,

Dit quelque part l'Auteur du Roman de le Rose:
Savoir s'il dit mal, s il dit bien,
Je n'entreprend ai point de décider la chose.
Il est vrai que c'est un discours,
Que l'on tient à toute rencontre:
Mais l'Hymen pour cela n'en a pas moins de cours
Si tous les jours on peste contre,
On prend Femme aussi tous les jours.

Il est nombre de maris qui sauroient bien qu'en dire. Tels sont entr'autres les deux que Mr. *Lebrun* va faire parler.

Monstre né du sang de Megère,
Ou sorti des flancs du Cerbère:
Hélas! pour être ton Epoux,
De quel crime étois-je complice?
Pour les plus grands forfaits, les Dieux dans leur courroux,
Peuvent-ils inventer un plus cruel suplice?

La

La IV. Furie.

Vous ne comptez que trois Furies,
Qui sur nous exerçant toutes leurs barbaries,
Font sentir aux Mortels les plus funestes coups;
Tisiphone, *Alecton*, *Megère*.
Vous en oubliez une: hé qui donc? c'est *Givrère*,
De qui pour mes pechez le Ciel me fit Epoux.

Madrigal par *Quinault* sur les suites du Mariage.

Ce n'est point l'Opera que je fais pour le Roi
Qui m'empêche d'être tranquille,
Tout ce qu'on fait pour lui paroît toûjours facile:
La grande peine où je me voi,
C'est d'avoir cinq Filles chez moi,
Dont la moins âgée est nubile.
Je dois les établir, je voudrois les pourvoir;
Mais à suivre Apollon on ne s'enrichit guére;
C'est avec peu de bien un terrible devoir
De se sentir pressé d'être cinq fois Beaupere.
Quoi! cinq Actes devant Notaire,
Pour cinq Filles qu'il faut pourvoir.
O Ciel! peut on jamais avoir
Opera plus fâcheux à faire?

ARTICLE XII.

S'il faut prendre une Femme jeune ou vieille.

JUSQU'À quarante ans certain Fat,
Avoit passé sa vie, & sans Femme & sans trouble;

Mais enfin las du Célibat,
Pour prendre ses deux Coups, il fit emplette double ;
Et quoique pour remplir ses vœux,
La moitié d'une pût suffire,
Quelque chose qu'on lui pût dire,
Il voulut se charger de deux.
L'une avoit cheveux gris, au front plus d'une ride,
Le teint fané, l'œil affoibli,
Le bras sec, & le nez humide,
Et de son propre aveu demi-siécle accompli,
L'autre étoit un tendron à la levre de rose,
L'œil brillant, la dent blanche, & le teint aussi frais
Qu'une fleur qui vient d'être éclose,
Et n'avoit pas vingt ans complets.
Chacun se disoit à l'oreille,
Voyant tout l'embarras où le Fat s'étoit mis,
Le Compére sans doute a pris pour lui la Vieille,
Et la Jeune pour ses Amis.
On se trompoit ; car au contraire
Toutes deux s'efforçoient de gagner son amour,
Et le caressant tour à tour,
Tout leur but étoit de lui plaire.
Un certain amour propre avec nous toûjours naît,
Qui fait que tel qu'on soit, on se plait à soi-même,
Et qu'on voudroit que ce qu'on aime
Fût semblable à ce que l'on est.
L'un & l'autre enrichie
De ce que la Nature inspire sur ce cas,
Et si la Jeune étoit fâchée,
L'autre n'étoit pas moins touchée
De voir que son Epoux ne lui ressembloit pas.
La plus jeune cherchant plus frequente caresse,
Le trouvoit à son gré trop vieux,
Et la vieille au nez roupieux,
A son gré lui trouvoit un peu trop de jeunesse.

Nulle n'avoit l'esprit content,
De voir de blanc, & noir sa criniere amphibie,
Qu'un cheveu blanc est dégoûtant !
Disoit la Brunette jolie ;
Et du crin noir dans sa folie,
La Vieille en disoit tout autant.
Tous les jours dans cette pensée,
En feignant de petits devoirs,
Toutes deux lui tiroient d'une main empressée,
L'une ses cheveux blancs, l'autre ses cheveux noirs;
Et tant fut procedé sur sa tête mêlée,
Qu'arrachant & soir & matin,
De tous ses cheveux dépoüillée,
On la vit devenir enfin
D'une tête grisonne, une tête pelée.
Mais quand le crane dégarni,
Le Fat parut dans son visage
Ce fut une leçon, que quand par mariage,
Avec sa Femme on veut être uni,
L'union n'est jamais sortable,
Que l'on n'épouse son semblable. (*a*)

ARTICLE XIII.

S'il la faut prendre plus riche ou plus noble que soi.

„ UN Sage interrogé, s'il faloit pren-
„ dre une Femme pauvre ou riche,
„ répondit : *Qu'il ne faloit faire ni l'un ni*
„ *l'autre ; parce que la premiére seroit à charge*
„ *par sa pauvreté, & la seconde par son orgueil.*

(*a*) Ecole du Monde par Monsieur *Le Noble*, Entretien XV.

„ Les Hebreux disent à ce sujet : *Qu'il faut „ descendre un degré pour prendre une Femme, „ & en monter un pour faire un Ami ; afin que „ celui-ci nous protege, & que l'autre nous obéïsse.* (a)

Lycurgue, qui avoit fait une Loi par laquelle il ordonnoit que les Filles se marieroient sans dot, avoit peut-être autant en vûë le repos des Hommes, que l'établissement des Filles ; qui à la faveur de cette Loi portoient rarement leur virginité jusqu'au tombeau, pourvû qu'elles eussent de la vertu. Quoi quoi qu'il en soit, on pratique encore la même chose dans le *Japon*.

Martial (b) connoissoit aussi parfaitement le danger où on s'expose, en prenant une Femme à grosse dot.

Uxorem quare locupletem ducere nolim
Quaritis ? Uxori nubere nolo meæ.
Inferior matrona suo sit, Prisce *marito :*
Non aliter fuerint fœmina virque pares.

TRADUCTION.

Veut-on savoir pourquoi je ne veux point de Femme,
Qui porte par sa dot l'opulence chez moi ?
C'est qu'elle prétendroit être Maîtresse & Dame ;

(a) Elite des Bons mots. T. 2. P. 339.
(b) Lib 8. Epigr. 12.

Et moi, je ne veux point qu'on me donne la loi.
Il faut que le Mari soit Maître en son ménage;
Que tout y soit conduit suivant sa volonté:
C'est ainsi seulement que, dans le Mariage,
Se pourra rencontrer l'heureuse égalité. (a)

Arnolphe en demandoit autant d'*Agnés*, dont il vouloit faire sa Femme.

Le Mariage, *Agnés*, n'est pas un Badinage,
A d'austeres devoirs le rang de Femme engage:
Et vous n'y montez pas, à ce que je prétens,
Pour être libertine & prendre du bon tems.
Vôtre Sexe n'est là que pour la dépendance,
Du côté de la barbe est la toute-puissance.
Bien qu'on soit deux Moitiés de la Societé,
Ces deux Moitiés pourtant n'ont point d'égalité:

L'une est Moitié suprême, & l'autre subalterne;
L'une en tout est soûmise à l'autre qui gouverne;
Et ce que le Soldat, en son devoir instruit,
Montre d'obéïssance au Chef qui le conduit;
Le Valet à son Maître, un Enfant à son Pere,
A son Superieur le moindre petit Frere,
N'aproche point encor de la docilité,
Et de l'obéïssance, & de l'humilité,
Et du profond respect, où la Femme doit être
Pour son Mari son Chef, son Seigneur, & son Maître.
Lors qu'il jette sur elle un regard serieux,
Son devoir aussi tôt est de baisser les yeux,
Et de n'oser jamais le regarder en face,
Que quand d'un doux regard il lui veut faire grace.

(a) Rome, Paris, & Madrid ridicules P. 190.

C'est ce qu'entendent mal les Femmes d'aujourd'hui,
Mais ne vous gâtez pas sur l'exemple d'autrui. (a)

Si ce dernier point est vrai des Femmes en géneral, il l'est à plus forte raison des Femmes opulentes. Tout Homme donc qui voudra se marier, & n'être pas incessamment en butte aux airs fiers & hautains d'une Epouse plus riche ou plus noble que soi, doit, suivant le précepte d'Ovide (b), prendre autant qu'il se peut, son semblable à l'un & à l'autre égard.

Si qua voles aptè nubere, nube pari;

Car ce que dit *Juvenal* (c)

Intolerabilius nihil est quam Fœmina dives,

„Qu'il n'y a rien de plus insupportable „qu'une Femme riche„ convient aussi aux Femmes qui se croïent, ou qui sont réellement de meilleure extraction que leurs Maris, *Vignier*, Président de Metz, mais Homme de naissance bourgeoise, eût été bien malheureux, si en épousant *Catherine Chabot*

(a) Moliere dans l'Ecole des Femmes Act. 3. Sc. 2.
(b) Epist. Héroid. Epist. IX. 32.
(c) Sat. VI. 459.

(Fille du Marquis de *Mirebeau*, & Veuve d'un Grand Ecuïer de France (*a*) il eût rencontré en elle un esprit de la trempe de celui de Mlle. *du Til et*. „ Cette Dame demandant un jour à l'autre, par quelle raison „ elle avoit pû se resoudre à épouser ce Présidenteau ? C'est que j'étois grosse, *répondit* „ *Catherine Chabot*. Ah Madame, *repartit* „ *la Demoiselle*, six Bâtards vous auroient „ moins deshonorée, que ne fera un Enfant „ légitime venu d'un tel Mariage ! Mlle. *du Tillet* (*b*) que le vieux Duc d'*Epernon* aimoit tant pour son esprit, en donna une bien sotte marque dans cette rencontre. Peut-être que le motif qui engagea nôtre Veuve à épouser en secondes nôces un *Présidenteau*, la rendit plus traitable sur le chapitre de sa Noblesse. Je ne voudrois pourtant pas en répondre. Ce qu'il y a de sûr, c'est que l'Hymen est sans comparaison plus heureux, quand l'Extraction & le Bien sont à peu près égaux des deux côtés : ou lors-que la Superiorité, s'il y en a à ces égards, vient de la part du Mari ; moins enclin pour l'ordinaire à la reprocher à son Epouse, que celle-ci ne l'est à s'en faire valoir auprés de son Epoux.

(*a*) Cesar Auguste de S. Lary, dit De Termes.

(*b*) Mem. Hist. &c. du Sr. Amelot de la Houssaie, T. II. P. 67.

ARTICLE XIV.

S'il la faut prendre belle ou laide.

PRemierement, il n'y a rien de plus fragile, ni de plus courte durée que la Beauté d'une Femme.

> *Res est forma fugax. Quis sapiens bono*
> *Confidat fragili ? (a)*

L'Age & les maladies la font passer necessairement & bien-tôt. *Forma dignitas morbo deflorescit, aut vetustate.* Ce sont les termes du Pere de l'Eloquence Romaine, & c'est ce dont nous voïons tous les jours des exemples.

En second lieu les Femmes, qui ne sont que Belles, s'en font furieusemment accroire sur cet Article.

> *Fastus inest pulchris, sequiturque superbia formam. (b)*

L'aimable *Flore* & la belle Mme. *Desboulieres* font neanmoins exception à la régle.

(a) Seneca Hippolyti Actu 2. in Choro.
( ) Poëſ. Franç. de Mr. Regnier Deſmarais T. II. P. 193.

Flore

Flore.

Flore, jeune, bien-faite, & jolie;
Pleine d'esprit, pleine d'attraits,
N'a qu'un défaut, c'est que jamais.
Elle n'est satisfaite d'elle.
Mais l'aimable & rare défaut,
Que celui de la jeune Flore. (*a*)

Mme. *Deshouliéres.*

Pourquoi s'aplaudir d'être belle?
Quelle erreur fait compter la Beauté pour un Bien!
A l'examiner, il n'est rien
Qui cause tant de chagrin qu'elle.
Je sai que sur les cœurs ses droits sont absolus;
Que tant qu'on est belle, on fait naître
Des desirs, des transports, & des soins assidus:
Mais on a peu de tems à l'etre,
Et long tems à ne l'être plus.

Voila ce que c'est que d'avoir l'esprit bien tourné: mais les Femmes, de même que les Poëtes, ont rarement de leur merite des sentimens si modestes. Croïons-en sur ce dernier point le Chevalier *de Cailly*, qui étoit lui-même un MAÎTRE Poëte, je veux dire un excellent Poëte.

Rien ne te semble bon, rien ne sauroit te plaire,
Veux-tu de ce chagrin te guerir desormais?
Fais des Vers, tu pourras ainsi te satisfaire;

(*a*) IX. Entretien des Ombres &c. P. 299.

Jamais Homme n'en fit, qu'il ait trouvé mauvais.

Mais les Belles n'en seront pas quites avec moi à si bon marché. Democrite disoit; *Qu'un beau visage n'est souvent que l'étui d'une cervelle demontée.* Et un Auteur (*a*) qui se fait lire tous les mois avec plaisir, fait ressembler les Belles Femmes, *à une Montre à répetition, dont la boëte seroit d'or enrichie de diamans; mais qui sonneroit les heures à toutes les minutes, sans aucune regularité.* Ce langage est bien éloigné de celui que tint autrefois le severe Caton. *Ce n'est pas un moindre crime,* disoit il, *d'offenser une Beauté que de piller un Temple.* S'il y avoit aujourd'hui des *Catons* qui voulussent me punir comme Sacrilege; je me ferois fort d'échapper à la peine, pour peu qu'ils écoutassent raison. Je passe à un troisiéme inconvenient qu'il y a à prendre une Femme trop belle.

La Beauté d'une Femme n'est pas toûjours suivie de toute la vertu du monde.

——— *Rarâ est adeò concordia formæ*
Atque pudicitiæ. (*b*)

A en croire quelqu'un, dont je ne saurois

(*a*) IX. Entretien des Ombres &c. P. 299.
(*b*) Juven. Sat. X. 297.

me rapeller le nom ; *Casta quæ nunquam rogata ;* d'où s'ensuit que ; *Si utcumque rogetur*, adieu paniers, vandanges sont faites. Ce qui a fait dire au Sieur *Baraton*.

N'allons point, *dit Daphnis* disputer sur les goûts,
Et laissons marier les Foux.
Jamais Homme sensé de l'Hymen ne s'entête.
Pour moi dans la Beauté, comme dans la Laideur,
Je ne vois que sujets de chagrin & d'horreur.
La Belle fait mal à la tête,
Et la Laide fait mal au cœur.

On n'est pas même à l'abri avec celle-ci du Mal (*a*) que celle-là fait à la tête.

I. PREUVE.

J'avois pris Femme laide,
Pour n'être point Cocu :
Mais c'est un vain remede,
Et j'en suis convaincu. (*b*)

II. PREUVE.

Jean, qui craint de porter les cornes,
Epouse pour sa sûreté
Lize, dont la difformité
Est au delà de toutes bornes.
Elle est noire comme un fuzil,
Maigre & séche comme Brézil,

(*a*) Poës. Div. P. 135.
(*b*) Cour. Polit. & Gal. du Lundi 1. Dec. 1721.

Et riche en rhumes & catherres.
Elle lui fait voir toutefois,
Que dans les plus mauvaises terres,
On recüeille le plus de bois. (c)

ARTICLE XV.

S'il la faut prendre sçavante ou ignorante.

Arnolphe à Chrisalde. (d)

JE crois, en bon Chrêtien, vôtre Moitié fort sage;
Mais une Femme habile est un mauvais présage,
Et je sçai ce qu'il coûte à de certaines gens,
Pour avoir pris les leurs avec trop de talens.
Moi j'irois me charger d'une Spirituelle,
Qui ne parleroit rien que Cercle & que Ruelle?
Qui de Prose & de Vers feroit de doux écrits,
Et que visiteroient Marquis & Beaux Esprits;
Tandis que, sous le nom du Mari de Madame,
Je serois comme un Saint que pas un ne reclame?
Non, non, je ne veux point d'un Esprit qui soit haut,
Et Femme qui compose en sçait plus qu'il ne faut.
Je prétens que la mienne, en clartez peu sublime,
Même ne sache pas ce que c'est qu'une Rime;
Et s'il faut qu'avec elle on joüe au Corbillon,
Et qu'on vienne à lui dire, à son tour, qu'y met-on?
Je veux qu'elle réponde, une tarte à la crême;
En un mot, qu'elle soit d'une ignorance extrême;
Et c'est assez pour elle, à vous en bien parler,
De sçavoir prier Dieu, m'aimer, coudre & filer.

(c) Poësies de *Furetiére*, Epigr. 34.
(d) *Moliére*, Ecole des Femmes. Act. 1. Sc. 1.

Arnolphe eſt ſi entêté d'une femme de ce caractére, qu'il dit encore dans la *Scene III. de l'Acte III.* de la même Piéce.

Je ne puis faire mieux que d'en faire ma Femme,
Ainſi que je voudrai, je tournerai cette Ame,
Comme un morceau de cire entre mes mains
elle eſt,
Et je lui puis donner la forme qui me plait.
Il s'en eſt peu falu que durant mon abſence,
On ne m'ait attrapé par ſon trop d'innocence;
Mais il vaut beaucoup mieux, à dire verité,
Que la Femme qu'on a péche de ce côté.
De ces ſortes d'erreurs le reméde eſt facile.
Toute perſonne ſimple aux leçons eſt docile;
Et ſi du bon chemin on la fait écarter,
Deux mots incontinent l'y peuvent rejetter.
Mais une Femme habile eſt bien une autre Bête.
Nôtre ſort ne dépend que de ſa ſeule tête;
De ce qu'elle s'y met, rien ne la fait gauchir,
Et nos enſeignemens ne ſont là que blanchir.
Son bel eſprit lui ſert à railler nos Maximes,
A ſe faire ſouvent des Vertus de ſes Crimes,
Et trouver, pour venir à ſes coupables fins,
Des détours à duper l'adreſſe des plus fins.
Pour ſe parer d'un coup en vain on ſe fatigue;
Une Femme d'eſprit eſt un Diable en intrigue,
Et dès que ſon caprice a prononcé tout bas
L'arrêt de nôtre honneur, il faut paſſer le pas.

ARTICLE XVI.

Des conditions d'un bon Mariage.

Livie, s'étant par sa complaisance renduë Maîtresse de l'esprit d'*Auguste*, disoit; *Que le vrai moyen de commander, c'est d'obéir; & que c'est en ce point que les Femmes font voir, si elles ont de l'esprit ou de l'affection pour leurs Maris.* Mais comme les Femmes n'ont pas toûjours pour leurs Maris la complaisance requise; & que les Maris manquent aussi très-souvent dans les égards qu'ils devroient avoir pour leurs Femmes; Alphonse le Sage, Roi d'Aragon, disoit: *Que pour rendre un Mariage heureux, il faloit que le Mari fût sourd, & la Femme aveugle.*

Veut on que la paix s'entretienne;
(*Car on ne parle plus d'Amour,*
Dans une union si cotée i n°t)
Que leur tache de chaque jour
Soit de suporter tour à tour,
Lui son humeur, elle la sienne.
Enfin, pour vivre à peu près bien,
Qu'ils tiennent tous deux pour Maxime,
Qu'il faut dans le sacré lien,
Que l'un souffre tout hors le crime.
L'autre tout, sans excepter rien. (*a*)

(*a*) Poëf Franç. de Mr. *Regnier Desmarais*. T. 2. Pag 476.

C'étoit là aussi la prétention de Martial. (*a*)

Uxor vade foras, aut moribus utere nostris.
Non ego sum Curius, *non* Numa, *non* Tatius.

„ Je ne suis point de la sagesse d'un *Curius*, „ d'un *Numa*, ou d'un *Tatius*, sortez donc „ de chez moi, ma Femme, ou faites-vous „ à mes maniéres. „ Mais il y a dans l'Antiquité un exemple, qui n'est nullement favorable à cette injuste prétention des Hommes. „ Une Femme ayant apris que son Mari in- „ fidéle étoit à sa Maison de Campagne avec „ une Femme, qu'il aimoit, s'arma d'un poi- „ gnard; & en fit prendre à des Domestiques „ qu'elle avoit sçû gagner, resoluë d'aller „ poignarder son Mari, & celle qui étoit la „ cause de son crime. Après avoir executé „ ce qu'elle avoit projetté, elle courut à la „ Ville où se tenoit le Roy, & lui demanda, „ s'il n'eût pas fait grace à un Mari, qui, „ ayant trouvé sa Femme entre les bras de „ son Amant, les eût tué tous deux? Le „ Prince répondit que c'étoit une action gra- „ ciable, & qu'on pouvoit avoir recours à lui „ en de pareilles occasions. *Je vous supplie* „ *donc*, dit-elle, *de me faire expédier ma grace;* „ *car ayant sçu que mon mari étoit à sa Maison*

(*a*) Lib. XI. Epigr. 105.

„ *de Campagne avec une personne qui lui faisoit* „ *manquer à la fidelité qu'il me doit, j'y ai été* „ *& je les ai tué tous deux* (*a*) Si ce Prince n'eût pas cru que la fidelité dût être égale des deux côtez, eût-il fait grace à cette Femme, dont il ne desaprouva pas même l'Action? Monsieur *Pavillon* adresse aux Maris débauchez un Avis qui a certainement son merite.

Ne divertissez point les fonds
Destinez pour le Mariage:
Encore aurez-vous peine, usant de ce ménage,
A païer toutes les façons,
Que demande un si grand ouvrage.

Mais une chose encore qui devroit bien les retenir dans le devoir, c'est le langage que Monsieur *du Fresny* fait tenir à leur sujet à son Siamois. *Il faut bien que les Hommes se sentent plus foibles que les Femmes; puis qu'ils veulent qu'elles leur pardonnent tout, lors qu'ils ne leur pardonnent rien.* (*b*) Je reviens sur mes pas.

Pour faire un bon Mariage, *Theodecte* vouloit que la Femme fût *belle*, *bonne* & *noble*; & que le Mari fût *sain*, *riche* & *sage*.

Henri IV. disoit à un de ses Favoris, que s'il ne tenoit qu'à souhaiter, il voudroit que la Princesse qu'il épouseroit, eût entr'autres

( ) Amusem. Ser. & Comiq. pag. 121.
( ) Ibid. pag 34.

qualitez celles-ci. ,, Beauté en la personne, ,, pudicité en la vie ; complaisance en l'hu- ,, meur ; habileté en esprit ; fecondité en ,, generation ; éminence en extraction, & ,, grands Etats en possession. Mais je crois, ,, *ajoûtoit-il*, que cette Femme est morte, ,, même peut-être n'est pas encore né, ni prê- ,, te à naître. (*a*)

Le Pere *Dubosc* raporte que quelqu'un a dit : *que le Mariage, pour être heureux, doit être accompagné des Muses, de Mercure, & des Graces.* J'éclaircirai ceci par un Commentaire.

Des *Muses.* Afin que le Mari & la Femme, ressemblans par là à ces Déesses, qui présidoient aux Beaux Arts, ils pûssent s'entretenir l'un & l'autre agréablement & utilement.

Quand une Beauté que l'on aime,
N'a point d'enjoûment ni d'esprit ;
L'amour qu'on a, fût-il extrême,
En peu de tems s'évanoüit.
Le cœur est bien-tôt infidéle,
Il sent le dégoût & l'ennui ;
Et la Raison brise avec lui
Les Nœuds qu'il a formez sans elle. (*b*)

De *Mercure.* Afin d'être mieux en état de

(*a*) Dictionnaire de Monsieur Bayle, à l'Article de *Henri IV.* in Notis.

(*b*) Epigrammes, &c. de Mr. *Lebrun.* pag. 363.

pourvoir à leurs besoins, & à ceux de leur Famille, car si chez les Payens, *Mercure* fut le Dieu des Larrons, il le fut aussi du Négoce, qui est un Perou presque sûr pour ceux qui s'y adonnent avec soin, & avec prudence.

Et enfin des *Graces*. C'est-à-dire, 1°. de la Beauté : car outre que les Graces étoient de la suite de *Venus*, on les peignoit encore toutes nuës ; pour montrer que ces Déesses brillant par leurs propres charmes, n'avoient aucun besoin de ceux qu'on emprunte de l'Art. Les *Graces* qui se tenoient toûjours par la main ; supposent 2°. la bonne amitié & la forte union, qui doivent regner entre les personnes que le Ciel a fait naître pour le lien de tous le plus étroit, & par cela même le plus désagréable ; si on n'y fait entrer pour rien les *Muses*, *Mercure*, & les *Graces*.

ARTICLE XVII.

L'Amour & l'Hymen reconciliez.

EPITHALAME *par Mr.* V*. E**.

LEs Personnes, pour qui cette Epithalame a été faite, vivent si agréablement ensemble, que je n'ai pû la mieux pla-

cer, qu'à la suite de mon Article sur les Conditions d'un bon Mariage.

L'Hymen le triste *Hymen* des Mortels méprisé,
Joüet de son volage Frére,
Dans un Antre à l'écart de ses pleurs arrosés,
Regrette vainement le sejour de *Cythère*.
Loin de cet Antre obscur les Graces & les Ris.
L'Herbe seche à l'entour, & les Myrthes flêtris,
Augmentent l'horreur tenebreuse
De cette Solitude affreuse.
Compagnons de ce Dieu, l'on voit autour de lui
Le Repentir, le Dégoût, & l'Ennui,
La Jalousie ingenieuse
A nourrir son chagrin d'un injuste soupçon;
Avec l'esprit de contradiction,
La Chicane capricieuse,
La Discorde & la Haine y versent leur poison,
Un chagrin morne, une douleur muette
Regnent dans ces stériles champs:
La seule Discorde indiscrette,
Qu'anime par ses cris la Chicane inquiette,
Auprès du pâle *Hymen*, fait siffler ses Serpens,
Ausquels certain Oiseau de malheureux augure,
Dont le nom seul est une injure,
Répond par ses lugubres chants.
Dans la main de ce Dieu la Torche nuptiale
D'une sombre lueur remplit ces tristes lieux:
Souvent en allumant cette Torche fatale,
De son propre flambeau *l'Amour* éteint les feux.
Aussi depuis long-tems d'une constante fuite
Le délicat *Amour* évite
De ce Frére bourru le dégoutant sejour:
Sans qu'il implore son secours,
Tout tend les bras à ses aimables chaînes;
Il soumet à ses Loix les plus farouches Cœurs,

Et leur fait de *l'Hymen* prodiguer les faveurs,
Sans qu'ils en ressentent les peines.
Orgueilleuse Divinité
Modere un peu ta vanité :
Lucréce resiste à tes charmes ;
Sa solide Raison, & sa noble fierté ;
Eludent ta finesse, & méprisent tes Armes.
Si son Ame à la fin reconnoît un Vainqueur,
Sa Raison plus que toi désarme sa rigueur ;
Elle sçait aimer sans foiblesse,
Et dans le tems que tu domptes son cœur,
Tu succombes sous sa sagesse.
Sur elle en vain *l'Amour* décoche mille traits,
(Ce Dieu de nature mutine
Plus on resiste, plus on s'obstine)
Il voit qu'il ne sauroit jamais,
Sans l'aide de *l'Hymen*, assûrer ses projets,
Qu'avec ce Frére une guerre intestine
De ses desseins traverse le succés ;
Et contraint de fixer son humeur libertine,
Il court lui demander la Paix.
L'Arc débandé, le Carquois vuide,
Il arrive bien tôt dans cette Plaine aride,
Où *l'Hymen* tient sa sombre Cour.
Aussi-tôt que surpris, il contemple l'*Amour*,
Dont il gardoit à peine une imparfaite image,
Un air plus gai déride son visage.
Son Frére changeant à son tour,
Devient plus moderé, plus sage.
La commune nécessité
(C'est de la Paix le motif ordinaire)
Fit que l'accord entr'eux fût bien-tôt arrêté.
L'Amour promit de son côté,
Qu'uni pour toûjours à son Frére,
En sa faveur il alloit se défaire
De son aveuglement, de sa legereté ;
Que par un examen severe,

Il s'ouvriroit un chemin salutaire
A l'exacte Fidelité
Quant à *l'Hymen*, à son tour il s'engage,
De bannir de sa Diction
L'Interêt & l'Ambition,
Entre qui jusqu'ici sa faveur se partage,
Le Merite affranchi d'un indigne Esclavage,
Le Merite & *l'Amour* seroient ses favoris :
Rigide observateur de leurs sages avis,
Il auroit soin sur tout que l'indigne foiblesse
D'un Cœur, esclave né d'un Métal séduisant,
Ne fit un vil trafic d'argent,
D'un doux commerce de Tendresse.
Dès qu'une ferme Paix eut réüni nos Dieux ;
Un aimable Printems se fixa dans ces lieux ;
L'air s'épure, la Haine avec sa suite affreuse
Fuit de ce nouveau jour la lumiére odieuse ;
De mille & mille Fleurs le coloris brillant
Etale sur les Prez son désordre riant ;
Des Myrthes ranimez la verdure éternelle
Cache en son sein obscur la tendre tourterelle :
Son murmure, autrefois témoin de sa douleur,
Auprès de sa compagne exprime son bonheur :
Comme elle de *l'Amour* tout reconnoit l'Empire,
Un doux poison se mêle à l'air que l'on respire ;
Si la *Nayade* encor fuit l'agile *Silvain*,
Et ses piez & son cœur trahissent son dessein :
Le fidéle Berger, & la simple Bergère,
Foulent d'un pied leger la naissante fougère ;
Et les Jeux & les Ris voltigeant dans les airs,
Font entendre ces doux concerts.
Pour ces beaux lieux quitte *Cythére*,
De *l'Hymen*, de *l'Amour* descens, charmante Mere,
De tes Enfans cheris viens celebrer la Paix ;
Joüis de ton Empire établi pour jamais.
Et vous, bienheureuse *Lucréce*,
Dont l'Esprit, la Beauté, la Vertu, la Jeunesse

Dans le cœur d'un Amant aimable & vertueux,
Ont allumé les premiers feux ;
Et vous, son digne Epoux, qui par un choix si sage
Tracez de vos Vertus une fidele image :
Aimable Couple, dont les cœurs
De cette douce Paix sont les heureux Auteurs,
Puissiez vous à jamais joüir de vôtre ouvrage !
Puisse en l'Esprit des Fils
De la Reine des Ris,
Une vive reconnoissance,
De vos bienfaits le digne prix,
Entretenir l'intelligence !
Que tous trois s'unissant pour vous,
Vous prodiguent la Quintessence
De ce que leurs plaisirs ont de tendre & de doux!
Chaque jour, s'il se peut, devenez plus aimables,
Sans-cesse plus aimés, toûjours plus amoureux !
Que vos cœurs soient inepuisables
En sentimens tendres & genereux !
Toûjours d'attraits nouveaux tirez de nouveaux feux !
Que de vos cœurs la Discorde bannie,
Exerce ailleurs sa tyrannie ;
Que seulement ce Trouble heureux,
D'une Ame delicate aimable caractere,
Stratageme prudent de l'Enfant de *Cytére*
Pour garantir les cœurs d'un calme dangereux,
Que cette inquiétude en qui l'Amour s'épure,
Dont il tire sa nourriture,
De tems en tems vienne attiser vos feux !
Pour serrer vos liens déja *l'Hymen* s'avance,
Mille plaisirs badins folâtrent sur ses pas ;
Ceres feconde en solides apas,
Répand sur son chemin une riche abondance.
Doux Arbitre d'heureuses nuits,
Hymen, charmant *Hymen*, que le tendre *Amour* guide,

Pour tes jeunes Epoux rens ton vol plus rapide ;
Prodigue leur tes Fleurs, & dans neuf mois tes Fruits.

ARTICLE XVIII.

LA BELLE HOLLANDOISE.

CANTATE.

PAR MR. DELAGRANGE.

CHez un Peuple rival des Rois,
A qui le desir d'être libre
A coûté d'aussi longs explois,
Qu'aux premiers Habitans des rivages du Tibre ;
Iris, la jeune Iris, surpasse les attraits
De la Déesse de Cythére ;
Celle, pour qui l'Amour se blessa de ses traits,
Etoit moins digne de lui plaire.
L'on compteroit plûtôt les habitans des Airs,
Les nocturnes flambeaux de la Voute azurée,
Et les épis dorés dont Cerès est parée,
Que le nombre des Cœurs qu'Iris tient dans ses fers.
L'Empire de Flore
Cede à ses apas ;
L'on voit plus éclôre
De Fleurs sous ses pas :
La saison nouvelle
A moins de beaux jours,
Qu'on ne voit d'Amours
Voler autour d'elle.
Pour soûmettre Iris à leurs Loix,
Et rendre son cœur moins severe ;

Bacchus & l'Enfant de Cythere
Se sont unis plus d'une fois :
Mais, dans ce combat agreable,
Ils sont tous deux humiliés ;
Bacchus Amant tombe à ses pieds ;
Et l'Amour y vte sous la table.

Jadis les Lis victorieux
Exercerent sur ces Rivages
Les violens & courts ravages,
Que fait un Torrent furieux.
C'est à Vous, jeune Iris, de vanger ces outrages;
La Seine sur ses bords Vous rendra les hommages,
Qu'on lui refusa dans ces lieux.
Vous verrez ses plus nobles-têtes
Ceder au pouvoir de vos yeux :
Vous y ferez plus de conquêtes,
Et vous les conserverez mieux.

Beautez, que l'Art pare
De tous les apas
Que le Ciel avare
Ne vous donne pas,
Par des Lis sinceres
Vos Lis temeraires
Vont être flêtris.
Vos couleurs trop vives
Aux Roses naïves
Vont ceder le prix.
L'Amour sur vos Rives
Va conduire Iris.
Bien-tôt la Renommée à la Troupe rivale
Porte cette atteinte fatale.
Quelle horreur les saisit ! Quelle sombre douleur
D'un éclat emprunté derange l'artifice !
Et, pour commencer leur suplice,
Sur le front demasqué ramene la pâleur !

Ne

Ne souffrons pas que dans nos Plaines
On ose venir nous braver!
Perçons plûtôt les Cœurs qu'on nous veut enlever,
Que de les voir briser nos chaînes!

Arrêtez! calmez le courroux
Qu'excitent dans vos cœurs jaloux
Des charmes plus forts que les vôtres:
Contente du Cœur d'un Epoux,
Elle vous laisse tous les autres.

L'innocence & la paix, dans ces lieux pleins d'apas,
Epurent l'air qu'Iris respire.
Elle n'a pas dessein d'en détourner ses pas;
Ses yeux ne veulent point d'Empire
Où la Vertu ne regne pas.

Heureux un Objet qui rassemble,
Par une extrême nouveauté,
Et la Sagesse & la Beauté,
Qui vont si rarement ensemble!
Plus heureux mille fois encor
Celui qui possede un tresor,
A qui nul autre ne ressemble!

Le Peintre (*a*) n'a ni outré, ni même achevé son Portrait.

(*a*) M. de la Grange.

ARTICLE XIX.

*L'Epithalamiste mal recompensé de ses peines. Piéce nouvelle par Mr. L**. D*. T**.*

DAns un Païs jadis peuplé par des Pêcheurs,
Où sont gens que l'on dit prudens, de bonnes mœurs,
Fut un savant Faiseur d'Epithalames
Flateur de son metier (quand il s'agit des Dames
Conviendroit-il de citer leurs défauts ?
Et combien d'hommes vrais nigauds,
Avec du Bien sur-tout se plaisent qu'on les flatte ?)
Ce Poëte indulgent pour qui graisse la patte,
Fut instruit que l'Hymen devoit au premier jour
Resserrer des nœuds que l'Amour
Avoit formez long tems d'avance.
Esperant bonne recompense
Du Couple riche des Parens,
Qui possedoient les premiers rangs,
Il chanta l'Amant & l'Amante.
Une Epithalame brillante,
Vantoit leurs belles qualités,
Souhaits heureux de tous côtés.
Les Dieux des Eaux, les Tritons, les Nayades,
Nymphes, Sirénes, & Dryades
Venoient tous sur la Scene, & faisoient galamment,
Au Couple heureux leur compliment.
L'Auteur s'en aplaudit, & fait mettre sous presse
L'Ouvrage plein de politesse,
On prend un exemplaire, & l'aiant honoré
D'un couvert de papier doré,
S'empresse d'en faire l'offrande.
Mais que sa surprise fut grande !
Bien loin de recevoir un sac d'argent ou d'or,

Et des remercimens encor,
L'encens fut rejetté. Qu'est ce que l'on veut dire ?
Dirent nos Amoureux. Est-on dans le delire ?
L'Auteur qui fait parler Nayades & Tritons,
N'a qu'à porter ailleurs ses tons :
Son encens nous paroît inutile à la fête,
Chacun les mêmes mots repéte,
L'Ecrit est promené de l'un à l'autre bout,
On n'y trouve ni sel, ni goût.
On le berne. Il n'est pas jusqu'à la Chambriére
Qui ne le lise avec la Cuisiniere,
Et puis de s'en moquer. Je conclus de ceci
Deux points évidens les voici.
Que tout Auteur qui rend Apollon mercenaire
Merite ce salaire.
Pourquoi vouloit flatter les gens,
Et, sans les consulter, les barbouiller d'encens ?
J'ajoute qu'on ne peut trop louer la sagesse
De cet Amant & de cette Maîtresse :
C'est aux Auteurs une belle leçon,
Batave rarement se prit à l'hameçon,
Et ne troqua son or pour de belles paroles,
Encor moins pour des fariboles.
Avez-vous des effets ? Comment est le cours ? Tant.
Hé bien tout aussi-tôt vous aurez du comptant,
Argent de caisse, ou bien Argent de Banque :
Pour des Ecrits flateurs ce n'est pas ce qui manque,
On en a fait souvent pour un morceau de pain.
Allez, Monsieur l'Auteur, chez quelque Souverain.
Par vos vers empoulés illustrer tous ses crimes,
Flater sa tyrannie, & louër ses maximes,
D'un Scelerat faire un Heros, un Dieu ;
Partez & distinguez & les gens & le lieu.

ARTICLE XX.

Des Causes des mauvais Mariages. Conduite des Orientaux *&* *des anciens* Allemands *envers leurs Femmes.*

UN des plus Beaux-Esprits (a) d'une des Isles Britanniques pretend, que la raison, pourquoi il y a si peu de Mariages heureux c'est; *Que la plûpart des jeunes Dames s'apliquent plus à faire des filêts que des Cages.* Si donc par la raison des Contraires, les jeunes Dames laissoient là leurs *Filêts*, & qu'elles ne s'apliquassent qu'à faire des *Cages*, qui doute que le Mariage qu'elles contracteroient dans la suite ne fût plus heureux, & que leurs Maris ne les en aimassent incomparablement davantage?

„ Le Mariage, *dit Bocace* [b] est une des „ plus importantes actions de la vie: mais „ c'est peut-être celle de toutes, où l'on „ examine le moins les convenances. On se „ fait une affaire, & même un devoir, d'a„ voir un ménage bien assorti, & où toutes les piéces quadrent les unes aux autres. On „ regarde comme un défaut d'avoir deux

(a) Le Dr. Swift, Conte du Tonneau T. 2. Art. 4.
[b] Nouvelle 2..

„ Chevaux de carosse de different poil, & de „ different âge : mais quand il s'agit de se „ marier, on n'a que l'interêt en vûë; & „ quelque difference qu'il y ait entre les par- „ ties, soit pour l'âge ou pour l'humeur, „ pourvû-qu'il y ait du bien on n'en deman- „ de pas davantage.

Developons ce Passage de *Bocace*, & faisons en aplication aux deux Sexes; voici pour les Hommes. „ Quelle difference de nôtre „ tems à celui de *Lycurgue* ! On ne faisoit „ cas alors que de la Vertu; on la compte à „ present pour rien. L'Argent seul fait les „ Mariages; & quels mariages? Quel est le „ rang, quel est le grand nom, quelle est „ la vertu que l'on respecte plus, que de gros „ amas d'or & d'argent? Si une Fille n'est „ riche, fût-elle de la plus noble naissance; „ eût elle le merite personel le plus accom- „ pli; elle ne trouve point de mari. Les An- „ ciens disoient, que c'étoit une bonne dot „ pour une Fille que la Vertu. Ces maxi- „ mes ne sont plus de nôtre goût. L'Argent „ a pris dans nôtre estime la place qu'y oc- „ cupoient autrefois la Probité, l'Hunneur, la Pudeur. (*a*) . . . .

J'ai promis à Babet la foi de Mariage :
Ce parti, dites-vous, n'est point avantageux,

(*a*) Dialogue sur les plaisirs, les passions, & le merite des Femmes par Mr. Du Puy P. 251.

Placez mieux vôtre choix. Il est vrai que des
Dieux
Babet n'a point reçu l'opulence en partage :
Mais elle m'aime elle est belle, elle est sage.
Peu riches, mais contens, sous une douce Loi
Nous passerons nos jours dans une paix profonde.
Son Amour sa Beauté, sa Vertu, sont pour moi
La dot la plus riche du monde. (*a*)

L'Auteur du *Misantrope* (*c*) dit : „ Que „ quand on est Honnête-homme & labo- „ rieux, on ne court pas facilement le risque „ de manquer du necessaire ; & que quand „ on a le necessaire, de la Raison, & une „Femme de merite, on peut avoir un bonheur „ parfait. C'est ce que Mr. V*. E** explique joliment dans ces Vers, que chacun peut s'apliquer suivant sa condition.

Ce Savetier matineux,
Quoi-qu'aux bords de la disette,
Ne se croit pas malheureux ;
Il est Epoux de Lysette.

S'il travaille nuit & jour,
Son ame en est satisfaite ;
Quand il songe plein d'amour,
Qu'il travaille pour Lysette.

Son habit deguenillé
Nullement ne l'inquiette ;

(*a*) Epigrammes &c. de Mr. Lebrun p. 307.
(*b*) Du Lundi 2, Nov. 1711.

Quoi-qu'il soit mal habillé,
Il est aimé de Lysette.

Assez grande est à son gré
Sa petite Maisonnette ;
Peut-il être trop serré
Avec sa chere Lysette ?

Son ordinaire est petit,
Mais il fait chere parfaite ;
Car il a bon apetit,
Et soupe avec sa Lysette.

Sans des draps bien savonnés,
Il se plaît en sa couchette ;
Trouvant tous lits bien ornés,
Où l'on couche avec Lysette.

Un Poëte Grec dit de même. Quelle douceur d'être aimé d'une personne que l'on aime. Quel plaisir, quand la Raison confirme le choix de nôtre cœur ! Et quel comble de satisfaction, quand la Vertu aide à former les nœuds, dont l'Amour ou l'Amitié nous lient ! (a]

Mais cette indigne *Philargyrie* (b) ne domine pas seulement les Hommes. Le seul interêt gouverne les Femmes. Ce n'est rien auprés d'elles qu'un merite denué de fortune; il leur faut des gens portés à la dépense, & en état de la faire. Soïez bossu, caduc, estro-

(a) Phocylide, Précepte 19.
(b) Amour excessif des Richesses.

pié, nain, demi homme ; ne soïez même rien moins qu'Homme ; sur tout aïez carosse pour vous, carosse pour Madame, titre qui lui donne le droit de se reposer à l'Eglise sur un Carreau, on vous apelle un aimable Epoux. Manquez de dessein de vous ruiner pour une Femme, vous êtes perdu dans son estime. Elle se plaint du sort qui l'a jointe à vous ; elle vous accuse d'être fâcheux, brutal ; son ambition vous insulte, & va mettre la division dans les deux Familles)*a*).

N. Bouthillier [Fille de *Léon Bouthillier de Chavigny* Secretaire d'Etat, veuve de messire *Brulart* premier président du Parlement de Bourgogne, & mere de plusieurs Enfans] épousa en Secondes Nôces le Duc de *Choiseul*, pour avoir le tabouret en Cour, & pour morguer la Maréchale de *Clerembault* sa sœur. Lors-qu'elle consulta le premier Président de *Harlay* sur ce Mariage, auquel elle étoit déja engagée de parole, contre l'avis de tous ses Parens, ce grand Magistrat lui dit : *Madame, quant à Mr. le Duc de* Choiseul, *il n'y a rien à redire ; mais quant à vous, qui avez des Enfans, & qui êtes avancée en âge, je vous dirai franchement, qu'à vôtre Fils-aîné la tête a emporté le Cul* [Il s'étoit tué en tombant d'un balcon dans une Cour] *& qu'à vous le*

(*a*) Le Théophraste Moderne, Article du Mariage. P. 385.

cul va emporter la tête (*a*). Voilà pour le Rang dont les Fémes sont si jalouses: disons un mot de la Parure, qu'elles n'aiment pas moins.

Philippe le Bel étant allé en Flandres avec la Reine *Jeanne* son Epouse, l'an 1391, ils ne purent assez s'étonner de voir à Bruges le luxe de ses Habitans. La Reine sur tout, prenant garde aux Joïaux des Dames de cette Ville, en conçut un tel dépit, qu'elle s'écria: *Qu'est ceci? Je croïois être seule Reine, & j'en trouve ici par centaines* [*b*]. Si l'on ne voit pas par tout des Femmes succombant presque sous le faix des joïaux, nos yeux ne sont que trop souvent frapés de celles qui se mettent d'un air qui ne convient ni au bien qu'elles ont, ni au genre de vie qu'on leur destine, ou auquel elles s'apliquent actuellement. Je propose à ces Femmes l'exemple de la noble & de la Savante *Cornélie*, Mere des *Gracques*. Un Auteur, Contemporain de *Tibere* (*c*), raporte que cette illustre Romaine, après avoir regardé tranquilement de fort beaux joïaux qu'une Dame de ses Amies étaloit en sa présence, elle fit venir ses Enfans; donnant à entendre par là à son Amie, qu'une Famille bien élevée

(*a*) Mém. Hist. &c. du Sr. Amelot de la Houssaie T. 1. P. 541.

(*b*) Délices des Païs-Bas P 144.

(*c*) Valerius Maximus L. 4. C. 4.

étoit le plus grand ornement que pût avoir une Dame.

Pour moi, si j'étois né Fille, & qu'un Cavalier qui me convint me fit l'honneur de me rechercher en mariage, je ne voudrois d'aucune de ces somptueuses superfluïtés, que les Femmes recherchent avec tant de passion : Ou je consulterois tout-aumoins avec mon Amant, si ces dépenses ne dérangeroient en rien ses affaires. Prendre d'abord un certain vol, & donner ensuite du nez en terre, c'est ce que je ne saurois soûtenir, ni pour moi, ni pour mon Epoux, que je voudrois aimer, & non pas ruiner.

Ne chargez donc jamais vos oreilles captives
De ces pierres de prix que l'Inde a sur ses rives.
Ne vous accablez point de ces pesans habits,
Où l'or de toutes parts brille avec les rubis.
Quelle horrible fureur ! Quelle rage effrenée,
De mettre en un habit les rentes d'une année ?
Evitez cet excés si commun aujourd'hui,
Il traine bien souvent de grands maux avec lui.
La simple propreté d'une jupe ordinaire,
Plus que cet attirail est capable de plaire. (*a*)

Je reviens aux Hommes. A mon avis, le mauvais succés des Mariages vient encore très souvent, de ce que nous nous laissons prendre à la seule beauté des Femmes : sans

(*a*) Oeuv. Div. du Sr. D* Chant V. de l'Art d'Aimer.

considerer si elles ont d'ailleurs des qualitez propres à nous dédommager de la perte d'un si frêle avantage, lorsqu'elles s'en verront privées. D'où il arrive, que si nous ne haïssons pas alors nos Femmes, nous les méprisons dumoins souverainement. Le *Maître de l'Art d'Aimer* (*b*) compare à juste titre les Femmes qui ne sont que belles à un Rosier dont la vûë nous plaît & nous réjoüit, pendant qu'il est chargé de fleurs; mais dont nous ne faisons aucun cas, dès que les fleurs en sont tombées.

Contemnunt spinam cùm cecidére rosæ.

Heureux encore! Si, comme le Rosier, nos Femmes recouvroient leur premiere beauté, mais c'est ce qu'on ne doit pas attendre. Et à demeurer dans l'idée de nôtre Poëte, je ne ferai pas difficulté de dire qu'à cet égard, j'aimerois sans comparaison mieux un Rosier qu'une Femme. En voici les principales raisons. 1. Un Rosier reverdit tous les ans, mais une Femme, dont la beauté est fanée une fois ne reverdit jamais. 2. On se défait d'un Rosier quand on veut, mais on ne sauroit se débarrasser d'une Femme. Enfin, un Rosier ne coûte presque rien d'entretien; mais une Femme qui ne sçait, ou

(*b*) Ovid Fast. Lib. 5.

qui ne veut pas borner ses desirs, peut perdre son Mari de Corps & de Bien tout ensemble.

Monsieur de *Tournefort*, qui a parcouru en personne quelques Païs du Levant, raporte (*a*) que chez les *Turcs*; „ Quand un „ Mari paye honnêtement à sa Femme le „ tribut la nuit du Jeudi au Vendredi, la- „ quelle est consacrée aux devoirs du Maria- „ ge; & qu'il lui fournit du pain, du beurre, „ du ris, du bois, du caffé, du cotton, & „ de la soye, pour filer des habits; elle en „ est parfaitement contente, & ne demande „ point à s'en separer.

Un Abbé (*b*) (que je cite à ce sujet, non comme un Voyageur, mais comme assez bon Philosophe) après avoir remarqué; que les Femmes chez les Orientaux font une partie de leur Equipage & de leurs Biens meubles, dont ils prennent grand soin, & qu'ils gardent avec empressement pour leurs besoins; continuë ainsi: „ Nous prétendons qu'il n'y „ a chez eux à cet égard, ni douceur, ni „ politesse, ni galanterie. Ils prétendent qu'il „ n'y a chez nous que fureur, que passion, que „ sottise, & qu'extravagance. Peut-être que „ des Juges desinteressez auroient de la pei- „ ne à décider en nôtre faveur; Car, si l'on

(*a*) Voyage du Levant T. 2. P. 50 de l'Edit. Amst.
(*b*) Mr. de *St. Réal*. dans ses Oeuvres T. 5. P. 47.

„ examine toutes les folies, dont une fois „ dans la vie tous nos plus Honnêtes-gens „ font l'épreuve fur cet Article, fi l'on „ fait attention à toutes les affaires cruel- „ les, & à toutes les querelles fanglantes „ & meurtriéres, qu'elles caufent; on „ trouvera que ceux qui fe font mis hors „ de portée de tous ces malheurs doivent „ paffer pour plus fages que les autres. „ On trouve de la barbarie dans la Ser- „ vitude, où les Orientaux tiennent leurs „ Femmes: mais fi ce font des Créatures „ plus cruelles & plus dangereufes que les „ Tigres & les Lions, il n'eft pas extraor- „ dinaire de les enchaîner. J'ai oüi dire à „ un habile Homme; que, pour être civi- „ lifées & familiarifées, elles n'étoient pas „ moins feroces, ni moins fanguinaires.

Les Anciens *Allemands*, ne donnoient les jours des nôces à leurs Femmes, que des Bœufs, un Cheval bridé, une Hache, & un Sabre: pour marquer qu'elles devoient partager avec eux les douceurs de la Paix, & les perils de la Guerre. De là vient aparemment qu'on voit encore tant de Femmes dans les Armées des Defcendans de ce Peuple. Chez les *Perfes*, les Femmes accompagnoient auffi leurs Maris dans les Combats. Les Hommes d'aujourd'hui entendent bien mieux les régles

de la belle galanterie. Ils donnent souvent à leurs Epouses ce qu'ils ont, & ce qu'ils n'ont pas. Il s'en trouve même, & ceci, dit-on, est particulier aux Commerçans, qui reconnoissent par Contract de Mariage à leurs Femmes une plus grosse dot qu'elles n'ont euë en effet; afin que cette poire, que les Loix mettent à couvert de la poursuite des Créanciers, serve à étancher la soif, qui pourroit les brûler dans la suite. Je ne porte pas de jugement sur ces Loix. Elles ont sans doute été faites à bonne intention, mais on en abuse grossiérement.

ARTICLE XXI.

Avis aux Peres qui ont des Enfans à marier, & principalement des Filles belles & riches.

LA GARDE DIFFICILE.

VITE un Contract, vîte un Notaire,
Agnés est déja grande, il lui faut un epoux;
Terminez au plûtôt l'affaire,
Cher *Arnolphe*, dépêchez-vous.
Vôtre esprit là-dessus peut-il être tranquille,
Quand maint Galand convoite un si friand morceau?
Qu'une Fille belle & nubile
Est un incommode fardeau!
En Pilote prudent prévenez donc l'orage,
Prenez un Gendre dès ce jour;
Où sur les côtes de l'Amour

Agnès fera bien-tôt naufrage. (*a*)

Thémicloste, fameux par cent faits éclatans,
Avoit une Fille assez belle.
Il la voulut pourvoir, & deux Partis pour elle
Vinrent s'offrir en même tems.
L'un d'eux Homme d'esprit, & d'un rare merite,
Des Biens de la Fortune étoit mal partagé.
L'autre tout au rebours de richesses chargé,
Etoit un étourdi, sans esprit ni conduite.
Thémistocle avisé, rejettant ce dernier,
Accorda sa Fille au premier,
Et lui donna pour dot une fort grosse somme.
Sans merite, dit-il, les trésors ne sont rien,
Et j'aime mieux un Homme aïant besoin de Bien,
Que du Bien aïant besoin d'Homme. (*b*)

„ Le Président *Jeannin*, n'étant encore „ qu'Avocat, un Particulier fort riche, qui „ l'avoit oüi discourir touchant la préseance „ que Beaune prétendoit sur Autun dans les „ Etats, fut tellement charmé de la solidité „ de ses raisons & de la force de son discours, „ qu'il résolut de l'avoir pour Gendre, s'il „ se trouvoit quelque proportion dans leurs „ fortunes. Etant allé le voir à ce dessein, & „ lui ayant demandé en quoi consistoit prin- „ cipalement le Bien qu'il possedoit, *Jeannin* „ porta la main à la tête, & lui montrant „ ensuite quelques Livres sur des Tablet- „ tes : *Voilà*, lui dit-il, *tout mon Bien & toute*

(*a*) Mr. *Lebrun* Epigrammes, &c. pag. 259.
(*b*) Mr. *Baraton*. Oeuv. Div. pag. 41.

„ *ma Fortune*. La ſuite de la vie de *Jeannin* „ prouva manifeſtement à ce Particulier, „ qu'il lui avoit montré plus de Bien que s'il „ lui eût fait voir un grand nombre de Con- „ tracts d'acquiſition, & pluſieurs coffres „ pleins de richeſſes „ (*a*). En effet, ſon ſeul mérite le fit monter aux plus hautes Charges de la Robbe, & devenir Miniſtre d'un des plus grands Rois que la France ait eu. Mais que les Avocats comme *Jeannin* ſont rares ! Et qu'il eſt peu de Monarques, qui recompenſent auſſi noblement le mérite, que le fit alors Henri IV. qui, de quelque bien qu'il eût comblé *Jeannin*, ſe reprocha néanmoins toute ſa vie de ne lui en avoir pas aſſez fait.

Fable du Coq & de la Poulette.

UN jeune Coq des mieux hupés,
En rodant par ſon voiſinage,
D'une jeune Poulette auſſi belle que ſage
Eut les yeux & le cœur également frappés.
Ce Coq étant fort beau, comme elle étoit fort belle,
Elle ſentit pour lui ce qu'il ſentoit pour elle;
Leurs cœurs des mêmes traits furent tous deux bleſſez.
Et tous deux penetrez de la même tendreſſe,
Du matin juſqu'au ſoir ils ſe voyoient ſans ceſſe,

(*a*) *Perrault*, Hommes Illuſtres qui ont paru en France, dans le Siécle paſſé T. I. pag. 95.

Et ne se voyoient pas assez.
Pendant que l'un & l'autre à l'Amour s'abandonnent,
Et qu'ils jurent si tendrement,
De s'aimer tendrement.
Leurs severes Parens autrement en ordonnent.
Le Pere du Coq le contraint
A quitter sa chére Poulette.
En vain de sa rigueur il gemit & se plaint,
Il faut qu'il obeïsse ou qu'il fasse retraite.
D'abord sur le toit le plus haut
Il se refugie & se guinde:
Mais n'y pouvant trouver l'aliment qu'il lui faut;
Pour contenter son Pere, il lui falut bien tôt
Epouser une Poule d'Inde.
Ces Epoux dès le premier jour,
Empêchez de leur contenance,
S'étant mariez sans amour
Se traiterent sans complaisance.
Outre qu'ils négligeoient le soin,
De se dire des yeux quelque chose de tendre;
Leur langage à tous deux étoit un baragouin,
Qu'eux mêmes ne pouvoient entendre.
Quand le Coq chantoit ou parloit,
La Dinde auroit juré que c'étoit de murmures:
E quand la Dinde l'apelloit,
Il croyoit oüir des injures.
En un mot, leur destin ne fit point d'envieux,
Il faut que pour bien vivre ensemble,
L'Amour ait soin d'unir ce que l'Hymen assemble,
Il est sûr qu'on s'entend bien mieux. (a)

(*a*) *Boursault* Lettres. T.1. pag.170.

ARTICLE XXII.

Les Nôces rëiterées défenduës anciennement aux deux Sexes.

TERTULLIEN soutient que les secondes Nôces sont déteſtables ; il les apelle même un *Oprobre*, une *honteuſe Volupté*, une *Paillardiſe.*

Saint *Chryſoſtome* eſt de l'avis de *Tertullien*, quoi qu'il s'exprime là-deſſus en termes moins forts & plus délicats.

(*a*) *Gregoire de Nazianze*, plus indulgent ſur cet Article, dit ; Que les deuxiémes peuvent ſe permettre ; mais que les troiſiémes ſont un peché ; & que de s'engager dans de quatriémes, c'eſt mener une vie de pourceau. *Tant il eſt vrai*, dit à ce ſujet un ſçavant Journaliſte, (*b*) *que pour être Pere de l'Egliſe, on n'en ſçait pas mieux pour cela diſtinguer une action moralement bonne, d'une action indifferente ou mauvaiſe.* L'Egliſe en Corps ne l'a pas mieux diſtingué, que les Particuliers qui la compoſoient.

Selon le Pere *Martene*, l'ancienne Egliſe regardoit les ſecondes Nôces comme des

(*a*) Biblioth. German. T. 3. pag. 33.
(*b*) Mr. *Bernard*, Nouv. de la Rép. des Lettres, Juin 1700, pag. 668.

preuves certaines d'Incontinence, & elle ne les permettoit qu'aux conditions ſuivantes. 1. Les Veuves ne pouvoient ſe remarier " qu'un an après la mort de leur premier " Mari. 2. Le Prêtre & le Peuple devoient y " conſentir. 3. Les Mariés ne recevoient pas " la Benediction Nuptiale. 4. On privoit des " Aumônes de l'Egliſe ceux d'entr'eux qui " étoient dans le beſoin. Enfin, on aſſujet- " tiſſoit generalement tous ceux qui ſe rema- " rioient à une Penitence publique, & on " les éloignoit pendant quelque tems de la " Communion. "

La même Egliſe s'arrogeoit encore de plus grands droits. " Elle ordonnoit à tous ceux qui ſe marioient pour la premiére fois, " la continence les deux ou trois premiers " jours de leur Mariage, ou du moins " la premiére nuit (*a*) Elle l'ordon- " noit auſſi tous les Dimanches aux Mariés " qui devoient encore l'obſerver les veilles " des grandes Fêtes, & cela pendant pluſieurs " jours. Il en étoit de même du Carême. " *C'eſt*, dit Saint Auguſtin dans un de ſes Ser- " mons; *C'eſt ici le tems que les Epoux s'éloi- " gnent de leurs Epouſes, & les Epouſes de leurs " Epoux, pour vaquer à la priere; quoi que ce* "

(*a*) Pour juſtifier cette maxime, le Pere *Marténe* remarque qu'elle a été obſervée par des Païens mêmes.

„ *soit aussi ce qu'ils doivent faire toute l'année,*
„ *dans de certains jours. Plus ils s'abstiennent*
„ *l'une de l'autre, mieux ils font; car celui qui*
„ *desire sans moderation les choses permises,*
„ *offense celui qui les lui a promises.* On gar-
„ doit sur tout la continence la semaine qui
„ precedoit la Fête de Pâques, comme aussi
„ une semaine après la Pentecôte, & à l'A-
„ vent. (*a*)

J'aurois été trop long, si j'avois voulu recueillir ce que d'autres Evêques & des Conciles entiers ont ordonné au même égard. Ceux d'entre mes Lecteurs qui voudront en sçavoir davantage, pourront consulter, outre le livre du Pere Marténe *De Antiquæ Ecclesiæ Ritibus*, les Auteurs qui ont écrit là-dessus. Il n'auroit tenu qu'à moi de m'en faire donner la liste par un Habile-homme, & de m'en parer ici: mais je ne suis pas assez Charlatan pour cela. J'avoüerai plûtôt que la lecture des Peres & des Conciles n'étant pas mon fait, ce que j'en ai debité dans cet Article & ailleurs, est tiré du *Polyanthea* ou de divers Journaux.

Concluons de la conduite de l'Ancienne Eglise, que si *Mélin de Saint Gelais* eût vécu dans ces tems-là, il eût aparemment payé bien cher sa prophanation, qu'il ne profera pas seulement de bouche, mais qu'il eut

(*a*) Nouv. de la Rép. des Lettr. Juill. 1700. P. 3. &c.

même l'insolence de mettre au Calendrier des Heures de Mademoiselle *de Saint Leger*, l'une des Filles de la Reine.

S'il vous plaisoit marquer en tête
Un jour ordonné pour m'aimer :
Je l'aurois pour une grand' Fête,
Mais point ne voudrois la chômer.

Monsieur *Ricaut* écrit que les *Armeniens* d'apresent permettent les secondes Nôces, mais qu'ils tiennent les troisiémes pour abominables. Parmi eux encore une Veuve ne peut épouser qu'un Veuf ; & une personne qui n'a pas été mariée, ne peut se joindre qu'à une personne qui soit estimée Vierge.

ARTICLE XXIII.

Les Nôces réiterées défenduës principalement aux Femmes.

MOnsieur *Chevreau* (*a*) remarque après « *Valére Maxime*, que les Anciens ho- « noroient de la Couronne de Chasteté les « Femmes qui ne s'étoient mariées qu'une « seule fois. Ce témoignage de leur conti- « nence étoit ordinairement marqué dans les « Inscriptions sur leurs tombeaux. Celles qui « se marioient en deuxiémes Nôces, n'é- «

(*a*) Chevræana T 1. pag. 304.

„ toient point conduites en ceremonie dans „ la maison du Mari ; & il n'y avoit dans „ leurs épousailles ni chant, ni Fête, ni ré- „ joüissance. Il leur étoit même défendu de „ toucher la Statuë de la Chasteté, ou de „ la Fortune Féminine. *Pausanias* dit que „ *Gorgone* fut la premiére de toute la Gréce, „ qui eût osé se remarier contre la coûtume, „ qui vouloit qu'après la mort du Mari la „ Femme demeurât Veuve pour toute sa „ vie.

Les Romains avoient une idée bien étrange de la Vertu des Femmes, qui délivrées de leur premier lien se rengageoient dans un second. Qu'on en juge par cette fin d'Epigrame de *Martial* (*b*) à *Thélesine*.

Quæ nubit toties, non nubit ; adultera lege est.
Offendar mœchâ simplicitate minùs.

Traduction par le Comte du *Bussy*.

Une Maîtresse, cher Adraste,
Qui tient à son Amant tout ce qu'elle a promis ;
Est bien plus honnête & plus chaste,
Que la Femme de sept Maris.

Cornelie n'en faisoit pas un jugement plus avantageux ; puis qu'étant recherchée en mariage par *Ptolomée*, après la mort de *Ti-*

(*b*) Lib. 6. Epigram. 7.

bere Gracque ſon premier Mari, elle prefera, au raport de *Plutarque*, le titre obſcur de Veuve au titre pompeux de Reine.

Saint Jerôme, croit (*a*) que *Saint Paul* exclud des charitez de l'Egliſe les Veuves qui ont eu deux Maris ; & il ne tient pas à ce Pere que *Jeſus-Chriſt* n'excluë auſſi ces Veuves de la Vie éternelle. *Conſiderez bien*, dit-il, *que la Veuve, qui a eu deux Maris, bien qu'elle ſoit vieille, décrépite, denuée de tout, n'eſt pourtant pas digne de recevoir aucune aſſiſtance de l'Egliſe. Or ſi on la prive du pain d'Aumône, combien plus doit-elle être privée du pain qui eſt deſcendu du Ciel ?* Pour moi, qui ſuis & qui me juges même très-ſincerement indigne de chauſſer les Savattes de *Saint Jerôme*, je ne voudrois pourtant exclurre des Charitez de l'Egliſe que les jeunes Veuves qui ſe remarieroient. En effet, les Femmes, qui (generalement parlant) ſont plus induſtrieuſes & mieux inſtruites du prix de tout ce qui eſt neceſſaire à la vie, n'ont pas beſoin de ſecours ſi elles ſont ſaines, & n'en peuvent donner aucun ſi elles ne poſſedent point de ſanté. Il n'en eſt pas de même des Hommes, qui quand ils ne ſe remarieroient pas pour l'*Opus*, doivent neceſſairement le faire pour l'*Opem*, c'eſt-à-dire, pour avoir

(*a*) Biblioth. German. Tom. 3. pag 34.

une Aide qui ménage en même tems leurs finances.

Quand ma Servante est au marché,
Pour avoir à bon compte elle prend de la peine ;
Mais que m'importe qu'elle en prenne,
Quand elle est au logis rien n'est à bon marché.[a]

Théodore de Beze peut nous servir de régle à cet égard. Voici comme *Pasquier* le fait parler.

Uxores ego tres vario sum tempore nactus,
Cum juvenis, cum vir, factus & inde senex.
Propter Opus *prima est validis mihi juncta sub annis,*
Altera propter Opes, *tertia propter* Opem.

Sur ce principe, je ne donnerois pas gain de cause à *VViclef* qui croyoit que ceux qui étoient hors d'âge de mettre des Enfans au monde ne pouvoient se marier sans crimes ; mais je suis fort tenté de penser avec lui, qu'un Jeune-homme ne doit point se marier à une Vieille pour avoir son Bien.

ARTICLE XXIV.

Du Cocuage.

LE saut du Mariage au Cocuage n'est pas inoüi : mais peu de gens, je m'assûre, se

[a] Le Chevalier de *Cailly*.

sont

ſont fait de l'état des *Cocus* (*b*) une auſſi belle idée, que celle qu'on en voit dans les *Privileges du Cocuage* imprimez en 1661. dans une Ville dont on auroit de la peine à trouver le nom & la ſituation, à moins que de les aller chercher dans des Deſcriptions Anatomiques de l'un & de l'autre Petit Monde. L'Auteur des *Privileges du Cocuage* ne ſe contente pas de dire comme d'autres: Que le Cocuage eſt un bien petit mal pour " les Maris qui ſçavent les galanteries de " leurs Femmes, & que ce n'eſt rien pour " ceux qui les ignorent. " Il va bien plus loin vraïment, & il ſoutient par de longs, & d'aſſez ſpecieux raiſonnemens. " Que le Cocuage eſt un lien d'Amour, l'alliance du " monde, la conſervation des Hommes, la " conſolation des affligez, le ſecours des im- "

(*b*) Je m'étonne que dans le *Dictionnaire de Furetiére*, où entre pluſieurs Etymologies du mot *Cocu*, on y donne entr'autres celle-ci, tirée du *Moyen de parvenir*: Cocus *vient de* Coq-uſé; *parce que cette diſgrace arrive ordinairement aux Vieillards, &c.* Je m'étonne, dis-je, que dans le Dictionnaire en queſtion, on n'y trouve pas du mot *Cocus* l'Etymologie ſuivante, tirée des *Conferences du Bureau d'Adreſſe ſur toutes ſortes de Matiéres par les plus Beaux Eſprits de ce tems. Tom. 2. pag. 274.* Cocus *vient du mot Latin* Coquus, *qui ſignifie un* Cuiſinier; *parce que les* Cocus *nourriſſant leurs Femmes, ſont comme les Cuiſiniers, qui retirent & qui aprêtent la viande pour les autres.*

„ puiſſans, le ſoutien des Etats, le bonheur
„ des Particuliers, la conſervation des ri-
„ ches, le retabliſſement des pauvres Fa-
„ milles, l'avancement des Peres & des Me-
„ res, le plus ſûr & le plus infaillible moyen
„ de faire fortune, la ſource des honneurs
„ & des dignitez, le Pere des délices, le
„ chaſſe-ennui des miſerables, le donne-au-
„ cœur joye des Femmes, le plus beau titre
„ de nobleſſe qu'on puiſſe avoir, la multipli-
„ cation des Amis, & la garde fidéle des
„ Maris.

Comme je ne connois ici que des *Lucréces*, je ne ſuis guéres à portée de conſulter là-deſſus les Experts en cette Matiere. Je crois même que je n'en ſerois pas mieux inſtruit, quand bien je connoîtrois parmi nous des Savans de cet Ordre, & que je les conſulterois. Car ſelon l'idée qu'on s'eſt faite juſqu'ici du Cocuage, où eſt l'Actéon qui voulût avouër ingenument la dette, & me decouvrir en honnête-homme le fort & le foible de ſon état? Mais, s'il m'étoit permis de donner quelque choſe à la conjecture, je ſerois aſſez tenté de croire, que s'il y a beaucoup de faux dans le *Tableau* qu'on vient de voir; il y a auſſi bien du vrai. Je renvoïe à une autre occaſion la preuve de ma conjecture; voici en attendant le *Caractere d'un Jaloux* que j'ai tiré du *Paſſe-tems Agréable*, dont on prépare au Public une quatriéme Edition.

ARTICLE XXV.

De la Jalousie des Maris & des Amans.

ETANT dernierement avec ma Femme devant un miroir je la caressois, & je l'embrassois tendrement : mais venant à regarder dans le miroir, je fus si fâché d'y voir un Homme qui caressoit & qui embrassoit ma Femme, que je cassai sur le champ le miroir. J'observe à cette occasion, que si cet Homme, au lieu de jetter les yeux sur son miroir, les eût jettés plûtôt sur le *Tableau du Cocuage*, sans-doute qu'il n'eût pas pris si-tôt feu ; & qu'il eût laissé dans son entier le miroir, qui dans le fonds ne lui representoit que ce qu'il faisoit lui-même. Mais à quoi ne porte pas la fureur, & sur tout celle de la Jalousie ? Tout fait ombrage à un Homme qui en est possedé. Les personnes de tout âge, de toute condition, & même de tout Sexe, lui sont suspectes. Il ne distingue pas le Vertueux d'avec le Débauché. Il regarde du même œil ses Amis & ses Ennemis. Il craint quelquefois jusqu'à ses propres Enfans. Souvent même, il va jusqu'à cet excés d'extravagance, que de redouter les Animaux, les Plantes, & tout ce qu'il y a au monde de plus brute & de plus insensible. Tant il est

vrai, qu'un Jaloux s'aprête à lui même des croix, & s'expose, autant qu'en lui est, aux discours du Public toûjours malin & impitoïable!

Formons ici avec MR. *Lebrun* un argument auquel les maris jaloux feront bien de prêter attention. Ou leur Jalousie est fondée, Ou elle ne l'est pas Si c'est le premier.

Suis mon conseil, cesse de t'agiter:
Ce noir chagrin vainement te possede.
Pourquoi te plaindre, & tant te tourmenter?
Le Cocuage est un mal sans remede.

Et si c'est le second.

Veux tu que ta Femme soit sage?
Ne prens point de jaloux ombrage:
Qu'une heureuse crédulité
Te faise bien vivre avec elle;
Un soupçon d'infidelité
Fait quelquefois une infidele.

Mais si la Jalousie messied à un Homme marié, elle ne messied pas de même à un Amant. „ Comme une pincée de *Coquetterie* bien délicate releve les charmes d'une „ Femme; une petite pincée de *Jalousie* bien „ menagée donne un grand relief à l'Amour. „ Un Homme, qui n'en a point du tout, ne „ doit pas tant sa securité à la profonde esti- „ me qu'il a pour sa Maîtresse, qu'à une

„ sotte stupidité, ou bien à une extravagan-
„ te opinion qu'il a de son propre merite. Il
„ est naturel de craindre la perte d'un bien,
„ qu'on croit d'une grande valeur; & c'est
„ estimer réellement, que d'être jaloux
„ avec sobrieté. D'ailleurs, l'Amour trouve
„ d'ordinaire son tombeau dans un repos trop
„ suivi; & il ne subsiste long-tems, que lors-
„ qu'il est nourri, pour ainsi dire, par cer-
„ tains troubles, par de petites inquietudes,
„ qui font paroître plus agréable & plus tou-
„ chant le calme qui leur succede. (*a*)

De l'Amant au Mari voici la difference,
Dans leur jalouse extravagance,
L'un est jaloux de son honneur,
L'autre est jaloux des droits du cœur. *M. I**.*

ARTICLE XXVI.

Exemples d'un Ancien Droit Seigneurial aboli; accompagné de l'exemple d'un autre Droit Seigneurial qui subsiste encore en France.

„ LA Coutume par laquelle le Seigneur
„ du Lieu avoit le Droit de coucher avec
„ les Epouses, le jour de leur mariage, a subsi-
„ sté en *Ecosse*, depuis l'établissement du
„ Christianisme dans ce Roïaume, & même

(*a*) La bagatelle T. 3. P. 31.

„ jusqu'à l'onziéme Siécle. Le Roi *Malcol-*
„ *me II.* Prince pieux & zelé pour l'avance-
„ ment de la Religion Chrêtienne, eut
„ beaucoup de peine à abolir cette Coutu-
„ me : & il ne put obliger les Gentilshommes
„ à renoncer à leur Droit, qu'en leur assi-
„ gnant un certain dedommagement ; je veux
„ dire, en ordonnant que les Epouses païe-
„ roient au Seigneur du Lieu une certaine
„ somme d'argent. S'il en faut croire *Ca-*
„ *millus Borellius*, Jurisconsulte du Quator-
„ ziéme siécle, non seulement les Gentils-
„ hommes des Duchez de *Savoïe* & de *Bour-*
„ *gogne* ; mais aussi les Chanoines de l'Eglise
„ Cathedrale de *Lyon*, ont joui long-tems du
„ même Droit. (*a*)

J'ai ouï parler d'un autre Droit Seigneurial, qui est aussi bien singulier. Quelque part en *France*, quand la Dame du Lieu est en couche, les Païsans sont obligés de remuer l'eau du Fossé qui entoure son Château ; afin d'empêcher les Grenouilles d'ôter par leur coassement le repos à cette Dame. Sans parler ici des autres inconveniens que j'entrevois dans cette coutume, je croirois fort que le bruit d'une Eau agitée par un nombre de Païsans indiscrets & robustes l'emporteroit de beaucoup sur la musique

(*a*) Biblioth. Germ. T. I. P. 188.

des Grenouilles. Mais à quoi ne se resout-on pas, plûtôt que de renoncer à un Droit, & à un Droit Seigneurial?

A-propos de Grenouilles. „ Vous me faites souvenir, *dit Mr. de Bellegarde* (*a*), d'un " Homme dont parle *Petrarque*, qui avoit le " goût si depravé, qu'il ne pouvoit souffrir " le chant des Rossignols, & qui étoit char- " mé du bruit des Grenouilles. Pour avoir " toûjours du plaisir, & pour entendre nuit & " jour une musique si divertissante, il fit bâtir " une belle maison sur le bord d'un Etang, " dans un lieu fort éloigné des Bois, de peur " que les Oiseaux y vinssent chanter. "

ARTICLE XXVI.

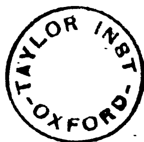
Privileges des Nobles chez certains Peuples des Indes.

LEs Voïageurs disent unanimement que chez certains Peuples des *Indes*, les Hommes ont droit d'aller voir les Femmes d'autrui; pourvû qu'ils laissent leur bouclier & leur épée à la porte. Dés-que le mari voit ces Armes devant sa Maison, il passe outre, & laisse le Noble joüir tranquilement de ses privileges. L'Auteur du *Misantrope* (*b*)

(*a*) Reflexions sur ce qui peut plaire ou déplaire dans le Commerce du Monde T. I. P. 191.

(*b*) Du Jeudi 13. de Juin 1712.

fait sur cette Coûtume une Reflexion fort sensée. „ Il ne se peut rien de plus extravagant que de restreindre à la Noblesse seule „ un droit, qui seroit si agréable aux Hommes de tous les états. Quelle contrainte ne „ seroit-ce pas en *Europe*, s'il faloit produire ses quartiers, pour être en droit d'en „ conter à la Femme de son Voisin. La Qualité en rencheriroit de la moitié, & nombre de Bourgeois donneroient jusqu'à leur „ dernier sou, pour se dépouiller au-plûtôt „ de leur roture. Les Princes gagneroient „ seuls à cette affaire; & selon toutes les „ aparences, ce seroit une source intarissable pour leurs tresors publics. Nous avons „ une coutume, qui aproche assez de celle „ dont je viens de parler; mais qui est bien „ autrement sensée. Tout le monde sait que „ d'ordinaire un mari, qui voit devant sa „ porte le Carosse d'un Financier, passe son „ chemin; & qu'il ne rentre chez lui, que „ lors que ce brillant Equipage est disparu: „ Mais la richesse d'un Homme d'Affaires a „ de grandes influences sur le bonheur de „ l'Epoux de sa maîtresse; au lieu qu'un pauvre mari ne s'engraisse pas de la qualité des „ Galands de sa Femme.



ARTI-

ARTICLE XXVIII.

Pratiques des Anciens Bretons, *& des* Ceylanois *d'aujourd'hui, dans le Mariage, avec un beau trait de l'*Hospitalité *de ceux-ci.*

SELON le Capitaine *Ribeyro*, Quand une Fille se marie dans l'Ile de *Ceylan*, la I. nuit des Nôces est pour l'Epoux, la II. pour le Frere de l'Epoux; & s'il y a un III. ou un IV. Frere, jusqu'au VII. ils ont chacun leur nuit : mais s'il y a plus de sept Freres, le septiéme, & ceux qui sont après n'ont pas le même droit que les six autres. Les premiers jours passez, le mari n'a pas plus de privilege que ses Freres. Lors que sa Femme est seule, il peut la prendre ; mais si l'un des Freres est avec elle, il ne peut pas entrer. Ils aportent à la maison ce qu'ils gagnent, & les Enfans ne sont pas plus au mari qu'à ses Freres, aussi les apellent-ils tous leur pere. On dit qu'à *Venise* un Frere se marie ordinairement pour toute la Famille.

Un Auteur (*a*), dont Mr. l'Abbé de *Vayrac* a relevé un grand nombre de fautes sur la

(*a*) Voyages Historiques de l'Europe. T. 4. P. 62.

seule *Espagne*, raporte, Que les Anciens *Bretons* avoient accoutumé de ne prendre qu'une Femme, qui servoit au Pere & aux Enfans. Les Enfans qui naissoient de ce Commerce incestueux ne reconnoissoient pour Pere que celui qui avoit la qualité de Mari.

S'il en faut croire *Robert Knox*, Quand des Amis ou quelque Grand-Seigneur, vont loger chez les *Ceylanois*, ceux-ci ne croiroient pas avoir fait un bon accueil à leurs Hôtes, si entr'autres rafraichissemens ils ne leur avoient ofert leurs Femmes ou leurs Filles; dont ils ne croïent pas qu'elles se prostituënt, pourvû qu'elles ne couchent qu'avec des Hommes d'aussi bonne, ou de plus grande Maison qu'elles; sans cela, elles seroient punies de mort. Que n'a-t-on par tout la même idée du bon accueil? On en verroit ses Amis plus souvent, & avec moins de façon.

Ces mêmes Insulaires tenoient leurs femmes dans une si grande sujettion, que dés le lendemain de leurs Nôces ils s'en faisoient suivre, comme nous ferions d'un Laquais: mais depuis qu'on enleva la femme à un nouveau-marié, ils ont établi la coutume de les faire marcher devant. Voilà qui s'apelle changer par raison de manieres. Nos maris mettoient autefois leurs femmes à la gauche; mais je ne sai sur quoi fondé ils les mettent présentement à la droite. Couren-t-elles moins

risque d'être enlevées de ce côté ici que de l'autre ? Ou les Maris leur rendent-ils plus pour cela les honneurs, qu'on a attachés à cette place ? Je l'ignore.

ARTICLE XXIX.

Le Bourgeois Cornard.

UN Professeur en Histoire, qui est mort Garçon, avoit toûjours à son service de jeunes & de jolies servantes : mais non content des fruits qu'il recüeilloit à foison de ses propres Terres, il alloit encore glaner dans le champ d'un de ses plus proches Voisins. Cet Homme ici, que ses affaires apelloient souvent ailleurs, se doutant bien que le Professeur montroit autre chose à sa Femme que la Carte du Grand-Monde, souhaittoit avec ardeur de lui défendre sa maison ; mais n'osant le faire qu'à bonnes enseignes, il le fit donner dans le paneau que voici. Un soir des courts jours de l'Hiver, qu'il étoit au logis avec sa femme & le Professeur, en mouchant la chandelle, il l'éteignit. Se levant ensuite pour l'aller rallumer dans la cuisine, il se noircit les doigts du cotton des mouchettes, & les apliqua en passant sur le visage de sa femme. Une chandelle éteinte en la mouchant, quoi de plus

ordinaire pour un mal-adroit ? Des doigts apliqués sur un visage, quand on marche dans les tenebres & à tâtons, quoi de plus naturel ? Aussi la Dame & son Galand prirent-ils tout cela, comme si le seul hazard l'eût produit. Le Bourgeois sorti de la chambre, le Professeur baisa la Dame, mais avec un goût que relevoient son amour & le peu de tems qu'il avoit à le faire. L'autre voïant à son retour le Professeur marqué au même coin que sa Femme, le pria de se retirer sans bruit de chez lui, & de n'y remettre de sa vie les pieds. Le Professeur se le tint pour dit; mais il ne garda pas le secret, quoi-qu'il y fût interessé par honneur, de même que Mr. le Bourgeois & Madame sa Femme.

ARTICLE XXX.

Vengeance Gasconne.

UN Gascon l'autre jour, jour pour lui de guignon.
Revenant plûtôt de Campagne
Qu'il n'avoit dit, trouva que sa chere Compagne
Etoit avec un Compagnon.
Ce n'étoit grand malheur ; mais qui pis est, me semble.
C'est qu'ils étoient ensemble
Couchés entre deux draps,
Ah, cadedis, voleur, tu me le païeras !
Dit le Gascon ; puis courut de ce pas,
Sans dire plus, au logis de la Dame
Qui du Ribaut étoit la Femme.
Aprés-qu'il eut conté le cas ;

Accordez-moi, dit-il, pour que je le pardonne,
Ce que ma Femme à vôtre Mari donne ;
Ou, par la mort, je retourne à l'instant,
Pour vanger mon honneur, d'un coup à bout-portant
Lui faire sauter la cervelle.
Attendez, s'il vous plaît, lui répondit la Belle,
Je perdrois un Mari que j'aime tendrement,
Et par ma faute. Non, je ne suis pas si Bête,
Je dois, pour le sauver, faire tous mes efforts;
Et puis, à mon avis, être parmi les Morts
Lui sieroit beaucoup moins que cornes à la tête.

M. P** Auteur de la *Vengeance Gasconne*, a fait une Imitation de *L'Amoureuse Attente de Poot*, Païsan & excellent Poëte Hollandois. Si, au goût de certains connoisseurs, la copie n'aproche pas tout-à-fait de la délicatesse de l'Original, je m'assûre cependant, qu'elle sera trouvée bonne : sur tout, si l'on considere que cette copie est presque un *Impromptu*, qui fut donné en gros à l'Imitateur, qui ne sait pas un mot de Hollandois.

L'Amoureuse Attente.

Riant Astre du jour, Pere de la lumiére.
Qui dans ta penible carriere
Repans sur les Humains tes bienfaits éclatans ;
Répons à mes desirs, daignes à ma priere
Précipiter un cours qui dure trop long-tems,
Et dont mon tendre cœur compte tous les instans.
Oüi, tu m'offres envain le plus brillant spectacle,
Lors-que tu mets obstacle
Au bonheur que j'attens.
Cours, il est déja tard, *Thétis* t'attend chez elle,
Va te reposer dans son sein ;

Et moi (qu'impatiente un amoureux dessein)
J'irai me reposer sur celui de ma Belle.

ARTICLE XXXI.

L'Impromtu d'un Abbé sur une Bouteille d'Hypocras cassée.

„ UNE Demoiselle voulant regaler un jeune „ Abbé d'une bouteille d'hypocras, elle fut sur- „ prise tout d'un coup par une compagnie, à la- „ quelle elle n'avoit pas envie de faire part de cette „ liqueur. Elle fourra la bouteille entre ses deux ju- „ pes; mais s'étant levée quelque tems aprés sans „ songer à ce dépôt fragile, le flacon tomba, & l'on „ vit naître sous les pas de la Belle une source de „ vin, qui inonda toute la chambre. Sur cette avan- „ ture le jeune Abbé fit le Rondeau suivant.

Sous vôtre jupe, est-il possible, *Ismene*
Que vous aïez une telle fontaine ?
Ah! puis qu'ainsi l'hypocras nait chez vous,
Que mon bonheur me feroit de jaloux,
Si cette source étoit de mon domaine!
Hazard d'être ivre, ou d'avoir la migraine,
Que j'en boirois mainte bouteille pleine!
Et que souvent j'irois pour de bons coups
Sous vôtre jupe!
Mais quoi! deja je sens enfler ma veine,
Vôtre hypocras fait l'effet d'*Hipocréne*
O Jus divin! que j'aime tes gloux, gloux!
Que *Jupiter* à son Nectar se tienne,
Je le lui laisse, & j'en trouve un plus doux,
Sous vôtre jupe.

C'est par cette plaisante Avanture, qui m'a été donnée en manuscrit, que je finis la quatriéme & derniere Partie de mon *Je ne sai quoi*.

FIN de la IV. & derniere Partie.

TABLE

TABLE DES ARTICLES.

TOME SECOND.

TROISIÉME PARTIE.

QUATRIE'ME & DERNIERE PARTIE.

FIN.

46



